NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE DE HELSINKI
BULLETIN OF THE MODERN LANGUAGE ASSOCIATION OF HELSINKI

LXI—1960

HERAUSGEBER
EMIL ÖHMANN
Professor der germanischen Philologie

VEIKKO VÄÄNÄNEN
Professor der romanischen Philologie

SHL
WITHDRAWN

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN IN HELSINKI
FINNLAND

INHALTSVERZEICHNIS

Aufsätze

Seite

Barrel, R. A., German Mining and Metallurgical Terms in French 68
Birney, Earle, Chaucer's 'Gentil' Manciple and his 'Gentil' Tale 257
Britton, G. C., A Note on the Word *Thing* in 'Havelok the Dane' 77
Crowne, David K., The Hero on the Beach: an Example of Composition by Theme in Anglo-Saxon Poetry 362
Draper, John W., Subjective Conflict in Shakespearean Tragedy 214
Eis, Gerhard, Zu Walthers Leich V. 6, 28f. 63
Frankis, P. J., A Middle English Crux, *Nere*, with a Note on Initial Consonant Mutation in English 373
—»— Notes on Two Fifteenth-century Scots Poems 203
Kiparsky, V., Wer hat den Handelsvertrag zwischen Smolensk und Riga vom J. 1229 aufgesetzt? 244
Kurvinen, Auvo, The Source of Capgrave's 'Life of St. Katharine of Alexandria' 268
Lindgren, Kaj B., Neue Strömungen in der deutschen Grammatik 324
Mustanoja, Tauno F., Two Painters: Joyce Cary and Gulley Jimson 221
Ochs, Ernst, Alemannisch *Un-gelünster* 340
Öhmann, Emil, Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch, VIII 145
Peltola, Niilo, On Appositional Constructions in Old English Prose 159
Rantavaara, Irma, *Ing*-forms in the Service of Rhythm and Style in Virginia Woolf's 'The Waves' 79
Renoir, Alain, Levels of Meaning in the 'Nibelungenlied:' Sîfrit's Courtship 353
Stillinger, Jack, The Authenticity of Some Letters Attributed to Keats 387
Törnqvist, Nils, Nhd. *Gadem:* ein etymologisches Rätsel 153
Väänänen, Veikko, Arthur Långfors in memoriam 3
Vértes, A. O., A propos de *ne bu ne ba* 361
Widnäs, Maria, Fremdsprachliches bei Wassilij Tredjakowskij 97
Wis, Marjatta, Nochmals zur Banane 58
—»— Ursprünge der deutschen Tannhäuserlegende: zur Geschichte mittelalterlicher Pilgertraditionen, I 8

Åhnebrink, Lars, s. *Whicher, Stephen.*
Ahokas, Jaakko, Essai d'un glossaire genevois d'après les Registres de la Ville de 1409 à 1536 (*Veikko Väänänen*) 133
Brunner, Karl, Die englische Sprache, I, 2. Aufl. (*Tauno F. Mustanoja*) 344
Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI[e] Congrès International des sciences onomastiques à Munich 1958 (*V. Kiparsky*) 348
Cox, C. B., s. Critical Quarterly.
Critical Quarterly, The, edited by *C. B. Cox* and *A. E. Dyson* (*Tauno F. Mustanoja*) 392
Décsy, Gyula, Die ungarischen Lehnwörter der bulgarischen Sprache (*V. Kiparsky*) 248
Dyson, A. E., s. Critical Quarterly.
Gamillscheg, Ernst, Historische französische Syntax (*Veikko Väänänen*) 129
Gautier de Coinci, C'est d'un moine qui vout retolir a une nonne une ymage de Nostre Dame que il li avoit aportee de Jherusalem, éd. par *Pol Jonas* (*Lauri Lindgren*) 341
Hedberg, Johannes, Engelsk Fonetik (*Bertil Sundby*) 394
Hemmerle, Rudolf, Franz Kafka: eine Bibliographie (*Kai Laitinen*) 142
Jeffares, A. Norman, s. Review of English Literature.
Jonas, Pol, s. *Gautier de Coinci.*
Martin, Bernhard, Die deutschen Mundarten (*Kaj B. Lindgren*) 398
Meulen, R. van der, Nederlandse woorden in het russisch (*V. Kiparsky*) 248
Nottingham Mediaeval Studies, edited by *Lewis Thorpe* (*Tauno F. Mustanoja*) 345
Ochs, Ernst, Kädmon (*Eero Alanne*) 347
Recueil d'études romanes publié à l'occasion du IX[e] Congrès International de Linguistique romane à Lisbonne 1959 (*V. Kiparsky*) 348
Review of English Literature, A, edited by *A. Norman Jeffares* (*Tauno F. Mustanoja*) 392
Šimko, Ján, Word-order in the Winchester Manuscript and in William Caxton's Edition of Thomas Malory's 'Morte Darthur' (1485): a Comparison (*Tauno F. Mustanoja*).. 391
Söderberg, Carl-Gustaf, A Typological Study on the Phonetic Structure of English Words, with an Instrumental-phonetic Excursus on English Stress (*S. B. Liljegren*).. 141

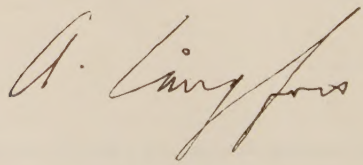
Thorpe, Lewis, s. Nottingham Mediaeval Studies.
Vidos, B. E., Manuale di linguistica romanza (*Veikko Väänänen*) 389
Whicher, Stephen, & Åhnebrink, Lars, Twelve American Poets (*Tauno F. Mustanoja*) 139
Zeitschrift für deutsche Wortforschung (*Emil Öhmann*) 346

Eingesandte Literatur 143, 252, 398
Mitteilungen 256, 399

Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy Helsinki 1960

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/neuphilologische-mitteilungen_1960_61



NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

Redaktion

EMIL ÖHMANN
Professor der germanischen Philologie

VEIKKO VÄÄNÄNEN
Professor der romanischen Philologie

Jährlich vier Nummern. Jahrespreis $ 3.00 oder (nur für Finnland) Fmk. 300. Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an den Redaktionssekretär, den Abonnementsbetrag und die Bestellungen früherer Jahrgänge an die *Akademische Buchhandlung* (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag. phil. *Åke Furuhjelm* (Johanneksentie 4), einzusenden.

Redaktionssekretär TAUNO F. MUSTANOJA, assist. Professor der englischen Philologie (Annankatu 27 A)

LXI. JAHRGANG 1960

ARTHUR LÅNGFORS

in memoriam

Dans notre précédent fascicule, nous avons annoncé brièvement le décès, survenu le 20 octobre 1959, de Arthur Långfors, professeur honoraire de philologie romane à l'Université de Helsinki et ancien recteur de l'Université. Notre Société Néophilologique et son Bulletin ont perdu un président et un directeur dont la compétence et l'abnégation étaient sans égales; les études de la littérature française du moyen âge, un maître universellement reconnu.

Un jour déjà lointain, j'allais voir mon maître, dans le cabinet du recteur, pour lui présenter une plaquette traitant de sentences et de citations morales. Il la feuilleta et lut ce

distique d'Ovide: *Tempora labuntur tacitisque senescimus annis, Et fugiunt freno non remorante dies.* Il marqua un temps, puis: »C'est bien dit», fit-il simplement. Lui, même avancé en âge, ne paraissait guère affecté par la fuite des années. Aussi, lorsque sa plume s'est tue, ses confrères qui connaissait son assiduité au travail s'inquiétaient-ils à son sujet. Quand vint la triste nouvelle, nous savions, en ressentant le vide que laissait la disparition du maître, que ce fut une délivrance de longs tourments.

Arthur Långfors était né le 12 janvier 1881 à Rauma, petite ville de la côte occidentale de Finlande. Ce milieu de navigateurs et de commerçants maritimes fut-il pour quelque chose dans le goût que le garçon devait prendre aux langues étrangères? Toujours est-il que, sorti du lycée classique de Turku — sa ville natale n'ayant pas d'école de ce genre — en 1898, il se fit inscrire à la Faculté des Lettres de l'Université de Helsinki afin d'étudier les langues en se spécialisant en français. Ses talents ne tardèrent pas à attirer l'attention de ses maîtres, en particulier de l'éminent romaniste qu'était Werner Söderhjelm, le premier professeur de philologie romane à Helsinki — jusque-là, les études germaniques et romanes avaient été réunies en une seule chaire. Après avoir complété ses études à Paris, où il eut pour professeurs Paul Meyer et Joseph Bédier, puis à Florence comme élève de Pio Rajna, Långfors soutint à Helsinki en 1907 sa thèse *Li regrés Nostre Dame* par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus. Cette édition critique, avec deux petits textes anciens publiés précédemment, lui valut une charge de cours à Helsinki dès 1908, alors qu'un professorat n'était pas en perspective pour de longues années à venir. Dix ans plus tard, il semblait que l'Université dût le perdre. A l'exemple de plus d'un intellectuel finlandais, dont son maître Söderhjelm, Långfors entra dans la diplomatie en 1918 pour servir son pays qui venait d'acquérir son indépendance. Il fut secrétaire de légation d'abord à Madrid, puis à Paris où il resta de 1920 à 1925 re-

cevant le titre de conseiller de légation. Au cours de cette période, il siégea aussi à la Société des Nations lors des affaires des Iles d'Aland et de la Carélie et dirigea la délégation finlandaise à la Conférence Économique Internationale de Genève. Cependant, la carrière diplomatique n'a pas pu l'arracher à la science. A Paris, il poursuivait ses recherches sous l'égide de Paul Meyer et d'Alfred Jeanroy. Ce dernier l'associa aux travaux de philologie qu'il dirigeait à l'École pratique des Hautes Études. Enfin, Långfors répondit à l'appel de son alma mater, qui le nomma professeur extraordinaire de philologie romane en 1925 et professeur titulaire hors concours, après la retraite d'Axel Wallensköld, en 1929. Il occupa cette chaire jusqu'en 1951, date de sa retraite par limite d'âge.

Långfors a prouvé sa capacité administrative en remplissant diverses fonctions universitaires et autres. Doyen de sa Faculté de 1932 à 1943, il fut élu vice-recteur en 1943 et recteur en 1945, charge qu'il détint jusqu'en 1950 avec tout le doigté qu'exigeait cet après-guerre difficile. Également, la haute tenue de la Société Néophilologique de Helsinki et de son Bulletin était due principalement à Långfors, qui présidait à la Société depuis 1936 et dirigeait le Bulletin dès 1926. L'Académie des Sciences et des Lettres de Finlande, dont il fut membre depuis 1920 et président 1933—34, n'avait pas plus assidu que lui. De nombreuses distinctions finlandaises et étrangères lui furent conférées: membre correspondant depuis 1928 et associé depuis 1947 de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique depuis 1953 ainsi que de diverses sociétés savantes, trois fois président de la Société des anciens textes français, docteur *honoris causa* des universités de Paris, d'Oslo et de Glasgow; trois fois lauréat de l'Institut de France et titulaire du prix d'honneur de l'Académie des Sciences et des Lettres de Finlande en 1951.

Pour les étudiants novices des années vingt, le professeur rentré d'une longue mission diplomatique passait pour un

homme du monde un peu distant et à l'emporte-pièce. Cependant, brillant exégète de textes anciens, Långfors savait aussi animer son introduction à l'histoire de la philologie romane: derrière le nom d'un Gaston Paris, d'un Paul Meyer, d'un Adolf Tobler, il nous faisait apparaître la personnalité, le chercheur. Et lors de tel cours de sémantique, il a eu la satisfaction de remplir l'amphithéâtre. Mais un étudiant montrait-il du goût et des dispositions pour la recherche philologique, il trouvait en Långfors le maître le plus généreux de son temps et de ses conseils. C'est ce que témoignent une dizaine de thèses pour le doctorat et au moins autant d'autres publications relatives à l'ancien français qui ont été conçues et exécutées sous son patronage attentif et bienveillant.

Son œuvre scientifique, des plus intenses cinquante ans durant, a élevé Långfors au rang d'un chef d'école parmi les médiévistes. Il est impossible seulement de citer, dans une note nécrologique, toutes ses publications dont le nombre dépasse la centaine. Sa thèse susnommée fut suivie par les éditions critiques des autres œuvres de Huon le Roi, puis du *Roman de Fauvel* par Gervais du Bus, de *Chansons satiriques et bachiques du XIII^e^ siècle* (avec Jeanroy), du *Mariage des sept arts* par Jehan le Teinturier d'Arras, des chansons de Guilhelm de Cabestanh, du *Recueil général des jeux-partis français* (avec Jeanroy et L. Brandin), de l'*Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XIII^e^ siècle*, de *Miracles de Gautier de Coinci* extraits du manuscrit de l'Ermitage, de *Deux recueils de sottes chansons*, pour n'en signaler que les plus importantes. A ses éditions, il faut ajouter l'incomparable répertoire des *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e^ siècle* qu'il publia en 1917 à l'aide de notes de Paul Meyer, ainsi qu'un nombre imposant de notices sur des manuscrits anciens, de notes lexicologiques et surtout de comptes rendus critiques parus pour la plupart dans ce Bulletin et dans la *Romania*.

Il n'appartient pas à l'auteur de ces lignes de tenter une appréciation même sommaire des œuvres laissées par Lång-

fors. Qu'il suffise d'évoquer certains des principes d'édition qu'il a développés et appliqués et que, peu enclin à théoriser qu'il fut, il a exposés comme incidemment. Malgré toute sa sympathie pour la nouvelle manière de voir de Bédier qui veut que l'éditeur se base sur un seul manuscrit en le respectant dans la mesure du possible, Långfors n'eut garde de »conclure à la faillite du système de Lachmann et de Gaston Paris . . . Je crois que l'ancien système est toujours valable, c'est l'abus qu'on en a fait qu'il faut condamner», dit-il[1]. Et cette conclusion ne donne-t-elle pas son credo scientifique: »Les deux systèmes se complètent, les deux laissent place au goût et à l'intelligence de l'éditeur, aucun n'est une invitation au laisser-aller et à l'obéissance aveugle, aucun ne jette pardessus bord l'élément le plus précieux de l'intelligence humaine, le discernement»?

Discernement, voilà bien le trait qui caractérise l'activité scientifique de Långfors, ses éditions de grande envergure comme ses moindres notes et recensions. Ajoutez tout ce qu'il faut de savoir et de patience pour que les textes anciens livrent leurs secrets. D'ailleurs, s'il était peu disposé à construire des synthèses, son œuvre ne manque point de suite. Après avoir mis au jour les œuvres de Huon le Roi de Cambrai, il a fait justice à Gautier de Coinci, l'original moraliste soissonnais du XIII[e] siècle, dont il a publié lui-même les pièces contenues dans le codex de l'Ermitage, en plus de diverses études particulières, et dont plusieurs de ses élèves ont entrepris l'édition définitive. Et comment estimer l'érudition et le dévouement qu'il a dépensés à notre Bulletin, surtout depuis qu'il le dirigeait? Il a tout lu, tout vérifié, en même temps qu'il ne cessait, depuis 1902, d'y contribuer des articles et des comptes rendus critiques qui se recommandent autant pour la rigueur que pour la justesse et pour le style concis et personnel.

[1] Dans son discours présidentiel sur Joseph Bédier, lu par M. Mario Roques, à l'assemblée générale de la Société des anciens textes français, en mai 1939, et publié en extrait dans ce Bulletin, XLI (1940), 1—2, p. 1—12.

Cette vaste activité scientifique n'a pas empêché Långfors de travailler pour la cause de son pays ainsi que pour celle des lettres. Outre sa carrière diplomatique et ses charges administratives à l'Université, rappelons qu'il a employé sa plume pour éclaircir au public français les difficultés de la Finlande (plusieurs articles dans *Mercure de France* en 1918), et pour lui présenter la littérature finlandaise (dans *Histoire générale des littératures étrangères* publiée par R. Mortier, tome 1er, Paris 1925). Enfin, il n'a cessé de faire connaître et aimer dans son pays la culture française dont il était lui-même pénétré.

Illustrés par lui, le domaine de ses recherches et la terre de sa naissance garderont le souvenir d'Arthur Långfors.

Veikko Väänänen

URSPRÜNGE DER DEUTSCHEN TANNHÄUSERLEGENDE

Zur Geschichte mittelalterlicher Pilgertraditionen

I

Im ausgehenden Mittelalter und zu Beginn der Neuzeit hat das Motiv des Venusberges, eines im Berginnern befindlichen Liebesparadieses, die Phantasie der Deutschen in hohem Masse beschäftigt. Ein Zeugnis dafür bringen die damit verknüpften kürzeren und längeren Anspielungen oder Beschreibungen, die in der schriftlichen Überlieferung dieser Periode erhalten sind und deren Zahl während des 15. und des 16. Jahrhunderts auf etwa fünfzig steigt, und vor allem das bekannte Volkslied vom Ritter bei Frau Venus, das zwar erst seit einem Nürnberger Flugblattdruck vom Jahre 1515 an den Tag tritt, dessen Entstehung aber zeitlich zweifelsohne viel weiter zurückzuführen

ist.[1] So wird das Lied schon von dem Ulmer Dominikanermönch Felix Fabri in seiner lateinischen Beschreibung zweier in den Jahren 1480 und 1483 nach dem Heiligen Lande unternommenen Reisen erwähnt, und zwar zum ersten Mal in Verbindung mit dem Namen des Minnesingers Tannhäuser: »*Unde de hoc carmen confictum habetur, quod manifeste a vulgo per Alemanniam canitur de quodam nobili Suevo, quem nominant Danhuser, de Danhusen villa prope Dünckelspüchel*».[2] Noch früher berichten von dem Aufenthalt des Tannhäusers bei Frau Venus Hermann von Sachsenheim, der in seiner *Möhrin*, 1453, die Freuden des verzauberten Berges beschreibt,[3] und das Meisterlied vom Tannhäuser, das ebenfalls dem 15. Jahrhundert angehört.[4] Die Benennung *Venusberg* für einen Ort dieses sagenhaften Charakters lässt sich zum ersten Mal in einem Werke belegen, das zwar um 1440 begonnen wurde, aber erst 1497 im Druck vorlag.[5] Andere unbestimmtere Mitteilungen, die einen Glauben

[1] Vgl. Philip Stephan Barto, *Tannhäuser and the Venusberg*, »Germanic Literature and Culture» A, New York 1916; in dem Kapitel *The Mountain of Venus*, S. 18 ff., bietet der Verfasser eine ausführliche Übersicht der Texte, die sich deutlich auf dieses unterirdische Liebesreich beziehen, mit Wiedergabe der betreffenden Passus in den Anmerkungen, S. 120 ff. Dasselbe Material wird von den sonstigen Forschern in wechselndem Umfang benutzt. Hier sei nur noch eine neulich erschienene Studie, Walter Pabst, *Venus und die missverstandene Dido. Literarische Ursprünge des Sibyllen- und des Venusberges*, »Hamburger Romanistische Studien» A 40, Hamburg 1955, erwähnt, wo S. 92 ff. neben den Texten die bisherigen Resultate der Forschung erörtert werden.

[2] *Fratris Felicis Fabri Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti peregrinationem* III, hrsgg. von Konrad Hassler, »Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart» IV, Stuttgart 1849, S. 221.

[3] Barto, S. 19 und 121. Vgl. auch Richard M. Meyer, *Tannhäuser und die Tannhäusersage*, in »Zeitschrift des Vereins für Volkskunde» XXI, 1911, S. 6 f.

[4] Barto, S. 149 und 224 ff., und Meyer, S. 6 f.

[5] Es handelt sich um den Dialog *De Nobilitate et Rusticitate* des Züricher Chorherrn Felix Hemmerlin (Malleolus), seit 1456

an das Vorhandensein eines Berges verraten, wo die Herrscherin Venus oder die Göttin Minne ist, reichen bis ins 13. Jahrhundert, bis zu den Lebzeiten des Minnesingers zurück, was den Forschern Anlass zur Datierung der Ballade auf diese Periode gegeben hat, auch wenn für die dazwischen liegenden zwei Jahrhunderte das Beweismaterial als spärlich und kaum hinreichend zu betrachten ist.[1]

Während der folgenden Jahrhunderte tritt das Interesse an diesem Motivkreis in der Literatur in den Hintergrund, und die Hinweise auf den Venusberg, die man aus dieser Periode hat zusammenbringen können, sind zahlenmässig beträchtlich bescheidener und zeigen seltener als in den vorausgehenden Jahrhunderten die Volkstümlichkeit dieses Motivs.[2] Das Volkslied

handschriftlich verbreitet und in Basel gedruckt, vgl. Heinrich Dübi, *Drei spätmittelalterliche Legenden in ihrer Wanderung aus Italien durch die Schweiz nach Deutschland* 3: *Frau Vrene und der Tannhäuser*, in »Zeitschrift des Vereins für Volkskunde» XVII, 1907, S. 251 f., und Pabst, S. 92—93, wo die betreffende Stelle nach dem Basler Druck wiedergegeben wird.

[1] Aus dem *Tristan* von Gottfried von Strassburg, also etwa aus dem Jahre 1210, stammt das älteste Zeugnis für den »Venusberg»:

ich meine ab in dem dône
dâ her von Zithêrône,
dâ diu gotinne Minne
gebiutet ûf und inne.

Der Passus wird z.B. von Barto, S. 120, und von Pabst, S. 100, zitiert. Noch früher, im *Architrenus* vom Jahre 1184 des Johannes von Altavilla, spricht man von der »*domus aurea*» »*monti superedita*», wo die Göttin Venus mit reizenden Mädchen ihren Sitz hat, vgl. Barto, S. 120; Pabst, S. 101 ff., benutzt denselben Text in grösserem Umfang für seine Schlüsse über den Ursprung der Venusbergvorstellungen bei verschiedenen Verfassern.

Hinsichtlich der Datierungsversuche der Tannhäuserballade, siehe den Standpunkt von L. Wolff im Artikel über den *Tannhäuser*, in *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon* IV, Berlin 1953, Sp. 365; vgl. auch Pabst, S. 107.

[2] Barto, S. 34 ff. Ein systematisches Heranziehen besonders

weicht in entlegene Täler und Berge, wird zwar hin und wieder erwähnt und sogar abgedruckt,[1] seine Wiederauferstehung verdankt es aber den deutschen Romantikern, die es mit den vornehmlichsten Schätzen der deutschen Volkspoesie veröffentlichten.[2] Die Tannhäusersage, die Goethe als ein grosses christlich-katholisches Motiv bezeichnete, wird zu einer frischen Inspirationsquelle für Prosa und Dichtung um die Wende zum 19. Jahrhundert und dringt endlich durch die Bearbeitung, die ihr Richard Wagner in seinem Operntext gegeben hat, in das Bewusstsein breitester Schichten.[3]

Bald nach dieser Wiederkehr des alten volkstümlichen Motivs begann sich die wissenschaftliche Forschung mit den verschiedenen damit verknüpften Problemen zu beschäftigen, von denen viele wesentliche noch einer allgemein anerkannten Lösung harren.[4] So vor allem ist man sich noch nicht einig über die obenerwähnten Datierungsvorschläge zu der Periode,

des geographischen Schrifttums der Zeit könnte die von Barto gegebene Übersicht erheblich ergänzen, wie hier später gezeigt wird.

[1] Barto, S. 153. Heinrich Kornmann, in seinem *Mons Veneris, Fraw Veneris Berg*, Franckfurt am Mayn 1614, widmet ein Kapitel dem Edlen Tannhäuser mit Wiedergabe einer Version der Ballade, vgl. Barto, S. 214 ff.

[2] *Des Knaben Wunderhorn* von Arnim und Brentano, wo das Tannhäuserlied 1806 aufgenommen, wird, bedeutet den Anfang zur Veröffentlichung, verschiedener Varianten, vgl. Friedrich Kluge, *Bunte Blätter*, Freiburg (Baden) 1908, S. 28 f.

[3] J.G. Th. Grässe, *Der Tannhäuser und Ewige Jude*, Dresden 1861², S. 22 f., und Erich Schmidt, *Charakteristiken*, Zweite Reihe, Berlin 1901, S. 37 ff.

[4] Über die betreffende Literatur bis 1890, s. Alfred Oehlke, *Zu Tannhäusers Leben und Dichten*, Inaugural-Dissertation, Königsberg in Pr. 1890, S. 2—5, und für die nachfolgende Zeit Johannes Siebert, *Der Dichter Tannhäuser. Leben — Gedichte — Sage*, Halle/Saale 1934, wo S. 240, Anm. 2, die Bibliographie bis zu dem Jahr 1925 fortgeführt wird, und *Verfasserlexikon* IV, Sp. 368, und V, Berlin 1955, Sp. 1077, s.v. *Der Tannhäuser*.

in der das Tannhäuserlied seine fixierte Gestalt gefunden hat, ebenso wenig wie über die Frage, ob der Held des Venusbergbesuches mit dem Minnesinger Tannhäuser zu identifizieren ist, und — im bejahenden Fall — wann und wie dies geschehen ist.[1] Als dann der deutsche Historiker Alfred von Reumont, der lange Zeit in Italien verbracht hatte, in einem vor der Società Colombaria Fiorentina im Jahre 1871 gehaltenen Vortrag die Aufmerksamkeit auf gewisse mit der deutschen Tannhäusersage ähnliche Vorstellungen richtete, die seit alters her in Italien vorzufinden waren,[2] wurde zum ersten Mal an ein neues Problem gerührt, das besonders nach der Veröffentlichung der 1897 erschienenen Artikel von Gaston Paris und Werner Söderhjelm — welche eine Erweiterung der von Reumont begonnenen Studie bedeuten — bis heute die Forscher beschäftigt hat.[3] Die Tannhäusersage war früher als urdeutsch betrachtet worden; von nun an, nachdem bekannt geworden war, dass Italien der ältesten erhaltenen Tannhäuserüberlieferung vorangehendes Material um denselben volkstümlichen Motivkreis

[1] Über die zentralsten Probleme um die Tannhäusersage und die wichtigsten Ansichtsäusserungen, vgl. den zusammenfassenden Artikel von Meyer, a.a. O., S. 1—31.

[2] Der Vortrag Reumonts ist mit erklärenden Noten veröffentlicht worden als Kapitel *Il Monte di Venere in Italia* in seinen *Saggi di storia e letteratura*, Firenze 1880, S. 378—394. Mit seinem Vortrag kam Reumont in der Entdeckung der italienischen Überlieferung Gaston Paris zuvor, der auf denselben Sachverhalt schon drei Jahre früher hingewiesen hatte, wie aus einem Brief vom Jahre 1863 an Alessandro D'Ancona hervorgeht, vgl. *Lettere di Gaston Paris scelte dal carteggio con lui e pubblicate da A. D'Ancona*, S. 343 in *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna nel quarantesimo anno del suo insegnamento*, Firenze 1911.

[3] Gaston Paris veröffentlichte in »Revue de Paris» vom 15. Dezember 1897 seine Forschungsresultate in einem Artikel, der in seine *Légendes du moyen âge*, Paris 1903, als Kapitel, *Le Paradis de la Reine Sibylle*, eingeht. Von Paris angeregt ist die Studie Söderhjelms, *Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser*, in »Mémoires de la Société Néophilologique» II, Helsinki 1897, S. 101 ff.

zu bieten hatte, muss die Erforschung der Tannhäuserlegende dem so entstandenen Problem gegenüber immer Stellung nehmen.

Die Tannhäuserballade, in der die Venusbergvorstellungen in Deutschland ihren vollkommensten Ausdruck finden, lässt sich in ihren Varianten in das folgende Schema bringen: »Ein Ritter weilt unter Freuden im Venusberg; ihn packt die Reue; er zieht zum Papst, der die Absolution verweigert, weil sein Verbrechen so wenig zu sühnen sei, wie der dürre Stab in der Hand des Stellvertreters Christi wieder blühen könne. Der Ritter kehrt in den Berg zurück, und zu spät zeugt die blühende Gerte von Gottes Milde».[1] Diese Legende, deren deutliche Spuren, wie oben gesagt, zum ersten Mal um die Mitte des 15. Jahrhunderts erscheinen, enthält keinen Hinweis zur Lokalisierung des Wunderreiches. An deren Seite tritt nun die von Reumont entdeckte italienische Legende, die von den Grundzügen der deutschen Überlieferung nur hinsichtlich des mangelnden Stabwunders abweicht, dafür aber von einer genau bestimmten Örtlichkeit als Lage des Liebesreiches zu berichten weiss. Reumont zieht einen alten französischen Prosatext heran, dessen Verfasser, der Provenzale Antoine de La Sale, persönlich im Jahre 1420 die sogenannte Sibyllengrotte, Grotta della Sibilla, in den Zentralapenninen unweit der Stadt Norcia besucht und in einem Reisebericht von den merkwürdigen Glaubensvorstellungen Kunde gibt, die, wie er an Ort und Stelle von den Leuten erfahren hat, mit der Grotte in Verbindung zu bringen waren. Unter den vielen Besuchern der Grotte, die den Eingang zu einem unterirdischen Liebesparadies der Königin Sibylle bildete, sei ein deutscher Ritter gewesen, und dieser habe eine Zeitlang bei der Sibylle in Freuden zugebracht, sei dann, reuig geworden, zum Papst gezogen, um die Absolution zu erbitten, aber wegen der zögernden Antwort des heiligen Vaters verzweifelt wieder in den Berg zurückgekehrt.[2]

[1] Nach Meyer, S. 11.

[2] Der Bericht über den Ausflug Antoines geht in ein 1437—

Gaston Paris und Söderhjelm haben einen weiteren Beitrag zur Kenntnis der italienischen Überlieferung geleistet, indem sie einen noch älteren Text angezeigt haben, dessen Vorhandensein zwar auch Reumont bekannt war, den er aber nicht in der italienischen Originalfassung, sondern in einer späteren französischen Übersetzung erwähnt.[1] Wahrscheinlich hatte er das Werk nicht zur Einsicht bekommen, jedenfalls hat er merkwürdigerweise diesen wichtigen Text nicht in gebührendem Masse verwertet. Es handelt sich um den nach seiner Hauptperson betitelten Ritterroman *Il Guerrin Meschino* des um 1431 verstorbenen Andrea dei Magnabotti, auch Andrea da Barberino genannt nach der Ortschaft Barberino di Valdelsa zwischen Florenz und Siena, wo er geboren wurde oder von wo die Familie stammte.[2] Dem wahrscheinlich im ersten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts entstandenen Werk des ausserordentlich produktiven Verfassers, der den meisten Teil seines Lebens in Florenz zugebracht hat, war vom Anfang an der grösste Erfolg

1442 niedergeschriebenes Mischwerk *La Salade* ein und stellt dessen interessantesten Teil nicht nur für den heutigen Forscher dar, sondern wohl auch für den Leser der damaligen Zeit. Der Titel des ältesten Druckes, Paris 1521, lautet tatsächlich: *La Salade, nouvellement imprimée, la quelle fait mension de tous les pays du monde et du pays de la Sibylle, avec la figure pour aller au mont de la belle Sibylle*, usw. Das Werk ist in »Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége», LXVIII, Liége 1935, von Fernand Desonay veröffentlicht worden; die Episode des Sibyllenberges liegt ausserdem in drei Separatausgaben vor: die erste vom Jahre 1897 von Söderhjelm im Zusammenhang mit seiner erwähnten Studie, vgl. oben S. 5, Anm. 1; die zweite, vom Jahre 1903, als Anhang zu Joseph Nève, *Antoine de la Salle. Sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits*, Paris-Bruxelles, und die dritte, kritische Ausgabe von Fernand Desonay, *Antoine de La Sale, Le Paradis de la Reine Sibylle*, Paris 1930. Im Folgenden wird die Ausgabe Desonays zitiert.

[1] Reumont, S. 384.

[2] Giacomo Osella, *Il Guerrin Meschino*, »Pallante» IX—X, Torino 1932, S. 13—14.

sicher. Nach den Handschriften, von denen elf heute bekannt sind, beginnen seit 1473 die Drucke, deren Reihe ununterbrochen durch immer von neuem erscheinende volkstümliche Ausgaben noch in unserer Zeit fortgezetzt wird.[1] Wie bekannt der Roman auch ausserhalb Italiens war, beweist, dass ihn zu Beginn des 19. Jahrhunderts Goethe selbst und F. H. von Hagen zitieren.[2]

Andrea da Barberino lässt seinen Helden unter dessen die ganze damals bekannte Welt umfassenden Abenteuern auch zum »*monte de la Sibilla*» kommen, wo er ins Berginnere durch die Grotte dringt und im Reich der Sibylle ähnliche Erlebnisse durchzumachen hat, von denen Antoine de La Sale für seinen deutschen Ritter zu berichten wusste. Der grundsätzliche Unterschied im Verlauf dieses Besuches im Liebesparadies besteht darin, dass Guerino den Versuchungen nicht erliegt, da ihm nach dieser Episode der Verfasser noch weitere Geschicke zugedacht hat. Somit gestaltet sich das Gespräch mit dem Papst auch anders als in der Version von La Sale und die Rückkehr in den Berg unterbleibt.[3]

Zweifelsohne sind diese drei Versionen des Themas über den Aufenthalt eines Ritters in einem unterirdischen Liebesreich allzu nah verwandt, um die Möglichkeit eines Abhängigkeitsverhältnisses von einander schlechtweg leugnen zu können, und seit Gaston Paris ist die Frage immer von neuem aufgeworfen worden, wobei man zwei gänzlich entgegensetzte Richtungen vertreten hat. Einerseits verficht die Forschung, vorwiegend die deutsche, eine vollkommene Unabhängigkeit der Tannhäusersage von der italienischen Überlieferung und gibt höch-

[1] Osella, S. 19 ff.

[2] Reumont, S. 394, Anm. 9.

[3] Der Besuch im unterirdischen Liebesparadies umfasst die Kapitel 138 bis 159 in Andreas Roman, dessen Inhalt ausführlich von Pabst, S. 28 ff., referiert wird. In meiner Arbeit wird der älteste Druck, Padova 1473, benutzt, im Folgenden nur mit *Guerino* angegeben.

stens einen verhältnismässig spät eintretenden bereichernden Einfluss aus Italien zu; andrerseits gibt es einige Forscher, relativ nur wenige — unter ihnen als der bedeutendste Paris selbst — die das Motiv für italienisch halten und die Legende in Deutschland als Lehngut aus Italien betrachten. Trotz der chronologischen Priorität der Legende in Italien hat man sogar deren Übergang aus Deutschland mittels deutscher Fahrenden annehmen wollen.[1] Zu diesen Grundproblemen tritt die Diskussion über eine Menge von Fragen nebensächlicheren Charakters, die sich mit den verschiedenen Legendenversionen dies- und jenseits der Alpen verknüpfen, deren Behandlung hier aber grössten Teils ausser Acht gelassen ist. Die wichtigsten Begründungen für eine Aufrechterhaltung der germanisierenden These sind kurz zusammengefasst folgende: erstens ist die chronologische Priorität der in Italien erscheinenden Liebesbergtradition allzu unbeträchtlich, um mit ihr überzeugend einen nach Deutschland ausstrahlenden Einfluss zu erklären, umsomehr, als bei deutschen Verfassern die Anspielungen auf einen Venusberg bis auf das 13. Jahrhundert zurückzuführen sind; zweitens bietet die Tatsache Schwierigkeiten, dass in Italien in den zwei Hauptzeugnissen über das Vorhandensein eines Liebesparadieses, im *Guerino*-Roman und im Bericht von La Sale, wie auch in den späteren Aufzeichnungen der Tradition, immer nur die Sibylle als Gebieterin im Liebesreiche genannt wird, während die Deutschen in diesem Zusammenhang nur die Göttin Venus kennen.

Bei näherer Betrachtung der italienischen Sibyllentradition und der ihr bis jetzt gewidmeten Literatur kommt man leicht zu dem Schluss, dass vorläufig hinreichende Untersuchungen über die an dieser Lokalität haftenden Überlieferungen und deren Geschichte fehlen. Im Folgenden werde ich versuchen, sie gegen den Hintergrund von Äusserungen mittelalterlichen

[1] Eine Übersicht über die verschiedenen Ansichten findet sich in Meyer, S. 3 und 9 f.; vgl. auch die Einleitung Desonays zu seiner Ausgabe von Antoine de La Sale, *Le Paradis de la Reine Sibylle*, S. LXXXIII ff. Siehe ebenfalls Pabst, S. 99 und passim.

Geistes aufzudecken, in der Hoffnung, dass dadurch auch in Deutschland neues Licht in die entsprechenden Vorstellungen gebracht wird.

Am frühesten tritt die italienische Überlieferung bei Andrea da Barberino und weiter mit wenigen Abweichungen bei Antoine de La Sale zutage. Ausserdem besitzt man, besonders aus dem 15. und 16. Jahrhundert, ähnlich wie über den Venusberg in Deutschland, andere weniger umfangreiche Textstellen, von denen hier weiter unten die Rede sein wird. Die Wertung dieses italienischen Erzählgutes im Zusammenhang mit der Tannhäuserlegende hängt entscheidend davon ab, wie dieses seinem Ursprung nach zu erklären ist. Dabei ist zu fragen, ob Andrea als erster Gewährsmann an eine vorangehende volkstümliche Tradition angeknüpft hat oder aus welchen anderen Quellen er die Elemente zu seiner Sibyllenepisode schöpft. Das Problem hat neulich Walter Pabst in seiner Untersuchung *Venus und die missverstandene Dido* aufgenommen und die Resultate der bisherigen Forschung genau gesiebt.[1] In dem italienischen Schrifttum fehlt jeder Hinweis auf das Vorhandensein ähnlicher Vorstellungen vor Andrea. Auch die italienische Sagenforschung hat sich mit dieser Legende beschäftigt, und es ist vermutet worden, dass der Ursprung der Sibyllenepisode Andreas in den im Volksmunde wahrscheinlich schon zu seinen Zeiten umgehenden Erzählungen zu suchen sei, in die er allerdings verschiedene literarische Nebenmotive eingeflochten hat.[2] Es ist tatsächlich zu Beginn des 20. Jahrhunderts eine reichliche Ernte von Sibyllenmärchen zusammengetragen worden, die verwandte Züge mit dem Bericht von Andrea aufweisen. Wie im *Guerino* erscheint die Sibylle auch in diesen Legenden

[1] Das Werk ist oben, S. 9, Anm. 1, zitiert worden; für die Sibyllenbergtradition, siehe das Kapitel *Sibylle und Alcina*, S. 22 ff., wo auch über die sonstige diesbezügliche Literatur eine Übersicht gegeben wird.

[2] Ferdinando Neri, *Le tradizioni italiane della Sibilla*, in »Studi Medievali» IV, 1912, neuveröffentlicht in Neris Sammelwerk *Fabrilia*, Torino 1930, S. 12 ff.

als Lehrmeisterin der zukünftigen Gottesmutter und auch als ihre Rivalin, da sie sich zu dieser Bestimmung von Gott berufen glaubte.[1] Eine Wechselwirkung zwischen dem Roman und dieser volkstümlichen Tradition wird allgemein angenommen. Will man das Vorhandensein dieser Legenden in eine Zeit vor dem *Guerino* verlegen, so ist nach Pabst deren spätes Erscheinen nicht erklärbar, zumal gewisse Einzelzüge der volkstümlichen Tradition einen deutlichen Einfluss des äusserst populär gewordenen Romans von Andrea verraten.[2] Auffallen muss auch, dass heute diese immer noch in Sizilien reich blühende volkstümliche Überlieferung gerade in den Gegenden von Norcia, dem Ort des Sibyllenberges, kaum noch lebt.[3] Bei allen diesen Erwägungen, da nun einmal der *Guerino* als ältestes schriftliches Beweisstück der Legende erhalten ist, bleibt folgerichtig der von Pabst zum Ausdruck gebrachte Schluss, dass die Sibylle von Norcia mit ihrem Reich ein Geschöpf des Andrea da Barberino sei und dass man vor ihm, also vor 1410, keinen Sibyllenberg kennt. Der Bericht Andreas wäre somit als ein aus verschiedenen gelehrten literarischen Quellen

[1] *Guerino*, S. 125^{v}: »*la savia Sibilla laquale sie vergine in lo mondo che ela credeva che Dio scendesse in lei quando incarnò in Maria virgine*» und S. 131^{r}: » *O sapientissima Sibilla, avendoti conceduta la divina providentia la gratia che tu fusti maestra de quela verzene in cui incarnò el Salvatore de la humana natura*».

[2] Pabst, S. 80 f.

[3] Neri, S. 12, Anm. 1, und Pabst, S. 80. Ich möchte in diesem Zusammenhang nur bemerken, dass die reichlichen und weitverbreiteten Glaubensvorstellungen, die im Mittelalter und zu Beginn der Neuzeit an dem unweit der Sibyllengrotte gelegenen Pilatussee hafteten, heutzutage ähnlicherweise so gut wie gänzlich in Vergessenheit geraten sind, vgl. Pio Rajna, *Nei paraggi della Sibilla di Norcia*, in *Studii pubblicati in onore di Francesco Torraca nel XXXVI anniversario della sua laurea*, Napoli 1912, S. 244, und Angelo Maurizi, *Alpinismo e letteratura nel Vettore* (*Monti Sibillini*), »Pubblicazioni della Sezione dell'Aquila del Club Alpino Italiano», Aquila 1934, S. 63.

schöpfendes Produkt einer reinen Fiktion zu betrachten.[1] Neben Vergil, Ovid und der mittelalterlichen Sibyllenliteratur zieht Pabst ein in diesem Zusammenhang allerdings auch schon früher erwähntes Werk heran, dessen Held eine mit Guerinos Abenteuer vergleichbare »Keuschheitsprobe« durchzumachen hat in einer Stadt mit einer wunderschönen Königin und ihren Damen, was alles Blendwerk des Teufels war. Gemeint ist der in französischen Reimen verfasste Ritterroman des 14. Jahrhunderts *Huon d'Auvergne*, der Andrea da Barberino sehr gut bekannt war, da von ihm die italienische Prosafassung stammt.[2] Nach Pabst verlegt Andrea die Sibyllenepisode bewusst in die Gegend von Norcia, die schon durch Legenden vom nahe liegenden Pilatussee und durch die ihm seit alters her anhaftende Nekromantentradition berüchtigt war.[3] Was nach Andrea von der Grotte erzählt wird, wäre somit von seinem Einfluss abzuleiten, so der Bericht Antoines de La Sale und anderer, die von der Sibylle auf den Apenninen zu erzählen wussten.

Wäre dies der tatsächliche Sachverhalt, so könnte man es natürlich für unsinnig erklären, auf Grund eines Werkes rein

[1] Pabst, S. 90 und 99. Diese Behauptung war schon von Francesco Torraca gemacht worden in einem Artikel *La regina Sibilla*, in »La Tribuna« vom 18. Januar 1931.

[2] Pabst in seinem Kapitel *Dido unter den Dämonen*, S. 53 ff. Über den Schluss, zu dem Pabst hier gelangt, drückt Fernand Desonay seine ablehnende Ansicht aus in seiner Rezension zu *Venus und die missverstandene Dido*, in »Les Lettres Romanes« XII, 1958, S. 344 ff.

Die italienische Prosaversion Andreas, *Ugone d'Alvernia*, auf deren Einfluss auf die Sibyllenepisode im *Guerino* vor Pabst schon Osella, S. 114 ff., hinweist, ist veröffentlicht worden von F. Zambrini und A. Bacchi della Lega, *Storia di Ugone d'Avernia*, I—II, »Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII« CLXXXVIII und CLXXXX. Bologna 1882; im Bd. I, S. 325 ff., wird der Besuch von Ugone bei der *»città contraffatta«* berichtet.

[3] Pabst, S. 72. Die Traditionen um den Pilatussee mit reichlichen bibliographischen Hinweisen behandelt Pabst S. 22 ff.

künstlerischer Erfindung nach einer Realität zu suchen, wie es diejenigen tun, die im Jahre 1921 unter dem Präsidium von Pio Rajna ein *Comitato romano-umbro-marchigiano pro Scavi Grotta della Sibilla di Norcia* gründeten, in der Hoffnung, durch Ausgrabungen die Geheimnisse der Vergangenheit an den Tag zu fördern, was ja bei ähnlichen Untersuchungen der Sibyllengrotte bei Cumä wirklich gelungen war. Seit den Tagen am Ende des vorigen Jahrhunderts, wo Gaston Paris zusammen mit Pio Rajna das heikle Sibyllenproblem an Ort und Stelle zu klären suchte, haben sich die Grottenbesuche bis heute wiederholt. Die erhofften umwälzenden Resultate sind vorläufig ausgeblieben. Grabungen sind bis heute nie richtig vorgenommen worden, doch ist immerhin Konkretes dabei an den Tag gekommen, worüber im Folgenden näher berichtet werden soll.[1]

Vertieft man sich in die Geschichte der Nursiner Sibyllengrotte, gelangt man leicht zu dem Schluss, dass es sich nicht um eine Überlieferung handelt, die ihre Ursprünge in der Erfindung eines Schriftstellers hat, sondern dass man vor einer Reihe von Vorstellungen steht, deren erste Anfänge in das Dunkel vorausgehender Zeiten gehüllt sind. Ich gehe auf die wenigstens vorläufig als unbewiesen zu betrachtenden Theorien der Forscher hier nicht ein, die in der Grotte auf dem Sibyllenberge die Kultstätte einer vorchristlichen Divinität sehen wollen, deren Anbetung die zur Entstehung der Idee eines Liebesparadieses

[1] Über die Forschungen in der Grotta della Sibilla, vgl. vor allem Domenico Falzetti, *Gli scavi nella Grotta del Monte Sibilla*, Roma 1954. Eine Übersicht über die modernen Besucher der Grotte gibt Falzetti, S. 38 ff., und Giulio Amadei in seiner *Toponomastica Marchigiana* II, S. 147 ff. und III, S. 142 ff., »Collana di pubblicazioni ascolane» VI und VII, Ascoli Piceno 1953—1954, wo auch ein ausführliches Verzeichnis des damit verbundenen Schrifttums gegeben wird. Leider handelt es sich zum grössten Teil um Schriften von Liebhabern ohne wissenschaftlichen Wert. Man wartet daher mit Interesse auf die Veröffentlichung des gesammelten Materials, auf das Desonay in der obenerwähnten Rezension anspielt.

erforderlichen erotischen Elemente mit sich bringt;[1] ich versuche vielmehr, dem Ursprung der Nursiner Sibyllentradition durch Sichtung der vorhandenen, zum Teil schon oftmals herangezogenen Literatur näherzukommen.

Bei der Betrachtung der Sibyllenbergvorstellungen verdient besondere Aufmerksamkeit allein schon die Tatsache, dass ein genau fixierter Ort den Eingang zu der jenseits der konkreten Wirklichkeit liegenden unterirdischen Welt angibt und dass die tatsächlich erfolgten Besuche in der Grotte schon in sich ein interessantes Kapitel mittelalterlicher Geistesgeschichte darstellen, ganz abgesehen von den daran haftenden sagenhaften Vorstellungen. Die Wunder, die von der Grotte erzählt wurden, übten eine so starke Anziehungskraft auf die sensationslüsternen Menschen aus, dass sie sogar imstande waren, eine mühsame und anscheinend auch gefährliche Reise dorthin zu unternehmen. Es ist allgemein bekannt, dass seit dem Beginn des 15. Jahrhunderts die Sibyllengrotte von Reisenden besucht wurde und dass viele von ihnen irgendein Andenken an ihren Besuch hinterlassen haben, entweder in der Form eigener Schilderungen, in Schriften anderer, im Gedächtnis der Ortsbevölkerung oder auch, wie es zu allen Zeiten die Touristen getan haben, in Form einer in die Grottenwand geritzten Inschrift.

Die ältesten diesbezüglichen Nachrichten bringt der obenerwähnte Antoine de La Sale, der nach eigener Versicherung die Grotte im Jahre 1420 besuchte und dessen Beschreibung der Bergbesteigung eine direkte Ortskenntnis verrät.[2] Eine Karte von dem Berg mit dem darin sichtbaren Grotteneingang ergänzt die Handschrift Antoines.[3] Neben dieser Schilderung hat Antoine, wie er selbst erzählt, als Erinnerung

[1] Der hervorragendste Vertreter dieser Richtung ist Fernand Desonay, der seinen Standpunkt seit Jahrzehnten verteidigt, zuletzt in der Einleitung seiner erwähnten Edition zu Antoine de La Sales Sibyllenepisode, S. LXXXVII ff.

[2] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. XLV ff.

[3] Desonay, *Antoine de La Sale*, Abbildung I.

an seinen Besuch an die Grottenwand seinen Namen geschrieben mit dem darüber stehenden Wahlspruch »*Il convient*», beides nunmehr verschwunden.[1] Er weiss auch von anderen Besuchern der Grotte, so von einem Thomin de Pons oder de Pous, einem Franzosen oder Engländer, dessen Namen er in der Grottenwand entziffert hat; von einem Franzosen, dem Onkel eines historisch nachweisbaren Messire Gaucher de Ruppes, von dem man vermutete, dass der Berg ihn nicht mehr freigab; von einem Seigneur de Pacs oder de Paques, der nach Aussage der Ortsbewohner beim Sprechen »*oc*» gebrauchte, »*le languaige que l'en parle quant l'en vait a Saint Jacques*».[2] Dieser letztgenannte wäre nach Antoines Gewährsleuten ungefähr vierzig Jahre vor unserem Verfasser dort gewesen. So wären wir schon in den achtziger Jahren des 14. Jahrhunderts, in einer Zeit also, in welcher der Roman von Andrea da Barberino noch lange nicht entstanden war. Lassen wir aber dies Zeugnis, das für das Vorhandensein von besonderen Glaubensvorstellungen hinsichtlich der Sibyllengrotte vor dem *Guerino* spricht, ausser Acht, da der Sibyllenepisode Antoines de La Sale trotz ihrer vielen Einzelheiten, die auf eine an Ort und Stelle erworbene Sacherkenntnis hinweisen, nicht einhellig der Charakter eines kulturhistorischen Dokumentes zuerkannt worden ist.[3]

Über Besucher aus Deutschland weiss Antoine de La Sale auch zu erzählen: an der Grottenwand liest er den Namen *Her*

[1] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 40.

[2] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 39 ff. Nach Antoine waren mehrere andere Namen an der Grottenwand durch Feuchtigkeit verdorben.

[3] Besonders Pabst will Antoines Bericht als »eine französische Novelle» betrachten, deren Quellen nach ihm aus der Kenntnis von Andrea da Barberino und der deutschen Tannhäusersage fliessen, S. 32 ff. und 107. Über Genauigkeit nicht nur der örtlichen Nachrichten, sondern auch der Auskünfte über geschichtliche Tatsachen bei Antoine vgl. Desonay, *Antoine de La Sale*, S. LXX ff.

Hans wan Bânborg mit dem Zusatz »*intravit*», und noch zwei andere Deutsche sollen in das Berginnere gedrungen sein, von deren Wiederkehr niemand mit Sicherheit Nachricht geben konnte. Zu diesen kommt noch ein Ritter, der »Tannhäuser» Antoines, von dem die Schilderung der im Berge zu findenden Wunder stammte und der dort spurlos verschwunden sein soll.[1] Diesen »Tannhäuser» will Antoine mit dem *Her Hans wan Banborg* identifizieren.

Aber auch von anderen deutschen Besuchern des Berges, deren Spuren nicht der Legende, sondern der geschichtlichen Wirklichkeit angehören, sind Spuren erhalten. Der erste Berichtstatter aus deutschsprachigen Gebieten, der über die italienische Sibyllengrotte ein schriftliches Zeugnis abgelegt hat, der obenerwähnte Züricher Chorherr Felix Hemmerlin, behauptet, dort persönlich gewesen zu sein und Nachrichten bei den Ortskundigen eingeholt zu haben. Sein Besuch des Berges fällt wohl in die erste Hälfte des 15. Jahrhunderts.[2] Dem ausgehenden 15. Jahrhundert gehört der Reisebericht eines anderen Deutschen an, der unterwegs von Rom nach Venedig auf der berühmten Via Flaminia zu »*Noxea*», dem umbrischen Städtchen Nocera, von »*vrauw Venus berch*» sagen hört und, um seine Neugier zu stillen, seine Gefährten zu einem Abstecher nach dem Sibyllenberg bewegt. Dieser Reisende, der Kölner Patrizier Arnold von Harff, ist sehr wortkarg, wenn er von dem Berge, »*dae sij in vnsen landen vil wonder wercken van saichten*», berichtet; es genügt aber hier zu unserem Zwecke, wenn man diesem Verfasser, dessen Nachrichten besonders über die aussereuropäischen Reisen zu einem grossen Teil als erdichtet zu betrachten sind, einen reellen Besuch des Berges zutrauen kann, was aus einigen persönlichen Wendungen im Laufe der Erzählung hervorzugehen scheint.[3]

[1] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 17 ff.

[2] Siehe oben S. 9, Note 5.

[3] *Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff von Cöln durch Italien, Syrien, Aegypten, Arabien, Aethiopien, Nubien, Palästina,*

Von den Italienern als Besucher der Grotte können wir als den ältesten Luigi Pulci, Verfasser des komischen Epos *Il Morgante*, nennen, in dessen Briefen an Lorenzo il Magnifico für die Jahre 1470 und 1472 ein Aufenthalt in Norcia erwähnt wird, nicht aber ausdrücklich ein Ausflug zur Sibyllengrotte.[1] Die merkwürdige »Sibylle», diese »*cupola di Norcia, anzi questa montagnia di sugna*», zu der Pulci die Gemahlin Lorenzos begleitet hatte und von der er seinem Freund und Gönner spottend im Briefe vom Jahre 1472 spricht, hatte sich bestimmt nicht die Mühe gemacht, sich hoch auf den Berg zu schleppen, wie man die betreffende Stelle im Briefe hat auslegen wollen, sondern empfing ihre Klienten in der Stadt, in einem Zimmer, wo sie auf ihrem Sitze thronte und von den Leuten, unter anderem von dieser hohen Besucherin ernst genommen wurde.[2] Es ist hier nur interessant zu sehen, dass ähnliche Betrüger aus dem allem Anschein nach beträchtlichen Zustrom von Fremden, die von dem Ruhm des Sibyllenberges herangelockt waren, Nutzen ziehen wollten. Aus Pulcis 1462—1480 entstandenem Epos erfahren wir hingegen deutlich, dass er auch die Grotte besucht hatte, denn er schreibt:

die Türkei, Frankreich und Spanien, wie er sie in den Jahren 1496 bis 1499 vollendet, beschrieben und durch Zeichnungen erläutert hat, hrsgg. von E. von Groote, Cöln 1860, S. 37. Die Unzuverlässigkeit Harffs als Gewährsmann wird von den Forschern seit Reumont hervorgehoben, a.a.O., S. 391 ff.; vgl. z.B. Kluge, S. 35 ff., Barto, S. 48, und Pabst, S. 25 und 96.

[1] *Lettere di Luigi Pulci a Lorenzo il Magnifico e ad altri*, hrsgg. von Salvatore Bongi, Lucca 1868, S. 42 und 63 ff.

[2] Siehe Jacob Burckhardt, *Die Kultur der Renaissance in Italien* II, Leipzig 1908[10], S. 263 f., wo der Brief stellenweise auf deutsch übersetzt wird; vgl. auch Pabst, S. 40. Wenn Pulci im ersten Briefe, a.a.O., schreibt: »*Et intanto io andrò a Norcia, et spacciato dalla sibilla, te ne manderò* [d.h. Trüffeln] *ancora io*», 'von der Sibylle erledigt', handelt es sich bestimmt nur um eine scherzhafte Wendung, wie man ähnlicherweise sagen könnte: »nach Rom fahren und nicht den Papst sehen», *andare a Roma e non vedere il Papa*. Jedenfalls beweist der Passus, dass die Sibylle sich allgemeinen Rufs erfreute.

Così vo discoprendo a poco a poco
Ch'io sono stato al monte di Sibilla,
Che mi pareva alcun tempo un bel gioco.[1]

Ein anderer italienischer Dichter, Giambattista Lalli, geboren in Norcia 1572 und ebendort 1637 gestorben, kannte die Gegenden des Sibyllenberges besser als andere, und wenn er in zwei seiner Epen das Gebirge mit dem Pilatussee und der Grotte beschreibt, findet man in ihm nicht nur einen vortrefflichen Führer durch die Umgebung, sondern auch einen scharfen Beobachter der dortigen Natur im Wechsel der Jahreszeiten.[2]

Unter den anderen Dichtern, die in ihren Werken sich des Sibyllenberges erinnern, wüsste ich keinen anderen als direkten Kenner der Grotte anzuführen. Allerdings zeigt Giangiorgio Trissino in seinem Epos *L'Italia liberata da' Goti* vom Jahre 1548 eine gewisse Kenntnis der Ortsverhältnisse, wenn er schreibt:

Or sotto questo lago de i demoni,
Appresso a un luoco, che si chiama Gallo,
Si truova la spelunca alta, e profunda
De la nostra antichissima Sibilla.[3]

Hier wird die Lage der Grotte auf dem niedrigeren Monte Sibilla, »unterhalb» des Pilatussees am Abhang des höheren Vettore, in der Nähe von Santa Maria in Gallo richtig angegeben; es waren aber geographische Tatsachen, die man allge-

[1] *Il Morgante*, XXIV, 112, »Collezione di Classici Italiani» XLIX, Torino 1927.

[2] Vor allem sind die Irrwege des Zauberers Alcabizio in den Nursiner Bergen ausführlich dargestellt in *La Moscheide overo Domiziano il Moschicida*, IV, 14 ff, das erstmalig in Venedig 1619 erschien, vgl. die Ausgabe in »Collezione di Classici Italiani», seconda serie XXXVII, Torino 1927. *Il Tito overo Gerusalemme desolata*, Foligno 1635, enthält die Beschreibung des Ausfluges von Vespasia mit dem zukünftigen Kaiser Titus zur Prophetin von Cumä, die sich in die Apenninen zurückgezogen hatte, II, 7 ff.

[3] Zitiert nach Pabst, a.a.O., S. 42.

mein kannte.[1] Eine merkwürdige Weiterentwicklung des Berichtes Andreas da Barberino finde ich eben bei diesem Dichter, der seine Sibylle dem Besucher die Zukunft durch grosse Wandgemälde voraussehen lässt; im *Guerino* findet ja der Held bei Sibylle »*una belissima lozia tuta istoriata*», ein Passus, der wohl den Ausgangspunkt für Trissino geboten hat.[2]

Andere unbestimmtere Mitteilungen über angebliche italienische und ausländische Besucher der Grotte ohne genaue Angabe über deren Herkunft oder den Zeitpunkt des Besuches findet man in einigen Beschreibungen Italiens aus diesen Jahrhunderten. Der früheste unter diesen Verfassern ist Flavio Biondo, der gegen Mitte des 15. Jahrhunderts das Land durchwanderte und in dessen im Jahre 1453 erstmalig gedruckten *Italia Illustrata* auch die »*caverna ingens Sibyllae vulgo appellata*» erwähnt wird. Von der Grotte und dem nahe liegenden Pilatussee sagt er: »*Ea tamen duorum locorum fama multos diebus nostris et plures superioribus, ut audivimus, saeculis pellexit necromantia delectatos aut noscendarum rerum mirandarum avidos, ut arduos hos montes magno vanoque labore conscenderent.*»[3] Der im Jahre 1492 verstorbene Pietro Razzano setzt die Reihe fort, und seine handschriftlich vorhandenen Beobachtungen benutzt der Geograph Leandro Alberti neben den eigenen an mehreren Punkten für seine um die Mitte des 16. Jahrhunderts verfasste *Descrittione di tutta l'Italia.* Die betreffende Stelle lautet bei Alberti, dessen Einfluss wie auch schon der des früheren Biondo hinsichtlich der geographischen Behandlung Italiens bei deutschen Autoren massgebend wurde: »*Scrivendo il*

[1] Über die Lage der Grotte, vgl. Desonay, *Antoine de La Sale*, S. XXXVIII ff.

[2] *Guerino*, S. 130^{v}. Über Trissino wie auch die sonstigen Dichter, die sich mit der Nursiner Sibylle beschäftigt haben, vgl. Pabst, S. 40 ff.

[3] Zitiert nach der Ausgabe von Verona 1482, S. G I^{r}. Neri, S. 21 f., zieht einen bedeutend jüngeren Druck (1559) heran, wo die betreffende Stelle stark verdorben ist.

Razano di questa Caverna, dice haver lui conosciuto assai huomini bugiardi, e di poca fede che narravano essere entrati nella Grotta, e haver ritrovato la Sibilla»; und noch bei demselben Alberti: *»La onde in tal guisa essendo volgata la fama di detto Lago, e non meno dell'antidetta Caverna appresso gli huomini, non solamente d'Italia, ma fuori, cioè che quivi soggiornano i Diavoli, e danno risposta a chi gli interroga, si mossero già alquanto tempo (come scrive il Razano) alcuni huomini di lontano paese, e vennero a questi luoghi per consagrare libri scelerati, e malvagi al Diavolo, per poter ottenere alcuni suoi biasimevoli desiderij, cioè di ricchezze, di honori, di dilettevoli piaceri, e di simili cose».* Obwohl alle diese sich in ihren Erwartungen enttäuscht, *»uccellati»*, fanden, wollten sie dies nach ihrer Rückkehr nicht zugeben, um wegen ihrer Leichtgläubigkeit nicht verspottet zu werden, und so gaben sie fälschlich an, dass alle volkstümlichen Glaubensvorstellungen der Wahrheit entsprächen; damit verlockten sie auch andere zu demselben Abenteuer. Unter diesen Opfern erwähnt Razzano ausdrücklich die Deutschen.[1]

Es lassen schon diese Nachrichten über einen bedeutenden Zustrom von Fremden zur Sibyllengrotte wohl vermuten, dass es sich hierbei nicht um eine durch das Werk eines Verfassers ins Leben gerufene Glaubensvorstellung handeln kann, sondern um eine schon viel früher, tief im Volke wurzelnde. Wir sind imstande, noch weitere Beweise dafür beizubringen. Neben diesen der schriftlichen Überlieferung des ausgehenden Mittelalters entnommenen Angaben können wir ein diesbezügliches Zeugnis in den Inschriften in der Grotte selbst suchen, insoweit sie sich bis heute erhalten haben. Manche wichtigen Spuren sind durch Feuchtigkeit zerstört, wie schon Antoine de La Sale bemerkt, vieles haben zu dieser Zerstörung auch die in der

[1] Das Werk Albertis erschien zum ersten Mal in Bologna 1550; die obigen Passus werden nach dem Druck von Venedig 1568, S. 278^{v}, zitiert. Über den Gewährsmann Albertis Pietro Razzano, Bischof von Lucera, vgl. Arturo Graf, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo* II, Torino 1893, S. 154.

Gegend häufig vorgekommenen Erdbeben beigetragen. Systematische Untersuchungen und effektive Ausgrabungen, deren Ausführung in einer Höhe von über 2000 Metern mit besonderem Aufwand und mit Schwierigkeiten verbunden ist, sind, wie oben gesagt wurde, noch nicht vorgenommen worden. Es besteht sogar Einsturzgefahr der eines Stützsystems bedürftigen Grottendecke, so dass man heute nur bis zum Grotteneingang gelangen kann, wie mir der Bürgermeister des nahe liegenden Städtchens Montemonaco brieflich mitteilt. Trotzdem haben die Forscher während flüchtiger Besuche in den letzten Jahren etwas finden können, das Licht auf die Geschichte dieses alten Reisezieles wirft. Im Grusmaterial des Grottenbodens sind einige Gegenstände entdeckt worden, in einer Tiefe von ungefähr sechs Metern: eine Münze aus dem 16. Jahrhundert, ein Sporn, ein Messer. An den Steinblöcken, die deutlich einmal von der Grottendecke herabgefallen sind, hat man Inschriften von Besuchern aus verschiedenen Perioden gefunden: Initialen oder schwer zu entziffernde Jahreszahlen, die Falzetti in seiner schon erwähnten Studie abschreibt. Die meisten stammen aus dem 16. Jahrhundert, 1505, 1520, 1531, 1547. Darunter ist aber eine, die uns besonders interessiert: ein mit einem A verbundenes V, dazu ein P und daneben die Jahreszahl 1378. Damit ist uns der Beweis geliefert, dass Andrea da Barberino nicht der Urheber der Überlieferungen ist und dass die Versicherung der Ortsbewohner an Antoine de La Sale, es seien andere schon etwa vierzig Jahre vor ihm dort gewesen, stichhaltig ist.[1]

Wenn wir nun aus dem Obigen schliessen können, dass schon vor Andrea da Barberino an die Grotte der Sibylle Vorstellungen geknüpft waren, die die Leute anlockten, können wir gut annehmen, dass Antoine de La Sale seine Legendenversion aus Berichten der Ortsbewohner hat, wie er selbst behauptet. Wir brauchen ihm auch nicht notwendigerweise

[1] Falzetti, S. 54.

aus anderen Quellen bezogene Angaben bei der Verfassung seiner Schilderung zumuten.[1] Es bleibt aber das Problem zu lösen, wie der Roman Andreas in den Zusammenhang dieser Tradition zu fügen ist, denn es fehlt ja jedes Element in der Biographie des Verfassers, das uns über seine eventuellen direkten Kenntnisse vom Sibyllenberg unterrichten könnte. Andrerseits muss man wohl die unleugbare Verwandtschaft, die sein Text mit der Schilderung Antoines de La Sale in seinen Hauptlinien aufweist, so auslegen, dass auch er durch irgendeine Quelle von den mit der Nursiner Sibyllengrotte verbundenen Vorstellungen Kunde hatte. Das einzige Verfahren, das uns bleibt, liegt in der Untersuchung seines *Guerino*.

Das Sibyllenbergabenteuer bildet einen im Verhältnis zum Gesamtumfang des Werkes beträchtlichen Teil des Romans. Der Ausflug zur Sibyllengrotte wird unternommen, weil Guerino, der auf der Suche nach den verlorenen Eltern die ganze Welt durchirrt, von einem Eremiten auf die Sibylle von Cumä, die nunmehr in den Apenninen wohne und die zukünftige und vergangene Dinge kenne, verwiesen wird.[2] Von Nord-Afrika begibt sich Guerino über Sizilien auf das italienische Festland, zuerst in *»la città de Rezio»*, im Text später auch *»Regio»* und *»Rezo de Calauria»*, also Reggio di Calabria, bekommt dort genauere Anweisungen über die Lage des Aufenthaltsortes der Sibylle und überschreitet dann das Gebirge von Aspramonte, *»le montagne de Aspramonte de Calauria»*. Danach wird ohne weiteres gemeldet, dass er *»vene ala città de*

[1] Siehe oben, S. 22. Antoine schreibt von dem Sibyllenberg, dass er in mehreren Weisen hat darüber sprechen hören: *»le mont de la royne Sibille, de quoy j'ai ouy deviser en plusieurs manieres; dont après deviseray de ce que j'ay veu, et le surplus selon le dit des gens du pays»*, Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 9; auch hinsichtlich der Legende versichert er, dass er sich an die Erzählung der Ortsbevölkerung hält, und fügt hinzu: *»neantmoins que en autres pars les aye ouy raconter, mais non mie si tresproprement»*, S. 15 und 21.

[2] *Guerino*, S. 124[r].

Norza la quale è in lo mezo de la grande montagna de Pinino»[1]. Die Nachrichten über den Reiseweg sind richtig, aber sehr arm an Einzelheiten, vielleicht weil dieser Teil Italiens dem Verfasser weniger bekannt war, während er im Aufzählen der Orte in Nord-Italien, wofür zahlreiche Itinerare zum Gebrauch besonders der Ausländer vorhanden waren, unter späteren Reisen Guerinos eine lange Liste von Ortsnamen aufstellen kann.[2]

Wenn nun Andrea seinen Helden bis nach Norcia führt, wird er in der Schilderung des Ausfluges zur Grotte und in der Wiedergabe geographischer Verhältnisse sehr ausführlich. Er beschreibt genau die einzelnen Etappen des Weges. Nach Meinung der heutigen Ortskenner, die seinen Text mit den tatsächlichen Verhältnissen verglichen haben, scheint er dabei unzweideutig eine reale Kenntnis der Gegend zu besitzen.[3] Es bleibt nur die Frage zu beantworten, ob er sich diese Ortskenntnis durch eigene Erfahrung oder durch Gewährsleute angeeignet hat. Folgen wir also Guerino auf seiner Bergbesteigung. Zuerst

[1] *Guerino*, S. 125[r]. Die wechselnde Schreibweise von Reggio verrät den Einfluss des Druckortes auf die Originalfassung, wie er auch sonst im Texte zu beobachten ist.

[2] Guerino kehrt von einer Reise im westlichen Europa nach Italien zurück »*e zionse in Lombardia la quale li piacque di cercare. Comenzò da Piemonte e vide Carasca, Alba e Asti, Alexandria e Chortona* [wohl Tortona], *Nuovi* [Novi], *passò el Po e vide Turino, Septimo, Verzei* [Vercelli], *Caxal* [Casale]» und noch ca. dreissig Ortschaften, um endlich nach Rom zu gelangen (S. 166[v]). Über die zahlreichen Wegweiser für Reisende vom Alpenübertritt bis Rom, von denen Andrea wohl hier Nutzen gezogen hat, vgl. George B. Parks, *The English Traveler to Italy*, Roma 1954, S. 494 ff. Für die Reisen Guerinos auf dem italienischen Boden kann man nicht Pabst, S. 29, zustimmen, wenn er sagt: ». . . nach dem italienischen Festland, wo sich die geographischen Verhältnisse, wie in Ritterromanen üblich, zauberhaft verwirren». Die Frage nach dem Sondercharakter des *Guerino* als geographischer Roman wird im Folgenden gestreift.

[3] Falzetti, S. 62 ff., hat die Reiseroute Guerinos bis zur Grotte rekonstruiert.

schlägt er mit seinem Begleiter die Richtung zu einem Bergschloss ein, das im Texte mit »*forteza*«, »*roca*« oder »*castelo*« bezeichnet wird. Davon berichtet übrigens später Arnold von Harff, der ebenfalls von Norcia ausgezogen war: »*an wylchen berch an deme eynde lijcht eyn berch sloess, daer off woent eyn casteleyn des pays*«.[1] Es handelt sich um das heutige Castelluccio 15 Kilometer östlich von Norcia. Von dort setzt die Wanderung fort: »*Comenzono andare suxo per le alpe. E tuto lo resto del ziorno penono andare quatro miglia per luochi salvatichi e grande ripe de rupamenti e valoni, spine e molti spiacevoli fossati e grande e aspere salite e più andavano a pe che a cavalo*«.[2] So gelangt Guerino abends zu einem »*remitorio molto grande*«, zu einer grossen Einsiedelei, von deren Bewohnern er die letzten Warnungen und Ratschläge für den gefährlichsten Abschnitt des Ausfluges bekommt. Andrea beschreibt sorgfältig die Lage dieses Klosters »*tra doi zime de monti per modo che vegniva le ripe da ogni lato, venivano le doe zime de monti in questo loco. Chi avesse voluto passare non potevano se non per lo mezo de questo Remitorio.*«[3] Jedermann musste an dieser Stelle vorbei. In diesen vor einem gewagten Unternehmen warnenden Einsiedlern hat man ein Motiv sehen wollen, zu dem man reichliche literarische Parallelen gezogen hat.[4] Andere hingegen haben nach Andreas Hinweis an ein tatsächlich existierendes Kloster gedacht. Schon im 17. Jahrhundert vermutet der Cälestinermönch Fortunato Ciucci in seiner handschriftlich erhaltenen Geschichte der Stadt Norcia, es handle sich um das noch heute bestehende Kloster von Capregna.[5] Aus dem Vergleich der

[1] Vgl. *Guerino*, S. 125^{v} und 126^{v} f., und Harff, S. 38.

[2] *Guerino*, S. 127^{r}. In Kluges *Bunte Blätter* findet sich als Beilage eine Karte über die Monti Sibillini, die für das Verfolgen der Wanderung Guerinos eine nützliche Übersicht der Nursiner Gegend gibt.

[3] *Guerino*, S. 127^{r}.

[4] Osella, S. 116, und Hans Siuts, *Jenseitsmotive im deutschen Volksmärchen*, in »Teutonia« XIX, 1911, S. 25 und 45.

[5] Falzetti, S. 11, Anm. 2, und S. 57.

Erzählung Andreas mit den geographischen Verhältnissen geht aber hervor, dass der Weg Guerinos in eine andere Richtung führt. Die Gegend, in die der Verfasser das Kloster zu verlegen scheint, gehört nunmehr zu den am wenigsten besuchten, früher aber kreuzten sich dort wichtige Maultierpfade, welche die Ortschaften auf beiden Seiten des Gebirges verbanden. Da befand sich tatsächlich ein Kloster, was auf Grund verschiedener Dokumente festgestellt werden kann. Es war dem heiligen Abt Antonius gewidmet und ist schon im 11. Jahrhundert in Trümmer gefallen. Wenn man nun den Hinweis im *Guerino* als eben auf dieses Kloster betreffend beweisen kann, so muss der Zeitpunkt, in dem der Bericht des Ausfluges zur Sibylle entstanden ist, beträchtlich zurückverlegt werden, wenn auch nicht gerade ins 8. Jahrhundert, wie es Domenico Falzetti tut, der das Kloster entdeckt hat, so jedenfalls in eine Periode, in der es wirklich noch existiert hat oder wenigstens die Erinnerung daran aus dem Gedächtnis der Ortsbevölkerung noch nicht verschwunden war.[1]

Die Kenntnis des Nursiner Geländes, die Andrea besitzt, kann in diesem Fall nicht aus eigener persönlicher Erfahrung erklärt werden, sondern man muss bei ihm schriftliche Vorlagen vermuten. Tatsächlich spricht er selbst nicht nur von Gewährsleuten, die mündlich dem Helden Auskünfte über die Sibyllengrotte gegeben haben — unter ihnen vor allem der Wirt von Norcia, der Guerino während seiner Bergbesteigung begleitet — sondern auch von zwei schriftlichen Berichten. Ein alter Mann von Reggio di Calabria »*avea certo librezolo che parlava di questa Sibilla e como doi lì erano andati e l'uno non volse intrare e l'altro intrò. Quelo che ritornò disse che* [*in*] *quele montagne erano grande derupamenti e non se habitavano*». Eine andere Schrift, die von den Einsiedlern aufbewahrt wurde, erzählte von einem »*Miser Lionelo de Saluaci de Franza che lì andò per amore de una damisela per chui se era avantato de*

[1] Falzetti, S. 57 ff.

andarge, ma non era intrato dentro perché de la boca de l'intrata disse che ne usciva sì grande el vento che le pietre de la propria montagna non lì potevano stare.»[1] Es sind zwar nie ähnliche Schriften aufgetaucht, ihre Existenz kann aber nicht ohne weiteres geleugnet werden.

Vor allem ist zu berücksichtigen, dass man im *Guerino*-Text einige Stellen findet, die auf eine schriftliche Vorlage hinzudeuten scheinen. Im Kapitel 137 erörtert Andrea den Namen der Stadt Norcia: *»una città chiamata Norza, alchuni dicono come la è chiamata Norcta, ma in tuto questo libro* (die obenerwähnte Schrift des Alten von Reggio di Calabria) *trovo scripta Nocta.»*[2] Auch ein paar Inkonsequenzen, die in Andreas Bericht entdeckt werden können, mögen wohl dadurch erklärt werden, dass der Verfasser beim schnellen Schreiben einen Ausdruck oder einen Passus des Originaltextes seiner eigenen Erzählung anzupassen vergisst. Bei der Betrachtung dieser Stellen muss ich leider mit dem Wortlaut des ersten Druckes operieren, da mir die Handschriften nicht zugänglich gewesen sind und eine kritische Ausgabe vorläufig nicht zustande gekommen ist. So versichert Andrea, dass die günstigste Periode des Jahres, die Bergbesteigung zu versuchen, eine ziemlich kurze Zeit umfasst: *»non se lì può andare se non tre mesi del anno, zoè quando el sole è nel segno de zemini e canzer e leo»*, also während der Sommermonate. Unser Held unternimmt den Versuch tatsächlich, als *»el sole in canzer»* war.[3] Über die Schwelle des unterirdischen Sibyllenreiches tritt er aber im Januar, *»a dì .VII. de zenaro a hora XII del dì»*, obwohl nur wenige Tage seit der Abreise vergangen waren. Im Roman besteht der Abstand zwischen

[1] *Guerino*, S. 125^{r} und 126^{r}.

[2] Der Passus wird von Pabst, S. 29, zitiert, der nicht gänzlich das Vorhandensein einer eventuellen literarischen Vorlage auszuschliessen scheint.

[3] *Guerino*, S. 128^{v}. Sogar in dieser Jahreszeit musste Gaston Paris, der moderne Sibyllenbesucher, wegen starken Nebels und eisigen Windes vor Erreichung seines Zieles umkehren.

diesen zwei unvereinbaren Mitteilungen nur aus vier Seiten.[1] Als Zeugnis für das Vorhandensein einer schriftlichen Vorlage möchte ich auch den merkwürdig auffallenden Übergang in die erste Person auslegen in einem Bericht, der sonst in der dritten Person über den Wandel des Helden erzählt. Guerino ist an die Tür des Sibyllenreiches gelangt; der Text lautet: »*Lui disse: Ihesus Nazarenus, a ti me recomando, e dito tre volte tocai la porta e a pena tocai che fui aperto da tre damisele*», um sofort wieder in der dritten Person fortzusetzen.[2] Es scheint hier die Erzählung eines Unbekannten mitzuspielen, der in der ersten Person über die eigenen Erfahrungen berichtet.

Andrea da Barberino erzählt in seiner Sibyllenepisode von einem Abenteuer, das sich teilweise in der geographischen Wirklichkeit abspielt, dessen tatsächliches Ziel aber im Jenseitigen liegt. An die Möglichkeit dieser auffallenden Verknüpfung von Diesseitigem und Jenseitigem wird von anderen nach ihm und, wie aus dem Obigen hervorgeht,[3] auch vor ihm geglaubt oder sie wird wenigstens erwogen. Um diese besondere Einstellung jener vergangenen Periode besser beleuchten zu können, möchte ich auf einen Parallelvorgang hinweisen, der Gegenstand viel umfassenderer Studien gewesen ist und dessen kulturhistorischer Wert mehrfach hervorgehoben worden ist. Auch dabei handelt es sich um eine ähnliche sagenhafte Reise jenseits der konkreten Welt, deren Ausgangspunkt geographisch genau bestimmt ist und die, wie in der Sibyllenberglegende, von einem Ritter unternommen wird. Andrea hat auch dieses Motiv in seinen Roman eingeflochten, und wir haben hier keine Schwierigkeit, seinen Quellen nachzugehen.

[1] *Guerino*, S. 128^{v} und 130^{v}.

[2] *Guerino*, S. 130^{v}. Später werden diese beiden Versehen berichtigt: »*entrò alli 16 giugno a ore dodici del dì*», und überall erscheint nur die dritte Person, wie ich z.B. zu Beginn des Kapitels 162 in zwei modernen Ausgaben lese, die eine Napoli, o.J., bei De Feo, die andere Milano, Bietti, 1957.

[3] Siehe oben, S. 21 ff.

Durch seinen Besuch im Reich der Sibylle hatte sich Guerino arg gegen das Gebot des göttlichen Gesetzes, »*contra el comandamento de la leze de Dio*», vergangen; als Sühne wird ihm vom Papst die Wallfahrt zu einem im Mittelalter berühmten heiligen Ort anbefohlen.[1] Er muss eine Reise zum Fegefeuer des heiligen Patrick in Irland unternehmen, wo der Mensch nach den alten Glaubensvorstellungen schon zu Lebzeiten sich von den Sünden reinwaschen konnte. Der Zutritt zum Fegefeuer befand sich auf einer der Inseln des »Roten Sees», Lough Dergh, im nordwestlichen Irland, in den Texten mit verschiedenen Namen: *puteus*, *antrum*, *fossa*, *spelunca rotunda*, usw. bezeichnet.[2] Der älteste legendarische Besucher dieser Stelle ist ein Ritter namens Owen, der in die Unterwelt vordringt. Seine Visionen über die Schrecken des Fegefeuers und über die in der Nähe des Paradieses erahnten Herrlichkeiten sind von dem Mönch Henry von Saltrey zwischen etwa 1185 und 1190 aufgezeichnet worden.[3] Nach ihm folgt eine Reihe von geschichtlich nachweisbaren Pilgern, deren Spuren in der schriftlichen Überlieferung seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts erscheinen und von denen viele über den Fegefeuerbesuch und aus dessen unterirdischem Bereich zu erzählen wissen.[4] Von diesen Reisebeschreibungen seien hier erwähnt diejenige von Louis de Sur

[1] *Guerino*, S. 141[v].

[2] Philippe de Félice, *L'Autre Monde*, Paris 1906, S. 83.

[3] Félice, S. 8 ff. und S. 27 ff., und August Rüegg, *Die Jenseitsvorstellungen vor Dante und die übrigen literarischen Voraussetzungen der »Divina Commedia»* I, Einsiedeln-Köln 1945, S. 395 ff. Aus dieser Legende sprossen zahlreiche Versionen in verschiedenen Sprachen; zu deren Klassifikation vgl. Ludovico Frati, *Tradizioni storiche del Purgatorio di San Patrizio*, in »Giornale Storico della Letteratura Italiana» XVII, 1891, S. 67 ff., und Félice, S. 32 ff.

[4] Frati, a.a.O., S. 46 ff., und auch im Band VIII derselben Zeitschrift, 1886, S. 140 ff.; vgl. auch Félice, S. 55 ff., und Hippolyte Delehaye, *Le pèlerinage de Laurent de Pasztho au Purgatoire de S. Patrice*, in »Analecta Bollandiana» XXVII, 1908, S. 35 ff.

aus dem Jahre 1358, eine andere aus dem Jahre 1360, von einem Louis von Frankreich, und endlich die an Einzelzügen reichste von William Staunton aus dem Jahre 1409, die alle in der ersten Person über die Erfahrungen des Verfassers im Fegefeuer berichten.[1]

Wie bei der Sibyllengrotte haben wir auch hier die Möglichkeit, uns der geographischen Wirklichkeit zu nähern; denn was in frühen Jahrhunderten darüber geschrieben wird, ist noch heute in derselben Form zu sehen. Der Eingang zum Fegefeuer des heiligen Patrick ist eine kleine, von Menschenhand errichtete Steinhütte unter einem Erdhügel. So schreiben schon die mittelalterlichen Besucher über ein bescheidenes Loch, in dem man nicht gut aufrecht sitzen konnte.[2] Was die Grotte der Sibylle betrifft, so erscheint sie heute im grossen und ganzen so, wie sie Antoine de La Sale zu Beginn des 15. Jahrhunderts beschrieben, auch wenn sich wohl infolge der zahlreichen Erdbeben ihr Aussehen im Laufe der Zeiten verändert hat: »*une chambrette toute quarree . . . laquelle est de VIII a X pas de long et autant de large, et de haulteur autant*».[3] Bei diesen Orten bedeutete aber das bescheidene Aussehen nichts, Bedeutung hatte nur das, was sich hinter ihnen verbarg. Wie die Grube des heiligen Patrick dem mittelalterlichen Menschen der Eingang zum Fegefeuer und zum Paradies, so war die Grotte der Sibylle der Vorraum zum unterirdischen »*paradiso novelo*» des *Guerino* [4] oder »*le paradis de la Sibille*» bei Antoine de La Sale.[5] Beiden haftete etwas Gruseliges an, weshalb auch die Sibyllengrotte bis ins 17. Jahrhundert in den geographischen Traktaten wiederholt »*caverna ingens*», »*immanis horribilisque specus*»[6] bezeich-

[1] Frati, »Giornale Storico» XVII, S. 50 ff, und Félice, S. 60 ff.
[2] Félice, S. 56 ff.
[3] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. LVI f. und 14.
[4] *Guerino*, S. 131r.
[5] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 15.
[6] Flavio Biondo, a.a.O., S. E IIIv, und Ludocus Hondius, *Nova et accurata Italiae Hodiernae descriptio*, Lugduni Bataviorum 1627,

net wird, ähnlich wie man das Erdloch in Irland die grosse Höhle nennen konnte.[1]

In diesen ihren besonderen Eingenschaften werden die beiden Orte von den Geographen vom 15. bis zum 17. Jh. regelmässig berücksichtigt, sowohl in den Kartenzeichnungen wie im Text, oft sogar unter grosser Hervorhebung. Hinsichtlich der Sibyllengrotte, die uns an erster Stelle interessiert, mag hier auf das *Theatrum Orbis Terrarum* von Abraham Ortelius vom Jahre 1570 hingewiesen werden, wo in der Beschreibung der Mark Ancona eine gute Hälfte der Grotte und der damit verknüpften Legende gewidmet ist.[2] In den kartographischen Werken finde ich den ältesten Hinweis auf das Vorhandensein einer mit den Apenninen verbundenen Sibyllentradition in den zu Beginn der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts entstandenen und modernisierten Fassungen der berühmten Welttafeln des Ptolemäus, wo der *Mons Sibile*, *Mons Sibilie* oder *Cibilie* deutlich angezeigt wird.[3] Die späteren genaueren Karten über

S. 189; so auch in der Ausgabe von Padova 1623 der *Geografia, cioè Descrittione universale della Terra . . . dalla Geografia di Cl. Tolomeo*, von Antonio Magini, S. 90^{v}: *»una smisurata e horribile spelonca»*.

[1] Vincenzo Berardis, *Italy and Ireland in the Middle Ages*, Dublin 1950, S. 147.

[2] Blatt 36 A in der lateinischen Ausgabe, Antverpiae 1571; dasselbe betrifft auch die deutsche Version des Werkes, *Cosmographia, Das ist: Warhaffte eigentliche vnd kurtze Beschreibung des gantzen Erdbodens* usw., Franckfurt am Mayn 1576, S. 47^{v}.

[3] So im Codex Vat. Lat. 5693 vom Jahre 1469, vgl. *Monumenta Cartographica Vaticana* I: Roberto Almagià, *Planisferi, carte nautiche e affini dal secolo XIV al XVII esistenti nella Biblioteca Apostolica Vaticana*, Città del Vaticano 1944, Tafel LI. Von den gedruckten Ausgaben kenne ich die zweitälteste, *Claudii Ptolomaei Alexandrini mathematicorum facile principis Geographiae lib. VIII, edidit Dominus Nicolaus Germanus*, 1486 in Ulm, vgl. die *Tabula moderna Italie;* siehe auch *Les monuments de la géographie des bibliothèques de Belgique*, Bruxelles o.J., mit Kartenblatt über Italien.

die Mark Ancona aus dem 16. und 17. Jh. bezeichnen regelmässig die Grotte selbst an dem Anhang des Sibyllenberges.[1] Der älteste geographische Text, der davon spricht, stammt aus dem obenerwähnten Flavio Biondo, wo die betreffende Stelle lautet: »*Altissimis vero in montibus . . . est mons sanctae Mariae in Gallo oppidum cui ipso in Appennino propinqua est caverna ingens Sibylle vulgo appellata*»,[2] und nach ihm kommen zahlreiche andere, unter ihnen als bedeutendster der schon zitierte Leandro Alberti[3] und andere Italiener, wie Giovan Lorenzo d'Anania,[4] und auch Ausländer, die ihre Nachrichten über Italien vor allem aus Alberti schöpften, wie die drei Niederländer Abraham Ortels (Ortelius)[5] Gerhard Kremer (Mercator)[6] und Paul van Merle (Merula)[7]. Das Interesse für diese geographischen Kuriositäten klingt mit dem 17. Jahrhundert allmählich aus, wie überhaupt auch die Vorliebe für ähnliche legendarische Motive. Wir könnten immer noch einige Texte heranziehen, wie etwa eine kurze Erwähnung in dem *Viatorium* von David Frölich aus dem Jahre 1644 und die wenigen dem *Mons Sibyllae* gewidmeten Zeilen aus Wolfgang Schönsleders *Promptuarium*

[1] Vgl. z.B. Roberto Almagià, *Carte geographiche a stampa di particolare pregio o rarità dei secoli XVI e XVII esistenti nella Biblioteca Apostolica Vaticana*, II. Band der *Monumenta Cartographica Vaticana*, Città del Vaticano 1948, die Tafeln XV und XXXII. Eine ähnliche Detailkarte *De Sabinorum regione*, wo die Grotte angegeben wird, findet man auch in Athanasius Kircher, *Latium, id est, nova et parallela Latii tum Veteris tum Novi Descriptio*, Amstelodamii 1671, Kartenblatt zwischen S. 216 und 217.

[2] A.a.O., S. E III^{v}.

[3] Siehe oben, S. 26.

[4] *L'Universale Fabrica del mondo, overo Cosmografia*, Venetia 1576, S. 81.

[5] Siehe oben, S. 37.

[6] *Atlas sive Cosmograficae meditationes*, Erstausgabe vom Jahre 1602; in dem Druck Amstelodami 1630, S. 321.

[7] *Cosmografiae generalis libri tres* vom Jahre 1605, hier in der Ausgabe Amstelodami 1621 herangezogen, S. 250.

Germanico- Latinum aus dem Jahre 1688.[1] Der italienische Venusberg übt aber augenscheinlich nicht mehr seine frühere Anziehungskraft auf die Deutschen aus.

Den Roman Andreas da Barberino kann man als ein frühes Glied in der Reihe dieser geographischen Traktate betrachten, und diese seine Eigenart unterscheidet ihn von dem Rest der Produktion seines Verfassers wie auch von den sonstigen Werken des sogenannten »*ciclo dei viaggiatori*», wie sie Pio Rajna hat bezeichnen wollen, also auch von der Kategorie der sonstigen Reiseromane der Zeit.[2] Werden auch geographische Kenntnisse in Ritterromanen immer irgendwie ausgewertet, so kann man von Andrea sagen, dass er in seinem *Guerino* dem Leser das gesammte geographische Wissen seiner Zeit in angenehmer Form beibringen will. Sein Werk ist eher ein geographischer Roman als ein Reiseroman.[3] Es ist deutlich, dass sich das Publikum von dem Roman aus Neugierde, die weite Welt kennen zu lernen, angezogen fühlte, und nicht nur aus Interesse an den bunten Abenteuern des Helden. Schon in der Zusammenfassung des Inhalts zu Beginn des Werkes steht nach der Vorstellung der Hauptperson ein Zusatz, der von der lehrhaften Tendenz Andreas zeugt: »*In questo libro Vulgarmente se tratta alcuna ystoria breve de re Karlo Imperatore, poi del nascimento e opere di quello magnifico cavalieri nominato Guerino e prenominato Meschino, per lo qualle se vada la naratione de le provintie quasi di tutto lo mondo e de la diversità de li homini e gente, de loro diversi costumi, de molti diversi animali e del habita-*

[1] Kluge, S. 59 f., und Walther Mathias, *Die geographische Nomenclatur Italiens im altdeutschen Schrifttum*, Inaugural-Dissertation, Freiburg i.B. 1911, S. 208.

[2] Vgl. Pio Rajna, *Le fonti dell'Orlando furioso*, Firenze 1900², S. 529.

[3] Auch andere Romane, die man ähnlich charakterisieren könnte, sind aus dieser Periode vorhanden, und ich hoffe bald ein Beispiel dafür aus der deutschsprachigen Literatur geben zu können.

tione de la Sibilla che se trova viva in le montagne in mezo Italia e ancora del inferno secondo dechiara la ystoria seguitando lo exordio».[1] Diese Absicht, dem Leser nützliche Nachrichten beizubringen, durchzieht das ganze Werk und wird besonders dann deutlich, wenn sich der Verfasser auf lange Aufzählungen von Ortsnamen einlässt, wie in der Beschreibung der Wanderungen des Helden im nordafrikanischen Küstengebiet[2] oder in dem schon erwähnten Passus, der seinen Weg von den Alpen bis Rom angibt.[3] Sein Roman ist leicht mit dem geographischen Schrifttum der Zeit in Verbindung zu bringen, und zum Teil sind seine Quellen auch schon aufgedeckt worden. Dem Reiseweg Guerinos im fernen Osten kann fast Punkt für Punkt auf den Welttafeln von Ptolemäus nachgegangen werden, während ihm für die näherliegenden, dem Handel der Italiener besonders wichtigen Gegenden am Mittelmeer modernere Angaben zur Verfügung gestanden haben.[4]

Als Quellen für Andrea, aus denen er zweifelsohne geschöpft hat und denen vorläufig keine Spezialstudie gewidmet worden ist, dienen ausser den ebengenannten erdkundlichen Werken auch die im ausgehenden Mittelalter zahlreichen und äusserst populären Reisebeschreibungen der Pilger, in denen die wichtigsten Wallfahrtsziele Europas und im nahen Osten ausführlich beschrieben werden. Die nach der Sibyllenepisode unternomme-

[1] *Guerino*, S. 13r. In den Handschriften findet man eine ähnliche werbende Ankündigung, vgl. Osella, S. 21 ff.

[2] *Guerino*, S. 110r.

[3] Siehe oben, S. 30, Anm. 2.

[4] Spezialstudien über die geographischen Nachrichten des *Guerino* besitzen wir von Heinrich Hawickhorst, *Über die Geographie bei Andrea de' Magnabotti*, in »Romanische Forschungen» XIII, 1902, S. 689, und Rudolf Peters, *Über die Geographie im Guerino Meschino des Andrea de' Magnabotti*, ibid. XXII, 1908, S. 426 ff. Für die Datierungsversuche des Romans ist dessen Abhängigkeitsverhältnis von Ptolemäus wichtig, da die Weltbeschreibung des letzteren zu Beginn des 15. Jahrhunderts in einer lateinischen Version schnell Berühmtheit erlangte.

nen Reisen Guerinos nach Santiago von Compostella, Sancta Maria Finibus Terrae bis zum Fegefeuer des heiligen Patrick folgen den Spuren der üblichen europäischen Pilgerrundfahrt, und das Einschieben der allem Anschein nach aus einem Pilgeritinerar stammenden Aufzeichung von Ortsbenennungen gibt dafür ein Zeugnis.[1] Dass sich Andrea da Barberino besonders für solche Reiseziele interessiert, denen ein die Phantasie beschäftigendes, geheimnisvolles Erzählgut anhaftet, geht daraus hervor, dass der erwähnte spanische und auch der französische Wallfahrtsort kurz abgetan wird, während der Sibyllengrotte und dem irischen Fegefeuer die zwei umfangreichsten Abschnitte des Werkes gewidmet sind.

Die frühesten Spuren der italienischen Liebesbergtradition treten in der schriftlichen Überlieferung erst in einer Zeit zutage, wo die volkstümlichen Glaubensvorstellungen allmählich an Intensität und Verbreitung zu verlieren begannen und andrerseits die kirchlichen Obrigkeiten mit immer strengerer Hand allen Äusserungsformen ähnlichen Aberglaubens Schranken zu bauen versuchten. Zweifel hinsichtlich des Fegefeuers des heiligen Patrick hegt man schon am Ende des 14. Jahrhunderts;[2] skeptisch hinsichtlich der über die Sibyllengrotte berichteten Wunder verhält sich schon der erste geschichtliche Besucher der Sibyllengrotte, Antoine de La Sale, wie auch ein Teil seiner Gewährsleute: »*Les ungs s'en moquent et les autres y adjoutent foy par l'ancien parler de la commune gent*»,[3] und der Führer zur Grotte von Arnold von Harff »*waert mich an lachen*», als der Deutsche auf die über den Venusberg erzählten Geschichten hindeutet.[4] Zu den Massnahmen, durch die man den

[1] *Guerino*, S. 142 ff.

[2] Félice, S. 56—57; hier wird eine Stelle aus den Chroniken Froissarts zitiert: nach einer in der heiligen Grube verbrachten Nacht erzählen die Pilger: »*et ne nous souvint de chose que euissions veu, et tenions et tenons encoires que ce soit toute fantosme*».

[3] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 15.

[4] A.a.O., S. 38; z.B. Flavio Biondo, S. E III^{v}, und Leandro

Pilgerstrom nach Irland zu kontrollieren versuchte, gehören Empfehlungen des Erzbischofs der Insel und die Erlaubnis des zur Überwachung des Heiligtums gegründeten Klosters, das auch den Schlüssel zur Höhle verwahrte. Zahlreiche Warnungen vor den Gefahren der Fegefeuerfahrt gehören dazu und das Aufzählen derjenigen, die von der Reise ins Jenseits nie zurückgekommen waren. Schliesslich wurde die Grube durch päpstliche Verordnung im Jahre 1497 zerstört, um zwar bald wieder aufzuerstehen.[1] In ganz ähnlicher Weise hatte das früh verschwundene Kloster den Zutritt zur Sibyllengrotte zu überwachen, und man weiss von der Erlaubnis der Obrigkeiten, die für einen Besuch sowohl der Grotte als des in der Nähe liegenden Nekromantensees notwendig waren, wenn jemand »*en omme de bien*», ein unbescholtener Mensch, wie Antoine de La Sale sich ausdrückt, dorthin gelangen wollte.[2] Dass Leute auch nach einem Besuch im Sibyllenreich sich nie mehr sehen liessen, berichten Andrea da Barberino, Antoine de La Sale und andere.[3] Auch weiss man zu erzählen, dass die Öffnung der Grotte zugedeckt wurde, der Zutrittsweg im Gebirge blockiert und rasende Hunde zur Bewachung des verbotenen Ortes eingesetzt wurden und dass der Papst jedem mit Exkommunikation drohte, der dem Verbot zum Trotz diese Fahrt zu unternehmen wagte.[4]

Alberti, S. 278[r] ff., halten diese Geschichten für Lügen oder Märchen, die den Kindern zur Unterhaltung erzählt werden.

[1] Félice, S. 54 ff.; Félice, S. 89, versucht Erklärungen der Tatsache zu finden, dass, wie man erzählte, Leute bei diesem Abenteuer auch verschwanden. Der Verfasser behauptet sogar, dass die Mönche des Klosters, denen die Überwachung des Heiligtums anvertraut war, dazu beigetragen hätten, die Stimmung von Furcht und Geheimnis um den Eintritt zum Fegefeuer aufrechtzuhalten, indem sie vielleicht sogar einige unter den Besuchern zum Verschwinden brachten.

[2] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 42, 44 und 49.

[3] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 18 und 43 f. Im *Guerino* wird behauptet, S. 125[v], dass »*de li cento l'uno de queli vano, non tornano*».

[4] Nachrichten über diese Massnahmen geben z.B. Antoine de

Ein grundsätzlicher Unterschied zwischen diesen beiden Reisezielen liegt aber darin, dass das Reich der Sibylle in Italien seit Anbeginn zweifelsohne etwas Verbotenes darstellte, während das Fegefeuer des heiligen Patrick ursprünglich für das Seelenheil seiner Besucher vorteilhaft war und somit einen günstigen Ruf in ganz Europa genoss. Wenn dennoch eine Erlaubnis für den Besuch des irischen Heiligtums nötig war, so ist darin nichts Merkwürdiges zu sehen, denn wir wissen, dass Palästinapilger sich ebenfalls eine geistliche Genehmigung einholen mussten,[1] wahrscheinlich zum Teil deshalb, weil die verschiedenen Wallfahrtsziele neben den aufrichtigen Frommen früh auch allerlei Abenteurer anzogen. Das Fegefeuer des heiligen Patrick scheint mit der Zeit zu einer Quelle von Einkünften seiner Hüter geworden zu sein; der Besucher hatte Eintrittsgeld zu entrichten,[2] weshalb auch die seit dem 15. Jahrhundert immer lauter werdenden Stimmen des Unglaubens und Protests um so leichter zu erklären sind.

Zum kulturgeschichtlichen Hintergrund der Sibyllengrotte sind im Obigen die zur Verfügung stehenden Nachrichten beigebracht worden. Man fragt sich nun, aus welchen Elementen die Vorstellungen über ein Sibyllenreich entstanden sind und auf welchen Wegen man ihnen nahekommt. Welche Motive bewogen die Besucher zu ihrem Unternehmen? Leandro Alberti, der, wie schon gesagt, seine diesbezüglichen Auskünfte aus Handschriften des 15. Jahrhunderts holt, behauptet, die Leute seien von alters her hingefahren, um Reichtümer, Ehre und angenehme Genüsse zu finden.[3] Der Glaube an die Schätze des unterirdischen Sibyllenreiches hat sich bis auf unsere Tage

La Sale, S. 32 ff., und Fabri, S. 221. Im *Guerino* werden oftmals »*scomunicati*» diejenigen genannt, die dies Vorhaben versuchen, siehe S. 126^{v} ff.

[1] Siehe *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, hrsgg. von Reinhold Röhricht und Heinrich Meisner, Berlin 1880, S. 5 f.

[2] Félice, S. 71.

[3] Siehe oben, S. 26.

erhalten und hat Schatzgräber sogar in diesem Jahrhundert zur Grotte gelockt.[1]

Den stärksten Reiz übte aber bestimmt die Überzeugung aus, dass von den Menschen im Innern des Berges ein paradiesisches Leben schon auf Erden erreicht werden konnte: Fülle an herrlicher Nahrung, Gesellschaft von immerschönen weiblichen Wesen, alles in einer dauernd herrschenden temperierten Jahreszeit. In diesem Reiche genoss man die nie versiegende Jugend und die Befreiung von jedem Schmerz, ja das ewige Leben.[2] Es

[1] Falzetti, S. 41. Vgl. G. B. Miliani, *Sui Monti Sibillini*, in »Bollettino del Club Alpino Italiano per l'anno 1886», 1887, S. 283, wo auf die immer noch geläufigen Vorstellungen über verborgene Schätze und Teufel, die sie hüten, hingewiesen wird. Von »Bergen von Rubinen und Diamanten» spricht, zweifelsohne auf Grund der alten Tradition über die Reichtümer der Sibylle, schon am Anfang des 16. Jahrhunderts in seiner *Farsa de lo Magico* Pietro Antonio Caracciolo, der am neapolitanischen Hofe Ferdinands I. von Aragonien dichtete (vgl. Neri, S. 22—23, und Pabst, S. 50):

Nè parlo come alcuni che diranno
Che spesso ad Norcia vanno per conducti,
Per caverne et per gructi ben guardati
Da serpenti incantati et da centauri;
Poi dicon gran thesauri haver trovati
Et libri consacrati, et poi nel fini
Montagne de rubini, et de diamanti
Guardate da giganti . . .

[2] *Guerino*, S. 138[v]: »*in questo logo dove sta la Sibilla, non more mai persona, se non come tu hai veduto per infino al dì del Iuditio*»; Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 28: »*Car elles jamais n'en vieillissent, ne scevent que douleur est. Des vestemens ont ilz a leurs vouloirs; de viandes est chascun servi a l'appetit de son cuer; richesses ont ilz a planté, plaisances a devis. Froit n'y fait nul, ne aussi point de chault. Finablement les deliz mondains y sont tielz que cuer pourroit penser ne langue dire, qui ne sont deues a nulle personne de leans*». Alle diese Elemente gehören zu den Vorstellungen des irdischen Paradieses in einer materiellen Form, deren Ausdruck diese Idee einer Art von »Schlaraffenland» auch hier ist, vgl. Graf, I, S. 229 ff.

flossen also diese Vorstellungen aus dem konstanten Bedürfnis des Menschen, sich von den Beschwerden des Erdenlebens zu befreien. Ein Sterblicher konnte aber in diesem Paradies nur auf Kosten des eigenen Seelenheiles bleiben, denn man wusste, dass es alles Blendwerk des Teufels war und mit dem Jüngsten Tag ein Ende nehmen sollte.[1] So waren es nur »*ribaldi*« und »*gente desperata*«, die Schurken und die Verzweifelten, die nichts zu verlieren hatten, die dies Abenteuer zu unternehmen wagten,[2] wie sie auch die Besucher des naheliegenden, von Dämonen beherrschten Sees von Pilatus waren.[3] Diejenigen, die aber in die Netze des Teufels gerieten, begingen eine Sünde, deren Umfang aus der Rüge des Erzbischofs von Irland an Guerino hervorgeht: »*Tu sei el magior peccatore che io conoscesse mai. Mai non pensi tu como . . . sei andato cercando le incantatione del demonio. Non te basta che tu sei andato cercando la vanità de le fade e stetisti uno anno scomunicato con la Sibilla e eri perduto in anima e in corpo. Tuti questi sono peccati contra Dio e ala santa giexia e contra la humana natura. Hora pensa quanto è lo tuo peccato grave*».[4] Es ist oft hervorgehoben worden, dass sich der Papst gegenüber Guerino mild zeigt, weil er ihm nach dem Sibyllenabenteuer ohne weiteres die Absolution erteilt; aus diesem bis jetzt ausser Acht gelassenen späteren Passus des Romans geht deutlich hervor, dass der Besucher des Sibyllenreiches im allgemeinen jede Strenge seitens der kirchlichen Autorität verdient hatte, wie Antoine de La Sale bekräftigt[5], obwohl Andrea da Barberino das Gespräch Guerinos mit dem Papst nach dem Plan des Romans anders gestaltet.

[1] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 27. Im *Guerino*, S. 131^{v}, sieht der Held ein, dass es »*cosse false e fatate*« waren, »*perché erano molti frutti fora de stazone*«, und noch deutlicher, als die Verwandlung der Bewohner des Reiches in ekelhafte Tiere beginnt, S. 133^{v} ff.

[2] *Guerino*, S. 126^{v} ff.

[3] Graf, II, S. 150 ff.

[4] *Guerino*, S. 145^{r}.

[5] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 32 ff.

Was war aber der Ursprung zum Glauben an ein dämonisches Reich der Sibylle in der Nähe von Norcia? Wie schon Leandro Alberti ganz richtig bemerkt, findet man dafür keinen Wink bei den alten lateinischen Verfassern: »*è cosa molto maravigliosa, che . . . mai non sia stato fatto alcuna memoria di essa* [die Grotte] *da Strabone, né da Plinio, né da altro curioso scrittore, e investigatore delle cose rare*».[1] Die Sibyllengrotte war allem Anschein nach schon früh mit besonderen Vorstellungen verbunden,[2] wie sie aber gestaltet waren, kann erst dem nach Andrea da Barberino entstandenen Schrifttum entnommen werden. Kann man sich überhaupt denken, dass sich ursprünglich ein Orakel dort befunden hatte, oder muss man in der Grotte den Sitz einer alten Divinität sehen, wie Desonay behauptet?[3]

Schon bei Andrea ist die Herrscherin des unterirdischen Liebesreiches ein Orakel, die Sibylle von Cumä, die noch lebt und mit den Ihren in der Unterwelt auf den Jüngsten Tag wartet. Guerinos Besuch hat ja den Zwerk, bei ihr Rat über das Schicksal seiner Eltern einzuholen.[4] Als Sibylle kennt sie die folgende italienische Tradition, und auf die Sibylle bezieht sich auch die Benennung des Berges in den Apenninen, wo sich die berühmte Grotte befindet. Als »*la nostra antichissima Sibilla*» bezeichnet sie Trissino in der schon zitierten Textstelle,[5] und der Nursiner Giovan Battista Lalli sagt in seinem *Tito overo Gerusalemme desolata:*

È fama, che da Cuma, ove le prime
Stanze l'illustre Profetessa ottenne,
Mentre turba importuna ivi le opprime
La sua quiete, a lei partir convenne.
Ne le rimote, e discoscese cime

[1] A.a.O., S. 278[v].
[2] Siehe oben, S. 28 und 32.
[3] Siehe oben, S. 20.
[4] *Guerino*, S. 124[r].
[5] Siehe oben, S. 25.

Del Norsin Monte a riposar se'n venne,
Dal curioso vulgo ivi si cela,
E raro altri secreti altrui rivela.[1]

Mit Lalli sind wir aber am Anfang des 17. Jahrhunderts, und auf sein Zeugnis kann hier nicht Wert gelegt werden. Man weiss aber, dass es früh eine apenninische Sibylle gab, ein Orakel, wie Falzetti unter Heranziehung der von Trebellius Pollio im dritten Jahrhundert verfassten Lebensbeschreibung von Claudius II., dem Goten, beweist.[2] Vielleicht dürfen wir in dieser Erwähnung einen Hinweis auf eben diese Sibylle vermuten, deren Tradition sich durch Jahrhunderte erhalten hatte, wie sich auch andere Vorstellungen, die mit diesen Gegenden in Verbindung stehen, behauptet haben.

Es handelt sich um eine Region, die schon in der klassischen Periode als die Mitte Italiens galt, wo mit der Zeit auch andere merkwürdige Glaubensvorstellungen entstanden waren. Als Zeugen dieser Nachricht zitierten Flavio Biondo und nach ihm andere Varro, Plinius, Cicero.[3] Es wäre diese Mitte Italiens der See von Pie di Luco, und Leandro Alberti sagt, dass sich dort der Nabel Italiens befände, wie der Nabel der ganzen Welt in Delphi liege.[4] Noch 1660 erwähnt der Franzose Pierre Du Val, dass dieser See, »*estimé le milieu de l'Italie*», mehrere Merkwürdigkeiten besässe.[5] Als Mitte Italiens bezeichnet Giovan Lorenzo d'Anania die naheliegende Stadt Rieti, wo den Pilgern ein enormer Steinblock, »*un smisurato sasso*», als Nabel der Halbinsel gezeigt wurde.[6] In dieser Ebene westlich von den Apenninen wohnte nach der Tradition die erwähnte apenninische

[1] Gesang II, Stanze 7; für das Epos, siehe oben S. 25, Anm. 2.
[2] A.a.O., S. 22.
[3] A.a.O., S. E II^{v}.
[4] A.a.O., S. 100^{r}.
[5] *Le voyage et la description d'Italie . . . Par P. Du Val, Géographe ordinaire du Roy*, Paris 1660, S. 286.
[6] A.a.O., S. 81.

Sibylle,[1] und in die Mitte Italiens richtet nach Andrea da Barberino auch Guerino seinen Weg auf der Suche nach der Sibylle.[2] Wie sie sich aber in das Gebirge und in die Grotte zurückgezogen hat, meldet keine literarische Quelle.

In einer Version der Sibyllenlegenden, die sich bei den Erforschern der volkstümlichen Sibyllentradition in Italien nicht findet, die aber auf Malta aufgezeichnet worden ist, möchte ich eine Erklärung für diesen Vorgang sehen. Die Sibylle, die sich zur Gottesmutter bestimmt glaubte, hielt eine Mädchenschule, um die etwas Geheimnisvolles war. Auch Maria ging in diese Schule. Jeden Morgen mussten die Mädchen ihre Träume erzählen, und einmal träumte es Maria, es wüchse aus ihrem Schoss ein gewaltiger Baum, der die ganze Welt überschattete. Die eifersüchtige und vor Wut schäumende Sibylle wollte nicht mal der Beruhigung des himmlischen Boten Gehör schenken und schrie: »Ich wünsche ewig in der Hölle zu leben». Der Boden öffnete sich und verschlang sie. Dort unten lebt sie weiter, wie sie auf Erden gelebt, doch nicht wie die in die Hölle Verdammten, sondern als Gebieterin über ein dunkles Reich.[3] Wie in den obenerwähnten sizilianischen Legendenversionen[4] und dem *Guerino* kehren auch hier das Motiv der Rivalität zwischer der Sibylle und Maria wieder, so auch die Nachricht, sie wäre die Lehrmeisterin der heiligen Jungfrau gewesen. Es sind aber noch weitere Übereinstimmungen mit Andreas Roman hervorzuheben: das unterirdische Reich, wo die Sibylle Herrscherin ist und immer noch weiterlebt, und ihre Wut, durch die sie ihr Heil verspielte und worauf im *Guerino* zweifelsohne hingedeutet wird: »*Como perdestu el seno de non te salvare, perché te desperasti de la la divinità che non desese in*

[1] *Enciclopedia Universal Ilustrada*, s.v. *Sibila.*

[2] *Guerino*, S. 124[r].

[3] Bertha Ilg, *Malthesische Legenden von der Sibylla*, in »Zeitschrift des Vereins für Volkskunde» XXIV, 1914, S. 63 ff.

[4] Siehe oben, S. 18.

te», oder »*E per questo lei desperò e fo ziudicata per questa caxone in queste montagne*».[1]

Hier kann man nicht mehr von den vom Klerus des 19. Jahrhunderts in Umlauf gebrachten, halbgelehrten und pädagogischen Marienlegenden und vom Einfluss des *Guerino* auf die Legendenbildung sprechen, wie es Pabst hinsichtlich der sizilianischen Sibyllenmärchen tut.[2] Seitdem Malta zu Ende des 18. Jahrhunderts aus den Händen der Johanniter in die der Franzosen überging, haben die Verbindungen der Insel mit Italien gegenüber früheren Zeiten viel an Regsamkeit eingebüsst. Es sind wohl die Anspielungen des *Guerino* auf das Verhältnis zwischen der Sibylle und Maria eher auf Grund einer Legendenform zu erklären, die sich auf die Herrin des Sibyllenberges bei Norcia bezog. Diese Lokaltradition, die vielleicht früh durch das naheliegende wichtige Zentrum des Mittelmeerhandels, Ancona, nach Malta überführt wurde, verschwand später in Italien, um in unseren Tagen im isolierten Malta wieder aufzutauchen.[3]

Es war wohl der Ruhm dieser Sibylle, welcher die Besucher zur Grotte in den Apenninen lockte, und auf ihren Charakter vornehmlich als Orakel dürfte ausser den zitierten literarischen Quellen auch die schon erwähnte falsche »Sibylle», von der Luigi Pulci spricht, hinweisen.[4] Durch ihr Aufbegehren gegen Gott war sie zu einer Dämonin geworden, und sie aufzusuchen bedeutete »*in anima e in corpo*» verloren zu sein, wie Andrea da Barberino sagt; man weiss ja, dass ähnliche Verbindungen mit den Dämonen in jenen Zeiten die Schuldigen sogar zum Scheiterhaufen brachten.[5] So erzählt auch Antoine de La Sale, dass kurz vor seinem Besuch auf dem Sibyllenberg zwei

[1] *Guerino*, S. 125^{v}, 127^{r} und 131^{r}.

[2] Pabst, S. 80 f.

[3] Siehe oben, S. 18, Anm. 3, wo das heutige Fehlen an diesbezüglichem Erzählgut in den Nursiner Gegenden behandelt wird.

[4] Siehe oben, S. 24.

[5] Burckhardt, S. 260; siehe oben, S. 45.

Schwarzkünstler, die zum Pilatussee gekommen waren, grausam bestraft worden waren, der eine »*martiré et ars*», der andere »*taillé a pieces et puis bouté dedens le lac*».[1]

Wenn man nun vermutet, dass die Herrscherin des unterirdischen Reiches auf den Apenninen ursprünglich eine Sibylle war, erhebt sich folgerichtig die Frage, wie sich später mit dem Sitz des Orakels die Vorstellung von einem Liebesparadies verbinden konnte. Gaston Paris will in diesem Vorgang die Überführung eines keltischen Motivs nach Italien sehen, wie es mit vielen anderen vorchristlichen Themen geschehen war. In den Sibyllenbergen, unweit des Zentrums der Christenheit wäre dann die Adaptation der Legende an christliche Ideen geschehen.[2] Die Vorstellung einer von Liebeslüsten charakterisierten Unterwelt ist in den keltischen Geschichten tatsächlich reichlich vertreten.[3] Bei der italienischen Legendenbildung könnte aber eine Quelle für die erotischen Elemente anderswo gesucht werden, aus dem Kreise des östlichen Mittelmeeres, unter dessen Einfluss Italien seit alters her stand.

Seit dem klassischen Altertum genoss grosse Berühmtheit ein Orakel, bei dem der erotische Charakter sogar überwiegend war. Ich denke an das Heiligtum der Aphrodite von Paphos auf Zypern, wo z. B. Titus Vespasianus die Prophezeiung der

[1] Desonay, *Antoine de La Sale*, S. 9.

[2] Paris, S. 139.

[3] Siehe Howard Rollin Patch, *The Other World According to Descriptions in Medieval Literature*, »Smith College Studies in Modern Languages», New Series I, Cambridge, Mass., 1950, wo die Frage nach den verschiedenen mit dem Jenseits verbundenen Motiven seit dem klassischen Altertum behandelt wird. Über die keltische Liebesreichvorstellung, S. 58 f. Trotz des Vorhandenseins des Reiches der Frauen im *Guerino* hat die Szene des unterirdischen Paradieses von Andrea nach Patch keine Ähnlichkeit mit den keltischen Vorstellungen des hohlen Berges, S. 265.

In den Unterweltvisionen des Mittelalters erscheint oft der Zusatz eines erotischen Elementes; so wird Louis de Sur 1358 im Fegefeuer des heiligen Patrick von wunderschönen Frauen versucht, vgl. Frati, »Giornale Storico» XVII, S. 51.

ihm vorbehaltenen Imperatorswürde hörte, dieser Kaiser, dem das Mittelalter grosse Achtung verlieh, weil er durch die Zerstörung Jerusalems den Kreuztod des Heilands gerächt hatte.[1] Der Ruhm der Venus von Zypern hatte im Mittelalter fortgelebt, weil alle Besucher des Heiligen Landes sich dort während der Seefahrt aufhielten und auch weil die Legende des seligen Barnabas, dem die Vernichtung dieser schändlichen Kultstätte zugeschrieben wurde, überall bekannt war.[2] Von dieser Tradition des auf hohem Berge gelegenen Heiligtums der Venus, wie man es sich im Mittelalter vorgestellt hat, erzählt der schon erwähnte Felix Fabri: »*Hunc ergo montem impudica Venus sibi sacravit per se ipsam et lucos instituit, necessaria plantavit, speluncas fodit in tantum, ut ab intus habitationes quasi magnae et tenebrosae essent. Aliquas cavernas fecit ad flendum in eis Adonidem, aliquas ad luxuriandum. Adinstar autem illius montis multi successu temporis montes per mundum sunt consecrati Veneri . . . Ad hanc enim fatuitatem devenerunt gentes, ut quilibet crederet, in monte, quem Veneri consacreverat, eam esse in deliciis, ac si in pluribus locis esse posset, unde super montes grandia templa aedificabant Veneri, et orantes non sursum ad sidera oculos aut manus levabant, nec sidereas sedes habere cupiebant, sed deorsum in penetralibus montis, in antris et opacis ac obscuris locis cum Venere esse optabant*«.[3] Wie Fabri versichert, gab es andere Kult-

[1] *Enciclopedia Italiana*, s.v. *Tito*. Diese Prophezeiung wird von Lalli, in seinem erwähnten Epos *Il Tito*, der Nursiner Sibylle in den Mund gelegt (II, 21):

Ad opre illustri, e valorose è accinto,
E dal gran Dio de l'Universo eletto
Lo stratio a vendicar del Figlio estinto:
Abbaterà Sion, come han predetto
Tanti Profeti e fia di palme cinto,
Indi con fatti gloriosi, e giusti,
Risplenderà fra coronati Augusti.

[2] Fabri, S. 220.
[3] Fabri, S. 221—222.

stätten der Göttin, die nach dem Vorbild von Paphos auf Bergen aufgerichtet wurden. Sie hatten oft durch ihre Grotten denselben Charakter von Geheimnis und Zwielicht, den Fabri bei dem Venusberg von Paphos hervorhebt. Erwähnen wir hier den berühmten *mons Eryx* in Sizilien [1] oder den katalanischen Montserrat, der später durch seinen Marienkult ein vielbesuchtes Wallfahrtsziel geworden ist.[2] Ein ähnlicher Sitz der Göttin, die von Iuvenal erwähnte *domus Veneris*, befand sich auf einem Berge bei Ancona, an der Küste des Adriatischen Meeres, das mit blossem Auge von dem Sibyllenberg gesehen werden kann.[3] Der Berg von Zypern war der ursprüngliche Venusberg, *mons Veneris*, aber auch die anderen Berge, die zu Kultstätten der Venus geweiht waren, erhielten nach Fabri denselben Namen.[4]

Von den Vorstellungen, auf die Fabri am ausführlichsten eingeht — unter allen Beschreibern der eigenen Reiseerlebnisse ist er immer der genaueste — geben schon frühere Palästinapilger Kunde, so der »rector ecclesiae parochialis in Suchem» Ludolf, der anderthalb Jahrhunderte vor Fabri nach Palästina fuhr und von dem »*castrum Veneris*» bei Paphos spricht. In diesem Schloss sammelten sich nach seiner Aussage vor Zeiten Leute aus entlegenen Ländern: »*et omnes nobiles domini et dominae ac domicellae ad istud castrum conveniebant.*»[5] Noch über hundert Jahre zurück reicht die Überlieferung durch Wilbrand von Oldenburg, der seine Palästinareise vom Jahre

[1] Pabst, a.a.O., S. 100.

[2] *Enciclopedia Universal Ilustrada*, s.v. *Montserrat.*

[3] Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, II. Reihe, VIII, Stuttgart 1958, s.v. *Venus*, Sp. 847—848. Siehe auch Alberti, a.a.O., S. 284[r], der hinzufügt: »*hora habitano sopra questo monte alquanti romiti, che vi hanno fatto un Monastero con molte grotte, e capannuzze in quà, et in là per esso*».

[4] Fabri, S. 221.

[5] *Ludolphi, rectoris ecclesiae parochialis in Suchem, de Itinere Terrae Sanctae liber*, hrsgg. von Ferdinand Deycks, »Bibliothek des Literarischen Vereins in Stuttgart» XXV, Stuttgart 1851, S. 30.

1211 beschreibt und sich über Paphos äussert: »*Et est civitas parva, in qua hodie monstratur turris illa, super quam apud gentilium errores Venus a suis amatoribus colebatur*».[1]

Nicht nur als Heiligtum der Göttin der Liebe, sondern auch als Sitz des Orakels hat Paphos durch die Jahrhunderte seinen Ruhm bewahrt, und am natürlichsten erklärt man wohl die Hinzufügung des erotischen Elementes zur Sibyllentradition dadurch, dass die Sibylle wegen ihrer Ähnlichkeit mit dem zyprischen Orakel, das vor allem durch den lebhaften Verkehr über Ancona in jenen Gegenden bekannt war, auch dessen Doppelnatur zu teilen begann. Der schwer zugängliche Berg, wo sie ihr Reich besass, war mit dem »*mons altus, ascensum habens arduissimum*»[2] von Paphos vergleichbar; ihr Ruf beim Volke als Feindin Gottes erleichterte diese Entwicklung. Wann dies aber geschehen ist, kann unmöglich ausgemacht werden, da jeder direkte Hinweis in der Literatur fehlt. Man könnte aber denken, das der Vorgang der Zeit angehört, die sich für die Ausbildung und Bereicherung des christlichen Legendenmaterials als so fruchtbar erwiesen hat, nämlich die Periode, in der durch die Kreuzzüge regere Verbindungen mit dem östlichen Mittelmeerbecken hergestellt waren.

In Deutschland gehört die erste Anspielung bei Gottfried von Strassburg auf das Reich der Venus eben in diese Zeit,[3] und wenn er von »*Zitherône*» spricht, ist dies zweifelsohne als ein Zeichen der sich vermehrenden Kenntnis über die nach Palästina führenden Reiserouten anzusehen. Die Ortsbezeichnung bei Gottfried entspricht wohl Kythere, wo Aphrodite aus Meerschaum geboren wurde und wonach sie auch Cytherea genannt wurde; gemeint aber ist sicher eben der Berg bei Paphos, der als ihr Sitz berühmt war und da sie »*ûf und inne*» gebot. Eine Verwechslung in der Lokalisierung der Geburtsstätte Aphrodites

[1] *Wilbrandi de Oldenborg Peregrinatio* in *Peregrinatores Medii Aevi quatuor*, hrsgg. von J. C. M. Laurent, Lipsiae 1873, S. 182.

[2] Fabri, S. 220.

[3] Siehe oben S. 10, Anm. 1.

erscheint auch bei Fabri, der einen Stein auf Zypern, auf den Venus aus dem Meere trat, unter den Erinnerungszeichen an die Göttin erwähnt.[1]

Im Zusammenhang mit dem Sibyllenbergproblem wird ständig auf einen Text hingewiesen, der wohl dem 13. Jahrhundert angehört und in dem einige der italienischen Sibyllenlegende gleichende Motive anklingen. Es handelt sich um das *Rätselspiel* des *Wartburgkrieges*, wo von *»Felicia, Sibillen kint»* gesprochen wird, die mit Juno und Artus in dem Berge lebe. Da handelt es sich um ein Reich in der Unterwelt, dessen Bewohner *»vleisch sam wir und ouch gebeine»* haben und mit Speise und Trank, Ross und Rüstung wohl versorgt sind.[2] Es wird häufig angenommen, dass es sich hier um eben den italienischen Sibyllenberg handelt.[3] Nach dem Zeugnis des *Guerino*-Romans und auf Grund geschichtlicher Tatsachen haben wir oben den Zeitpunkt, seit dem die Sibyllengrotte sicherlich schon besucht war, so weit zurückverlegt, dass zeitlich ein Hinweis auf die italienische Tradition im *Wartburgkrieg* möglich ist. Wenn nun aber dies der Fall ist, könnten wir mit dem deutschen Text dem Inhalt der mit der Sibyllengrotte verbundenen Überlieferung näherkommen, worüber wir vorläufig ein Bild nur durch die mit Andrea da

[1] Fabri, S. 223.

[2] Meyer, S. 23; für den Text siehe Barto, S. 116 f.

[3] Meyer, S. 23, und Dübi, S. 268. Vgl. Pabst, S. 98, der persönlich diese Theorie bekämpft. Das Auftreten von Felicia, Artus und Juno in dieser unterirdischen Gesellschaft kann vielleicht erklärt werden. Nach Meyer, a.a.O., verkörpert Felicia die Glückseligkeit im Sibyllenberg. Sie könnte gut ihren Namen nach Venus Felix, zu deren Attributionen auch *Felicitas* gehörte, erhalten haben. Artus seinerseits ist in den Unterweltvorstellungen in Italien seit dem 13. Jahrhundert zu finden, vgl. Barto, S. 13 ff.; auch im Fegefeuer des heiligen Patrick treffen wir ihn als Pilger, siehe Félice, S. 52 ff., und die Vermischung der Artus-Motive mit denjenigen des heiligen Patrick ist beobachtet worden, ebenda S. 90. Die Anwesenheit Junos in diesem Reich der materiellen Genüsse könnte mit ihrem Charakter als *Juno Lucina* in Verbindung gebracht werden.

Barberino beginnende, verhältnismässig junge Literatur besitzen. Die Sibylle, die anfänglich wohl nur als Orakel zu betrachten ist, bekommt in einer späteren Phase den Charakter der Herrin eines Liebesreiches, vielleicht durch den Einfluss der mit der zyprischen Venus verbundenen Vorstellungen, die vornehmlich über den nahe liegenden grossen Hafen des Orienthandels, Ancona, ständig im Bewusstsein erhalten wurden.[1] Das Zeugnis des *Wartburgkrieges* ist besonders wichtig, weil daraus zu schliessen ist, dass die Form der Legende im *Guerino*, die der Sibylle eine doppelte Natur, die eines Orakels und gleichzeitig der Venus verleiht, auf eine in vorangehenden Perioden vollzogene Zusammenschmelzung zurückzuführen ist.

Im *Wartburgkrieg* wird aber die Sibylle und nicht die Venus im Zusammenhang mit dem unterirdischen Reiche genannt, und nur von Sibylle spricht die ganze italienische Tradition seit dem *Guerino*, sowohl die Dichtung als auch die geographische Literatur. Die Deutschen hingegen sind die einzigen, bei denen die Benennung *Venusberg* vorkommt,[2] und zwar sowohl in Bezug auf einen nicht näher bestimmbaren Liebesberg als auch den Sibyllenberg von Norcia.[3] Diese deutsche Namengebung hat zweifellos ihren Ursprung in der Kenntnis des zyprischen Heiligtums, in der Erinnerung an einen vom christlichen Standpunkt aus als schändlich zu betrachtenden Kultus. Sensationelle Erzählungen, wie man sie über die Venus von Paphos zu erzählen wusste, erweckten allgemeines Interesse und verbreiteten sich leicht, und wer Gelegenheit hatte, verschaffte sich an Ort und Stelle ein anschauliches Bild über die Szene der längst verschwundenen Tradition, wie sogar der Mönch Felix Fabri, der sich alles ansieht und auch alles beschreibt, dann sich aber entschuldigt: »*Verum tamen spero, hanc curiositatem crimi-*

[1] Siehe oben S. 50 ff.
[2] Meyer, S. 20 ff.
[3] Barto, S. 18 ff.

nalem non esse, cum similia gentilium loca et monstra etiam Sancti videndi causa adiisse legantur».[1]

Wie ist aber die Benennung von den Deutschen auf den italienischen Sibyllenberg übertragen worden? Unter diesem Namen verstanden sie anfänglich eine Stätte, wo die heidnische Göttin von Frauen und Männern unter unsittlichen Zeremonien verehrt wurde. Wenn sie aber diesen Namen auch für den italienischen Berg einführen, geschieht es bestimmt deshalb, weil diese Seite der mit der Sibyllengrotte verknüpften Traditionen am meisten Aufmerksamkeit erregte. Keine deutsche Schrift weist ja auf den Orakelcharakter der Herrscherin des italienischen Sibyllenreiches hin. Andrerseits verband sich das erotische Element nicht in den deutschen Vorstellungen mit der Person der Sibylle, so dass bei den Deutschen die treffendere Benennung Venusberg für den italienischen Berg in Gebrauch gekommen war.

Die Legendenversion der Nursiner Sibylle ist wohl anfänglich eine Lokaltradition gewesen, deren Kenntnis nicht allgemein war und erst durch Andrea da Barberino und vor allem durch die geographischen Werke Biondos und Albertis Verbreitung fand. Einen Beweis für diese Behauptung findet man in der Tatsache, dass Enea Silvio Piccolomini, später Pius II. auf dem päpstlichen Stuhl, von einem Deutschen über den italienischen Venusberg im Jahre 1444 befragt, sich nur mit Mühe ins Gedächtnis zurückruft, was er von der Nursiner Grotte gehört hatte.[2] Der einzige Italiener, der im 15. Jahrhundert der Nursiner Sibyllentradition grösseres Intresse widmet, ist Luigi Pulci, der in Norcia nekromantische Studien betrieb und die Grotte persönlich besucht hatte.

Unter den Ausländern beschäftigen sich fast ausnahmslos nur die Deutschen in ihren Schriften mit der Tradition der Sibyl-

[1] Fabri, S. 223.

[2] Der Brief, in dem Enea Silvio diese Frage behandelt, wird schon von Söderhjelm, S. 144, erwähnt.

lengrotte.[1] Antoine de La Sale bleibt der einzige Franzose, von dem wir ein schriftliches Zeugnis darüber besitzen, und ausserdem ist nur noch eine kuriose tschechische Beschreibung einer Reise zum Sibyllenparadies zu erwähnen, die in zwei Drucken von 1579 und 1586 vorliegt.[2] In Deutschland hingegen ist die Kunde davon früh verbreitet, wie dies schon in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts aus Hemmerlins Bericht oder der an Enea Silvio gerichteten Anfrage hervorgeht, um das noch ältere, aber unsicherere Zeugnis des *Wartburgkrieges* hier nicht zu erwähnen. Ein Umstand begünstigte die Verbreitung der Legende eben in Deutschland, während die anderen Nationen damit weniger in Berührung kamen. Ich möchte darauf aufmerksam machen, dass vorwiegend von den Deutschen ein Reiseweg benutzt wurde, der die Gegend der Sibyllentradition streifte, und dass sich ihnen somit Gelegenheit bot, von der Legende zu hören. Die berühmte Via Flaminia, auf der wir Arnold von Harff von einer Etappe zur anderen folgen können,[3] war vor allem den Deutschen wohl gelegen, wenn sie über Venedig nach Rom fahren wollten oder umgekehrt, während die anderen Nationen sich mehr der westlicheren Itinerare bedienten.[4] Dazu kommt die Tatsache, dass die Deutschen aus politischen und ökonomischen Gründen durch die Jahrhunderte den anderen Nationen auf italienischem Boden zahlenmässig überlegen waren; als Rompilger waren sie immer die zahlreichsten.[5]

[1] Über die zahlreichen diesbezüglichen Textstellen siehe oben S. 8 ff.

[2] Der Verfasser, Raphael aus Solez, ist tatsächlich in Italien gewesen und hat vielleicht seine Nachrichten über den Sibyllenberg aus der lokalen Tradition geschöpft, vgl. Werner Söderhjelm, *Eine tschechische Version der Reise ins Sibyllenparadies*, in »Neuphilologische Mitteilungen» X, 1908, S. 72 ff.

[3] A.a.O., S. 37 ff. Siehe auch oben S. 23.

[4] Parks, S. 495.

[5] Vgl. z.B. Alfred Doren, *Deutsche Handwerker und Handwerkerbruderschaften im mittelalterlichen Italien*, Berlin 1903, S. 84,

Die deutschen Wanderer auf der Via Flaminia erfuhren von den Abenteuern, die der Besucher bei der Sibylle unter einer Menge von schönen Frauen hatte bestehen müssen. Vielleicht hörten sie von der Ortsbevölkerung sogar, dass der fremde Ritter ein Deutscher war, weil eben diese sich am häufigsten in jenen Gegenden sehen liessen.[1] Durch sie konnte die Kunde davon nordwärts vermittelt werden. Da die italienische Überlieferung als älter angesehen werden kann, als es die bisherige Forschung wahrhaben will, bereitet es vom chronologischen Standpunkt keine Schwierigkeit, die Tannhäuserlegende auf italienischen Ursprung zurückzuführen. Wenn man das Motiv als Wandergut aus Italien betrachtet, erklärt sich dessen reichliches und frühes Vorkommen besonders in der Schweiz, deren Verbindungen wie des ganzen süddeutschen Raumes überhaupt mit Italien besonders rege waren.[2] Über diesen Raum, aber auch direkt aus den italienischen Quellen hat die Legende die poetische Phantasie der Deutschen in allen Teilen ihres Sprachgebietes anregen können.

Marjatta Wis

NOCHMALS ZUR BANANE

In dem Artikel *Fructus in quo Adam peccavit*, der in den »Neuphilologischen Mitteilungen» 1958 veröffentlicht wurde, habe ich das erste Bekanntwerden der Europäer im Mittelalter mit der Banane behandelt und dabei auch die verschiedenen frühen Benennungen erörtert, mit denen diese exotische Frucht

und Friedrich Noack, *Deutsche Gewerbe in Rom*, in »Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte» XIX, 1926, S. 239.

[1] Eine Version der Fegefeuerlegende des heiligen Patrick sieht im 14. Jahrhundert sogar in dem irischen Owen einen Ritter, der »*natif des parties d'Alemaigne*» war, vgl. Félice S. 15.

[2] Doren, S. 84, und Noack, S. 239. Über die verschiedenen Schweizer Versionen der Legende, siehe Dübi, S. 260 ff.

in den Texten seit dem 13. Jahrhundert bezeichnet wird.[1] Eine von diesen Benennungen, die von den arabischen Einwohnern der Levante entliehene *Musa*, hat sich im allgemeinen Gebrauch bis zum 16. Jahrhundert behauptet und gilt noch heutzutage als wissenschaftlicher Name des Gewächses. Interessant sind zwei weitere Bezeichnungen, *Paradiesapfel* und *Adamsapfel*, die beide aus der Vorstellung entstanden sind, es handle sich um die verbotene Frucht des Paradieses, und die besonders in der deutschen schriftlichen Überlieferung bis zum 15. Jahrhundert die allein üblichen sind. Die heute allgemein in den europäischen Sprachen gebrauchte Benennung *Banane* hingegen erscheint verhältnismässig spät, erst in Texten aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts, und zwar vermittelt durch die Portugiesen, die in ihren Beschreibungen des Königreichs Kongo die Frucht mit dem Namen *banana* oder auch *bananas* bezeichnen. Man muss aber betonen, dass erst seit dem Beginn unseres Jahrhunderts die Frucht auf dem europäischen Markt allgemein zugänglich wird und somit die Benennung allmählich in den Alltagsgebrauch übergeht.[2]

Das *Etymologische Wörterbuch* von Friedrich Kluge gibt nach Richard Loewe an, dass das portugiesische Wort *banana* aus einem *banam* der Kongosprache des 16. Jahrhunderts umgebildet worden ist.[3] Durch doppelte Lautentwicklung, durch Fernassimilation des *m* an das *n* und Hinzufügung der Endung *a* nach der Analogie der sonstigen femininen Obstnamen, wäre nach Loewe die portugiesische Form *banana* zustandegekommen, um dann in die anderen Sprachen über-

[1] »Neuphilologische Mitteilungen» LIX, S. 1—34.

[2] In meinem Artikel, S. 33 f., ziehe ich die Belege der deutschen Wörterbücher in dieser Hinsicht heran. In *Hobson-Jobson, A Glossary of Colloquial Anglo-Indian Words and Phrases*, usw., von Henry Yule and A. C. Burnell, neue Ausgabe von William Crooke, London 1903, S. 715, s.v. *Plantain*, wird versichert, dass die Frucht von Madeira und Jamaica damals in die Fruchtläden Londons gelangte.

[3] 17. Auflage, S. 48, s.v. *Banane*.

zugehen. Die Form *banam* hat Loewe in der lateinischen Übersetzung einer ursprünglich auf italienisch erschienenen Beschreibung des Kongoreiches gefunden, deren Verfasser, der Italiener Filippo Pigafetta, hinsichtlich seiner Nachrichten über die betreffenden Gebiete einen Portugiesen Duarte Lopez als Gewährsmann nennt.[1] Für seine Schlüsse zitiert Loewe eine Ausgabe, Francofurti 1624. Dieselbe Form findet sich, wie ich habe feststellen können, schon in der ersten Ausgabe der erwähnten lateinischen Übersetzung, *Regnum Congo, hoc est, Vera descriptio Regni Africani, quod tam ab incolis quam Lusitanis Congus appellatur*, Francofurti 1598, und wiederholt sich unverändert in den anderen Ausgaben.[2]

Da nun aber in einem früheren Text, in dem 1563 gedruckten *Colloquios dos simples e drogas e cousas medicinaes da India* des portugiesischen Arztes Garcia de Orta, den auch Loewe zitiert, sowie auch in den sonstigen Werken aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts, die wir in diesem Zusammenhang heranziehen können, das Wort immer nur als *banana* oder oft auch *bananas*, Singular, erscheint, während nur die lateinische Pigafetta-Ausgabe die Form *banam* bietet, bin ich auf den Gedanken gekommen, es könne sich dabei um eine verdorbene Textstelle handeln. Der Wegfall einer doppelt vorhandenen Silbe *-na* ist tatsächlich leicht zu erklären: »*Invenitur praeterea in magna copia fructus Banam vocatus ab incolis*». Ich habe dies als Vermutung in meinem Artikel erwähnt, konnte mich aber damals nur auf die englische Ausgabe berufen, die der lateinischen um ein Jahr vorangeht und in der die Form *banana* steht: »*Other fruits there are, termed Banana*».[3]

Die Richtigkeit dieser Vermutung habe ich feststellen können, als ich endlich das italienische Originalwerk *Relatione*

[1] Richard Loewe, *Über einige europäische Wörter exotischer Herkunft*, in »Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung» LXI, 1934, S. 112 f.

[2] Vgl. meinen Artikel, S. 3, Anm. 4.

[3] Vgl. meinen Artikel, S. 3, Anm. 4; *New English Dictionary*, s.v. *Banana*.

del Reame di Congo et delle circonvicine contrade, tratta dalli Scritti e ragionamenti di Odoardo Lopez Portoghese per Filippo Pigafetta in der Nationalbibliothek von Florenz zur Einsicht bekam. Das Werk ist in Rom o.J. erschienen, das Vorwort ist aber auf das Jahr 1591 datiert. Die betreffende Stelle lautet darin: »*Altri frutti sono, che nominano Banana i quali crediamo essere le Muse d'Egitto, e di Soria*».[1] Wie seine Vorgänger Garcia de Orta, Carolus Clusius, Johannes Bauhinus und Johannes Henricus Cherlerus bedient sich Pigafetta also der seit etwa einem halben Jahrhundert in Europa geläufigen Benennung, und die Form *banam* ist somit einfach als ein in die lateinische Ausgabe geratener Druckfehler zu betrachten.

Der Wortlaut des italienischen Urtextes von Pigafetta wie auch die Aussage der anderen, die sich mit der Banane beschäftigen, lassen mit Sicherheit nichts über den Ursprung der Benennung schliessen. Es wird ja nur gesagt, dass die Frucht im Kongo so bezeichnet wird, ob von den Eingeborenen oder von den portugiesischen Kolonisten, ist dabei nicht zu entscheiden. Die heutige Kongosprache nennt das Gewächs wie auch die Frucht *tiba*, und *bi-tébbe* wurde nach Kluge die Frucht in der Beschreibung einer Reise in jene Gegenden schon 1670 genannt.[2] So kann es gut möglich sein, dass es sich bei *banana* um eine anderswoher in das Kongoreich eingeführte Benennung handelt. Die Portugiesen unterhielten ja rege Verbindungen über das Meer an der Westküste Afrikas nicht nur mit Ostindien, sondern auch in die Richtung von Süd-Amerika. Der Anbau von Nutzpflanzen verbeitete sich durch die Kolonisten mit grosser Geschwindigkeit. Schon seit dem Jahre 1516 wurde nach der Erwähnung eines Reisewerkes die aus der alten Welt stammende Banane von den Spaniern auf der Insel Santo Domingo, Haiti, angebaut, von wo das Gewächs sich weiter in die neu entdeckte westliche Welt verbreitete.[3] In gleicher Weise lässt

[1] S. 41.

[2] Loewe, a.a.O., S. 113, und Kluge *E.W.*, a.a.O.

[3] *La historia general de las Indias . . . por el capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo y Valdes*, o.O. und J., S. LXXIX^{v}.

sich eine Frucht südamerikanischen Urpsrungs, die Ananas, seit der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts in verschiedenen Teilen Indiens und in den ostindischen Inseln nachweisen.[1]

Bei allen diesen Betrachtungen muss Loewes Vorschlag zu einer Etymologie des Wortes *banana* als unbefriedigend betrachtet werden. Um sich über den Ursprung der hier behandelten Benennung aussprechen zu können, sind neue Untersuchungen erforderlich, da die Geschichte der Verbreitung dieses Gewächses in ihren Einzelheiten noch nicht genügend bekannt ist. Ich möchte hier nur noch darauf aufmerksam machen, dass die Benennung *bananas* wegen ihrer lautlichen Ähnlichkeit mit *ananas* in den Beschreibungen der tropischen Pflanzenwelt verwechselt wird. So haben wir in *Nova typis transacta navigatio Novi Orbis Indiae Occidentalis . . . nunc primum e variis scriptoribus in unum collecta . . . Authore . . . Honorio Philopono*, 1621, eine gute Abbildung der Ananaspflanze, die mit der folgenden Erklärung versehen ist: »*Bananas sive Ananas fructus Indicus occidentalis*».[2] Es handelt sich um einen Vorgang, der umso leichter zu erklären ist, als die Kenntnis der beiden Früchte in jenen Zeiten in Europa so gut wie ausschliesslich von literarischen Quellen abhängig war. Beides sind Benennungen, die bei den Portugiesen in einer Periode auftauchen, als sie schon über ein halbes Jahrhundert in exotische Länder gesegelt waren, und die dann den anderen Völkern Europas vermittelt worden sind. *Ananas* stammt mit Sicherheit aus der Tupi-Sprache des einst portugiesischen Brasilien; für den Ursprung von *banana* muss die Frage wieder als offen betrachtet werden.

Marjatta Wis

[1] *Hobson-Jobson*, S. 25, s.v. *Ananas*. Einen Beleg aus dem Jahre 1583 liefert Angelico Prati, *Vocabolario etimologico italiano*, Milano 1951, S. 42, s.v. *Ananasso*. Unter den Früchten von Java beschreibt die »*Ananas*» das Reisewerk *Prima pars Descriptionis itineris navalis in Indiam Orientalem . . . Authore G.M.A.W.L.*, Amstelodami 1598, S. 36^{v}.

[2] Abbildung 9.

ZU WALTHERS LEICH V. 6, 28 f.

In jenem Teil von Walthers Leich, den Martin Opitz als Beispiel dafür anführte, dass es altdeutsche Dichter gab, »*die manchen stattlichen Lateinischen Poeten an erfindung vnd ziehr der reden beschämen*«, kommt eine Stelle vor, die in der Ausgabe von C. von Kraus so lautet (6, 28—29):

> *Nû sende uns, vater unde sun, den rehten geist her abe,*
> *daz er mit sîner süezen fiuhte ein dürrez herze erlabe.*

Der zweite dieser Verse ist von der älteren Walther-Philologie mehrmals herausgehoben worden. R. Hildebrand führte *ein dürrez herze* als Beleg für das von ihm konstatierte, bezw. postulierte »vierte mhd. *ein*« an[1], und C. von Kraus erläuterte dessen Bedeutung in einer eigenen Untersuchung über »Das sogenannte demonstrative *ein*«,[2] in der er Hildebrands Auffassung (in hochmütigem Tone) ablehnte; in seinen Untersuchungen zu Walthers Gedichten[3] wiederholte er sodann seine Ansicht. Mehr als die grammatische Bedeutung des *ein* hat auch C. von Kraus an dieser Stelle nicht interessiert.

Dass eine von Gott ausgehende süsse Feuchtigkeit ein dürres Herz labe, ist als dichterisches Bild bemerkenswert, mag man *ein herze* mit »ein Herz» oder »dies Herz» oder »mein Herz» übersetzen.[4] Ist es etwa eine *erfindung* Walthers? Hildebrand hat in seinen feinsinnigen Bemühungen um das richtige Verständnis des Wortsinns die Vermutung ausgesprochen, dass man möglicherweise »in Prosa, in Predigten, bei Mystikern» Vergleichsstellen finden könnte. Er dachte allerdings auch

[1] R. Hildebrand, Ein viertes mhd. *ein*, Beitr. z. Gesch. d. dt. Sprache u. Lit. 14, 1889, S. 588—590.

[2] Zeitschr. f. dt. Altertum 67, 1930, S. 1—22, Anm. 13.

[3] Carl von Kraus, Walther von der Vogelweide, Untersuchungen, Berlin 1935, S. 16.

[4] Hildebrand: »Die dürren Herzen, aber dem Ausdruck und der Vorstellung nach einzeln gedacht, 'eins und das andere', das seine wohl in erster Linie.»

dabei nur an seine wortkundliche These, nicht an die Gesamtinterpretation. Es ist nun in der Tat möglich, aus der geistlichen, besonders der mystischen Literatur des Mittelalters Gegenstücke beizubringen, die die Bedeutung der Verse Walthers erhellen.

In der Mystik bezeichnet das Adjektivum »dürr« einen Zustand, in dem sich die Seele des Sünders vor dem Aufbrechen der Liebe befindet, einen Zustand der Trockenheit, Härte und Unfruchtbarkeit. Das Erwachen der mystischen Andacht wird unter dem Bilde des Fliessens und Sichergiessens vorgestellt,[1] wobei die Ausdrücke »feucht«, »blutig« usw. häufig gebraucht werden. Ein Beispiel dafür bietet das Buch der »Sieben Grade« des Mönches von Heilsbronn. Darin kommen folgende Verse vor (359 ff.): [2]

swenne deu vorder hertikait
ist vertrucknet und gekauen,
mit gutem fleisse gepauen,
piss aus den worten fleusset
ain andacht, deu sich geuset
in des menschen herzen.

Die Verhärtung des ausgedorrten Herzen wird durch eine fliessende, sich ergiessende Andacht überwunden.

Diese Vorstellung erscheint bei der hl. Birgitta von Schweden in dem 14. ihrer mystischen Gebete in einer wirkungsstarken Umkehrung. Der Gekreuzigte verliert so viel Blut und Flüssigkeit aus der Seitenwunde, dass sein Körper austrocknet und verdorrt: *und die feuchtigkeit deiner dermer verdorret und*

[1] Vgl. Otto Zirker, Die Bereicherung des deutschen Wortschatzes durch die spätmittelalterliche Mystik, Jena 1923, S. 43; Grete Lüers, Die Sprache der deutschen Mystik des Mittelalters im Werke der Mechthild von Magdeburg, München 1926, S. 192; August Langen, Wortschatz des Pietismus, Tübingen 1954, S. 291.

[2] Zitiert nach der Donaueschinger Hs. B V 13; über diese s. Beitr. z. Gesch. d. dt. Sprache u. Lit. 80, Tübingen 1958, S. 444—448.

daz mark deins gebeins ganz verdruckent, daz du recht wardest alz ein durres ror.[1] Während bei dem Mönch von Heilsbronn das vertrocknete Herz aufquillt und zu neuem Leben befähigt wird, wenn es befeuchtet wird, verfällt bei Birgitta von Schweden der Leib dem Tode, wenn ihm die lebenswichtigen Säfte in dem Masse entzogen werden, dass die Eingeweide verdorren und das Mark in den Knochen vertrocknet. Vom Herzen ist hier nicht die Rede.

Das Ursprüngliche ist gewiss der Gedanke des Belebens und Erweckens durch eine Flüssigkeit, wie er uns bei Walther und dem Mönch von Heilsbronn begegnet, und sicher ist er zuerst in Bezug auf das Herz gebraucht worden. Ein auch sprachlich eindrucksvolles Beispiel findet sich in Johann von Neumarkts Abendmahlsgebet 'Summe sacerdos'. Hier heisst es: *Parmhercziger got, gib mir zu wekennen dein heilige marter vnd pynt mein hercz mit deinem pittern tod vnd vmb greif mein poss hercz mit deinem sussen herczen vnd senck mein durs hercz in dein plutigs hercz, das es, lieber herr, fruchper werd an allen tugenten* usw.[2] Wie bei Walther ist auch bei Johann von Neumarkt das dürre Herz das Herz des sündigen Menschen, und seine Erweckung zu neuem Tugendleben soll durch göttliche Gnade unter dem Bilde des Befeuchtens erfolgen. Die Übereinstimmung ist deutlich: bei Walther ist *ein dürrez herze* der *süezen fiuhte* gegenübergestellt, bei Neumarkt *mein durs herz* dem *suzen herzen* Christi, das *plutig* — also feucht — ist. Das belebende Mittel ist Blut. Wir zweifeln nicht daran, dass auch Walthers abstrakte *fiuhte* konkret das Blut Christi meint. Wir befinden uns bei Johann von Neumarkt wie bei Birgitta von Schweden im Vorstellungskreis der Passion mit den blutenden Wunden des Gekreuzigten. Es ist eine ganz allgemeine, in der gesamten christlichen Literatur gültige Anschauung, dass das

[1] Zitiert nach meiner Hs. 132, Bl. 48 v: über Birgittas 15 Gebete ist eine Untersuchung von Karin Kolb in Vorbereitung.

[2] Beitr. z. Gesch. d. dt. Sprache u. Lit. 81, Tübingen 1959, S. 103.

Blut des Gottessohnes Heil und Erlösung schenkt. Es wäscht die Sünden der Menschen weg, es weicht die unbussfertige Verhärtung auf und ermöglicht neues Keimen, Spriessen und Blühen; auch ist »süss» das tausendfach zu belegende Attribut dieses Blutes.

Walther bittet Gott Vater und Sohn um Herabsendung des rechten Geistes (wohl des Heiligen Geistes), damit er mit der süssen Feuchtigkeit (d.h. dem Blute Jesu Christi) das dürre Herz (des Dichters und wohl auch das anderer Menschen) erlabe (d.h. zu neuem Leben erwecke). Der kritisch hergestellte Text unterscheidet sich etwas von dem Wortlaut der Manesseschen Handschrift und des Opitz'schen Zitates, doch ist diese Interpretation für beide Lesarten zutreffend. Bei Opitz lauten die Verse folgendermassen:[1]

Nun sende vns Vater vnd Suhn den rechten Geist heraben,
Das wir mit deiner süssen fůchte ein důrres hertze erlaben.

wir und *diner* steht auch in der Manesseschen Handschrift für *er* und *siner* im kritischen Text. Dadurch wird der Sinn im Grunde nicht verändert. Die »süsse Feuchtigkeit» ist auch hier das Blut Christi, und mit »deiner» wird Christus selbst angeredet. Der Herausgeber ist von dieser Lesart abgewichen, um den ungenauen Reim *herabe(n)* : *erlaben* zu vermeiden und den reinen Reim *her abe* : *erlabe* herzustellen.

Allein von Walthers Leich her gesehen, brauchte man nicht nach einer »Quelle» für das Bild von der Auffrischung des vertrockneten Herzen durch das Blut des Erlösers zu fragen. Opitz konnte leicht auch diese Stelle als *erfindung*, als schöpferischen Einfall des deutschen Sängers ansehen, der ja gerade in diesem voll strömenden Prunkgedicht eine üppige Fülle theologischer Gedanken und religiöser Bilder ausschüttet. Rückt

[1] Martin Opitz, Von der Deutschen Poeterey, hsg. von W. Braune (Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts Nr. 1), 1882.

man aber auch Neumarkts 'Summe sacerdos' mit ins Blickfeld, so wird die Annahme einer selbständigen Erfindung zweifelhaft, denn für das Abendmahlsgebet gibt es einen lateinischen Grundtext. Es spricht eine starke Wahrscheinlichkeit dafür, dass auch Walther das dürre Herz und seine Erquickung durch Christi Blut entlehnt hat. Allerdings können wir jene Fassung des lateinischen 'Summe sacerdos', die Johann von Neumarkt vor sich liegen hatte, nicht mehr — oder noch nicht wieder — vorweisen. Es gab schon im Mittelalter zahlreiche Varianten. Die von Klapper abgedruckte lateinische Fassung enthält die gesuchte Stelle nicht, auch nicht der Text im heutigen Missale romanum. Bereits im 14. Jahrhundert war die Überlieferung so aufgefasert, dass selbst über den Ursprung des Gebetes keine Sicherheit mehr bestand. Sicher aber ist das lateinische Gebet viel älter als Walthers Leich. Es gab Bearbeitungen, die Ambrosius von Mailand als Verfasser bezeichneten, und daneben andere, die es Hieronymus oder Augustinus zuschrieben. Über die älteste Überlieferung des Textes scheint es noch keine Untersuchung zu geben. Übrigens fehlt auch in einigen Handschriften der deutschen Bearbeitung des Johann von Neumarkt die Stelle vom dürren Herzen; Klapper hat sie nicht in seinen kritischen Text aufgenommen, sondern in den Lesartenapparat verwiesen.[1] Ihre »Echtheit» ist aber trotzdem gut bezeugt; sie kommt in den von Klapper eingesehenen Handschriften Br 5, Br 9, W und B 2 ebenso vor wie in der von mir bekanntgemachten Hs. N 7.[2]

Wir wollen indessen nicht behaupten, dass es gerade das Abendmahlsgebet 'Summe sacerdos' gewesen sein muss, das Walther zu dem Bild in seinen Versen 6, 28 f. angeregt hat.

[1] Joseph Klapper, Schriften Johanns von Neumarkt, Vierter Teil: Gebete des Hofkanzlers und des Prager Kulturkreises, Berlin 1935, S. 124—135.

[2] Gerhard Eis, Eine unbekannte Handschrift von Johann von Neumarkts Übersetzung des 'Summe sacerdos', Beitr. z. Gesch. d. dt. Sprache u. Lit. 81, 1959, S. 99—106.

Es ist durchaus möglich und wahrscheinlich, dass die Erwekkung des dürren Herzen auch in anderen liturgischen Texten, wohl auch in der frühen Mystik und in Predigten gebraucht wurde, und daher auch durch zweite und dritte Hand zu Walther gelangen konnte.

Heidelberg

GERHARD EIS

GERMAN MINING AND METALLURGICAL TERMS IN FRENCH

The mining and metallurgical industries have always been peculiarly suited to the Teutonic genius for several reasons. They are industries which demand on the part of directors and workers alike a full measure of patience and tenacity; they offer no reward of immediate profit without which discouragement can so easily ensue; their successful operation depends on a high degree of scientific ability and mechanical skill, and last but not least, they require collective rather than individual effort. In all these qualities the Germans as a race outshine the French, and it is thus hardly surprising that the Germans have played a major role in the founding and development of these industries in France, and have bequeathed to French a considerable number of new words many of which are indispensable to the modern language.

As early as 1287 the Annals of the Dominicans of Colmar testify to the presence of German miners in Alsace though the reason for their appearance is not stated. In or about 1325 the accounts of Charles IV, le Bel record the arrival of the Germans Hugo, Gautier and Jean, and in 1455 Jacques Coeur is found giving higher wages to German than to French workers in his Vernay silver and lead mines. The appearance of Germans in the mines of Brittany is recorded in 1452 when Jean V called in

Claude Latreba a silver mine expert with his staff of workmen. By a decree of Henri II ratified by the Conseil d'Etat in 1604, German miners in the service of France were given naturalisation papers and granted the same privileges as French miners. The more skilful amongst them and those in authority often received special dispensations and higher wages to encourage others. German scholars had studied the science of mineralogy from the 16th century, the two most well-known treatises published in this century being the *Berghüchlein* of Kalbus Fribergius and the *De Re Metallica* of Agricola. During this century two of the earliest borrowings are recorded, *gueuse* and *gangue*. *Gueuse*, with its 16th century variant, *guise*, a large shapeless piece of molten iron, comes from the German *gans*, which has a Low plural form *göse*, and has the same root as German *Guss* (wrought iron) the noun from *giessen* (to pour). The *i* of the variant is probably due to the latter verb-form. *Gangue*, which means the vein or lode of metal, or the matrix in which the ore is found, is the German *Gang* used in the figurative sense, and is found as early as 1552 in a collection of Old French laws.[1]

During the reign of François I a German, René de Guelff, was called in to work silver, gold, and other mines for 3 years, not only in France but in other countries belonging to France, and a little later, the German Beringhen was given general control of all mines. The Blaymard vein still perpetuates in its very name the memory of lead workers who first exploited it (*Blaymard* < *Bleimacher*). Duke Charles III of Lorraine had quite an army of German specialists to work his rich copper and silver mines at Bussang, St. Maurice and Fresse. Jean du Chastelet, baron de Beausoleil, who was placed in charge of mining research in 1627 and again in 1635, found it essential

[1] *Déclaration sur l'exploitation et la police des mines*- Reims 10 Oct. 1552 Tome 13 P. 286 of the *Recueil général des anciennes lois françaises*- 1828

to study mining techniques in Germany, and on his return, brought back 50 German specialists. He was responsible for the strange-sounding work *La Restitution de Pluton à Mons. l'éminentissime cardinal, duc de Richelieu*, written in 1640. The role of Colbert in fostering the mining and metallurgical industries in France cannot be overlooked even though his work was based on a false presumption. It is not possible to change a nation's temperament and create new habits and tastes. The French never profited seriously from the lessons of the German experts and during the industrial crisis of the first quarter of the eighteenth century many abandoned the mines altogether. What is important however from the point of view of this study is the fact that Colbert greatly encouraged the influx of German miners giving them equal privileges with the French and even, in some cases, preferential treatment. Germans took over badly worked or abandoned mines and soon had them in full working order again. Etienne de Blumenstein received in 1728 the exclusive right to exploit lead mines and other mines in Forez and Dauphiné, and employed only German workers. French miners in high posts were treated severely and compelled to study in Germany before they could obtain concessions. Colbert finally became jealous of the German craftsmen and sent spies to Germany to discover the secret of their methods of extraction. It even happened that some of the top men were induced by the promise of high rewards to transfer to France. Much of the smelting for statues and bells was in the hands of Germans. Versailles owes a great deal to Balthazar and Notre Dame's 'bourdon' is the work of Hartmann in 1686. This wholesale immigration of German miners and metal workers had the effect of stifling French enterprise and it was not until the middle of the eighteenth century when the 'philosophes' held sway with their new ideas that the German monopolisation of mining and metal industries was broken and French people began to interest themselves in these important concerns. Where, at the end of Louis XIV's reign the people had been

bowed down under the weight of taxes and multiplicity of rules as well as the dominating Conseil du Commerce and the special commissions, there was now a remarkable resurgence of economic activity. With the proclamation of liberty of work and industrial internationalism the country faced a new era of prosperity. The Germans of course were still greatly in demand, but Prussia at this stage was trying to realise unity and German intellectuals were attempting to force their own conceptions on the French with great subtlety and indeed encompass a kind of peaceful conquest. The French never during this century looked on Germans as dangerous and their tolerance had been further extended by the cosmopolitan and humanitarian doctrines promulgated by enlightened 'philosophes'. As a result we find Germans enrolled in other industries allied to mining and metallurgy-industries such as gold and silverworking, weapon-making and the like. Such expansion made the German language more familiar to the French and brought many interesting and important words into French.

At no stage has the influx of German workers and specialists in the mining and metallurgical industries ceased altogether with the exception of the war periods. In the first few decades of the 19th century Germans were to be found installed everywhere in the South as well as in the main areas of the North, West, and East. Under Louis-Philippe French industries expanded enormously and this fact allied with the comparatively slow development in Germany explains the presence in France of very large numbers of German workers in almost every trade. Not even the war of 1870 stopped this massive immigration, for although the immediate effect was to cause countless Germans to abandon France, the expulsion of more than a million French-speaking Alsatians and Lorrainians more than counteracted the previous loss and the certainty of the French that they had lost the war owing to their ignorance of the German laaguage and the German mentality contributed greatly to a new tolerance and understanding between the two nations.

In his inquest on the economic relationships between Germany and France during this post-war period, Louis Bruneau details the extent of the penetration of heavy German industry into France and the increasing need to adopt new terms. In Normandy where the exploitation of iron mines and the heavy industries connected with it were almost a German monopoly, the influx of Germans was so great that the French inhabitants grew uneasy and compelled the Calvados deputy to seek advice from the Ministry of Public Works.

In the following list of borrowings we have included only those which are of general interest and current in Modern French. Many borrowings in this field are naturally highly technical; others exist only in the different patois while a large number have disappeared down the centuries. It has not been found possible to determine the exact date of entry of all the words mentioned. A first appearance in some technical dictionary is no indication as to the date of entry (e. g. *gangue*, mentioned in the 1701 edition of Furetière is attested as *early* as 1552).

The word is followed where possible by the date of entry, the first French reference, the German who coined it with the date and original word.

BLENDE 1751 Encyclopédie,German *Blende* 17th century, *blenden*, to deceive (i. e. a mineral which does not yield lead). *Blende* is an ore containing zinc and sulphur.

BOCARD 1751 Encyclopédie, German *Pochwerk*, a hammer to crush ore. This is a variant of the older *bocambre* < German *Pochhammer* (same meaning as *Pochwerk*).

BURE 1751 Encyclopédie. Taken in through Walloon from O. H. G. *būr-* a house; the word, originally meaning a hut built over a well, now signifies a mine-shaft.

CASTINE C16 G. Coquille, German *Kalkstein*, a limestone ore.

CALCITE C19 Coined by Haidinger 1845, *Kalcit*-from Lat. *calx*, limestone. This is a native carbonate of lime.

CYANITE C18 Coined by Werner, *Cyanit*, from Gk. *kuanos*, dark blue. It is an aluminium silicate.

DRILLE 1752 Trévoux, from German *drillen*, to drill. A mining drill.

FAHLERZ 1790 Guyton de Morveau (Claudine). A German word signifying a grey copper ore.

FELDSPATH 1773 Saussure. A German word sometimes translated (spath des champs). Eng. *fel(d)spar* is a misnomer. A mineral containing a double silicate of aluminium and an alkali metal.

GANGUE 1552 Rec. Gén. 1828, from German *Gang*(way), signifying a vein or lode of metal.

GNEISS 1779 Saussure. A German word meaning a rock of quartz, mica, and feldspar.

GRAPHITE 1801 Haüy, Coined by Werner 1789, *Graphit* (black lead) from Gk. *graphê*, a writing < *graphein* to write. Plumbago or black lead.

GUEUSE 1564 (variant guise) from the L. G. plural of *gans* (*göse*). The *i* of the variant is due to the influence of G. *giessen*-melt, pour. A shapeless piece of molten iron.

GRAUWACKE (wacke) C18. A German word signifying a grey sandstone, a kind of grit-rock containing quartz and feldspar. (Eng. *graywacke*).

GUHR C17 A German word, derivative of *gären*, to ferment. A loose earthy deposit formed by the infiltration of water into rock.

HORNBLENDE 1842 Mozin. A compound of German *Horn* (from the shape of the crystals) and *blenden*, to dazzle. A common mineral consisting of silica, with magnesia, lime, or iron.

HORNSTEIN C18 A German word (Eng. *hornstone*). A siliceous stone closely resembling flint.

HYALITE C18 Coined by Werner 1794, *Hyalit* from Gk. *hualos*, glass (Lat. *hyalinus*). A pellucid variety of opal resembling colourless resin.

IOLITE C19 Coined by Werner 1808, *Iolit* from Gk. *ion*, violet, *lithos*, stone. A transparent or translucent gem, which in one direction presents a violet-blue.

KAÏNITE C19 Coined by Zincken 1865. *Kainit*, from Gk. *kainos*, new. A hydrous chloro-sulphate of magnesium and potassium, used as a fertiliser.

kieselguhr C19 A German word signifying a porous siliceous earth used as an absorbent of nitroglycerine in the manufacture of dynamite.

KUPFERNICKEL (synonym of *nickéline*) C19. A German word (Eng. copper-nickel). An ore of nickel and arsenic from Westphalia.

LIMONITE C19 Coined by Haussmann 1813, *Limonit* from Gk. *leimon*, a marshy meadow (Fr. *limon*). An important iron ore, also called bog-iron, brown hematite, and brown iron ore.

MAGNÉTITE C19 Coined by Haidinger 1845, *Magnetit* from Lat. *magneticus* < *magnes*, magnet. A natural oxide of magnetic iron.

MATTE C17 A German word signifying the product obtained on the first smelting of an ore.

MÉLANITE C19. Coined by Werner 1799, *Melanit* from Gk. *melas*, *melan*, black. A black variety of garnet.

NÉPHRITE 1804 Boiste. Coined by Werner 1780, *Nephrit* from Gk. *nephros*, kidney. A sort of jade. This is also a medical term, but as such is not due to German influence.

OOLITHE 1762 Académie. A translation of German Rogenstein and made up of Gk. *ōon*, egg, and *lithos*, stone. A limestone grained loosely like fish roe.

ORTHOCLASE C19. Coined by Breithaupt 1823, *Orthoclas* from Gk. *orthos*, right, and *klasis*, fracture. A sort of potash feldspar. There is an alternative form *orthose*.

OZOCÉRITE (OZOKÉRITE) C19. Discovered by Meyer in Moldavia and named by Glocker 1833,*Ozokerit* from Gk. *ozô*, smell, and *kēros*, wax. A mineral wax or paraffin.

PECHBLENDE 1869 Littré. A German word, *Pech*, pitch, blenden, to dazzle. A uranium oxide ore, a source of radium, a gleaming substance black as pitch first called *pechurane* in 1858 (Eng. *pitchblend*).

PECHSTEIN C18. A German word meaning a volcanic rock with a pitch-like lustre (Eng. *pitchstone*).

PLAGIOCLASES C19. Coined by Breithaupt 1847, *Plagioclas* from Gk. *plagios*, oblique, and *klasis*, fracture. A group of feldspars with 2 prominent and oblique cleavage directions.

QUARTZ 1749 Buffon. A German word signifying pure silica found in crystals.

RUSTINE C16. German *Rückstein*. An adhesive rondelle used to repair air-chambers in mines.

SCHILLERSPATH 1806 Haüy. A German word made up of *spath*, spar, and *schillern*, to play (of colours).

SCHLICH 1762 Académie. A German word from *schleichen*, to slip (Eng. *slick*). Crushed ore, washed ready for melting.

SCHORL 1779 Saussure. German *Schörl*, a black tourmaline.

SÉRICITE C19. Coined by List 1852, *Sericit* from Gk. *serikos*, *-on*, silk. A natural silicate family of micas.

SPALT 1698 Lémery. A German word from *spalten*, to split. A scaly stone.

SPATH 1753 d'Holbach. See *feldspath*. The purest kind of calcite.

SPEISS C18. German word meaning an arsenical compound of nickel or cobalt which has undergone an initial roasting.
TACHYLITE C19. Coined by Breithaupt 1826, *Tachylit* from Gk. *tachús*, rapid, and *lutos*, soluble. A black, basaltic glass.
TITANITE 1842 Mozin. Coined by Klaproth 1795, *Titanit* from Gk. *titanos*, marl. A silicon compound of titanium.
WIDIA about 1923. An abbreviation of German *wie Dia(mant)*. A cobalt and tungsten carbide.

There are also a number of words compounded of personal names, for example *glaubérite* (J. R. Glauber), *Haidingérite* (Haidinger), *kiesérite* (Kieser), *hausmannite* (Hausmann), *millérite* (Miller, coined by Haidinger), *prehnite* (Colonel Prehn), *wernérite* (also *wernéritite*, Werner), Wolfram (G. Christian name) and a few built up from place names, for example *strassfurtite*, *spessartine*. It will be at once apparent from a study of the above list of words that only very few terms bear a French look. The few words that have been assimilated are those which one would expect the miners to use frequently—*bocambre*, *bocard*, *bure*, *castine*, *gueuse*, *rustine*. Most of the terms still keep their German form,[1] though the large number of words made up from classical roots calls for comment. In the Middle Ages Latin was the chief linguistic medium of Western culture, and together with Greek was the basis of scientific terminology in the 17th and 18th centuries. But the old idea of the Renaissance (the affirmation of a new conception of man and society which sought and found in the ancient world models which enabled it to formulate its own ideals) has now completely changed. Referring to the penetration of Latin borrowings into modern languages, a study which, he declares, has had too little attention, Migliorini writes:

> »— — — we do not in the first place see in them the impact, the influence of an older self-sufficient world, the world of Greco-Roman civilisation, but we find there, above all, those

[1] One must not forget, however, that German words have often proved very difficult to assimilate into French.

> modern concepts which, still vague and undefined at the moment of taking form, found expression in a Latin or Greek word».[1]

With the development of new sciences and new branches of science from the latter part of the 16th century, scholars of all nations have tended to adapt Latin and Greek generic terms to technical uses. The Germans have been the pioneers of the metallurgical industry in France, and German scholars have worked out a whole terminology based on Greek and Latin elements. One thinks of the great Northern mineralogists like Cronstedt and Bergman whose influence was paramount in France, and of geologists such as Werner whose name appears so often in the list and who was one of the creators of the science of mineralogy, embodying his researches in his *Classification and Description of Rocks* 1787, and *New Theory in the formation of Veins* 1791, both of which were translated by the inexhaustible Guyton de Morveau.

Another interesting feature of the list is the apparent lack of words borrowed in the modern period. The majority are evenly distributed between the 18th and 19th centuries when peak development took place. It is not that the science of mining and metallurgy has become less important. Rather let us assume that in an age when the full development of a nation's resources is essential for continued existence, France can hold her own with the rest of the world. We foresee that henceforward the majority of new words connected with mining and metallurgy will be French and occasional borrowings from other languages including German will be quickly gallicised. Yet, despite wars and threats of wars, France will never quite forget what it owes to Germany in these two fields of knowledge.

R. A. Barrell

[1] Annual Bulletin of M. H. R. A., Nov. 1956.

A NOTE ON THE WORD *THING* IN *HAVELOK THE DANE*

To my list of *n*-plurals in the nouns of *Havelok the Dane*[1] must be added *þinghe* 66, *þinge* 71, rhyming with *bringhe*, *bringe*[2] (infin.) respectively. It should be clear that these examples come (with *ladden* 1938, *sorwen Camb. Frag.* 544*g* under paragraph 2*a*, i.e. "the determining factor in the choice of the *n*-form rather than the *s*-form has been the need of a rhyme". But the matter unfortunately cannot be left there. Skeat in his EETS edition of the poem and Skeat and Sisam in their edition appear to think that *þinge* is a possible singular form. With *menie* supplied (by Skeat), lines 65-6 read, following the manuscript:

> *þat durste upon his* [*menie*] *bringhe*
> *hunger ne here wicke þinge.*

In his note (p.liv.), Skeat writes: "For the MS reading *here* Mr Garnett proposed to read *othere*, which is much better. The sense is then — 'Hunger, nor other harmful thing'." This emendation is incorporated in the Skeat-Sisam edition, and the glossary to that edition contains therefore the entry *þing(e)*, with reference to line 66 as a singular. F. Holthausen in his *Havelok* (Alt- und mittelenglische Texte, hrsg. L. Morsbach und F. Holthausen, I) also follows the emendation, but does not gloss the word. Following a note by Professor Dickins on *hunger ne here*[3], B. Dickins and R. M. Wilson (*Early Middle English texts*, p. 37) rightly return to the manuscript reading. Professor

[1] See *Neuphilologische Mitteilungen* lx, 1959, pp. 175—9.

[2] For the loss of final *-n* see for instance W. W. Skeat, *Havelok the Dane* (EETS ES 4), p.xlvi, para. III; F. Schmidt, *Zur Heimatbestimmung des Havelok*, Göttingen diss., 1900, p. 74. Lines 66, 71 seem to be the only places where we lose the final *-n* of a noun, but the opportunities are not many.

[3] *Leeds Studies in English* iv, p. 75 f.

Dickins translates 'famine nor devastation — evil things'. Yet Dickins and Wilson's glossary still has *þing(e)* as an entry, in spite of the fact that none of their references is to a singular form *þinge*, unless this be one. The problem of a ME singular *þinge* before the fifteenth century (when final *-e* becomes etymologically of no significance in this word) cannot be decisively settled until the appearance of the appropriate section of Kurath and Kuhn's *Middle English dictionary*, but meanwhile the NED (s.v. *thing*) provides some material. There *thinge*, *thynge* are given as possible fourteenth century forms. No evidence for them is quoted. The only ME forms ending in *-e* quoted from before 1400 are in *The Owl and the Nightingale* 434: *for mine þinge* [1], and Laȝamon 16042: *of þan þinge*, both dat.pl. A nom.acc. sg. *þinge* would imply an OE nom. sg. **þinga*, acc. sg. *þingan*, a weak noun if the undoubted plural *þinge* in *Havelok* 71 has any significance other than as a rhyme-form. But there is no evidence of **þinga* [2]: the etymology of *thing* is clear [3]; it arises from IE **tenkós*, beside Go *þeihs* < **ténkos*. There is therefore no doubt on the evidence set down here of the reading of *Havelok* 66, which should be as the manuscript; one cannot before the fifteenth century read *þinge* as a singular, and if it is plural Professor Dickins's interpretation stands. Although NED gives

[1] See J. W. H. Atkins, *The Owl and the Nightingale*, Glossary s.v. *þing*, and cp. for example Aelfric, *Lives of Saints* (EETS 114), p. 342, line 129: *for mines bryd-guman þingan* 'for my bride-groom's sake;' the OE *Boethius* (ed. W. J. Sedgefield) p. 17, line 5 (Chap.vii, pt.iii): *for minum þingum.*

[2] Except in composition: *intinga;* but this is due to the rule which gives OE *pad* (strong) but *hoppada* (weak), OHG *tag* but *stuatago.* See F. Kluge, *Nominale Stammbildungslehre der altgermanischen Dialekte*, §§ 80, 163. Note also J. Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, s.v. *ding:* "Zuweilen zeigt sich noch, wie in mhd., der gen.pl. *dingen* . . . Unstatthaft aber ist der nom. und acc.pl. *dingen.*"

[3] See for example J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, p. 1067; S. Feist, *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache*, s.v. *þeihs.* The word is an *os*-stem: Go acc.pl. *þeihsa*, Langob *thinx*, Lat-Ger *Mars Thinxus.*

no examples of nom.acc.pl. *thingen*, we need not be surprised at a weak plural, for we know that the poet of *Havelok* will use such forms, irrespective of etymology, when pinched for a rhyme.

London G. C. Britton

ING-FORMS IN THE SERVICE OF RHYTHM AND STYLE IN VIRGINIA WOOLF'S *THE WAVES*

The aesthetic truism that content and form are inseparable is given interesting and convincing illumination in the novel under discussion. Words, syntax, stylistic devices, and rhythm have all become harnessed to serve the symbolic content of *The Waves*, its 'total vision', in present-day critical jargon. It is an important point that Virginia Woolf claims rhythm to be the basic element in the creative process (p. 57).[1] In fact, I find much of *The Waves* to be an express argument to prove this claim. Not only statements and imagery but the very structure of the book seems to contain an illustration of it and to throw light upon the mystery of the creative act in general.

> Now begins to rise in me the familiar rhythm, words that have lain dormant now lift, now toss their crests and fall and rise, and fall and rise again. (p. 59)

The imagery here as elsewhere in the book illuminates the basic connection of r h u t h m ó s with r h e î n, to flow. This element of a billowing movement is kept up not only by the

[1] In *A Letter to a Young Poet* (*The Death of the Moth*, p. 140) she calls the instinct for rhythm »the most profound and primitive of instincts». Edgar Allan Poe had defined the poetry of words as »The Rhythmical Creation of Beauty». (*Tales, Poems, Essays*, Collins Classics, p. 491).

recurrence of certain rhetorical devices and syntactical arrangements but also by the choice of grammatical forms, especially those of the verbs, the natural media for action. Words wag and flick their tails, they move through the air in flocks

> now this way, now that way, moving all together,
> now dividing, now coming together. (pp. 14—15)

The wealth of recurrent images and the numerous variations of repetition together with the strikingly frequent use of the ing-forms are the most prominent stylistic features in giving the language its rhythmical beat and in upholding the structure of *The Waves*. Together they make the mould into which is poured the elusive shapeless material that Virginia Woolf is handling: human existence and human consciousness,

> a rushing stream of broken dreams, nursery rhymes, street cries, half-finished sentences and sights — elm trees, willow trees, gardeners sweeping, women writing — that rise and sink even as we hand a lady down to dinner. While one straightens the fork so precisely on the table-cloth, a thousand faces mop and mow. There is nothing one can fish up in a spoon; nothing one can call an event. Yet it is alive too and deep, this stream. Immersed in it I would stop between one mouthful and the next, and look intently at a vase, perhaps with one red flower, while a reason struck me, a sudden revelation. (p. 181)

One of the purposes of *The Waves* is obviously to depict life lived on the level of heightened consciousness of existence, with the mind constantly on the alert for 'a revelation'. The chaos of reality is to be transformed through words into the order of what Virginia Woolf in her Diary calls 'reality' the i.e. the poetic truth that transcends the world of the senses. P h y s i s and l o g o s are, as with the ancient Greeks, to be melted into one unity, the true existence.

In affective language grammar and syntax cannot be separated from stylistic considerations. Even such a specialized syntactical problem as the use of the ing-forms, of which there

are well over two thousand examples in *The Waves*, gets inseparably mixed with the problems of style. In the following discussion of them attention is given to both grammatical and rhetorical aspects, and the examples have, when possible, been chosen accordingly.

The purely nominal forms, *beginning, meaning, calling, blessing, foreboding, lodging*, etc., are numerous, constituting as they are a normal element of both referential and emotive language; to use I. A. Richards's perhaps over-simplified but useful and convenient categories. *Being* and *feeling* are, characteristically, the most often repeated words of this type. Besides the gerundial and participial uses, *being* as a pure substantive has been used in its four meanings: 1. existence, state of existing (Things quiver as if not yet in being; unmoored as I am from a private being; this intensity of being; this veil, sense of being;) 2. a human creature, living person (a single and passing being; the whole being; the complete human being; the being grows rings like a tree;) 3. essence, nature (this edge, curve, spring of being; I took my mind, my being, the old dejected, almost inanimate object — —;). The nuances are often vague, No. 1 and No. 3 being in some cases interchangeable (the order, roof, spring of my being). In its fourth meaning, human life, *being* is, as far as I can see, to be understood in one sentence only; *the need I had to offer my being to one god*, and there, too, it is rather ambiguous, interchangeable with meaning No. 1. *Existence*, rather than *life*, is the key-word.

In the compound formations, also numerous, the gerundial element is more common than the participial (ger.: dining-room, eating-shop, meeting-place, sleeping-house, dwelling-place, dressing-grown, crossing-sweeper, railway cutting, etc.; part.: downfalling, wire-fencing, circulating library, sporting column). There is some discrepancy in hyphenation: both *looking glass* and *looking-glass*, *well-being* and *wellbeing* appear in the text.

The purely adjectival forms, like *harrowing, astonishing, appalling*, etc., used both as attributes and predicatives, offer few deviations from the ordinary usage. Of adverbial use, not very common in literary English anyway, there is only one example with some adverbial element in it: *The stab . . . that Neville made with his astonishing fine rapier.*

The abundant use of gerunds and present participles offers ample material for illustrating practically speaking all of their varied roles in the English language. For the sake of clarity a schematic arrangement seems advisable.

GERUND

A. USED WITH THE SYNTACTICAL PROPERTIES OF A NOUN

I. combined with other words

a) preceded by an article

Antithetical coupling and the repetitive element are often included:

> the stopping and starting, the shattering and piecing together; a drawing in of chairs and a drawing out of chairs;

Visual and auditory effects are conveyed, the ing-form strengthening the impressionistic character of the description:

> the flapping and chanting, the dancing and the drumming; there is a dancing and a drumming; the howlings of jackals; the rhymes and the hummings;

b) preceded by a pronoun

1. possessive

> bound in my adventuring to conquer — —; without my willing or unwilling; my prodigious booming; for your leading; his understanding of my signals; in spite of his impatiently protesting; its listenings, and its waitings; by

> our incessant unmethodical pacing; without our willing it; time's fangs have ceased their devouring; their quivering mackerel sparkling; look at their changing;

(*but: look at us trooping after him; imagine him undressing;* the participial form with an accusative stresses the descriptive element.) *Vanishing* in *the sight of her vanishing* could be either gerund or participle, but with the action in progress, the latter, used predicatively (cf. below p. 90) seems more natural. In *that is my saving; solitude is my undoing* the gerunds are being used in the passive sense and the possessive is the subject part of the nexus.[1] An often-repeated combination of imagery, rhetorical devices and rhythm is present in the following passage:

> — — their teething, their crying, their going to school and coming back will be like the waves of the sea under me;

2. other pronouns

> this china-smashing and trolling of hunting songs; this covering over; this streaming away; these meetings, these partings; these callings hither, these pluckings and searchings; that endless throwing away; all this rubbing of my nose; beyond all bristling;

c) preceded by a noun in the genitive

Only one example occurs in the text, with a proper noun (*Jinny's pirouetting*). The predominance of accusatives is in keeping with the grammatical rule.[2] As the text of *The Waves* is impressionistically descriptive and repetition is one of its main features, it is only natural that accusatives, mostly with participles, should abound.[3] The stress on the importance of the direct sensuous awareness of the world around us is also reflected in this syntactical connection in that the subject with the gerunds, whether animate or inanimate, is, except for this one example,

[1] Cf. Jespersen, *Essentials of English Grammar*, p. 322.
[2] Cf. Curme *Syntax*, pp. 485 ff., and Jespersen, op. cit. p. 324.
[3] Cf. below Bc, p. 85, cf. also Participle Ba & b, pp. 90—91.

in the accusative. The stylized colloquialism — if one may coin such a term — also makes the preference of the accusative form seem natural.

d) preceded by an adjective

The wealth of adjectives is characteristic of Virginia Woolf's style in general; their appearing with the gerunds is in harmony with the general trend:

> the quiet stitching of white cambric; a distant cheering; this aimless passing; that endless throwing away, our incessant unmethodical pacing; their quivering mackerel sparkling;

e) followed by a noun adjunct with a preposition *of*, which is, naturally, the most common preposition in this connection:

> the ticking of time's clock; the churning of innumerable wheels; etc.

There is only one example with another preposition:

> the sucking at pipes;

f) used as an adjunct to a predicative noun or adjective in sentences with what Zandvoort calls 'introductory', Curme 'anticipatory' and Jespersen 'preparatory' *it*.

This is a means to emphasize the adjective or noun in question. Although Virginia Woolf likes to find different ways of expressing emphasis and often uses *it* and *there* constructions to do so, there is only one example of this particular expression:

> It is dull walking along the high road;

II. functioning as a part of the sentence

a) subject

> Boasting begins. Rippling and questioning begin. This talking is undressing an old woman; it is the shattering and piecing together — this is the daily battle; there was a distant cheering; Then there is the being eviscerated —; There was the afternoon, walking. (The last sentence is also a typical example of Virginia Woolf's frequent use of ellipsis).

b) object

Compared with the corresponding verbal forms, there are relatively few examples:

> — — to batter down these walls, this protection, this begetting of children and living behind curtains and becoming daily more involved and committed, with books and pictures; I have heard the quiet stitching of white cambric going on and on on the knees of a woman; Time's fangs have ceased their devouring;

c) nominal predicative

> All is rippling, all is dancing, all is quickness and triumph; come into being; This is to my liking;

d) part of a prepositional adjunct

> — — laugh at me, in veerings with the wind; in spite of his impatiently protesting; Now I look at their changing no more; etc.

B. USED WITH THE SYNTACTIC PROPERTIES OF A VERB

a) qualified by an adverb or an adverbial phrase

> Nothing should be named lest by so doing we change it; Neville, delicately avoiding interference — —; a sponge slowly drinking water;

b) taking an object

> some miserable affair of keeping an appointment, of buying a hat; by applying the standards of the West, by using the violent language that is natural to him;

c) taking a subject of its own (cf. above A. I. c., p. 83)

> — — nor Jinny's pirouetting, all of a piece, limbs and body;

d) used in perfect tense

> without having signalled;

e) in the passive voice

> from being blown; far from being allowed;

C. VERBAL AND/OR SUBSTANTIVAL

a) as a part of a prepositional adjunct

> signposts at the cross-roads with one arm pointing 'To Elvedon'; They came descending, delicately declining, dropped down and sat silent on the tree, on the wall, with their bright eyes glancing; afraid of the door opening; looking at the people passing; listening to the world moving; etc.

b) as an object or adjunct to a number of verbs and verbal phrases. (Of this group *give up*, *cannot help*, *keep on*, *go on*, *stop*, *prevent* (*from*), *do with* have been used in the text.)

> they have given up calling for a self who does not come; they cannot help letting fall the things that — —; and stopped comparing; the story which he never stops telling himself; all so skilfully organized to prevent feeling alone; He is prevented by his incorrigible moodiness from going with them; This drop falling has nothing to do with losing my youth;

Of these verbs *keep on* and *go on* seem to have a special importance in contributing to rhythmical and symbolic effects. Expressions like *people go on passing*, *the door keeps on opening* are repeated in several variations and combinations. They help in giving the impression of a constant flow, symbolizing, so it seems to me, both the stream of consciousness and the streaming away of human life. The sentence: *The door opens, the door goes on opening*, occurs five times (pp. 75, 86, 101, 111, 125), i.e. at fairly regular intervals, very often combined with antithesis and parallelism (*doors will open and shut, will keep opening and shutting*), which are the weft and warp in the texture of the symbolic pattern of the novel. The verbs used to express all this continuous going on are almost exclusively dynamic, denoting movement and action themselves. Movement is thus added to movement.

> The leaves went on moving; Now I must go on waving. I must go on waving, till we turn the corner; But one cannot go on for ever cutting these ancient inscriptions; Strangers keep on coming; Shave shave, shave, I said. Go on shaving; how can I go lifting my foot perpetually to climb the stair?

The expressions of continuity and the descriptive passages of transitory sense-impressions form a significant combination, creating tension between the permanent, the wave-like going *and* returning — *the eternal renewal, the incessant rise and fall and fall and rise again* (p. 211), and the evanescent, the present moment which vanishes into the stream of time never to return as such, yet eternally present in the future. Bergson's d u r é e — Virginia Woolf was interested in Bergson — and, to allow oneself a fashionable point of comparison, Heidegger's u r s p r ü n g l i c h e Z e i t l i c h k e i t[1] come to mind in this connection. T. S. Eliot, in the opening lines of his *Four Quartets*, deals with the same image.[2]

c) with *like*

The language of *The Waves* is metaphorical, abounding in similes. The reader encounters *as if* and *like* on every page, sometimes in nearly every sentence of a page. In the gerundial constructions (*like swimmers just touching the ground*) verbs denoting movement and action are a prominent feature.

> *like* a cat returning, skaters rollicking, a torrent jumping, a mountain goat leaping, a dragon flying, a net descending, a log slipping, a net folding, hands closing, etc. (innumerable examples).

Auditory effects are more often combined than visual:

> like trees cracking, an old shell murmuring, the echo of voice laughing down; etc.

[1] Cf. *Sein und Zeit*, p. 329; cf. also Beda Allemann: *Hölderlin und Heidegger*, pp. 215 ff. on the problem of time.

[2] Cf. also Yrjö Luojola on the stream of time, one of the leitmotifs of V. A. Koskenniemi's poetry. Valvoja No. 3, 1959, pp. 88—97.

D. EITHER GERUND OR INFINITIVE USED

A comparison between the use of gerund and infinitive forms with verbs that can take either shows that Virginia Woolf here[1] prefers the infinitive, which underlines the studied informality of the language. In the only example of *begin* with the gerund (*Now the red boy begins firing at a pheasant*) repetition of the act seems to be implied. In the twelve examples with the infinitive there are no deviations from normal usage:

she begins to run; I begin to draw;

In most of them it is a question of a particular act, instinctive rather than deliberate:

> Only, when I have lain alone on the hard ground, watching you play your game, I begin to feel the wish to be singled out; Now begins to rise in me the familiar rhythm; Cold water begins to run;

Against the one case of *cease* with a substantival gerund (*Time's fangs have ceased their devouring*), there are two sentences with the infinitive. *Continue* only appears with the infinitive, *hate* and *like* only with gerunds, *love* once with gerund (*They loved riding*), in three sentences with the infinitive:

> I love to hear the gong roar; I love punctually at ten to come into my room; I love to slip the virtue and severity;

There the distinction between a general and a particular occasion has been sustained.

PRESENT PARTICIPLE

By far the greatest number of the ing-forms in *The Waves* are present participles. Stylistically they are of special impor-

[1] It is interesting to note that Marjatta Salo in her pro-gradu work on the use of the gerund in some of Virginia Woolf's earlier novels finds (p. 26 and 165) the gerund overwhelmingly dominant with *begin*. The variety at the author's disposal in *The Waves* is so great that there is no need to force a use of an ing-form, if it does not come effortlessly.

tance in their role of forming abridged clauses, which are yet another factor in giving the writing an impressionistic stamp.

A. USED WITH NOUNS

a) an attribute *before* the noun

There are over two hundred examples, of which over a hundred denote movement, over thirty visual impressions, the rest conveying other sense impressions. *Scrolloping*, in *some scrolloping tomb* is obviously a neologism, a graphic one too, formed from the substantive *scroll*. The OED does not know of *scrollop*. *Obliterating satisfaction* in *my moment of obliterating satisfaction* points, like the use of *devastating*, in *this devastating sense of grey ashes in a burnt grate; his devastating presence* to Virginia Woolf's fondness of hyperbolic language as an effective means in giving expression to the highly-strung quality of the artistic mind, to "a fanatical existence" (p. 79). Similarly, the other intensifying figures, repetitive use, heaping adjectives on top of each other, and climax, give the impression of breathless tempo and expectation: the truth is quite close at hand if only one could grasp it. Words are the magic vehicle of transportation towards it:

> This changing, this feeling garment of flesh; these dazzling, these dancing apparitions; the changing travelling lights; in our sleeping, eating, breathing, so animal, so spiritual and tumultuous lives;

b) *after* the noun

1. predicative and semi-predicative

> the flight of doves descending; multitudes of people suffering; the usual sounds of tradesmen calling; I find myself falling, fluttering, descending, and perching upon some curious gargoyle; Neville, scissor-cutting, exact;

There is variation in the hyphenation of the numerous compounds, adding to nuances of meaning:

> the meadows primeval looking; (but: sensual-looking gentry); the tree was Byron's tree, lachrymose, down-

showering, lamenting; flowers, green veined and quivering; (but: shell-veined)

2. attributive (together with an accompanying object or adjunct)

> the shadows of men passing at the end of the street and women fighting; there is a white house lying among the trees; the green surface flickering and flaming in red and yellow fibres; the horses going up to the fields, and the horses returning; the rooks rising and falling, and catching the elm-trees in their net; we have proved, sitting eating, sitting talking, that we — —; this drop falling is time tapering to a point; etc. (innumerable examples).

B. WITH CERTAIN VERBS

a) the accusative with present participle or infinitive, after *hear, feel, see, watch* (and other verbs of sense-perception)

As is natural in a text where sense-perceptions are made the starting-point for the mind's journey towards a 'total vision', the examples here are numerous. The ratio between participles and infinitives is roughly two to one, with the participles dominant. The durative element is accentuated:

> If I look back over that bald head, I can see silence already closing and the shadows of clouds chasing each other; Blundering, but fervid, I see myself buzzing round flowers, humming down scarlet cups, making blue funnels resound with my prodigious booming.

There are numerous examples of the effective use to which Virginia Woolf puts the ing-forms, mixing, as in the last sentences, participles and gerunds. Further examples of participles and infinitives, with a durative and repetitive element in the former and that of an objective statement of fact in the latter, are given in the following:

> you see behind me the door *opening* and people *passing;* (cf. I have seen the door *open* and *shut* twenty times already.

> I have seen the lady *powder* her nose three times in the midst of an absorbing conversation; you see me *take* my napkin and *unfold* it; you see me *pour* myself out a glass of wine;) As I drop asleep at night it strikes me sometimes with a bang that I shall never see savages in Tahiti *spearing* fish by the light of a blazing cresset, or a lion *spring* in the jungle, or a naked man *eating* raw flesh; I feel come over me the sense of the earth under me, and my roots going down and down till they wrap themselves round some hardness at the centre.

Sudden action expressed by the use of the infinitive, durative, descriptive implication by the participle, is a rule observed in the previous examples. With *hear* the nuances are not quite as clear as with *see* and *feel:*

> We hear them *crying* with sharp, stag-like barks, 'Open, open'. We hear the beech trees and the birch trees *raise* their branches — —;

b) the accusative with present participle (without the alternative of infinitive)

Keep, leave, set appear in the text. Compared to *keep on* with gerund, the participle construction is rare:

> Things kept popping into my head; the bouquet which Lady Hampton . . . keeps smelling; beauty is once more set flowing; It leaves me . . . here in the passages rather shivering; He will leave my letters lying about; I am left standing; (But: I am left alone *to find* an answer; Percival, by his death . . . has left me *to undergo* this humiliation;)

Infinitives in the previous have, conforming to the grammatical rule, been used to denote purpose or result. In the phrases *to go blackberrying, cricketing, footballing,* which occur in the text, the ing-form is a participle, with the ingressive aspect dominant, as it so often is in *The Waves,* adding to the dynamic character of the language.

C. AS A NOUN

The examples are few, mostly appearing in elliptical sentences, one of which (p. 175) may be quoted as an example of Virginia Woolf's tendency to condense to a point of unintelligibility.

> Now through this transparency became visible those wondrous pastures, at first so moon-white, radiant, where no foot has been; meadows of the rose, the crocus, of the rock and the snake too; of the spotted and swart; *the embarrassing the binding and tripping up.*

D. FORMING AN ABRIDGED CLAUSE

I. an equivalent to an Adverbial Clause[1] used without a conjunction.

Examples with manner and cause implied are by far the most numerous:

> He is somewhat to be pitied, breasting the world with half-finished phrases, having lost his ticket; And being rash, and much more courageous than you are, I do not temper my beauty with meanness; but being flimsy, being floppy, wearing grey trousers, they will only succeed in making themselves ridiculous; As it is, finding sequences everywhere, I cannot bear the pressure of solitude; Being naturally truthful, he did not see the point of these exaggerations; Feeling this painfully, I invited him to dinner with ardour; speaking in the gruff voice of deep emotion, fiercely, tenderly, he has told us — —; Swaying and opening programmes, we settle down; or acquiesce, as Bernard acquiesces, telling stories; etc.

II. used in a Free Adjunct (practically equivalent to a co-ordinate clause), so termed if there is a clear break between the participle construction and the rest of the sentence.

a) with or without a conjunction

The repeated use of present participles in Free Adjuncts contrib-

[1] Termed by Curme (op.cit. p. 177) 'the predicate appositive participial construction'.

utes to giving the language of *The Waves* a stylized stamp, and is yet another important factor in the formation of its rhythm, especially as repetition is often combined with it. Their shifting place in the sentence also adds to the impression of an advancing and receding movement:

> I will walk along this grass path with strong, even strides, now swerving to avoid the puddle, now leaping lightly to a clump; Jinny rides like a gull on the wave, dealing her looks adroitly here and there, saying this, saying that, with truth; Rippling small, rippling grey, innumerable waves spread beneath us; Humming vaguely, skimming widely, it is settled now on the carnation; And then tiring of pursuit and flight, lovelily they came descending, delicately declining —; Meeting and parting, we assemble different forms —; Then how lovely the smoke of my phrase is, rising and falling, flaunting and falling, upon red lobsters and yellow fruit, wreathing them into one beauty; Think of omnibuses, red and yellow, stopping and starting, punctually in order; The wild plover cried in the marshes, evading, circling, and crying further off in loneliness; Pouring down the walls of my mind, running together, the day falls copious, resplendent; We have proved, sitting eating, sitting talking, that we can add to the treasury of moments; etc. (innumerable examples)

Besides being combined with varieties of repetition and parallelism, the Free Adjunct construction has been effectively combined with climax in a passage consisting of repeated questions:

> What forces, he asks, staring at the gas-fire with his shoulders hunched up more hugely than we know them (he is in his shirt-sleeves remember), have brought me to this? What vast forces? he thinks, getting into the stride of his majestic phrases as he looks over his shoulder at the window. What vast forces of good and evil have brought me here? he asks — —;

b) Absolute Participle Construction, where the participle is preceded by a noun or a pronoun functioning as its subject[1]

[1] Curme calls this 'the nominative absolute construction' (op. cit. p. 153).

> he burrowing like some vast cocoon meanwhile; I leaning slightly upon Jinny;

This group also contains a certain type of *with*-constructions very common in *The Waves:*

> I am stretched, among these long lights, these long waves, these endless paths, with people pursuing, pursuing; We must walk in order, not shuffling our feet, not lagging, with Louis going first to lead us; — — as he blunders off crushing the grasses, with the small fry trotting subservient after him; Sealed and blind, with earth stopping my ears — —; I sit on my gilt chair, with my frock billowing round me like a flower; I enter a lamp-lit room with chairs, into one of which I sink, much admired, my dress billowing round me; I sit, with my dress like a veil billowing round me on the gilt chair;

In the last three sentences similar constructions, imagery, vocabulary, and forms recur at regular intervals (pp. 33, 46, 100). This is, as has been stressed above, a characteristic feature of *The Waves*. Not only does it strengthen the rhythmic beat but also helps hammer the telling detail into the reader's mind. The different characters are largely created in this manner, through recurrent imagery. The circumstances and the vocabulary describing them are repeatedly the same, working like a fanfare of drums to open the road for the personality to enter. *Rippling, dancing, billowing* and Jinny appear inseparably connected. The Absolute Participle construction by its nature greatly adds to the vividness of style, making the sentences loose and flexible. The loosest type, the unrelated participle construction where the present participle does not refer to any particular word in the sentence that can be considered its subject, only appears in one example:

> The youth in the corner, judging from the nervous way in which he puts his hand from time to time to the back of his head, is from the country.

E. EXPANDED FORMS

Expanded forms can effectively be made to serve several purposes in descriptive and emotional contexts. Besides implying aspects concerning time, they can convey nuances of feeling. Where the static simple form expresses a fact objectively, unemotionally, the expanded form may convey satisfaction, happy or unhappy anticipation, praise or indignation, censure, displeasure or pleasure, etc., as the case may be. With continuity of action as their basic aspect, it is only natural that Virginia Woolf should have used them in abundance, as usual connected with other stylistic aspects.

> Now I am getting the hang of it. Now I am getting this beat into my brain (the rhythm is the main thing in writing) Now without pausing I will begin, on the very lilt of the stroke — —.

In the foregoing passage, pleasant expectation and an unfolding action which culminates in 'I will' of the last sentence, can be seen as implied. The purely durative element is reflected in the following passage, the liveliness of description becoming at the same time greatly enhanced:

> They are listening to the gramophone; they are eating fruit out of paper bags. They are tossing the skins of bananas, which then slink eel-like, into the river.

Transitoriness is implied in:

> — — all the drops are sparkling, trembling, as if the garden were a splintered mosaic, vanishing, twinkling;

A certain leisureliness:

> You have been reading Byron. You have been marking the passages that seem to approve of your own character.

Informality of expression:

> He must be passing some shop; Somebody must be seeing him now.

Simultaneity:

> And while you gesticulate, with your cloak, your cane, I am trying to expose a secret told to nobody yet; I am asking you (as I stand with my back to you) to take my life in your hands — —;

Hyberbole gets its due also in this connection:

> I am for ever sleeping and waking; We are forever mixing ourselves with unknown quantities;

An ingressive element is often implied and the descriptive force increased:

> The door is opening and shutting. People are arriving; Now, too, the time is coming when we shall leave school and wear long skirts. Life is beginning.

Anticipation and pleasure were implied in the previous; an iterative aspect is obvious in the following sentence:

> They are always forming into fours and marching in troops;

Displeasure is an element in the following quotation, said by Neville, the intellectual, about Percival, the athlete:

> He is thinking of nothing but the match.

Certainty of fulfilment is expressed with 'going to':

> It is going to be a brilliant sketch which, she must think, was written without a pause, without an erasure.

Futurity with certain nuances, intention, plan, near future, can also be found in the following examples:

> This is the place to which he is coming; »Percival is going», said Neville. »We sit here — —; Miss Curry is taking us for a brisk walk, while Miss Hudson sits at her desk settling her accounts.

With a conscious artist like Virginia Woolf, an abundance of ing-forms, such as there is in *The Waves*, is not just a rather irritating stylistic trick, but part and parcel of the *significant*

form. The decisive factors in the novel are self-evidently its rhythmic and symbolic aspects; everything seems to have been subjected to them. Life, as Virginia Woolf sees it, is not a straightforward story. For her it is movement, fury:

> Great clouds always changing, and movement, something sulphurous and sinister, bowled up. helter-skelter, towering, trailing, broken off, lost, and I forgotten, minute, in a ditch. Of story, of design, I do not see a trace then.

Virginia Woolf, it seems, attempts to combine three important functions in *The Waves:* within the framework of a novel to tackle metaphysical and ontological problems in a poet's visionary manner. It is an ambitious task, through its very nature doomed to failure. She is, like Neville, lashing her frenzy higher and higher, with similar results: deep in her innermost being she knows that the quest is hopeless, and the means inadequate: words are elusive, saturated with meanings as they are, and the truth they try to imprison is too many-sided. The nervous speed and rush in *The Waves*, the lilt and the billowing of the rhythm, are, however, graphically transferred to the reader's consciousness. The ing-forms play a decisive part in this. There is hardly another work of art in English where they have been used in as varied, effective and illustrative manner, their possibilities having been taken advantage of to the full.

Irma Rantavaara

FREMDSPRACHLICHES BEI WASSILIJ TREDJAKOWSKIJ

Die russische Sprache des 18.Jhs ist bis heute nur wenig auf Fremdgut untersucht worden. In ihrer Untersuchung "Die Bereicherung des russischen Wortschatzes im XVIII. Jahrhundert", Wien 1956, gibt Gerta Hüttl-Worth zwar eine Übersicht der fremdsprachlichen Neologismen dieser Zeit. Sie fusst

aber hauptsächlich auf den Schriften Karamsins und zieht diejenigen der übrigen Schriftsteller des 18.Jahrhunderts nur vergleichweise und in Auswahl heran. Eine eingehende Untersuchung der Sprache Tredjakowskijs stand daher noch aus.

Im Folgenden wird der Versuch gemacht, die Sprache Tredjakowskijs und zwar diejenige seiner ersten Übersetzung aus dem Französischen des Romans "Ězda v ostrov ljubvi" (Abbé Tallemants "Voyage de l'Isle d'amour") auf Fremdgut zu überprüfen.

Tredjakowskij war einer der ersten Russen, die Frankreich besuchten und sicher der Erste unter ihnen, der von einer wahren Begeisterung für französisches Leben und Wesen ergriffen wurde. Zwar waren schon vor ihm im Jahre 1717 drei Zöglinge der Moskauer Slawonisch-Griechisch-Lateinischen Akademie, I. S. Gordeckij, T. P. Postnikov und I. I. Kargopol'skij nach Paris auf Studien geschickt worden. Nach ihrer Heimkehr liessen sie sich aber in Moskau als Übersetzer von Kanzleischriften ruhig nieder. Man weiss nicht, ob sie je einmal jemandem von Frankreich und Paris etwas erzählt hatten. Wahrscheinlich fehlte ihnen die Begeisterung dazu. Dagegen träumte Tredjakowskij schon früh von Paris und Frankreich.[1]

Im Jahre 1703 in Astrachan' geboren, genass Tredjakowskij bekanntlich Schulunterricht bei den Jesuiten, die sich kurz vorher in dieser Stadt niedergelassen hatten. Vielleicht von ihnen unterstützt entlief er im Jahre 1723 seinen Eltern, die ihn verheiraten wollten, um aus ihm einen Geistlichen zu machen, wie der Vater und der Grossvater es gewesen waren. Im gleichen Jahre kam er nach Moskau in die Akademie, studierte aber nur ein paar Jahre dort wobei er sich im Verfassen lateinischer Verse u.a. übte. Dann gelang es ihm, im Jahre 1726 nach Holland zu kommen. Wie dies praktisch geschah

[1] Petr Pekarskij, Istorija Imp. Akademii Nauk v Peterburgě. Tom 2. St. Peterburg 1873. S. 7. "Nyně v okončanii 1727 goda, pribyl ja, po vsegdašnemu moemu želaniju, v Pariž . . ." schreibt Tredjakowskij.

hat Tredj. uns nicht erzählt. Er sagt nur in einer seiner Bittschriften, dass es ihm ganz unerwartet gelungen war eine Reise nach Amsterdam zu unternehmen.[1] In diesem Drang nach dem Auslande sehen wir etwas für den Zeitgeist Charakteristisches. So zieht der junge Matrose Wassilij Koriotskij nach den Ländern "jenseits des Meeres" der zeitgenössischen Erzählung gemäss. So verlässt auch im Schauspiel "Indrik i Melenda" der junge Held seine Braut um seine Bildung im Ausland zu vervollkomnen, da dies damals Mode war. Auch wundert es uns nicht, dass eben Holland die erste Etappe auf dem Wege Tredjakowskijs nach Frankreich wurde. Von einem Zeitgenossen wird Holland in den Erinnerungen "Les Amusemens de la Hollande". La Haye 1739. S. 54—55, folgendermassen beschrieben: "Figurez-vous, que les Gens de Condition vivent à la Haye à peu près comme on vit à Paris: premièrement il n'en est point à qui la Langue Françoise ne soit très familière . . . leur Table délicate & presque toujours servie dans le gout François est ouverte même à tout Étranger qui figure en homme d'honneur; des Plaisirs variés et les Amusemens les plus recherchés s'y succèdent tour à tour, comme le Jeu, la Danse, la Musique, les Conversations sérieuses et badines s'y trouvent pour ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser dans ce genre. Une Troupe nombreuse de très bons comédiens François & Italiens s'y soutient mieux qu'en aucune ville de France, Paris excepté". Die letzten Worte enthalten einen unzweideutigen Hinweis auf die Quelle und das Zentrum der zeitgenössischen Kultur, von wo aus auch Hollands höhere Gesellschaftsschichten beeinflusst waren. Paris übte auf die Gemüter einen unwiderstehlichen Reiz aus. So beschreibt denn auch der Verfasser der "Amusemens" im Folgenden einen holländischen Jüngling, der nach Paris zieht, um dort sein Glück zu machen. Unter diesen Verhältnissen konnte Tredjakowskij während seines Aufent-

[1] P. Pekarskij, Istorija Akademii Nauk.t. 2, St. Peterburg 1873 S. 3—5.

halts bei dem russischen Gesandten in Holland, dem Grafen I. G. Golowin, nicht nur die französische Sprache leicht erlernen, sondern sich auch mit französischem Wesen vertraut machen. Er unterlag auch dem Drang nach Paris zu ziehen, und begab sich nach einem knappen Jahre, zu Fuss, — da ihm das Geld zu einer Reise im Postwagen fehlte — nach dem ersehnten Paris.

Tredjakowskij hat sich drei Jahre in Paris aufgehalten. Er hat sicher in akademisch gebildeten Kreisen und in den literarischen Salons verkehrt. Übrigens brachte er auch ein Diplom aus der Sorbonne heim. Er war damals bezaubert von dem mondänen Paris der galanten und geistreichen Welt der Salons, wo von französischen "abbés" verfasste allegorisch-pastorale Romane florierten. Seine erste Lesefrucht wurde denn auch die Übersetzung von Abbé Tallemants "Voyage de l'Isle d'amour ou la clef des coeurs", die er während eines Aufenthalts in Holland auf dem Heimweg nach Russland vollendete. Der Herausgeber des "Voyage" sagt in seiner Vorrede "Le Voyage de l'Isle d'amour" est un roman allégorique dans le genre pastoral, recommandable par sa fraîcheur et sa délicatesse, C'est une description du royaume de Vénus et de toute la Cour de Cythère".[1] Es ist tatsächlich ein kleiner Briefroman, eine zierlich ausgeformte allegorische Geschichte der Liebesfreuden, des Liebesleids und der Enttäuschung eines sehr jungen Mannes, die vielleicht mit den Leiden des viel späteren Werthers einigermassen verglichen werden könnte. Eben die Frische des jugendlichen Gefühls mag Tredjakowskij besonders angesprochen haben. Der Geist dieses Briefromans stand natürlicherweise in schroffem Gegensatz zum sittsamen Leben des russischen Domostrojs, welches in Russland noch Anfang des 18.Jhs das alleinvorherrschende gesellschaftliche Ideal war. Der Begriff der galanten Liebe konnte kirchenslavisch eigentlich auch gar nicht ausgedrückt werden. Deshalb sah sich

[1] Voyages imaginaires t. 26, Amsterdam 1788.S. XII.

Tredjakowskij gezwungen, eine gewissermassen ganz neue Sprache zu erschaffen, um "das Buch der süssen Liebe" auf russischen Boden verpflanzen zu können. Es interessiert uns im Folgenden festzustellen inwiefern Tredjakowskij bei dieser Übersetzung dem Einfluss des Französischen unterlag. Unter dem bunten Fremdgut, aus dem Polnischen entlehnten und aus dem Kirchenslavischen ererbten Wörtern und Redewendungen, finden wir einen ganz bestimmten Unterstrom von französischem Einfluss. Es sind dies nicht so viel einzelne Lehnwörter als Wortübersetzungen, Bedeutungswandel bei schon früher ererbten Wörtern und französische Phraseologie. Hie und da werden wir dabei gelegentlich auch Entlehnung aus dem Deutschen festlegen müssen. Im Folgenden wird als Grundlage der Untersuchung der Text der "Ězda v ostrov ljubvi" Moskva 1834 und des "Voyage de l'Isle d'amour", Voyages imaginaires t. 26, Amsterdam 1788, S. 235—306, herangezogen.

"MOTS SAVANTS", DIE BEI TREDJAKOWSKIJ MIT DEM FRANZÖSISCHEN ÜBEREINSTIMMENDE BEDEUTUNG ERHALTEN

Dies sind lateinische Lehnwörter, die schon im 17.Jh. durch Vermittlung des Polnischen und Ukrainischen nach Russland gelangten. Unter Einfluss der französischen Vorlage werden sie in der "Ězda" in einer anderen Bedeutung als früher verwendet. Es sind dies:

natura — nature. "I možno skazat', čto sama tam, pokoitsja s veščami natura, daja vsěm pokoi" (Ězda S. 22) — "L'on diroit, que la nature s'y repose elle-même donnant du repos". (Voy. S. 237). "Sama natura onym lis'ja ukrasila" (Ězda S. 91) — "La nature elle-même a tissu les feuillages (Voy. S. 270). *Natura* war im Russischen vor Tredjakowskij nur in der Bedeutung "naturell" allgemein gebräuchlich, so z.B. "A moskovskich ljudej natura ne bogobojazlivaja" (Kotošichin "O

Rossii, St. Peterburg 1859 S. 17 Kap. I: 19). Zwar bringt" Leksikon trejazyčnyj (Moskva 1704) für "*natura*" die Erklärung *priroda, potentia* und "*potentia rei innata*". In dem "Leksikon vokabulam novym po alfavitu (Sbornik ORJAS t. LXXXVIII: 2, St. Peterburg 1910, S. 374) finden wir: "natura-priroda, estestvo". *Estestvo* ist bekanntlich das ererbte kirchenslavische Wort. So finden wir z.B. in der kirchenslavischen Bibel (Biblia, Sanktpeterburg 1824) Kor. I: 11. 14: Samoe estestvo učit vy". *Estestvo* wird in der neuen russischen Bibelübersetzung um die Mitte des 19.Jhs. durch *priroda* ersetzt. Demgemäss bringt auch "Slovar'cerkovnoslavjanskago i Russkago jazyka St. Peterburg 1847 S. 487 Folgendes: "*priroda* = vselennaja i vse nachodjaščeesja v nej". *Priroda* wird auch von dem Zeitgenossen Tredjakowskijs, Sumarokov (und nicht natura) abwechselnd mit *estestvo* schon gebraucht, z.B. "Premenoj estestvo igraet... Vozzri na krasoty prirody" (A. Sumarokov Stichotvorenija, Leningrad 1953, S. 82). Der Gebrauch von *natura* bei Tredj. beruht wahrscheinlich auf dem Einfluss Tallemants. Lomonosov gebraucht etwas später "*natura*" in einer Ode [1]. Später kommt sowohl *natura* als auch *priroda* bei Fonvizin vor: "Esliby natura oprědelila nas lošad'mi ili volami" (Basni Golberga. Fonvizin Sočin. 1888 S. 241)[2] und "Priroda vosprinimala krasotu pervyja svoeja junosti (Nach K. Petrov, Slovar'k sočinenijam i perevodam D. I. Fonvizina. St. Peterburg 1904 S. 402). Später wird *natura* vom Karamsin in diesem Sinn gebraucht "Napomniv mne pervobytnuju dikost' vsej natury" (Russkaja Proza XVIII-go veka t. 2. S. 336). Schon aber Anfang des 19.Jhs. verpönt Šiškov *natura* als Beispiel eines verschrobenen Ausdrucks, den er zitiert: "Smotret' na roskoši preizobilujuščej natury" (Šiškov, Sobranie

[1] Oda na den'tezoimenitstva... Petra Fedoroviča (M. V. Lomonosov Polnoe sobranie sočinenij tom 8 Moskva—Leningrad 1959. S. 103 "Natura stavit obščij pir").

[2] K. Petrov, Slovar'k sočinenijam i perev. D. J. Fon-Vizina. S. Peterburg 1904 S. 219.

soèinenij t. 2. St. Peterburg 1835 S. 53). *Priroda* im Sinn von Alekseevs "Vselennaja i vse nachodjaščeesja v nej" verdrängt also um 1847 *natura*, das zuerst von Tredjakowskij als Neologismus unter französischem Einfluss eingeführt wurde. Später wird *natura* nur im humoristischen Sinn gebraucht, so z.B. "Dremlet vsja natura . . . Spit Estramadura" (K. Prutkov. Nach Slovar' sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka tom 7. Moskva—Leningrad 1958, S. 593).

Persona im Sinne "Frauenzimmer", neben *osoba*, wird von Tredjakowskij auch als Erstem in der Ězda in diesem Sinn gebraucht "Mně nadležalo vidět'knjaginju nadeždu, kotoraja est'vesma prekrasnaja persona" (Ězda S. 42) — "Je fus ensuite voir la princesse Espérance, qui est une aimable personne (Voy. S. 246). "Ibo sie vesma trudno, čtoby žit's dvěmja personami v odnoj sojuznosti" (Ězda S 144). — "C'est une chose assez difficile de demeurer en Intelligence avec deux personnes" (Voy. 295). *Persona*, entlehnt aus dem Lateinischen über das Polnische, war früher nur in der Bedeutung "vornehme Person" bekannt. In dieser Bedeutung datiert Vasmer, Etym. Wtb *persona* schon mit dem Jahre 1388 als im Westrussischen vorkommend. Auch Ogienko führt aus dem 17.Jh. einen gleichartigen Beleg an (Russkij Filologičeskij Věstnik Bd. 66 S. 365). Dieselbe Bedeutung haben auch die von Smirnov[1] S. 224 angeführten Belege für *persona, parsuna*. Die Entwicklung von *persona*-vornehme Person (wie auch in der Kartoteka drevnerussk. jazyka) geht durch die Bedeutung *persona* = *čelověk* unter französischem Einfluss in persona- Frauenzimmer über. Jean Heym, Dictionnaire françois et russe Moskva 1809, hat für *personne* "*osoba*", "*lice*", "*ipostas*'". Der von Tredjakowskij eingeführte Neologismus dürfte also Anfang des 19. Jhs. verschwunden sein. Mitte des 18.Jhs kommt aber in der handschriftlichen Überlieferung von Priključenija Princa Odol'fa

[1] N. Smirnov, Zapadnoe vlijanie na russkij jazyk v Petrovskuju èpochu Sbornik ORJAS 1910 LXXXVIII).

Lappadokijskago *persona* im Sinn Frauenzimmer vor "Takie prekrasnye slova, kotorye proizošli ot takoj prekrasnoj *persony* menja vesma obradovali" (Samml. Undol'skijs in der Leninbibliothek, Moskau Nr 912). In einer handschriftlichen Übersetzung der "L'Éducation des filles" von Fénélon aus dem Jahre 1754 im Besitz der Universitätsbibliothek Helsinki) habe ich für *jeune personne-ženska persona* gefunden. In der Bedeutung Frauenzimmer scheint also *persona* im 18.Jh. auch in anderen Übersetzungen, wenn auch später als bei Tredjakowskij, gebräuchlich gewesen zu sein.

fizionomija: "Lice ona imĕet veseloe i vsju fizionomiju svĕtluju i prijatnuju" (Ězda S. 42) — "Elle a le visage riant et la physiognomie douce et engageante (Voy. S. 247). *Fizionomija* ist eine Entlehnung aus dem Lateinischen über das Polnische, die Tredjakowskij für das damals noch nicht wie heute sowohl im Französischen als auch im Russischen im pejorativen Sinn gebrauchte »physionomie-fizionomija» einsetzt. Der Slovar' Trejazyčnyj kennt *fizionomija* noch nicht. Auch bei Volčkov, Francuzskorusskij slovar' St. Peterburg 1785, kommt es nicht vor und auch nicht in dem Slovar' Akademii Nauk, St. Peterburg 1792. Der Neologismus Tr:.s, der unter Einfluss der damaligen französischen Sprache entstand, scheint sich doch irgendwie im 18.Jh. eingebürgert zu haben. Von Šiškov, also am Anfang des 19.Jhs., wird *fizionomija* im lächerlichen Sinn gebraucht und verpönt. Anstatt zu sagen, meint er: "žalkaja staruška, u kotoroj na lice bylo napisano nedouměnie i gorest", sagt man, mit einem ungeschickten Ausdruck "trogatel'nyj predmet sostradanija, kotorogo unylo zadumčivaja fizionomija označala ipochondriju."

LEHNWÖRTER AUS DEM FRANZÖSISCHEN

Reine Wortentlehnungen sind nur in geringer Zahl vorhanden: *ol'ety, rozy, tjulipy, žesminy, psiše, stil'* aus dem Französischen und *koncert* aus dem Deutschen. Aus dem Italienischen stammt noch *artel'*. Vgl. Vasmer Et. Wtb. S. 26.

»rozy, tjulipy žesminy, blagovonnost' ispuskajut, ol'ety takže i kriny (Ězda 22) — "Le jasmin, les oeuillets, les roses et les lys étalent à l'envie leur beautés nom-pareilles" (Voy. 238)

ol'ety — œuillet steht ganz vereinzelt da bei Tredjakowskij. Leksikon trejazyčnyj kennt das Wort nicht. Auch ist es von anderen Schriftstellern meines Wissens nicht gebraucht worden. Ivan Soč, Novyj leksikon-Nouveau dictionnaire françois, italien, allemand, latin et russe, Moskva 1787 S. 245 hat für *oeuillet gvozdika*. So auch Sergej Volčkov, Francuzskij leksikon. St. Peterburg 1787 und auch Jean Heym, Dictionnaire françois et russe, Moskva 1809. Tredjakowskijs Neologismus hat sich also nicht eingebürgert.

tjulipy — tulipes wird ebenfalls ausser Tredjakowskij m.W. in dieser Form nicht gebraucht. Volčkov und Heym haben anstatt dessen *tul'pan*, wahrscheinlich aus dem Deutschen entlehnt. So auch schon Leksikon St. Peterburg 1731.

žesminy — jasmins. Diese Form des Wortes steht bei Tredjakowskij auch ganz vereinzelt da für französisch "jasmin". Emile Littré Dictionnaire de la langue française Éd. Librairie Hachette tome 3 bringt aber Folgendes S. 175: Il y a des quatre sortes de j e s s a m i n s", weshalb man annehmen kann dass Tredjakowskij das Wort in der Form *jessamins* auch gekannt hat. Später konkurriert damit *žasmin* und bei Karamsin auch *jasmin*. Noch so spät wie am Anfang des 19.Jhs. bringt "Novyj i soveršennyj russkij sadovnik" t. I. St. Peterburg 1832 S. 6. "žesmin — smotri jasmin".

psiše — Psyché. "Kupidon pokoitsja s svoei ljubeznoi nazyvaemoi Psiše (Ězda 85) — La maison de campagne où Amour va voir Psiché (Voy. 267). *Psiše* steht vereinzelt bei Tredjakowskij, eben in dieser Form. Die Gottheit ist bekanntlich später "*Psicheja*" nach griechischem Muster genannt worden. Der Neologismus Tr.s hat sich also nicht eingebürgert.

stil' — style "Usladivšisja vesma . . . stilem korotkim (Vorrede S. 1). Ein erster Beleg des Wortes in dieser Form findet sich vereinzelt bei Dolgorukov 1703. Auch N. Smirnov, Zapadnoe vlijanie na russkij jazyk v Petrovskuju ėpochu Izv. Orjas

Bd 88 S. 282, bringt *stil'* und leitet dies Wort zwar aus dem Deutschen her "stil', ném. *stil* . . . stil' pis'ma i pročee" (Polnoe sobranie zakonov Bd V Nr 3845. Jahr 1719). Es ist wegen des *s* kaum möglich das Wort aus dem Deutschen herzuleiten, da es ja dann *štil'* lauten müsste. Belege mit *štil'* kommen dann auch vor z.B., Smirnov "radi svoego učtivago štilja" (Šturm, Architekt. voinsk. S. 17 und W. A. Christiani, Über das Eindringen der Fremdw. Berlin 1906. S. 22. *Stil'* dürfte also zu den von Tr. eingeführten Neologismen gehören. Es hat sich dann auch neben *štil'* eingebürgert. Siehe z.B. I. Ja. Pawlowskij, Russko-nemeckij slovar' Riga-Leipzig 1900, S. 1559 und 1754.

AUS DEM DEUTSCHEN

koncert — concert "My uslyšali koncert udivitelnoi (Ězda 25) — Nous entendîmes un concert admirable (Voy. 239). Der Form nach existiert *koncert* schon Anfang des 18.Jhs. aber nur in der Bedeutung "soglasie". So bringt z.B. Smirnov S. 161 "*Koncert* nem. soglasie": Ich Veličestva za blago razsudili . . . někotoryj koncert učinit'" (Polnoe sobranie zakonov t. V Nr 2919). Siehe auch Vasmer, Etymol. Wtb. S. 618, wo *koncert* in derselben Bedeutung vorgeführt wird. In der Bedeutung "musikalische Aufführung" dagegen wird *koncert* m.W. von Tredj. unter Einfluss der französischen Vorlage zum ersten Mal im Russischen gebraucht. Der Form nach ist es natürlich aus dem Deutschen übernommen worden, mit dem *z* aus *Konzert.*

AUS DEM ITALIENISCHEN

artel' — troupe "Sija mnogoljudnaja artěl', kotoraja za nei (*ženščinoj*) slěduet nachoditsja v prevelikom pri nei bezporjadkě (Ězda 86) — Cette grande troupe qui le suit (l'homme) est assez mal en ordre (267). Nach Vasmer Etym. Wtb. 26 Genossenschaft von Handwerkern, Arbeitern, aus ital. *artieri*

pl. von *artiere* Handwerker". Für "unwahrscheinlich" hält Vasmer die Herleitung von *artel'* aus dem turkotatarischen *ortak* Gesellschaft. Jedenfalls wird *artel'*, wie aus den Belegen hervorgeht, für *troupe* in der Ězda gebraucht. Also eben in dieser turkotatarischen Bedeutung. Dass *artel'* in der Bedeutung "Gesellschaft" im Russ. später gebraucht wurde, geht aus Ross. Cellarius Moskva 1771 S. 2 hervor.

WORTÜBERSETZUNGEN

Die Wortübersetzungen in der Ězda sind viel zahlreicher und eigentlich viel interessanter als die Wortentlehnungen. Wir führen folgende an:

bezpokojnost' bespokoistvo — inquiétude. "Nadležalo paki mně vozvratitsja spat' v bezpokoinost' (Ezda 35) — "Mais il fallut revenir coucher à l'inquiétude (Voy. 244); "Ja nečjustvoval nikakova bezpokoistva (Ězda 130) — Je n'en sentois aucune inquiétude (Voy. 288); "Vy vsě o bezpokoistvě dnes' eja izvěstny (Ězda 77) — "Vous êtes confidens de son inquiétude (Voy. 263). Im Leksikon Trejazyčnyj findet sich *bespokojstvo* nicht. Es ist also ein Neologismus von Tredj. Hat sich mit dem auch bei ihm öfters gebrauchten Suffix *-stvo* eingebürgert. Siehe Ross. Cellarius M. 1771. S. 385.

bezrazumna — déraisonnable. "Ja našol onuju tak merzsku i bezrazumnu" (Ězda 93) — "Je la trouvai si laide & si déraisonnable (Voy 271). Leks. Trej. hat Bl. 10 *bezrazsudnyj.* In dieser Form hat sich das Wort auch eingebürgert. So bringt Jean Heym, Dictionnaire françois et russe, Moskva 1809 S. 214" Déraisonnable — bezrazsudnyj, neuměrennyj. Der Neologismus hat sich also in Tredjakowskijs Formgebung nicht eingebürgert. Vielleicht kommt *bezrazymnyj* aus dem Polnischen, denn Thesaurus Polonolatinograecus Gregorii Cnapii, Cracow 1621, bringt S. 24 bezrozymny -irrationabilis.

beztěl'na — décharnée. "Pošol ja vidět' samuju revnivost'. kotoraja . . . vesma beztělna (Ězda 75) — "Je fus voir la Jalou-

sie, qui est fort laide et fort décharnée (Voy. 262). Im Sinne "mager" hat sich *beztělna* nicht eingebürgert. Kommt nur in der Ězda vor. Volčkov hat für *décharnée* den volkstümlichen Ausdruck "kosti . . . da koža. Heym bringt unter dem Verbum "Décharner" S. 195 "*izsušit', sdělat'čelověka suchim, lišit' dorodstva.* Der Neologismus verbleibt vereinzelt bei Tredj. Beztělnyj = unkörperlich (Ross. Cell S. 542) hat eine andere Bedeutung.

čerta — trait, Zug. Vsjakaja čerta lica eja byla soveršenno pravil'naja (Ezda 121) — Tous les traits de son visage étoient accomplis (Voy. 284). Hüttl-Worth. S. 216, erklärt *čerta* als *trait, Zug.*

Sie datiert das Wort frühestens 1751; es ist ihr in der Ězda nicht aufgefallen.

čjustvitel'nyj — sensible, sensé. 1. *sensible.* "Aminta nemogla nebyt'čjustvitelna vidja moe neščastie (Ezda 58) — Amynthe ne put se défendre d'être sensible à ce spectacle (Voy. 254) Slovar'Trej. hat nur *čustvennyj — sensibilis* (Bl. 163). Hüttl-Worth bringt S. 220 für *čjustvitel'nyj* einen Beleg aus Tredjakowskijs "O načalě' poėzii", was nun ein späterer Beleg ist (aus Tredj. Sobr. sočin. I. S. 191). So auch Cell. 1771. S. 591.

2. *sensé.* "Pristajuščich k zemli toi edin Bog ljubeznyi i umam čjuvstvivel'nym vsegda on poleznyi" (Ězda 27) - "En abordant à terre une belle déesse, et des esprits sensés la prudente maitresse,, . . . arrête les passans (Voy. 240). In dieser zweiten Bedeutung kommt *čjustvitel'nyj* nur in der Ězda vor, was früher nicht bemerkt worden ist. Für *čjustvitel'nyj*-sensible findet man spätere Belege z.B. Slovar' Ak.Nauk t. 6 S. 838, St. Peterburg 1793. Für *čjustvitel'nyj* in der Bedeutung "sensé" findet man dagegen keine späteren Belege.

donest' — rapporter. "Kogda jej dones ja vsju moju gistoriju" (Ězda 43) "Quand je lui eus conté mon histoire (Voy. 247) "A čtoby vam prjamo donest' kto to onoi byl (Ězda 128) — Pour vous expliquer ce que c'est (Voy. 287). *Donest'* ist wahrscheinlich eine Überzetzung von *rapporter*, obschon rapporter

im Texte von Tallemant nicht vorkommt. Sie kann sich etwas früher eingebürgert haben.

dragie — précieux "To plač'te moi oči, v gorkoi dnes' pečali, nevidět' vam Dragich Dnei, ibo vsè propali (Ezda 87) — "Pleurez, mes yeux, pleurez, couvrez-vous de tristesse, vous ne reverrez plus un tems si précieux" (Voy. 268). *Dragie* kommt in diesem Zusammenhang zuerst auf. Später wird *dragij* z.B. in der Übersetzung des Titels Molières "Les précieuses ridicules" "Dragie smějannye" gebraucht. Scheint ein Neologismus Tredjakowskijs in dieser Bedeutung zu sein.

glazoljubnost' — Liebäugeln ist von Hüttl-Worth, S. 93, als Neologismus Tredjakowskijs, der sich aber nicht eingebürgert hat, erklärt worden. Die Erklärung aus dem Deutschen scheint sehr plausibel.

korki dreves — l'écorce des arbres. "Na vsěch korkach dreves onych vyrězany plačevnyja gistorii mnogich ljubovnikov (Ězda 52) — "Toutes les écorces des arbres sont gravées & l'on y voit les pitoyables histoires de plusieurs amans (Voy. 252). *Korka* für "Baumrinde" — vielleicht unter Einfluss von "écorce" — scheint zuerst von Tredj. gebraucht worden zu sein. Später findet man *Corticeus = iz korki sdělan, von Rinden* (Cellarius 1746 S. 71 und 1768. S. 63). *Écorce* ist auch *korka* im Vocabulaire en trois langues du Noble Corps des Cadets, Saintpétersbourg 1786. Auch Nordstedt, Rossijskij s nemeckim i francuzskim perevodami slovar'sočinennyj . . . Ivanom Nordstedtom, St. Peterburg 1780—81 "l'écorce des arbres et des fruits". Heym (1809) hat aber für *écorce* u.a. auch wieder das alte russische Wort *kora.* Unter französischem Einfluss von "écorce" gebraucht, kommt *korka* also bis Ende des Jhs. im Russischen vor.

kraska — teint. "Ibo ona imèla . . . zrak vesma svěžii, *krasku* . . . (Ězda 24) — "De la bouche et du teint la charmante beauté" (Voy. 239). *Kraska* fig. "Farbe" wird von Hüttl-Worth S. 114 angeführt: "Pisatel'izobrazil živymi kraskami (Tr. Tilemachida xxiii), wobei sie sagt: "Wohl Bed. über-

tragung unter Einfluss von franz. c o u l e u r". *Kraska lica* in der Bedeutung "teint" ist ihr aber nicht aufgefallen. *Kraska* kommt in dieser Bedeutung in der Ězda und dann im Cellarius 1746 und 1768 unter "*rubor*" vor. In der Bedeutung "Gesichtsfarbe" ist *kraska* ein Neologismus von Tredj. Noch Volčkov hat (1787) *kraska v lice* neben *rumjanec*, bringt aber auch schon *cvět lica*, was jetzt gebräuchlich ist. Vgl. L. V. Ščerba i M. I. Matusevič, Russko-francuzskij slovar' Moskva 1955 S. 713 "cvet lica-teint". Tredjakowskijs Neologismus hat sich gegen Mitte des 19.Jhs. neben dem zu Ende desselben Jahrhunderts auftauchenden "cvět lica" erhalten. Anderswo übersetzt Tredjakowskij "un teint vif" mit "rumjanec". "Rumjanec igral na tom (lice) vesma živoj" (Ezda 121) "Elle avoit un teint vif (Voy. 284).

Krasoty — les Beautés. "Krasoty, prikrasy, prijazni i stati vse vměstě tam guljajut (Ězda 22) — Les Beautés, les Attraits, les Agrémens, les Graces s'y promènent (Voy. 288). Als Ausdruck für die Personifikation der Schönheit ist dies ein Neologismus. (Leks. Tr. hat nur "krasa-pulchretudinem Bl. 155). Es hat sich aber nicht eingebürgert, und Heym S. 62 bringt für *Beauté krasavica.*

ljubovnik — aman "Možnol' žit' ljubovniku čtob milu nevidet'?" (Ězda 81) — "Qu'on ne peut vivre aman sans voir ce que l'on aime" (Voy. 265). Dies ist eine Neuschöpfung von Tredj. Slovar' Trej. bringt Bl. 164/v nur *ljubimič' — amicus.* Für "adulter" hat Slovar' auf derselben Seite *ljuboděi.* Für den neuen Begriff des galanten Verliebten schuf Tredj. also einen Neologismus aus dem alten Stamm *ljub-*, von welchem übrigens auch das von ihm gebrauchte *ljublenie* abgeleitet wird, z.B. "Sei, čto ty vidiš'tak važna, nazvan ot vsěch Počtenie. Mat' ego est' l j u b o v' kažna, otec, samo l j u b l e n i e (Ězda 29) — "Celui que tu vois si sévère, est le Respect, fils de l'Amour. Il a l'estime pour sa mère" (Voy. 241). Ein zweites Beispiel für *ljubovnik* ist übrigens bei Tr. "PREDOSTOROŽNOST 'dragaja, ljubovnik bez nei nikogda ščastlivym sebja ne-

naidet (Ězda S. 30) — "La sage PRÉCAUTION; elle est d'un sage amant la compagne éternelle" (Voy. 241). Sieh auch Cell. 1746 S. 12 und Cell. 1768 S. 13 unter *amamo*. Später bringt der russische Cellarius, Moskau 1771 unter l j u b l j u (S. 288) *poljubovnik* — ein Buhler Liebhaber. Heym hat für "*amoureux*" *ljubovnik*. Der Neologismus hat sich also seit Tr. eingebürgert.

objazan — obligé. "Ja počjustvoval tak mnogo sebja byt' objazana ėtoj děvičě (Ězda 56) — "Je me sentis si obligé à cette fille" (254). Leksikon Trojezyčnyj bringt *objazan* gar nicht. Früher kommt *objazan* auch m.W. nicht vor, so dass Tredjakowskij wahrscheinlich *objazan* mit dem Dativ unter dem Einfluss des Voyage S. 254 gebraucht. Gewiss mag auch beachtet werden, dass gleichzeitig im Deutschen auch ein "*verbunden*" existierte. Hermann Paul, Deutsches Wtb. Halle/Saale 1921 führt einen Beleg aus Friedrich Ludwig Schröders (1744—1804) Schriften S. 584 an "ich mag nicht ohne Not verbunden sein" in der Bedeutung "verpflichtet". Ross Cell. M. 1771 S. 87 bringt *objazanie-die Verbindlichkeit*.

oplakuemoe moe sostojanie. "Togda ja . . . potščilsja vsjačeski umolit' žalost', ob'javljaja ei oplakuemoe moe sostojanie (Ězda 57) — »Je tâchoi d'émouvoir la Pitié, en lui faisant voir le déplorable état, où j'étois (Voy. 254). Zwei Wortübersetzungen liegen vor *oplakuemoe-déplorable*. — Sieh auch: comploro, deploro Cell. 1768 S. 252 oplakivat'- und *sostojanie — Zustand, état* (letzteres sieh: *sostojanie*). *Oplakuemoe* kommt im Slovar' Trejazyčn nicht vor. Bei Heym (1809) ist es durch *plačevnyj* ersetzt worden und durch *žalostnyj, žalkij*. Nur für *déplorer* hat Heym *oplakivat'*. Der Neologismus Tredj.s hat sich also nicht eingebürgert. Anderswo hat Tr. selbst schon auch *plačevnyj* gebraucht. "Na vsěch korkach dreves onych vyrězany p l a č e v n y j a gistorii mnogich ljubovnikov "(Ězda 52) — les pitoyables histoires de plusieurs amans". (Voy. 252).

osnovyvat' — se fonder: Ona osnovana byla na ljubvi (Ězda 153) — Elle étoit fondée sur l'amour (299). Fehlt früher als Verbum, weshalb es als Neologismus angesehen werden kann.

predprijat' — *entreprendre.* "A kto predpriemlet to, no vsegda v suetu; to v tom chvalno umeret' (Ezda 43) — "Et quand on l'entreprend en vain, il est beau de mourir dans un si beau dessein (Voy. 247). *Predprijat'* scheint sich eher an das Deutsche *vornehmen* als an *entreprendre* anzulehnen. Auch Hüttl-Worth knüpft das verwandte Wort *predprijatie* an das deutsche *Unternehmung* an (H.-W. S. 159). Urspriinglich nach Slovar' Trej. *praeceptio, praesumptio* Slovar 'Trejazyčnyj hat aber auch *predprijemlju* Bl. 27, so dass *predprijat'* im eigentlichen Sinne *praeaccipere* wenigstens aus dem Anfang des 18.Jhs. stammt. Auch Cell. 1746 S. 324 bringt predpriemlju- vornehmen.

Preprovoždat' — *passer-verbringen.* "Den' ja preprovoždal po piruškam" (Ėzda 120) — "Je passois le jour en festins" (Voy. 283). Ja tam preprovdil očjun' ščastlivo moi dni (Ėzda 63) — "J'y passois de fort heureux jours (Voy. 256). "My očjun' chudo noč' preprovodili" (Ėzda 31). *Preprovoždaju-transigo* hat schon Slovar' Trejazyčnyj Bl. 43/v, so dass dies Wort um 1700 verwendet wurde und vielleicht lateinische Kalke ist. Noch Volčkov hat für "passer le temps à se divertir" "Vremja preprovoždat' v zabavach". Später ist bekanntlich *preprovoždat'* durch *provodit'* ersetzt worden.

razrěšitsja — *se résoudre.* "Onaja nikogda ne odevaetsja v plat'e, potomu čto ona nemožet razrěšit'sja kotoroi by lučše nadět'ubor (Ėzda 163) — "Elle ne s'habille point pour ne résoudre pas quel habit elle veut mettre (Voy. 303); "Vesma razrěšivsja ottudu nikogda ne otoiti" (Ėzda 52) — Je résolu de n'en point partir" (Voy. 253). Sonst umschreibt Tredj *résoudre* mit "namerènie vosprijat": Prinudili menja naměrenie vosprijat' (Ėzda 26) "Me firent résoudre à passer dans cette île. (Voy 240). So tut auch Volčkov S. 332 ja naměrenie prinjal otsjuda ne vychodit'. In gewissen Fällen wird *razrěšitsja* noch jetzt passiv gebraucht: Russko-franc. slov. Moskva 1955.

sklonnost' — *penchant, inclination.* "I chotja ja vesma byl rad, čto ja čjustvoval v moem serdcě ešče někotoruju sklonnost' k ljubvi, odnako nechotěl sovsěm na tu popustit'sja (Ėzda 122) — "Je fus bien aise de sentir quelque penchant dans mon

coeur (Voy. 285): "Odnako bol'še ja sklonnosti iměl čtoby ich poterjat' oběich vměstě, neželi vybrav odnu drugoi predpočtit' (Ězda 165) — "Je me résolvois à les perdre toutes deux plutôt qu'à choisir (Voy. 304); "Vměstě s sklonnostiju prirodnoju, kotoruju ona ko mně iměla (Ězda 81) — "Mes larmes et mes prières, jointes à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi" (Voy. 265). Unbegaun sagt, dass *sklonnost'* zuerst bei Karamsin, also Ende des 18.Jhs. vorkäme (Le calque dans les langues slaves, Revue des Études slaves Bd. 12 S. 39). In der Ězda ist *sklonnost'* aber schon Anfang des 18.Jhs. belegt. Es ist ein Neologismus von Tredjakowskij, der sowohl für *penchant* als auch für *inclination* gebraucht wird. Später bringt auch Cellarius 1746 S. 202 "*sklonnosti ni k čemu ne imějuščij*' und Cellarius 1746 S. 326 "*prirodnaja sklonnost*'".

sladkij — *doux*. Wird besonders häufig in der Ězda wie auch überhaupt im 18.Jh. gebraucht. "Sija kniga est'sladkija ljubvi" (Vorrede zur Ězda S. 4); "Veličestvo sladko" (Ězda S. 24) — La douce majesté (Voy. 239) "Čistota, bogatoi ubor, snizchoditel'stvo, ugoždenie, děvič'i igry, vesel'e, i razgovory s l a d k i j a nikogda ne otlučajutsja ot sego města (Ězda 35) — La propreté, la magnificence, la complaisance, les petits jeux & la gaité ne bougent de ce lieu". (Voy. 243); črez svoi sladkoj usměch kazalis', čto oni nas prosili, daby nam slěďovat' za nimi" (Ězda S. 26). — "Par un doux souris sembloient nous inviter à les suivre (Voy. 239). — "O kol'mně tamo sladka veselija bylo". "(Ězda S. 64) — "Que je gouteois de doux plaisirs (Voy. 257); "Nevozmožno v světě žit' bez ljubvi sladkoi (Ězda 168) — "Il est bien mal aisé de vivre sans aimer" (Voy. 305) und mehrere andere Belege: "sladko ščebetanie" (Ězda 91), "primirenie s Irisoju tak našol byť sladko (Ězda 154); "Ach kol'est'sladko serdcu (Ězda 125); "Močnoi bogini ljubve sladost' tak est'mnoga (Ězda 125), u.m.d. Ohne Zweifel ist dieser reichliche Gebrauch von *sladkij* von dem im Französischen zu dieser Zeit oft gebräuchlichen *doux* beinflusst, obschon *sladkij* schon im Kirchenslavischen vorkommt.

Smjagčiti — *attendrir*, "Uvy! Aminta žestoka! Nemogul' ja

pri smerti vas moei smjagčiti?" (Ezda 53) — "Hélas, cruelle Amynte. Ne pourrois-je, à ma mort du moins vous attendrir?" (Voy. 252). Als selbständig kommt *smjagčiti* nur bei Tr. vor. Das Wtb. der Akademie (1789—92) bringt dann *smjagčit'* čej gněv" (Slovar AN t. 4. S. 452) So auch Ross. Cell. 1771. S. 335. Es ist als Lehnübersetzung anzusehen, und hat sich dann später nach dem Muster Tredjakowskijs eingebürgert.

sostojanie — état "No ne možno mně vas uvěrit', v sostojanii, v kotorom ja nyně nachožus', čto budul' ja dovoln'o imět' sily k opisaniju vam moego puti" (Ězda 17—18) — "Mais dans l'état où je suis, je ne sais si j'aurai assez de force pour vous faire une relation de mon voyage" (Voy. 235). — Sie vidja ŽALOST' privela onuju na to město, gdě ja byl, i pokazala ei sostojanie, v kotoroe ja prinuždeu byl pritti (Ězda 57—58) — "La Pitié la voyant attendrie à son récit, l'emmena, où j'étois et lui fit voir l'état, où elle m'avoit réduit." (Voy. 254), "Ja našolsja v sostojanii byt' pri moem razumě (Ězda 108.) — "Je me trouvai en état de me servir de ma raison'. (Voy. 278.) "V sem oplakuemom sostojanii pošol ja vidět' samuju REVNIVOST' (Ězda 75) "Dans ce malheureux état, je fus voir la Jalousie (Voy 262). "V sem sostojanii serdce moe nachodilos' črez mnogija dni (Ězda 130). Voy 288 (keine Entsprechung). "Daby nakonec vas svobodit' ot neterpelivnago bezpokoistva, v kotoroe vas privelo bez'izvěstie o moem sostojanii (Ězda 17) — "Je vous délivre enfin de l'inquiétude, où vous mets assurément l'incertitude de ma destinée (Voy. 235). Ross. Cellarius 1771 S. 449 bringt *sostojanie — Zustand.*

udivitel'nyj — admirable. Totčas my uslyšali koncert udivitel'noi (Ězda 25) — "Nous entendîmes un concert admirable (Voy. 239). Noch Heym bringt *udivitel'nyj* neben *preizrjadnyj, divnyj, čudnyj.* Ein zweites Beispiel bei Tredj. ist "městopoloženie est' udivitel'noe" (Ězda 145) — "La situation en est merveilleuse (Voy. 295). *Udivitel'nyj* hat sich bis Mitte des 18.Jhs. erhalten, denn damals kommt es als Buchtitel "Istorii udivitel'nye" noch vor. Im folgenden Jahrhundert scheint

es zu verschwinden. *Udivitelńyj* ist jetzt nur "erstaunenswert" nicht mehr "wunderbar". Cellarius 1745 S. 239 und 1768 S. 194 bringt für *mirus, udivitel'nyj* noch *wunderlich, wundersam.*

věrit' — *croire.* "Eželiže ona byla kogda odna tol'ko to ja vèril, čto ona ždala kovo-nibud' (Ězda 77) — "Si elle étoit seule, je croyois qu'elle attendoit quelqu'un (Voy. 263). Direkte Übersetzung des französischen *croire* im Sinne von "vermuten". Laut Leksikon Trejezyčnyj Bl. 68 ist *věruju* — c r e d o und bedeutet bekanntlich auch bis jetzt "an etwas glauben, jemandem etwas glauben" (Pawlowskij S. 341). In der Bedeutung *dumat'* — annehmen, kommt nur ein Beleg bei Tredj. vor. Sonst gebraucht er auch *dumat'* (penser) z.B. "Dumal, čto ona v rukach u odnogo svojaka nachodilas' (Ězda S. 77). — "Je me l'imaginois entre les bras d'un rival (Voy. 263).

vysokoj — *haut* "Odin tak v vysokom městě ljubil, čto on nesměl ničego ottudu ožidat' dobrago (Ězda 42) — "L'un aimoit en un lieu si haut, qu'il n'osoit en rien attendre de bon (Voy. 247) und "Lice on iměl očjun' vysoko (Ězda 94) — "Il avoit . . . la physiognomie haute (Voy. 271). In der Bedeutung "erhaben", die hier vorliegt kommt *vysokij* nur in der Ězda vor. Heym hat für "*haut*" *gordyj, nadmennyj.* So auch schon Cell. 1768, S. 118, *vysoko, gordo.*

živyj — *vif* "Razum, čto imat'oči živy, prozorlivy (Ězda 27) "La Raison, dont les yeux sont si vifs et perçans" (Voy. 240). Hüttl-Worth hat das Wort behandelt und als Bedeutungsänderung festgelegt. Sie führt 2 Belege aus der Telemachida Tredjakowskijs an. Jedoch verwandte Tredjakowskij schon in der Ězda *živ* zur Übersetzung des französischen *vif* = lebhaft, wodurch die Bedeutungserweiterung aufkam. Dank Tr. hat sich *živ* in dieser Bedeutung erhalten und kommt auch heutzutage äusserst oft vor. W. Winogradow führt in seinen "Očerki" S. 161 *živoj* in der Bedeutung lebhaft u.a. vom Französischen beeinflussten Bedeutungsveränderungen an.

znak — *signe, marque.* "Vsjakoi eja znak, vsjakoe tělodviženie pripisyval ja v pol'zu drugim (Ězda 77) — "J'expli-

quois le moindre geste, le moindre signe en faveur des autres (Voy. 263) und "Čego by ja tamo nimog poželat', to est' znakov li druželjubnych . . vse ja to polučal" (Ězda 64). — "Tout ce qu'on peut souhaiter de marques d'amitié . . je l'obtenois" (Voy. 257). *Znak* ist nach Vasmer, Etym. Wtb. S. 458 ein aruss. und kirchenslav. Wort. Nach I. I. Sreznevskij, Materialy dlja slovarja drevnerusskogo jazyka T. I, S. 987 ist *znak -znakomec.* In der Bedeutung *signe, Zeichen* "signe d'amitié", finde ich es zuerst bei Tredj. Ebenso bei Cell. 1746 S. 67 und Ross. Cellarius, Moskva 1771. S. 177. Heym hat für "*signe*" *znak, priznak.* Die Zusammenstellung mit "*druželjubnye*" bedarf einer weiteren Erörterung. Leksikon Trejazyčnyj hat für *amicitia* nur *drugoljubie* (Bl. 95/v). Heym hat für "*amical*" *družeskij, prijatel'skij. Druželjubnyj* kommt m.W. ausser bei Tredj. nicht vor und kann also in der Zusammenstellung "znakov druželjubnych" für einen Neologismus Tredjakowskijs, der sich eingebürgert hat, angesehen werden.

zloproročny — de mauvais présage. "Tamo nachodjatsja vsè pticy zloproročny" (Ězda 54) — "Là sont tous les oiseaux de malheureux présage" (Voy. 253). Wir haben eine ziemlich gutgeglückte Lehnübersetzung gebildet von Tredj. nach dem Muster von solchen Wörtern wie z.B. *zlopolučnyj.* Seine Zusammensetzung hat sich aber nicht eingebürgert.

PHRASEOLOGIE

ADVERBIELLE AUSDRÜCKE

An adverbiellen Ausdrücken, die in der Ězda vorkommen finde ich folgende:

nakonec — enfin "Daby nakonec vas svobodit' ot neterpělivnago bezpokojstva, v kotoroe vas privelo bez'izvěstie o moem sostojanii" (Ězda 17) — "Je vous délivre enfin de l'inquiétude, où vous met assurément l'incertitude de ma destinée (Voy. 235).

po moemu mněniju — à mon avis. Po moemu mněniju vo vsem tom kraju veseljae nět města (Ězda 34) — À mon avis un des plus agréables lieux de tout le pays (Voy. 243).

Po ščastiju — par bonheur. Po ščastiju našolsja odin čelověk v našem korabljě (Ězda 20) — "Par bonheur il se trouva un homme dans le vaisseau (Voy. 236).

Po moei volě — à mon gré. "Po moei volě ja znal i stonat' i plakat' (Ězda 141) — "À mon gré je savois & gémir et me plaindre (Voy. 293).

Odnim slovom — en un mot. "Odnim slovom, sija ženščina byla čest' (Ězda 86) — "Cet homme, en un mot, étoit l'Honneur" (Voy. 267—268).

S pervago prichodu — d'abord. "S pervago prichodu nikomu ona nenravitsja (Ězda 48) — "C'est une fort belle personne, mais elle ne plaît pas d'abord (Voy. 250).

Slovo v slovo — mot à mot. "Takže i postup' iměla slovo v slovo kak i on (Ězda 29) — "Elle faisoit les mêmes gestes . . . que lui (Voy. 241). Der Ausdruck "slovo v slovo" kommt aber nicht früher vor, obschon m o t à m o t im Voyage auch nicht enthalten ist. Ross. Cell. 1771 S. 466 "slovo v slovo — *von Wort zu Wort*". Im Polnischen kommt "slovo v slovo powiedziec" = Verbum è verbo exprimere (Supellex latinitatis ex phraseologia P. Fr. Wagner, Wilna 1751. S. 429) vor.

V suetu — en vain. "A kto predpriemlet to, no vsegda v suetu (Ězda 43) — "Et quand on l'entreprend en vain (Voy. 247).

SONSTIGE PHRASEOLOGIE

Es sind ganze Redewendungen, die aus dem "Voyage" in die "Ězda" übernommen worden sind:

byt' (vašim, Silviinym) — être à quelqu'un. "Nu, tak uže ja nestal byt' vašim ot nyně (Ězda 142) — "Enfin je ne suis plus à vous (Voy. 294); "Ja dumal, čto ja ves' byl SILVIIN v to vremja (Ězda 130) — "Je crus dans ce moment être tout à Sylvie (Voy. 288). Dieser Ausdruck ist m.W. nicht früher be-

kannt. Er hat sich nicht eingebürgert, ist aber ein typischer Gallizismus, der im Zusammenhang mit "vaš" als Briefunterschrift Anfang des 18.Jhs. steht. Sieh auch Cell. 1771. S. 42 *vaš — Euer.*

črez . . preměnu — par un . . échange. "I črez ščaslivu zělo tam preměnu" (Ězda 84) — Et par un fort heureux échange (Voy. 266). *črez*, das ganz gut "*par*" wiedergibt, ist dem polnischen *przez* nachgebildet und kommt häufig im 18.Jh. vor. Es wird später durch z.B. "*blagodarja*" mit Dativ ersetzt.

uže — jamais: vse čto už ne bylo (Ězda 21) — tout ce qui fut jamais (Voy. 237). Jetzt ganz unverständlich ohne die französische Vorlage; hat sich eingebürgert in der Form" čto *kogda-libo* bylo" also affirmativ und nicht negativ, wie es Tredj. getreu wiederzugeben suchte.

davat' muzyku — donner (p.ex.) un concert. "Po nočam daval muzyku pod oknami (Ězda 120) — "Je passois . . . la nuit à donner des sérénades (Voy. 283). Dementsprechend hat sich der Ausdruck "*davat'koncert*", dem Französischen gemäss eingebürgert, aber nicht der Neologismus Tredjakowskijs.

dostup — l'abord. "Vstrětilasja so mnoi edina žena, k kotoroi dostup byl vesma blagoprijatnoi (Ězda 117) — Je rencontrai une femme, dont l'abord étoit tout à fait agréable (Voy. 282) Diese Übersetzung kommt im Slov. Tr. nicht vor. Scheint sich an "*Zutritt*" anzulehnen. Hat sich seitdem gut eingebürgert. Cell. 1746 S. 51; Ross. Cell. 1771. S. 500 *dostup — Zutritt.*

dyšat' ljuboviju — respirer l'amour. "Kto ljubov'ju nedyšet? (Ězda 203) — ohne Entspr. im Voy. "Vse dyšet smert'ju v sem pečal'nom městě" (Ězda 53) — "Tout enfin ne parle que de mort dans ces tristes lieux (Voy. 252). Obschon keine Entsprechungen vorliegen, scheint sich der Ausdruck als Lehnübersetzung z.B. an "Respirer la vengeance" . . respirer la santé" anzuschliessen. (Nouveau Petit Larousse Illustré Paris 1954 S. 888). Auch jetzt ist *dyšat'* in dieser Weise gebräuchlich z.B. "respirer la santé-dyšat'zdoroviem" L. V. Ščerba i M. I. Matusevič, Russko-francuzskij slovar', Moskva 1955 S. 162.

govorit' na ucho — parler à l'oreille. "Kogda kto na ucho govoril s nei (Ězda 76) — "Quand on lui parloit à l'oreille" (Voy. 263). Dieser Ausdruck hat sich nach Tredj. fest eingebürgert. Volčkov bringt schon 1785 S. 28 für" Je lui dirois à l'oreille". Na ucho emu skažu. So auch Ross. Cell. 1771. S. 97.

imět' veselie — avoir le plaisir. "Tam to imeetsja veselie razgovarivat' (Ězda 62) — "C'est là qu'on a le plaisir de se parler tout un jour. (Voy. 256) Jetzt *imět' udovol'stvie*".

imět' čest' — avoir l'honneur. "Ja želaju imět' čest' eja pod ruku vest'" (Ězda 31) — Dieser Ausdruck hat keine Entsprechung im französischen Text, wo es heisst: "Je la priai de souffrir que je l'aidasse à marcher" (Voy. 242). Jedenfalls gebraucht Tredj. diesen Gallizismus, den er irgend anderswo aufgeschnappt haben muss, und er hat sich seitdem fest eingebürgert. Auch Lomonosow notiert "imeju čest" (vzjato) s francuzskago" (Anton Budilovič M. V. Lomonosov. St. Peterburg 1869 Pril. S. 27).

iměet něčto — avoir quelque chose. "Ona iměla tak něčto vseprijatnoe i ljubitelnoe (Ězda 121)" Elle avoit quelque chose de si engageant et de si aimable (Voy. 284).

imět' slabost' — avoir une langueur. S samago žizni načala ne imèl takovu slabost' (Ězda 33) Je n'avois pas cette langueur (Voy. 243).

imet'vzgljad umirajuščij — avoir le regard mourant. Vsě oně imejut vzgljad umirajuščei (Ězda 36). Elles ont le regard mourant (Voy. 267).

imět' vchod svobodnoi (118) — *avoir les entrées libres* (Voy. 283). Alle diese Ausdrucke mit *imět' — avoir* sind ausgesprochene Gallizismen die sich seit Tredj.s Ězda offenbar eingebürgert haben, von denen sich aber nur *imět' čest'* erhalten hat.

kazat' pamjati — représenter à la mémoire. "Nekaži bolše moei dnes'pamjati slabkoi (Ězda 168) — Ne représente plus à ma foible mémoire (Voy. 305). Neologismus von Tredj.

krugom obojti — environner. "Gory, kotoryja krugom obošli siju dolinu, očjun' vysoki (Ězda 156) — "Les montagnes, qui

environnent ce vallon sont fort hautes (Voy. 300) *Environnent* wird durch *krugom obojti* umschrieben. Der Ausdruck hat sich aber nicht eingebürgert, sondern *environner* wird heute durch die genauere Lehnübersetzung *okružit'* wiedergegeben. Schon Rossijskij Cellarius 1771, S. 247 hat "okruženyj".

malyja prislugi — petits Soins. "Na drugoi den'ja vozvratilsja vesma rano v MALYJA PRISLUGI" (Ězda 37) — "Je retournai le lendemain dès le matin à petits Soins" (Voy. 244). Der Ausdruck entspricht genau dem Französischen. "*prisluga*" und *usluga* finden sich im Leksikon trejazyčnyj und zwar steht da "*prisluga zri usluga*" Bl. 54/v. Slovar' Akademii Nauk 1792 und Tatiščev "Novyj francuzskij slovar', St. Peterburg 1852 haben nur *usluga* in der Bedeutung "Dienst". K. Petrov, Slovar' . . . bringt *prislugi* und *zaslugi* S. 403 "za svoi prislugi prinimajut vozdajanie, a ne za svoi zaslugi". So auch bei Fonvizin in Russkaja Proza XVIII veka Moskva—Leningrad 1950. S. 520. "Malye prislugi" hat sich aber m.W. nicht eingebürgert.

nekazat' pamjati - représenter à la mémoire. "Nekaži bol'še moei dnes' pamjati slabkoi (Ězda 168) — "Ne représente plus à ma foible mémoire (Voy. 305). Direkte Lehnübersetzung, hat sich aber in dieser Form nicht eingebürgert.

neprinosit' — ne pas apporter. "Tamo carstvuet neprestanno nošč', kotoraja neprinosit v to město obyčainych svoich strašilišč" (Ězda 157) — "La nuit y règne toujours, mais elle n'y porte point ses horreurs (Voy. 300).

ničto — rien (un rien). "V strach prichodit ot samoi maloi pričiny, kotoroe v gorest'soveršennuju privodit samoe NIČTO" (Ězda 75) — "Les Troubles s'effrayent pour la moindre chose & s'étonnent de rien" (Voy. 262).

nosit'imja — porter le nom. "Slědoval za ljubovnostju do odnogo goroda, kotoroi eja imja nosit." (Ězda 118) — "Je suivis la Galanterie à la ville qui porte son nom" (Voy. 282). *Nosit' imja* ist zum ersten Mal m.W. belegt. Jetzt nicht mehr gebräuchlich, veraltet. Eher *nazyvaetsja.*

nosit' lice — (porter la physiognomie?). "Lice ona nosit očjun'

smirnoe i vozderžatel'noe (Ězda 48) — "Elle a la physiognomie d'une personne fort sage & fort retenue" (Voy. 250). Vermutlich kamen schon damals solche Ausdrücke im Französischen vor wie heutzutage "porter la tête haute" (Petit Larousse Illustré, Paris 1954, S. 804).

obchoditel'stvo — commerce, (*Umgang*). "Ne imeja obchoditel'stva ni s kěm" (Ězda 49) — "N'ayant commerce avec personne" (Voy. 250). Nachbildung des deutschen *Umgang*. Sonst findet man aber auch obchodzičsię z kim (z.B. Stanislaw Szober. Słownik poprawnej polszczysny, Wyd. 3-e, Warszawa 1958, S. 329). Und auch schon obchoditel'nyj = leutselig (Ross. Cell. S. 562), weshalb der Ausdruck über das Polnische entlehnt sein kann.

otvorit' glaza — ouvrir les yeux. "Togda Aminta otvorila mně moi glaza" (Ězda 79) — "Amynte m'ouvrit les yeux en sortant (Voy. 264). In dieser Form hat sich der Ausdruck nicht eingebürgert, sondern in der russischen Form"otkryt' glaza" (Slovar' Akademii Nauk 1792). Auch in einer späteren Übersetzung der Telemachide Fénélons" Stranstvovanie Telemaka syna Ulissova. Tvorenie G. Fenelona, Perevod G. Š. čast' 2. St. Peterburg 1805, S. 37, finden wir "No govoriš', čto ja tebě *otkryl oči* v razsuždenii Protezilaja".

podat' pričinu učinit'razmyšlenie Podala mně pričinu učinit' slědujuščee razmyšlenie (Ězda 33)— me fit faire cette réflexion (Voy. 242). Jetzt *podala mně povod.*

pridat' želanie — donner envie. 'Sija laskovaja i prijatnaja nadpis' naibolšee pridala mně želanie vidět' onoi gorod (Ězda 127) — "Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la ville (Voy. 287).

polnaja vol'nost' — pleine liberté. Polnaja vol'nost' vsěm dana v eja zamkě (Ězda 62) — Il y a pleine liberté dans son chateau (Voy. 256). Jetzt "*polnaja svoboda.*"

posvjaščat čemu — sacrer à. Sija peščery s věku ljubvi posvjaščeny (Ězda 91) — Ces antres de tous tems sont sacrés à l'Amour (Voy. 270). Der Ausdruck hat sich eingebürgert.

pridat' želanie — donner envie. Sija laskovaja i prijatnaja nadpis' ešče bolšee pridala mně želanie vidět' onoi gorod (Ždza 127) — Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la ville (Voy. 287).

povyšat' glas — élever la voix. Togda ona povyšaja svoj glas slědujuščee mně govorila (Ždza 166) — Lorsqu'élevant la voix elle me dit (Voy. 304). *Povysit' golos* ist jetzt gebräuchlich.

predsědatel'stvovat' — présider. "Črez sie možno videt' jasno čto boginja, kotoraja v sej straně predsědatel'stvuet est' slěpa" (Ždza 83) — Ce qui fait assez voir que le dieu qui y préside est aveugle (Voy. 266). *présider* wurde durch predsědatel'stvovat' übersetzt, was im 18.Jh. noch gebräuchlich war, dann aber durch *vladěet* (mit Instrumentalis) ersetzt wurde.

provoždat' und *preprovoždat'* — (verbringen). Preprovodivši mnogie svoi dni v pečali (Ždza 54) — Passer de tristes jours (Voy. 255). "Sposob provoždat' moju žizn' (Ždza 118) Je trouvai si bien mon compte à cette façon de vivre (Voy. 282). Die Entsprechung ist nicht adäquat. Doch findet sich der Ausdruck. "mener une vie" im Französischen. Deutsch aber genauer *verbringen*. Früher nicht gebraucht. Daher Neologismus von Tredjakowskij. Jetzt *vesti žizn'* — mener une vie; also hat das Französische sich eingebürgert.

prisutstvovat' — être présente. Onaja prekrasnaja dèvica, kotoraja menja usladila prisutstvuja vsegda v moej mysli (Ždza 33). Cette belle personne étant toujours présente à ma pensée (Voy. 242). Neologismus von Tredjakowskij.

razlivaet nemošč' — répand — une langeur. Razlivaet po vsěch ich licam takovu nemošč' (Ždza 86) — Répand une langueur sur toutes leurs personnes (Voy. 267). Nicht geblieben.

s soboju vidět'sja- se voir. Tam to možno s soboju vidětsja i kažetsja, ešče malo viditsja (Ždza 63) — "C'est là qu'on se voit à toute heure, et qu'il semble qu'on ne se voit pas assez (256). Volčkov bringt für *se voir znatsja, vodit'sja, obchoditsja s kěm, vidět'sja s kěm-nibud'*. Ist jetzt gebräuchlich für *se voir*. Der Neologismus Tredjakowskijs hat sich in dieser Form nicht eingebürgert.

smjagčiti — attendrir. Ne mogul' ja pri smerti vas moej smjagčiti (Ězda 53) — Ne pourrois-je, à ma mort du moins, vous attendrir (Voy. 252).

smertel'no — mortellement. Kotoroja smertel'no nenavidimy byvajut (Ězda 149) — Que l'on hait mortellement (Voy 297). Als Adverbium kommt *smertel'no* m.W. vor Tredjakovskij nicht vor.

po stopam stupat' marcher dessus ses mêmes pas (Ězda 29) (Voy. 241).

u serdca byt' — tenir au coeur. Daby ne poterjat'mne A. kotoraja poistinnĕ u serdca mnĕ byla (Ězda 138) — me tenoit au cœur (Voy. 292).

uvidĕt' — voir. No vy ne uvidite moe serdce smĕlo (Ězda 80) Vous ne verrez pas mon coeur audacieux (Voy. 264). Hat sich nicht eingebürgert.

uvidĕt' konec — en voir la fin. I tako ja uvidel skoro ego konec (Ězda 92) — Aussi j'en vis bientôt la fin (Voy. 270). I mnĕ kažetsja, čto ja ei ne uvižu nikogda konca (93) — Dont je ne crois jamais voir la fin (Voy. 271). *Uvidĕt' konec* hat sich eingebürgert. Zuerst bei Tredj.

v vysokom městě — dans un lieux haut. "Odin tako v vysokom městě ljubil, čto on nesměl ničego ottudu ožidat' dobrago (Ězda 42) — L'un amoit en un lieu si haut, qu'il n'osoit en rien attendre de bon (Voy. 247). Hat sich nicht eingebürgert.

vložit' v dušu — mettre dans l'âme. Vložila mne v dušu (Ězda 57) A mis dans mon âme (Voy. 255). Hat sich nicht eingebürgert.

vozdychat' po — soupirant pour. Vy zrĕli vzdychajušča po vašej krasotĕ (Ězda 142). Vous m'avez vu soupirant pour vos charmes (Voy. 294).

Der Ausdruck hat sich im 18.Jh. eingebürgert.

vozljubit' lučše — aimer mieux. Vozljubila lučše byt' vesma neuporna (Ězda 143). Aima mieux n'être plus cruelle (Voy. 294); Ja by želal lučše ich vidĕt'neželi byt' tak dolgo v ZABAVĚ (Ězda 148) — J'eusse mieux aimé les voir que d'être dans l'Amusement (Voy. 297). Dieser Ausdruck mit *vozljubit'*, *želat' lučše* hat sich nicht eingebürgert.

v sebě — en elle-même. Kažetsja, čto ona vsja sama v sebě (Ězda 68) — "Elle semble recueillie en elle-même (Voy. 259) — V sebě ona govorila (Ězda 56) — Sembloit dire en soi — même (Voy. 254). *Ona sebě govorila* kommt heute vor. Aber nicht *v sebě govorila.* Der Neologismus stammt also anderswoher.

vygrat' — gagner. Ty vygraeš' sei peremĕnoi (Ězda 168) — Tu gagnes par ce change (Voy. 305). *Vygrat'čem nibud'* ist ein Neologismus von Tredj.

vzgljad umirajuščei — le regard mourant. Vsě oně imejut vzgljad umirajuščei (Ězda 86) — Elles ont le regard mourant (Voy. 267). Direkte Lehnübersetzung, die sich nicht eingebürgert hat. Französisch bekanntlich noch heute "Languissants, regards mourants (Nouveau Petit Larousse Illustré, Paris 1954, S. 668).

zapreščaet dorogu — défend le passage. Razum . . . stoja pri samom tom vchodě zapreščaet dorogu (Ězda 28) — Elle occupe l'entrée et défend le passage (Voy. 240). Hat sich nicht eingebürgert.

zlě postupat' — maltraiter. Ona est' mučenija v ljubvi vrag smertel'noi, i kotora, kogda kto zlě s nei postupaet . . . propadaet (Ězda 78) — L'ennemi mortel du tourment, et qui lorsqu'on le maltraite, aidé de son ressentiment, fait au plus vite la retraite (Voy. 263). Mit *zlě* hat sich *postupat'* zwar nicht eingebürgert. Anstatt dessen hat Heym für *maltraiter — postupat' s kěm chudo,* also mit dem russischen und nicht kirchenslavischen Wort. Der Neologismus von Tredjakovskij. hat sich also in einer abweichenden Form eingebürgert. Vielleicht gehören hierher auch die polnischen Ausdrücke "zle się, ze mną obchodzil" und "zle się ze mną dzieie" für "incommode mecum agitur" (Supellex latinitatis ex phraseologia P. Francisci Wagner Societatis JESU, Wilna, 1751 S. 221). Da Tredjakowskij in Astrachan bei den Jesuiten Unterricht genossen hat, können diese Ausdrücke, falls sie schon im Anfang der 1700 — Jahre unter den Jesuiten und im Polnischen geläufig waren, zur Erschaffung von Tredjakowskijs Neologismus beigetragen haben.

Ausserdem finden wir sehr viele Ausdrücke mit "*činit'*", die

dem französischen *faire* entsprechen, z.B. "Čtob byt' mně vesma bědnym sam učinil muku (Ězda 72) — "Je me fis des tourmens pour être misérable (Voy. 262); "Načala emu činit' velikia i mnogija laskatel'stva (Ězda 151) — "Lui fit milles caresses (Voy. 298); ja chodja k onoi na vsjak den' činil tož (Ězda 139) — "J'en fis autant tous les jours suivans" (Voy. 292); "Učinil slyšimy byti povsjudu moi rydanija (Ězda 55) — "Je fis entendre mes plaintes (Voy. 255); podala mně pričinu učinit'sledujuščee razsuždenie (Ězda 33) — "Me fit faire cette réflexion" (Voy. 242). u.m.d.

und sehr viele Ausdrücke mit *nachodit(sja)* dem franz. *(se)trouver* entsprechend, z.B.:

"Ja našel onuju tak merzsku i bezrazumnu, čto ja nemog s nei ostanovitsja na samoe maloe vremja (Ězda 93) — "Je la trouvai si laide et si déraisonnable, que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle (Voy. 271). "I ja našol tak sladku vidit'" (Ězda 155) — "Je trouvais si doux (Voy. 300). Ja dumal, čto ona v rukach u odnogo svojaka nachodilas' (Ězda 77) — Je me l'imaginois entre les bras d'un rival (Voy. 263); Potom našol onuju v odnom gorodke vesma veselom (Ězda 136) — Je la trouvai dans une petite ville fort agréable (Voy. 291). In dieser Weise, auch ohne französische Vorlage" Ona ešče pervaja v svoem rode takova našlas' (Predislovie k čitatelju S. 1.). "My našlisja blizko odnogo ostrova (Ězda 20) — Nous nous trouvâmes près d'une île (Voy. 236).

Diese Ausdrücke haben sich dann eingebürgert.

ERGEBNISSE

Wortentlehnungen. — Von den 6 entlehnten Wörtern bleiben nur zwei: *stil'* (franz. *style*) und *koncert* (deutsch *Konzert*); *artel'*, dem Italienischen nachgebildet oder dem Turkotatarischen entlehnt, könnte vielleicht noch dazu gerechnet werden.

Wortübersetzungen. — Insgesamt 28; nur 11 sind geblieben: *bezpokojstvo* (inquiétude), *čerta* (trait), *čjustvitel'nyj*

(empfindsam) *donesť* (rapporter), *ljubovnik* (amant), *objazan* (obligé) *osnovať* (fonder), *predprijať* (vornehmen) *sklonnosť* (penchant, inclination), *smjagčiť* (attendrir), *sostojanie* (Zustand), *živ* (lebhaft, vif), *znak* (marque, signe).

Phraseologie. — a) Adverbielle Ausdrücke. Von 8 haben sich 5 fest eingebürgert: *nakonec* (enfin), *po moemu mněniju* (à mon avis), *po ščastiju* (par bonheur), *odnim slovom* (en un mot), *slovo v slovo* (mot à mot).

b) Sonstige Phraseologie. Aus dem Französischen übernommene Ausdrücke (insgesamt 47). Davon nur 4 bewahrt: *govorit' na ucho* (parler à l'oreille, *imět' čest'* (avoir l'honneur) *prolivat' slezy* (répandre des larmes), *dyšat' ljuboviju* (respirer l'amour); 6 Ausdrücke haben sich in einer von Tredj. abweichenden Form eingebürgert: *byt'vašim* (être à vous) in der Form *vaš* ; *vozljubit' lučše* (aimer mieux) in der Form *predpočitať*; *davat'muzyku* (donner un concert) *davat' koncert*; *otvorit' glaza* in der Form *otkryt'glaza* (ouvrir les yeux); *provoždať*, *preprovoždať'žizn'* (mener une vie) — in der Form *vesti žizn'* : *imět' veselie* (avoir le plaisir) in der Form *imět' udovol'stvie.*

Ausserdem haben die in der Ězda häufig vorkommenden Ausdrücke mit *nachodit'*, *nachoditsja* (trouver, se trouver) sich auch meistenteils eingebürgert. Dagegen ist die Phraseologie mit *faire- činit'* ausgestorben.

Durch seine Übersetzung von Tallemants "Voyage dans l'Isle d'Amour" hat Tredjakowskij die russische Sprache durch 3 Wortentlehnungen 11 Lehnübersetzungen, 8 adverbielle Ausdrücke und 12 phraseologische Neologismen bereichert, obschon sechs der letzteren sich nicht in derselben, sondern in einer von Tredj. abweichenden Form eingebürgert haben. Von den "mots savants" sind 2 Bedeutungsveränderungen unter französischem Einfluss entstanden. Ausserdem haben wir Tredj die Ausdrücke mit *nachodit'*, *nachoditsja* zu verdanken.

Es ist wie für Tredj. so auch für die ganze Sprache des 18.Jhs charakteristisch, dass dieselbe nicht so viel durch Lehnwörter, wie durch Lehnübersetzungen und Lehnphraseologie bereichert wird.

WÖRTERVERZEICHNIS

RUSSISCHE WÖRTER

	Seite
artel'	106—107
bezpokojnost'	107
bezpokojstvo	107
bezrazumna	107
beztěl'na	107
čerta	108
čest'	117, 119
činit'	124—125
čjustvitel'nyj	108
davat'muzyku	118
donest'	108—109
doroga	124
dostup	118
dragie	109
duša	123
dyšat'	118
fizionomija	104
glas	122
glaza	121
glazoljubnost'	109
govorit'na ucho	119
imět'	119
imja	120
koncert	106
konec	123
korki	109
kraska	109
krasoty	110
lice	115
ljublenie	110
ljubov'	110
ljubovnik	110
lučše	123
malye prislugi	120
město	117
mnénie	117
muzyka	118
nachoditsja	126
nakonec	116
natura	101—102
něčto	119
nemošč'	122
ničto	120
nosit'imja	120
nosit'lice	120
obschoditelstvo	120
objazan	111
obojti	119
odnim slovom	117
ol'ety	105
oplakuemoe	111
osnovanie	111
otvorit'glaza	121
pamjat'	119, 120
preměna	118
persona	103—104
plačevnyj	111
po moemu mněniju	117
po moej volě	117
po ščastiju	117
po ego stopam	123
postupat'	124
predprijat'	112
predsědatel'stvovat'	122
preprovoždat'	112
prichod	117
pričina	121
pridat'	122
prinosit'	120
prislugi	120
prisutstvovat'	119—120
provoždat'	112
psiše	105
razgovory	113
razlivat'	122
razrěšitsja	112

	Seite
serdce	113, 123
sklonnost′	112
slabost′	119
sladkij	113
slovo v slovo	117
smertel′no	123
smjagčiti	113—114, 123
sostojanie	114
stil′	105—106
sueta	117
tjulipy	105
u serdca	123
ucho	119
udivitel′nyj	114
uvidet′	123
uže	118
v suetu	117
vaš	117
vchod	119
věrit′	115
veselie	119, 126
vidětsja	122
vložit′v dušu	123
vozdychat′	123
vozljuhit′	123
vygrat′	124
vysokoj	115
vzgljad	124
zapreščat′	124
želanie	122
žesminy	105
živ	115
zlě postupat′	124
zloproročnyj	116
znak	115—116

FRANZÖSISCHE WÖRTER

à vous	117
abord	117
attendrir	114
aimer mieux	123
aman	110
âme	123
amour	110
apporter	108—109
avis	117
beautés	110
bonheur	117
changement	118
coeur	123
commerce	120
concert	106
conversations	113
croire	105
défendre le passage	124
déplorable	111
déraisonnable	107
donner un concert	118
doux	113
écorce	109
état	114
enfin	116
entrée	119
entreprendre	112
envie	119
environner	119
faire	124—125
fin	123
foiblesse	109
fondement	111
gagner	124
gré (à mon gré)	117
haut	112
honneur	117, 119
inclination	112
inquilétude	107
jamais	108

	Seite
jasmin (jessamins)	105
langueur	119
Liebesäugeln	109
lieu	117
maltraiter	124
marque	115—116
mémoire	119—120
mener	112
merveilleux	114
mettre en mon âme	123
mortellement	123
mot(mot à mot)(en un mot)	117
nature	101—102
nom	120
obligé	111
œuillets	105
oreille	119
ouvrir les yeux	121
parler à l'oreille	119
pas(dessus ses mémes pas)	123
passage	124
penchant	112
personne	103—104
petits soins	120
physionomie	104
plaisir	119
porter haut	115
porter un nom	120
précieux	109
présage	116
présent	119—120
présider	122
psyché	105
quelquechose	112
rapporter	108—109
regard (mourant)	124
répandre	122
résoudre	112
respirer	118
rien	120
sensé, sensible	128
signe	115—116
soupirer	123
style	105—106
teint	109
tenir (au coeur)	123
trai	108
troupe	106—107
trouver(se trouver)	125
tulipes	105
vain (en vain)	117
vif	115
voir(se voir)	123, 122
voix	122
yeux	121

Maria Widnäs

BESPRECHUNGEN

Ernst Gamillscheg, *Historische französische Syntax*. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1957. 828 pages in-8.

Une syntaxe historique ne se compose pas du jour au lendemain. M. Gamillscheg nous apprend dans la préface que le projet de sa syntaxe française remonte au début des années vingt. Différée déjà pour diverses raisons, l'impression en était im-

minente quand vint la guerre qui détruisit fiches et manuscrit. C'est grâce aux notes prises par ses élèves qu'il a finalement pu reconstituer son ouvrage. C'est en première ligne une "Darstellung und psychologische Erklärung der Entwicklung" ainsi que, suivant les principes du maître Meyer-Lübke, une "Verbindung vom Heute zum Gestern und Vorgestern". Destiné principalement aux étudiants et professeurs de lycées "désireux de voir dans la langue française quelque chose de plus qu'un moyen pour comprendre nos voisins", ce livre est en somme un manuel qui, tout en tenant compte de l'état actuel de notre science, laisse de côté les minuties scientifiques telles que la discussion de points controversés et l'appréciation d'ouvrages spéciaux. C'est là un parti pris, et l'auteur lui-même prévoit la critique à laquelle il peut prêter. On pourrait en effet regretter que l'exposé ne laisse guère paraître qu'il sub siste des questions sujettes à controverse et que certaines vues adoptées par l'auteur ne sont pas unanimement partagées par les romanistes. En revanche, on admire la clarté de la présentation et la finesse de l'analyse qui est plus poussée que ce n'est le cas pour le commun de nos manuels.

Le traité, divisé en 156 chapitres sans autre répartition, suit grosso modo l'économie traditionnelle des syntaxes: fonctions des divers éléments constituant la proposition; différentes formes de proposition et de phrase complexe. Peu de considérations théoriques. Un 1er chapitre intitulé *Grundbegriffe der Syntax* occupe à peine quatre pages. La seule autorité invoquée est K. v. Ettmayer, dont l'auteur adopte les vues concernant la dualité "parole" (Sprechen), qui serait "eine vom Menschen unabhängige (?) Begleiterscheinung des Denkens", et "langue" (Sprache), "eine Abstraktion, gewonnen und losgelöst von den individuellen Sprechformen der Millionen (!) von Angehörigen einer Sprachgemeinschaft". Un lecteur novice est-il plus avancé en voyant définir la stylistique comme "die Lehre von den seelischen Werten der Sprache" qui ne devrait intéresser la syntaxe que dans la mesure où un énoncé logiquement articulé peut être "affektbedingt"? Enfin, que le nom soit le symbole linguistique de l'être, le verbe celui du devenir, opposition qui dominerait la vie comme le langage humains, c'est ce que la langue française, pour le moins, est loin de confirmer.

Il n'est pas question de signaler ici, comme on aimerait le faire, tous les éclaircissements que l'auteur apporte aux pro-

blèmes de syntaxe. D'autre part, il ne sera pas superflu de relever certains points qui appellent la discussion.

Comme de juste, l'auteur remonte au latin là où il y a lieu. Cependant, une indication "déjà en latin" est plutôt vague, et "dès le latin vulgaire" ne vaut guère mieux. P. 11 "schon lat. hat i l l e diese Funktion [c.-à-d. celle de substantivation]: *illud vivere quod est bibere*"; p. 59 "Im Vulgärlateinischen ist auch die determinative Funktion von *ille* untergegangen . . ." Or, l'un et l'autre développement est connu dès l'ancien latin (voir Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, 2e éd., §§ 217 sq.), sans dire que l'exemple choisi par M. G., mal à propos d'ailleurs, a tout l'air médiolatin. P. 20 "Ebenso ist schon vulgärlateinisch die *de*-Umschreibung auch bei dem objektiven Genetiv belegt" (suit un exemple tardif cité d'après Diez); p. 265 *de* 'was betrifft', 'hinsichtlich', "schon spätlateinisch . . ." Les deux constructions sont préclassiques et classiques (voir mon article *La préposition latine* de *et le génitif. Une mise au point*, dans RLiR 20 (1956), pp. 1–20). P. 107 "Schon im Lateinischen ist *scelus hominis* 'ein Verbrechen von einem Menschen' eine affektische Variante von *homo scelerosus* . . . Die Zwischenstufe . . . ist *homo scelus* 'dieser Mensch, Inbegriff des Verbrecherischen' . . ." (à propos du tour *le fripon de valet*). En réalité, si la périphrase à valeur affective du type *scelus viri* (= *scelestus vir*, Plaute, Cicéron), *monstrum mulieris* (= *monstruosa mulier*, Plaute) est bien attestée dès le vieux latin, un juxtaposé comme *homo scelus* ne l'est pas, et ne doit par conséquent pas être évoqué pour expliquer ce tour (voir Schmalz-Hofmann, *Lateinische Syntax und Stilistik*, 5e éd., p. 391). Même chapitre, p. 108 ". . . *cette* (*ce*) *diable de femme* entspricht also einem vlat. [= vulgärlateinischen] *diabolus ille de femina*, später *ille diabolus de femina* . . ."; p. 443 "Auch dafür [c.-à.-d. le participe présent à l'abl. abs. du type *exercitu appropinquante*] tritt im Vulgärlateinischen das Gerundium ein: *appropinquando exercitu, videndo oculos* . . ." (sans astérisques). Le lecteur demandera à bon droit: où et quand? — P. 514, à propos du tour *il y a:* "Auszugehen ist von passivischem *habetur: Et deus in te est et praeter te non alter habetur* (Commodian) . . ." Il me semble peu probable que le tour passif, d'ailleurs très rare (voir *Thesaurus linguae Latinae*, s. v.), ait engendré l'impersonnel *habet* (pas plus que ce ne saurait être le cas de l'all. *es gibt*). A comparer *potest* 'il est possible', bas lat. *valet* même sens, *debet* 'il faut' (v. Ernout-Thomas, o.c.,

p. 210). L'exemple cité par M. G. *In medio ibi quasi altarium de lapidibus factum habet* (Peregr. Aeth. IV, 4) est suspect, car le contexte supplée un sujet *is locus*. — P. 645 *qui* 'si l'on', ". . . ursprünglich ein Ausruf- bzw. Fragesatz." C'est plutôt l'inverse qui s'est passé. En effet, grâce à une certaine autonomie dont jouit la proposition relative, elle prend parfois, dès le vieux latin, la valeur d'une proposition conditionnelle (v. Ernout-Thomas, o.c., p. 333).

Observations de détail. P. 14: Peut-on qualifier *républicain* et *juif* de "Berufsbezeichnungen"? — P. 22 "*Une charrette a deux roues* entspricht einem lateinischen *carrus biroteus*", lire *c. birotus*. — P. 38 "Die Apposition kann auch dem Leitwort vorausgehen: *Capitale de la France, Paris . . .*" Il importe de préciser la différence radicale entre cette tournure et *Paris, capitale de France* (voir mon étude "*Il est venu comme ambassadeur*", "*Il agit en soldat*" *et locutions analogues en latin, français, italien et espagnol*. Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, 73, 1. Helsinki, 1951). — P. 78 sq., à propos de la construction partitive: l'exemple de la négation du "satzinhalt" *je n'ai pas du pain* n'est guère heureux, pareille construction n'étant pas admise par le "bon usage" (sauf dans un contexte particulier). Pour la genèse de l'article partitif *de*, voir mon étude *Sur la préposition latine* de *marquant la notion partitive*, dans *Arctos*, Nova series, I, Helsinki, 1954, pp. 192—198. — P. 81: ranger *vouloir de* et *tenir de* parmi les constructions partitives est discutable. De toute façon, il s'agit d'expressions lecixalisées. — P. 108 "*Ma bonne femme de mère* ist deutlich zweigliedrig: 'meine gute Frau, die Mutter ist' ". Lapsus évident, pour 'meine Mutter, die eine gute Frau ist' (si tant est que *bonne femme* se rende en allemand par 'gute Frau'). — P. 198: "*Qui* ist neutrales Fragepronom = 'was?' " Il eût été utile d'ajouter que c'est un archaïsme. — P. 218 "*Tout Paris* meint 'die Pariser Gesellschaft' ". En ce sens, on dit plutôt *le Tout-Paris*. — P. 244: "Lat. p r e s s i m ist adverbiell = 'dicht daran'; daraus vlat. *presse*, afr. *pres* . . ." En réalité, *presse* n'est ni issu de *pressim*, ni plus "vulgaire" que ce dernier, qui n'entre pas en ligne de compte pour expliquer fr. *près* (cf. aussi p. 301). — P. 276: "Bei Personennamen steht *en*, wenn nicht die Person selbst gemeint ist, sondern z.B. die Werke desselben . . ." On dit pourtant bien *C'est dans Virgile*, etc. — P. 693, à propos des propositions concessives: "Statt *encore* kann der Konjunktiv der Aufforderung auch durch afr.

ja 'fürwar' eingeleitet werden . . . [suivent deux exemples]. Aus diesem *ja que* entsteht . . . die Konjunktion *ja soit ce que . . .*" Mais les exemples donnés par M. G. n'ont pas de *ja que*, qui ne semble pas avoir existé.

Pour l'auteur, cet ouvrage représente "une sorte de credo scientifique et de conclusion d'occupation sympathique de cinquante années avec la philologie française". Pour notre part, formulons le vœu que M. Gamillscheg puisse poursuivre encore pendant maintes années cette sympathique et fructueuse occupation.

Veikko Väänänen

Jaakko Ahokas, *Essai d'un glossaire genevois d'après les Registres de la Ville de 1409 à 1536* (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki XXII). Thèse pour le doctorat. Helsinki, 1959. 389 pages in-8.

La thèse de M. Ahokas est la première portant sur un dialecte roman qui ait vu le jour en Finlande. Bien plus, il s'agit de matériaux relativement anciens et difficiles à démêler. C'est dire l'intérêt particulier que présente cette étude, ainsi que l'esprit d'entreprise dont témoigne le choix du sujet, proposé par le regretté maître suisse Jakob Jud, et qui est un hommage à la ville où l'auteur a passé son adolescence. C'est dire aussi la difficulté de la tâche du rapporteur dont la spécialité n'est pas la dialectologie.

L'auteur se propose d'»esquisser les traits particuliers du lexique genevois avant la Réforme sur base des Registres du Conseil de la ville» allant du 26 février 1409 au 23 mai 1536 et qui ont été publiés en 29 volumes par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève (Introduction, p. 11). Ces procès-verbaux, »tenus selon des méthodes les plus frustes», étaient rédigés en latin, à l'exception du dernier volume publié ainsi que de certains passages des volumes précédents, qui sont en français. Or le texte latin ou plus exactement médiolatin, renferme grand nombre de mots qui n'ont qu'une vague apparence latine, et qui se rapportent aux conditions locales: administration, jurisdiction, commerce, agriculture, viticulture, artisanat et occupations domestiques, vie privée et sociale. Tout en visant en premier lieu au lexique du dialecte et aux »traits spécifiquement genevois» (p. 12 sq.), M. A. a conçu la notion de dialecte

d'une façon assez large: »On a fait dans cet ouvrage une certaine place à tout ce qui lui donne une physionomie différente du français littéraire» (p. 13). Pour savoir en quoi consiste le lexique ainsi conçu, le lecteur doit se reporter à la fin du glossaire où se trouve une »répartition des mots relevés dans les Registres selon leur extension géographique et leur emploi à diverses époques». Ce classement ne fait toutefois pas ressortir les divers éléments linguistiques. De ce point de vue, le glossaire comprend: 1) des mots franchement français ou franco-provençaux, soit provenant du texte rédigé en français soit insérés dans le texte latin (en petit nombre, par ex. *quendam vulgo dictum h u r t e r u z sive a f f r o n t o z, qui ludemus a u c u c h o n, panem de e s p e t a z fecisse);* 2) des mots français ou franco-provençaux arrangés en latin: *bossetum, garbugium, minuserius*, etc.; rarement traduits en calques: *antitectum* 'avant-toit', *(p)sittacus* 'papegai' (cible de tir), *puella = fillie, fille* 'sorte de gâteau'; 3) des mots empruntés à l'italien ou à l'allemand; et 4) des mots médiolatins. C'est l'identification des vocables appartenant au groupe 2) qui constitue la tâche principale de l'auteur, avec l'appoint d'ouvrages traitant des parlers franco-provençaux de la Suisse Romande ou autres.[1] Ainsi, un *citurnus* (plusieurs exemples) représente le dial. *sətor* (= afr. *sotoul*) 'cave, cellier'; (*post pulsationem*) *betochetorum* est sans doute = dial. *bètchè* 'cloche' (ce qui n'implique pourtant pas, comme le pense M. A., que le *-o-* soit original, ni ne justifie l'étymologie b i s + t o c c a r e, que M. A. préférerait à b e c c u + -a r e, W. v. Wartburg, FEW, et Gauchat, dans le *Glossaire des patois de la Suisse Romande;* renvoi inexact de M. A.). Il faut louer notamment l'effort soutenu de l'auteur afin de déterminer les sens et les emplois divers des termes spéciaux se rapportant aux us et coutumes du pays, et qui fournit d'importants éclaircissements à la lexicologie française et franco-provençale. Je cite au hasard: *abbaye, abbé* '(chef d'une) confrérie (militaire)', *amodier* et *alberger* 'céder à bail', *barrer* 'séquestrer', *boulevard, charivari, grabuge* (dès 1527, sous forme *garbugium* et au sens 'différend', 'opération militaire'), *ovaille* 'vimaire'; ajoutez de nombreuses

[1] Parmi ceux-ci, sont omis: B. Hasselrot, *Etude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle (Vaud)*, thèse d'Upsal 1937; G. Ahlhorn, *Le patois de Ruffieu-en-Valromey (Ain)*, thèse de Gothembourg 1946; Hans-Erich Keller, *Etudes linguistiques sur les parlers valdôtains, Contribution à la connaissance des dialectes franco-provençaux modernes*, Berne 1959.

dénominations d'artisans et d'ouvriers, d'outils, d'ustensiles, d'armes, de pièces de vêtement, de bâtiments et de matériaux de construction, etc. D'autre part, des douzaines de mots, pour la plupart n'apparaissant qu'une fois, restent inexpliqués. Beaucoup sont d'évidentes erreurs dues aux scribes ou aux éditeurs (*bastriba* pour *bastuba*, *etranvator* pour *e(x)tramator*, *escoria* pour *estoria* (*historia*), *grifferere* sans doute pour *differre*, *signaux dari* pour *signo dari*, etc.), dont l'auteur aurait bien pu nous faire grâce. De toute facon, il n'a guère d'excuse de ne pas avoir contrôlé dans les Registres manuscrits les mots et les passages difficiles.

A lire l'exposé de M. A. on a l'impression que pour ainsi dire tous les vocables, malgré leur déguisement latin, font partie du langage parlé roman. Or un bon contingent est fourni par la tradition médiolatine, sans que l'auteur le désigne comme tel: *advocator*, *chirurgicus* (*cilorgicus* dans l'exemple de A.) = *chirurgus* (Du Cange), *dyscolus* (M. A. *disculus* »probablement un emprunt à l'ital.»), *garcifer* 'écuyer' (Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus;* M. A. *garsifer(t):* »n'est pas attesté ailleurs; mot argotique?» Le sens est ici injurieux), *marc(h)a* 'poids de balance' (cf. fr. dial. *marc*, même sens), *introgiator* 'percepteur du droit d'entrée' (à côté de *intragerius*, à propos de quoi M. A. renvoie à Du Cange *intragium* 'vectigal, etc.'; cf. Niermeyer: *intragium*, *introgium* 'droit d'entrée, etc.'), *quietonus* 'directeur d'un hôpital' (Du Cange: 'primus, ut videtur, inter officiales domus leprosorum'; M. A. *quictonus*, *quitonus*, *quistonus:* »c'est sans doute *guydonus* [même sens] qui est la forme originale du mot . . ., *qui(c)tonus*, etc. étant dû à un rapprochement avec le lat. méd. *quitare*, etc.»; or comme médiolat. *guido*, v.it. *guidone* ne semblent pas connaître ce sens, le rapport entre les deux mots doit être l'inverse), *torcanus* M. A. 'chaudronnier ambulant'?: sans doute = médiolat. *trutanus*, autre forme *trucanus* (Du Cange) 'truand', *turtur* 'truite' (Du Cange). En plus, nombre de vocables identifiés avec des mots français ou dialectaux n'en avaient pas moins cours en médiolatin: *admodiare*, *bannum* (*bannus*, *bandus*, *bandum*), *appodiare*, *barcha*, *casale*, (*vinum*) *claretum* = afr. *claré* (qui signifiait, non 'rouge' ou 'rosé' comme le pense M. A., mais 'miellé et épicé'), *crocea*, *crossia*, etc. 'crosse', 'bourdon'. etc. (M. A. a tort de les séparer en deux mots-têtes), *ferratura* 'ferrure', *furnarius* 'fournier', *fusta* fût', etc., fr. dial. *fuste*. *solarium* class. et médiolat. 'sollier' (M. A. *sollerium* 'poutre'? Son erreur est due à la méprise de *solleria seu traleyson*

où *seu* = 'et', non 'ou', selon l'usage médiolat.). A signaler deux formations *ad hoc: bombipetras* (*civitatis*) 'pièces d'artillerie'? (cf. Du Cange *petra bombarum* 'globus ferreus', Gall. *boulet*), *vomipetra* 'arme à feu portative' (plusieurs exemples).

Parmi les emprunts, on note all. *abscheid* (*abschied*) transcrit *absectum, asseptum, abses, assetz*, etc. 'procès-verbal des résultats d'une conférence entre députés', 'mémoire des décisions prises . . .' (ainsi *Gloss. des patois de la* S. *R.*, avec la remarque: »ne se trouve fréquemment que dans la langue de la chancellerie de F(ribourg)»; renvoi inexact de M. A. Ranger ici *asseptum* 'délégation d'un droit'? Cf. *Schweizerisches Idiotikon*, VII, p. 199 et Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, s. v. *Abschied*), *fafferus* 'papiste, prêtre catholique', além. *pfaffer* (manque chez Tappolet, o.c.), *bastuba* 'étuve, bain public' (qui concurrence avec *stupha*[1] et *stuba*). Les italianismes sont un peu plus nombreux: *campeggiare* 'mener des opérations, poursuivre une campagne' (sens que ce mot avait en v. it., v. Tommaseo-Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, ce qui a échappé à M. A.), *caratello, ingannare, masserizia, picciolino, stanza, stilare.* A ajouter *agresta* 'raisin vert ou de seconde floraison'; M. A. »*agresta* est une transcription assez fidèle du SR [= suisse romand] *agrè*», ce qui a de quoi surprendre; il oublie, surtout, que dans ses relevés le dial. *-è* est rendu régulièrement par *-etum, -etus* (*bossetum, cuchetum, fornetus*, etc.) et *cavalcatore* 'soldato a cavallo' (v. Tommaseo-Bellini; M. A. *carvacator* = *cavalcator* 'messager à cheval', ne s'intéresse qu'aux graphies bizarres de ce mot).

Remarques. — *banderet*(*us*), etc.: »*banderus* . . . est sans doute une erreur du scribe»; cf. cependant *banderius* 'bandier' (!), 'garde champêtre', A.-M. Bautier, *Contribution à un vocabulaire économique du Midi de la France*, dans ALMA 1955—1958. — *berlandus* (? le texte porte . . . *ut desistat a berlando et vita lubrica et ludis tacillorum*) 'vie oisive, débauche'? »On ne peut déterminer exactement le sens du mot». Or *Gloss. des patois de la S. R.* donne, non seulement *brelan* que cite M. A., mais encore *berlan, berlant, berland*, etc. désignés comme anciens, 'libertinage, vie déréglée'; ranger ici *brelant* 'tripot' (où M. A. renvoie à *berlandare*!). — *bollia* 'boille' (récipient utilisé pour les poissons): selon M. A., *Gloss. des patois de la S. R.* »n'in-

[1] Employé aussi au pluriel au sens 'établissement de bain', comme *estuves* en afr. (Tobler-Lommatzsch; M. A. renvoie à tort à Gode froy).

dique pas que ce mot ait servi à désignér un récipient destiné à recevoir des poissons»; or j'y lis, s.v. *boille:* 4° 'vivier dans lequel le pêcheur transporte les poissons vivants' (avec illustration). Ajouter *bolliata* et *bolliaterius* qui figurent dans les exemples donnés par M. A. — *caractonum* est sans doute le même que *charroton*, plutôt qu'un mot d'origine grecque. — *chosir* 'choisir' ou 'saisir'? (un exemple en français: . . . *est arresté que . . . à la porte, elles* [c.-à-d. les armes des marchands] *soyent chosies, prises et apportés en la Maison de la Ville*): c'est bien *choisir*, au sens vieilli et dial. 'discerner, trier'. — *cilada* (pour *salada*, 'salade, espèce de casque'): »les formes en -i- sont sans doute des erreurs graphiques . . .»; plutôt des graphies inverses ou contrépels (même remarque pour *crenetu(s)* 'créneau', afr. *crenel*; dial. *crenè*, et *gon(c)zon* 'gond' = dial. *gounfion*). — *cottet* 'liste des impots': »mot non attesté ailleurs»; Or W.v. Wartburg, FEW s.v. q u o t, donne valdôt. *cottet* 'registre de comptes'. — *combourgeois*: ». . . formation normale sur le type *contubernalis*»: plutôt sur *condiscipulus*, *conservus* (**tubernalis* n'existant pas). — *derumpere* 'tomber'? Article à supprimer (c'est le lat. *de-*, *dirumpere*). — *despeche?* (. . . *à présent ne se faict si gros despeche de la chair que aultrefois*): »Mot non attesté ailleurs dans un sens convenant dans le contexte»; pourtant le sens 'débit' (cf. *marchandise de mauvaise dépêche* 'qui se débite difficilement', *Dictionnaire général*) me semble convenir à merveille. — *escorcheria*, etc.: »cf. Wtbg FEW EXCORIATARE»; lire EXCORTICARE. — *escofferius*, etc.: »Les R n'ont pas d'exemples de *cordonnier* . . .»; M. A. donne pourtant le mot-tête *cordanier*, p. 152. Du reste, cet article demanderait à être révisé. Ni FEW ni Tobler-Lommatzsch ne sont consultés, Du Cange est cité inexactement. S'il est vrai qu' »il s'agit bien de cordonniers», leur patron saint Crépin (et non Crispin!) y étant évoqué, d'autre part le fait qu'une même personne est désignée comme *su(c)tor et excofferius* semble indiquer que ce sont deux métiers différents; cf. aussi *abbas escofferiorum* d'une part, *abbas et socii sutorum* d'autre part (s.v. *abbas*, p. 18). — *grye* 'gypse, plâtre'? C'est sans doute le même mot que *grea*, *greya*, *greta* 'grès', cf. Hasselrot, o.c., *grey* 'craie'. — *hora* »livre d'heures', corr. *horae*. — *leverium*? Le sens est évidemment 'levier', cf. Du Cange *leverium*. — *marciare* »remercier': ». . . un **marcier* n'est pas attesté ailleurs»; si fait, *mercier* et *marcier* se trouvent côte à côte en afr. — *mis(s)are*, *miser?* 'offrir aux enchères'; 'taxer'? A supprimer, chacun des trois exemples cités portent le verbe *mittere* ou *mettre*. — *taborinus*,

tamb- 'tambour' (instrument et musicien); aucun des exemples cités n'admet le sens de musicien.

La présentation du glossaire souffre d'une certaine incohérence. Pour tel mot, le nombre des exemples cités est démesuré (*admodiare* emplit trois pages, sans raison), pour tel autre, aucun exemple est donné (*antitectum*, *crida* 2). Le choix et l'ordre des variantes mises en tête est arbitraire. Ainsi, des onze variantes de *carratel*, M. A. donne en tête cinq: *carlaterum*, *carlater* . . . omettant la forme normale *carratel* qui figure pourtant dans un exemple; *salade* 'casque' et ses variantes se trouvent sous *cilada*. Le mieux eut été un seul mot-tête, suivant le système adopté pour le *Glossaire des patois de la S. R.*

Le glossaire est suivi de quelques notes sur les formes des verbes relevées dans le texte français, ainsi que d'un aperçu phonétique (45 pages). Ce dernier contient diverses observations intéressantes, comme l'affaiblissement de la voyelle antétonique en *e* (ou *ə*), la palatalisation de *s* initial en *š* (*choudan* = *soudan* 'geolier'), le développement *-k^{y}-*, *-t^{y}-* > *-ʃ-* attesté par des contrépels. Certains chapitres sont peu nets voire sujets à caution. Supprimer § 12, p. 12 (»prononciation particulière» de *v* que trahirait la graphie *vesve* pour *veuve*; elle est courante en v. fr.). Une erreur s'est glissée dans l'explication des signes phonétiques (Introduction, p. 15): *θ* »dentale sourde», *ð* »dentale sonore»; lire dans les deux cas: interdentale.

Sans doute, l'auteur n'a-t-il pas épuisé les données à sa disposition. A titre d'exemple, j'attire son attention sur la pléthore de suffixes que reflètent *bosset*, *-ot*, *charret*, *-ot* (transcrit *charroctus*), *charrier*, *-etier*, *-on*, *-oton*, *cuchet*, *-on*, *fornel*, *-et*, etc.; se reporter à l'importante étude de Bengt Hasselrot sur la formation diminutive dans les langues romanes (Upsal, 1957).

Aux observations qui précèdent, les spécialistes du franco-provençal ajouteront les leurs et passeront un jugement compétent sur le tout. De toute façon, on ne pourra nier à la thèse de M. Ahokas des résultats de grand intéret linguistique. De ses matériaux abondants et difficiles à manier, il a extrait grand nombre de faits lexicaux qui éclairent l'état linguistique et social de Genève au XV^{e} siècle, et dont ne manqueront pas de profiter les éditeurs du *Glossaire des patois de la Suisse Romande* ainsi que les franco-provençalistes en général.

Veikko Väänänen

STEPHEN WHICHER and LARS ÅHNEBRINK, *Twelve American Poets*. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1959, Pp. 195. 12.00 Swedish crowns.

The editors of this well-planned beginner's anthology have rendered a real service to Scandinavian students of American literature. From the large number of American poets they have chosen Longfellow, Poe, Whitman, Emily Dickinson, E. A. Robinson, Robert Frost, Wallace Stevens, William Carlos Williams, Ezra Pound, Robinson Jeffers, E. E. Cummings, and Robert Lowell "in order to provide a selection from each one that will be adequate to convey the central fact about American poets, their vigorous individuality." In their brief general introduction the editors describe the typical characteristics of American poetry in a somewhat more specific way. They tell the student that "the American poet has typically worked alone, apart from other poets, with little sense of belonging to a special craft-group and no established audience," that he has "pursued his calling in a mobile and relatively classless society," that American literature "has few *central* literary figures," and that it "shows a peculiar intensity of exploration in one or another special direction."

Each poet is discussed in an introduction usually occupying two or three pages. Lucid, sympathetic, and stimulating, these miniature essays should be particularly helpful to the student. The only important criticism I have to make concerns the introduction to Poe. Not that I have any reason to criticize the editors' opinion of him; on the contrary I feel that their treatment of Poe's life and his achievement is remarkably well balanced and fair. The editors point to the mixed reception of his poetry among literary critics and his popularity with "ordinary" readers and note that "there may be more to his subject-matter than meets the supercilious eye." They might have added that he has been admired by a number of outstanding poets and prose writers such as Tennyson, Yeats, and Shaw.

To European students Poe is above all a poet who through his influence on the French symbolists has played a significant role in the literature of their own continent. These students have been told that "one of the events of prime importance in the early history of the Symbolist Movement was the

discovery of Poe by Baudelaire;"[1] but they also know that Poe's greatness and significance were emphatically denied by Emerson and Henry James and that they have been denied by several later generations of English-speaking critics. This discrepancy, so confusing to the European student of literature, is not touched upon at all by the editors of *Twelve American Poets* — an omission which inevitably lessens the usefulness of their essay. Poe's European reputation is mentioned only passingly and in a way which foreign students may not find very illuminating: "Baudelaire and his Symbolist successors invented *Edgarpo*, 'the tragic young aristocrat, alone in a barbarous, gaslit America,' as Marcus Cunliffe paraphrases it, forerunner of the *poète maudit*." The matter, it must be admitted, remains controversial. In a comparatively recent monograph[2] Joseph Chiari claims that although Baudelaire, Mallarmé, and Valéry insisted that Poe was the poet who had influenced them most, there is very little of his influence to be seen in their poetry. Chiari assumes that "each of the three French poets mentioned saw in Poe an image of himself and of his dreams."[2] T. S. Eliot suggests, not altogether convincingly, that "if the French poets had known English literature better they might have based their aesthetics not on that of Poe but on that of Coleridge."[3]

I am sure that foreign students will be grateful for a discussion of this very relevant point in the future editions of the book.

The explanatory notes at the end of the book are useful, as is the small general bibliography on p. 182. To the three histories of American literature listed there might be added Leon Howard's new *Literature and the American Tradition* (New York, Doubleday & Co., 1960).

Tauno F. Mustanoja

[1] Edmund Wilson, *Axel's Castle: a Study in the Imaginative Literature of 1870 to 1930*, New York and London, 1931, p. 12.

[2] *Symbolisme from Poe to Mallarmé: the Growth of a Myth*. London, 1956, pp. 161-2.

[3] Foreword to Chiari's book, p. vi.

Carl-Gustaf Söderberg, *A Typological Study on the Phonetic Structure of English Words, with an Instrumental-Phonetic Excursus on English Stress* (Travaux de l'Institut de Phonétique de Lund publiée par Bertil Malmberg, I). Lund, 1959. Pp. 122.

The present thesis confesses to be a study of phonetics, but we must be prepared to accept the term "phonetics" in a sense which is somewhat different from what it was some 50 years ago. Since then, some time-honoured concepts have been found inadequate, and there has been a rather thorough house-cleaning in the field of phonetics. In the list of books consulted we miss some of the best earlier authorities on (English) phonetics, like Sweet and Sievers, and Jespersen's *Phonetische Grundfragen*, not to mention Miss Soames, Storm, Viëtor, Sütterlin and other early phoneticians. But even men who have done much to introduce and develop instrumental phonetics, say Horn and Ketterer, are left out. The reader cannot help opening the volume with some hesitation.

The atmosphere of the book is somewhat ultramodern. A couple of sections are devoted to phonemes and syllables, to make clear how the author regards these much-discussed concepts. We are offered only a lengthy analysis of current attempts at a definition or at refraining from a definition. The author himself regards the definition of the phoneme as being outside the scope of his investigation (p. 26), a statement which many readers will think more candid than appropriate.

The author studies English word-structure by examining the types of form in monosyllables, disyllables and initially vocalic trisyllables in present-day English. He thinks that his study will contribute to the solution of the syllable problem. He has collected his material from the Oxford Dictionaries, and he indicates what kind of material he has left out. The addition of the study of English word-stress was expected to clear points connected with its different components and their interrelations. There is a lot of word lists and stress pictures to guide the reader in the maze of analysis.

It is evident that the study asks for close attention on the part of the reader and that the author has done careful and industrious work. That he has committed himself to some authorities putting others aside is equally clear. In how far we can follow him here is a matter of difference in conviction.

The first part, particularly, moves on marshy ground, and we are as wise as to the contents of concepts under discussion as is usual with this rather young subject. Whether we can arrive at clear-cut convincing results on this road at all is open to doubt, in the opinion of many scholars.

S. B. Liljegren

Rudolf Hemmerle, *Franz Kafka: eine Bibliographie.* München, Verlag Robert Lerche, 1958. Pp. 140. DM 9.00.

Not many of the writers of this century have been studied as thoroughly as Franz Kafka. Among the few who can be said to compete with him in this respect are James Joyce, Rainer Maria Rilke, and T. S. Eliot.

The bibliography under review, compiled by Rudolf Hemmerle, comprises 1,280 books and articles published before 1958. Articles and books discussing Kafka are steadily accumulating.

On its first pages the bibliography gives valuable information concerning the publication of Kafka's works. This is of special importance because Kafka himself published only a small portion of his writings (only one of the nine parts of his *Collected Works*, the thinnest, came out during his lifetime), and because of the vicissitudes to which his writings have been subject after his death. In 1935 the printing of the first edition of Kafka's *Collected Works* in Berlin had to be discontinued; the rest of the edition was printed in Prague shortly before the occupation of the city by German troops. *Habent sua fata libelli.* The novels published by Max Brod (*Amerika*, *Der Prozess*, and *Das Schloss*) contain some additional textual matter (variants) or new epilogues, which sometimes make the differences between the various printings rather great. This is one reason why Hemmerle's bibliography is particularly useful to students and readers of Kafka. It also reveals the geographical scope of Kafka's fame; outside Europe and the United States his works and essays based on them have been published in South America and Japan. The introductions to the bibliography by two well-known Kafka scholars, Herman Uyttersprot and H. S. Reiss, shed light on the writer's life and the development of the study of his art.

Like all books of reference a bibliography is out of date as soon as it comes out. In Hemmerle's list one misses references to the latest studies dealing with Kafka. It includes neither the selection of Kafka's letters, *Briefe*, nor Klaus Wagenbach's accurate and valuable biography of the writer's adolescence published under the title *Franz Kafka*, nor Felix Weltsch's brief memoir *Religion und Humor im Leben und Werk Franz Kafkas*, nor Wilhelm Emrich's comprehensive and almost painstakingly thorough study *Franz Kafka*, nor the useful American collection of essays entitled *Franz Kafka Today*, edited by Angel Flores and Homer Swander. It seems to me that the authors of the future editions of the bibliography will not suffer from a lack of new titles.

Kai Laitinen

EINGESANDTE LITERATUR

Smit, H. J., en Wieringa, W. J., Correspondentie van Robert Fruin 1845—1899 (Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap, Vierde Serie, 4), Groningen, J. B. Wolters, 1957. Pp. xv—518.

Spaziani, Marcello, Il teatro minore di Lesage: Studi e ricerche. Roma, Signorelli, 1957. Pp. 195.

—»— Bibliographie de Maupassant en Italie (Publications de l'Institut Français de Florence, 4e série, Essais bibliographiques, 1). Firenze, Institut Francais de Florence, 1957. Pp. 75. Prezzo Lire 1000.

Sperlbaum, Margret, Tiernamen mit k-Suffix in diachronischer und synchronischer Sicht (Beiträge zur deutschen Philologie, 16). Giessen, Wilhelm Schmitz, 1957. 97 S. und Karten.

Stamm, Rudolf, Englische Literatur (Wissenschaftliche Forschungsberichte, Geisteswissenschaftliche Reihe, hrsg. von Karl Hönn, Vol. 11). Bern, A. Francke AG., 1957 Pp. 422. S.Fr. 41.50, Abonnenten der Serie S.Fr. 37.50.

Storost, Joachim, Zur Aristoteles-Sage im Mittelalter. Sonderdruck aus Monumentum Bambergense, Festgabe für Benedikt Kraft, 298—348. München, 1955.

Studi Americani, 3. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1957. Pp. 372. [The new volume in this commendable series of American studies contains fifteen interesting critical discussions.

The emphasis is on Melville and James. There are four articles on the former: Agostino Lombardo, *Introduzione a Nelville;* Elémire Zolla, *Il linguaggio di »Pierre»;* August Guidi, *Considerazioni su »Bartleby»;* Guido Botta, *L'ultimo romanzo di Melville.* Three of the articles deal with James: Barbara Melchiori, *The Taste of Henry James;* Robert L. Gale, *Henry James and Italy;* Camilla Zauli-Naldi, *James e Trollope.* The rest of the articles deal with a number of minor classics, etc.: Biancamaria Tedeschini Lalli, *Anne Bradstreet;* Biancamaria Pisapia, *La solitudine nella letteratura americana dell'Ottocento;* Elio Chinol, *La poesia di T. S. Elliot;* Nemi d'Agostino, *F. Scott-Fitzgerald;* Lia Wainstein, *Il cerchio magico di Wylie;* Glauco Cambon, *O'Neill e il dramma dell'anima americana;* Richard H. Chase, *Cesare Pavese and the American Novel.* — T. F. M.]

Studier i modern språkvetenskap utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm (Stockholm Studies in Modern Philology), Vol. XIX. N. Otto Heinertz zum achtzigsten Geburtstag 5. 11. 1956. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1956. Pp. 215. Price 30 Swedish crowns.

Studi Francesi, I, Gennaio-April 1957. Torino, Società Editrice Internazionale, 1957. Pp. 176.

Studi Mediolatini e Volgari (Institutio di Filologia Romanza dell'Università di Pisa), Vol. III. Bologna, Libreria Antiquaria Palmaverde, 1955. Pp. 182. Prezzo: lire 4000.—

Tilander, Gunnar, Nouveaux essais d'étymologie cynégétique (Cynegetica, IV). Lund, Carl Bloms Boktryckeri AB, 1957. Pp. 241. 30 cour.suéd.

—»— (éd.) La Vénérie de Twiti: le plus ancien traité de chasse écrit en Angleterre; La Version anglaise du même traité et Craft of Venery (Cynegetica, II). Uppsala, 1956. Pp. 100.

—»— (ed.) Traduccion aragonesa de la obra »In excelsis Dei thesauris» de Vidal de Canellas, I: Introducción, II: Texto, III: Vocabulario (Leges Hispanicae, Medii Aevi, IV—VI). Lund, Almqvist & Wiksells, 1956. Pp. 108, 543, 341 y reproducción de las miniaturas del manuscrito Perrins 112. Precio de los tres volúmenes: 120 coronos suecas.

Tobler-Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch. 34. Lieferung (*gloriablehgratoner*). Wiesbaden, Steiner, 1957. S. 382—571 des IV. Bandes.

Ullmann, S., Style in the French Novel. Cambridge, University Press, 1957. Pp. vii—273. Price 37/6 net.

Unbegaun, B. O., Russian Versification. Oxford, Clarendon Press; London, Cumberlege, 1956. Pp. xiii—164. Price 25s. net.

KLEINE BEITRÄGE ZUM DEUTSCHEN WÖRTERBUCH

VIII

Nhd. *ein Amt bekleiden*

Grimm D.Wb. I 1422 beschränkt sich bei der Behandlung der oben angeführten Verwendung des Wortes *bekleiden* auf den folgenden Kommentar: »Einen posten, rang, ein amt, eine stelle bekleiden *will sagen sie mit seiner person, mit sich ausfüllen, damit bekleidet, investiert sein*».

Das deutsche Wort, im konkreten Sinn 'vestire' seit dem 13. Jh. gut bezeugt, ist auch in der übertragenen Bedeutung früheren Datums als gemeinhin angenommen wird, und gehört wahrscheinlich zu den auf lateinisches Vorbild zurückgehenden Lehnprägungen der Kirchensprache bzw. der Sprache der Administration, die deren eine stattliche Anzahl aufzuweisen hat.

Schon im Marienleben des Walter von Rheinau (um die Wende des 14. und 15. Jh:s) begegnet uns in der von Adelbert von Keller abgedruckten Handschrift (Tübinger Dekantsprogramm 1852, gedruckt 1853, S. 68 Z. 62—63) folgender Passus: *Und sind mit einer werdekeit, Alle drye bekleit*, wo *bekleit* = *bekleidet* ist.

Das Vorbild wird offenbar das latein. *investire* abgegeben haben. Im mittellateinischen kirchlichen und juristischen Schrifttum finden wir oft *investire* und *vestire* (*per anulum* u.a.) in der Bedeutung 'belehnen', 'mettre en possession d'un fief, d'une dignité' (vgl. z.B. Du Cange—Henschel, Glossarium mediae et infimae latinitatis IV 410; E. Habel, Mittellateinisches Glossar [1931] 206; Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française III 315 s.v. *envestir*, das seinerseits aus dem Mittellatein stammt); dazu auch das lateinische Substantiv *investitura* 'staatliche Belehnung der Bischöfe mit Ring und Stab' (vgl. z.B. A. Sleumer, Kirchenlateinisches

Wörterbuch [1926] 436; Godefroy III 315 s.v. *envesteure* und X 30 s.v. *investiture*, das ebenfalls aus dem Mittellatein stammt; sowie The New Schaff—Herzog Encyclopedia of Religious Knowledge VI [1950] S. 25 f. s.v. *investiture*).

Die Wortsippe *investir — investitura* ist in der kirchlich-administrativen Bedeutung seit dem 11. Jh. gut bezeugt und sie spielte im Mittellatein eine wichtige Rolle.

Um die Bedeutung des lateinischen Verbs *investire* gerade für die deutschsprachigen Gebiete hervorzuheben, sei noch darauf hingewiesen, dass im Mittelhochdeutschen *investieren* als Fremdwort seit dem 14. Jh. verwendet wurde, und zwar in der kirchlichen Bedeutung (vgl. P. Möller, Fremdwörter aus dem Lateinischen im späteren Mittelhochdeutschen und Mittelniederdeutschen [Diss. Giessen 1915] S. 67).

Auch der Konstruktionswechsel von *mit einer Würde, mit einem Amt bekleiden* zu *ein Amt bekleiden* hat schon früh stattgefunden. Weigand D.Wb. I 196 s.v. *bekleiden*) nennt zwar als ältesten Beleg Stieler (Der deutschen Sprache Stammbaum [1691] S. 980).

Schon viel früher, und zwar im Jahre 1439 lässt sich die Konstruktion *ein Amt bekleiden* nachweisen: *den fryen stul mit urteil und rechte bekleidet* (vgl. v. Künssberg, Deutsches Rechtswörterbuch I 1503 f.).

Ein bedeutend späterer Beleg sei hier noch hinzugefügt, und zwar aus dem Nouveau Dictionnaire des Passagers François—Allemand et Allemand—François (Leipzig, 1772), wo es im deutsch-französischen Teil (S. 104 s.v. *bekleiden*) heisst: *ein Amt bekleiden = être revêtu d'une charge*, und dies obgleich die französische Konstruktion den Gebrauch der älteren deutschen Konstruktion nahegelegt hätte.

Nhd. *übertreten, Übertritt, Übertretung*

Dass *übertreten* in der Bedeutung 'übertreffen', die seit mittelhochdeutscher Zeit bezeugt ist, auf latein. *transgredi*

zurückgeht, ist bereits Grimm D.Wb. XI, 2, 610 f. zu lesen; auch im Wortschatz der Mystik lässt sich diese Verwendung nachweisen.

Aber auch die Bedeutung 'eine Vorschrift, ein Gesetz u.s.w. übertreten', verdankt des deutsche Verb m.E. lateinischem Einfluss, der, wie bereits hervorgehoben, in der kirchlichen und juristisch-administrativen Sphäre sich oft geltend gemacht hat. Diese Bedeutung ist bereits im Mittelhochdeutschen gut bezeugt, und zwar im Zusammenhang mit *gesetz* im Altprager Stadtrecht (79, 123) aus dem 14. Jh. Das dazu gehörende Substantiv *übertrit* findet sich in der Bedeutung 'Übertretung, Vergehen' im alten Passional, in Aristotilis heimelichkeit (*der ê ein ubertrit*) und anderswo; daneben wird es auch in der Bedeutung 'Überwältigung' sowie 'Übertritt, Abfall' verwendet. Für *übertrit* 'Vergehen, Übertretung', das noch bei Stieler (Der deutschen Sprache Stammbaum 2337 f.) mit 'error', 'erratum', 'excessus' übersetzt wird, tritt in dieser Bedeutung etwa um die Wende des 14. und 15. Jh. *übertretunge* und seit der Wende des 15. und 16. Jh. *übertretnis* ein (vgl. Grimm D.Wb. XI, 2, 613 f. und Diefenbach, Glossarium latino-germanicum 593 s.v. *transgressio*); in diesen beiden Ableitungen, die oft neben dem Wort *gesetz* stehen, dürfen wir den Einfluss von latein. *transgressio* erblicken.

Dass bei *übertrit* die Bedeutung 'Vergehen' im Frühneuhochdeutschen auf dem Rückzug sich befindet, beruht wohl einerseits auf der Überbelastung dieses Wortes mit Bedeutungen; anderseits war das neugebildete *übertretung* mehr geeignet, den verbalen Charakter und die Zusammengehörigkeit mit *übertreten* 'ein Gesetz übertreten' zum Ausdruck zu bringen. Ohne besondere Gründe wäre kaum das kürzere Wort *übertritt* in dieser Bedeutung durch das längere, *übertretung*, ersetzt worden.

Das nomen agentis *übertreter* begegnet uns in den Nürnberger Polizeiordnungen (nach Lexer II 1669) in der Bedeutung 'Übertreter eines Gesetzes'; in der Gemma Gemmarum (Die-

fenbach N:o 110) finden wir *transgressor* = *uberdreder der ee* und im Vocabularius ex quo (Diefenbach N:o 21) *transgressor* = *sunder.*

In der Vulgata bezeichnet *transgressor* gerade den Sünder; dieses Wort scheint speziell kirchenlateinisch zu sein. Im Mittellatein war *transgressio* in der Bedeutung 'Übertretung des Gesetzes' ein besonders von kirchlichen Autoren gern gebrauchter Ausdruck: *transgressio praecepti, transgressio legis.* Das Verb kommt ebenfalls in ähnlicher Verwendung vor: *transgredior mandatum Domini* (vgl. z.B. A. Blaise, Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens [1954] S. 825; A. Souter, A Glossary of Later Latin [1949] S. 426; und Georges, Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch II [1951] Sp. 3187 f.).

Nhd. *vorschreiben*

Samuel Singer hat in seinem Aufsatz »Beiträge zur vergleichenden Bedeutungslehre» (Zeitschrift für deutsche Wortforschung IV [1903] S. 132 s.v. *Vorschrift*) das deutsche Wort *Vorschrift* neben das lateinische *praescriptum* gestellt und damit angedeutet, dass er einen Zusammenhang zwischen den beiden Wörtern vermutet, über dessen Art er nichts weiteres aussagt, der aber wenigstens in einer Bedeutungsbeeinflussung besteht. Das Verb *vorschreiben* fehlt in der Liste Singers, was kaum auf einem Zufall beruht; vielmehr hat Singer es nach reiflicher Überlegung nicht mitaufgenommen.

Mit seiner Auffassung von Zusammenhang zwischen *Vorschrift* und *praescriptum* hat Singer offenbar Recht, wie die Behandlung dieses Wortes in Grimms D.Wb. XII, 2, 1512 f. zu zeigen geeignet ist. Schon im Althochdeutschen begegnet *forescrift* bei Notker (ed. Piper II, 214, 16) an einer Stelle, die sowohl die Bedeutung 'vorher Geschriebenes' als auch etwa 'Vorschrift' zulässt. In Anbetracht der Rolle, die die Lehnprägung nach lateinischem Vorbild in der Sprache Notkers

spielt (vgl. Betz, Lehnwörter und Lehnprägungen im Vor- und Frühdeutschen [Deutche Wortgeschichte, zweite Auflage] bes. S. S. 140 f.; dazu auch H. O. Schwarz, Die Lehnbildungen der Notkerschen Psalmenübersetzung [Diss. Maschinenschr. Bonn 1957] und M. Mehring, Die Lehnprägungen in Notkers Übersetzung der 'Nuptiae Philologiae et Mercurii' des Martianus Capella [Diss. Maschinenschr. Bonn 1958]), darf man hinter seinem *forescrift* als Vorbild latein. *praescriptio* vermuten, wie Grimm D.Wb. es tut.

Obgleich das Verb *vorschreiben* auch die Bedeutung 'befehlen' hat, nimmt Grimm D.Wb. in diesem Falle nicht lateinischen Einfluss in Anspruch. Vielmehr werden hier (XII, 2, 1501 f.) Beispiele für den allmählichen Übergang der Bedeutung 'vor etwas schreiben' zu 'befehlen' gegeben. Diese Entwicklung wird dann weiter zweifelsohne psychologisch richtig erklärt durch »das Zurücktreten der Vorstellung des Schreibens.» Es erhebt sich aber die nicht unwichtige Frage, ob diese Bedeutungentwicklung ohne fremden Einfluss geschehen ist. M. E. darf man sie verneinen, und zwar aus folgenden Gründen:

Die eindeutige Bedeutung 'gebieten' scheint sich etwa seit dem 16. Jh. einzustellen, und zwar sind die Belege aus diesem Jahrhundert bereits sehr zahlreich. Wie gewaltig der lateinische Einfluss auf das Deutsche in diesem Jahrhundert gewesen ist und wie oft er gerade in Lehnprägungen seinen Niederschlag fand, brauche ich kaum hervorzuheben. — Dass das lateinische Verb *praescribere* 'befehlen' damals in Deutschland bekannt war, geht u.a. daraus hervor, dass *prescribieren* als Fremdwort im Reformationszeitalter gut bezeugt ist (vgl. D. Malherbe, Das Fremdwort im Reformationszeitalter [Diss. Freiburg i.B. 1906] S. 57); auch das Fremdwörterbuch Simon Roths, gedruckt 1567, führt *praescribiren* 'ordnung geben oder machen' an. Dieses lateinische Verb war ein der allgemeineuropäischen »gelehrten» Sprache und darüber hinaus zu dieser Zeit wohlbekanntes Wort. Dem Französischen war es schon spätestens seit dem frühen 15. Jh. als mot savant in der Form *prescrire*

'ordonner' einverleibt, und zwar zunächst als juristischer Terminus (vgl. z.B. Dauzat, Dictionnaire étymologique [1937] S. 584 s.v. *préscrire*); im Englischen ist *prescribe* (nach Oxford Dictionary s.v. *prescribe*) ebenfalls in dieser Bedeutung seit dem 16. Jh. gut bezeugt.

Dieses dürfte genügen, um lateinischen Einfluss auf die Bedeutungsentwicklung des deutschen Verbs *vorschreiben* wahrscheinlich zu machen.

Nhd. *Haus* 'Handelshaus', 'Firma'

Nach A. Schirmer (Wörterbuch der deutschen Kaufmannssprache [1911] S. 83) begegnet uns *Haus* in der oben angeführten Bedeutung zuerst im Jahre 1716 in Paul Jacob Marpergers in Leipzig erschienenen »Beschreibung der Banquen» (S. 338). Es fragt sich ob *Haus* 'Firma' hier eine Subtraktionsbildung zu dem seit mittelhochdeutscher Zeit verwendeten *koufhûs, Kaufhaus* zu betrachten ist, oder ob wir vielmehr von *Haus* in der gewöhnlichen Bedeutung auszugehen haben, das eine neue Bedeutung zu den alten erhalten hat.

Ohne die Möglichkeit der Mitwirkung des alten *Kaufhaus* verneinen zu wollen, möchte ich auf einiges hinweisen, das zugunsten der zweiten Erklärung spricht.

Das Aufkommen von *Haus* 'Firma' in einer Zeit stärksten französischen Einflusses in Deutschland, und zwar in der Handelssprache, die viele Anregungen der romanischen Nachbarsprache verdankt, legt schon den Gedanken an die eventuelle Einwirkung des frz. *maison* 'Firma', 'Kaufhaus' nahe. Bei Marperger ist der französische Einfluss unverkennbar (so z.B. *courant, banquiers, fond, ordre, faveur* u.a.; daneben auch italienisches Sprachgut).

Im Französischen ist die Bedeutung 'boutique', 'atelier' 'magasin', 'maison de commerce' für *maison* schon seit dem 13. Jh. belegt, aber von dem Dictionnaire de l'Académie erst seit 1835 aufgenommen worden (vgl. von Wartburg, Frz.

etym. Wb. VI S. 238). Wie es scheint, wurde *maison, maison de commerce* im 17. Jh. besonders auf Stätten 'für die Abwicklung von Geldgeschäften' bezogen (vgl. A. Kuhn, Die französische Handelssprache im 17.Jh. [Diss. Leipzig 1931] S. 151). Die Möglichkeit der Beeinflussung war also durchaus gegeben.

In Bezug auf die neuere und neueste Zeit hebt H. Moser (Maurer—Stroh, Deutsche Wortgeschichte II² S. 509) hervor: »So wurde über *Warenhaus* und später, nach dem Ersten Weltkrieg, über *Kaufhaus* das Wort *Haus*, ebenso *Halle* auch zu einer Bezeichnung bescheidener, ja kleinster Geschäfte». Dass dieser Gebrauch von *Haus* oft als ein Missbrauch empfunden wurde, ist bekannt (vgl. z.B. die von Trübners Wb. III S. 356 a zitierte Stelle aus der Deutschen Allgemeinen Zeitung vom Jahre 1937).

Diese Verwendung des Wortes *Haus* beruht auf einer Modeströmung, die offenbar auf französisches Vorbild zurückgeht; es galt in Frankreich als fein, sein Geschäft *maison* zu nennen. Bei der schnellen Nachahmung fremder Gebräuche gerade auf dem Gebiete des Handels und der Reklame ist es leicht verständlich, dass ein deutsches Geschäft sich gern z.B. *Modehaus* nannte, um sich schon dadurch den Nimbus der echten Pariser Mode zu geben.

Die von Moser erwähnte Verwendung von *Halle* wird wieder kaum ohne englischen Einfluss sich durchgesetzt haben, wie ja schon die Wiederbelebung des deutschen Wortes *Halle* im 18. Jh. gewiss unter Mitwirkung englischen Vorbildes erfolgte (vgl. zuletzt P. F. Ganz, Der Einfluss des Englischen auf den deutschen Wortschatz [1957] S. 90). — Im Englischen wurde *hall* seit dem 13. Jh. in der Bedeutung 'a large room or building for the transaction of public business' verwendet (vgl. Oxford Dictionary s.v. *hall*); besonders hat zur Verbreitung dieses englischen Wortes das seit der Mitte des 19. Jh:s in Schwang gekommene *music-hall* (vgl. Oxford Dictionary s.v.) beigetragen.

Elsäss. *Tagner* 'Taglöhner'

Dass schweizerd. *Tagmann* 'Taglöhner dem italien. *giornaliere* nachgebildet ist, wurde schon längst bemerkt (Schweiz. Idiot. IV 281). Es liegt nahe, das von Martin—Lienhart (Elsäss. Wb. II 667) gebuchte *Tagner* in Anbetracht der Nähe des französischen Sprachgebiets als Lehnübersetzung des frz. *journalier* zu erklären. Bezeugt ist dieses französische Wort in der Bedeutung 'ouvrier qui travaille à la journée' seit 1611 (vgl. von Wartburg, Frz. etym. Wb. III 103); schon das Altfranzösische verwendete in derselben Bedeutung das ähnlich gebildete *jorneor*, das ebenfalls als Muster für das elsässische Wort hätte dienen können.

So einleuchtend diese Erklärung auch scheint, hat sie einen Haken: im Mittelhochdeutschen stand neben *tagelœner* und *tagewerker* das von *tagewan* abgeleitete *tagewaner*, *tagewener* (vgl. Lexer, Mhd. Handwb. II 1394), das wegen seiner etymologischen Undurchsichtigkeit allmählich vor seinen Konkurrenten weicht. Vollständig geschwunden ist es aber trotzdem nicht, sondern lebt in verstümmelter Form weiter als *tauner*, *tagmer* u.a. (vgl. Grimm D.Wb. XI, 1, 1, 88; Ochs, Bad. Wb. I 442 s.v. *Tauner*; Schmeller, Bayer. Wb. II 917 s.v. *tagwener*; Schweiz. Idiot. VII 125 s.v. *Tauner*; und Fischer, Schwäb. Wb. II 116 s.v. *Tauner*).

Es bleibt somit möglich, dass auch die elsässische Form letzten Endes auf *tagewaner* zurückgeht. Dass es gerade hier die Form *Tagner* erhielt, ist aber auch in diesem Falle wohl nicht zuletzt dem Einfluss des französischen Wortes zuzuschreiben.

Emil Öhmann

NHD. *GADEM*

Ein etymologisches Rätsel

Das heute vorzugsweise oberdeutsche[1] Wort *Gadem, Gaden,* "Haus, Gemach, Zimmer, Speisekammer, Verkaufsladen, Werkstatt, Stockwerk" (s. DWB. IV, 1, 1, 1131 ff.) gehört ohne Zweifel zu den etymologisch dunkelsten[2] Wörtern des nhd. Sprachschatzes. Es dürfte deshalb nicht unangebracht sein, an dieser Stelle eine neue Deutungsmöglichkeit kurz vorzulegen, die sich dem Verfasser dieses Aufsatzes nach andauernder Beschäftigung mit diesem schwierigen Wortproblem ergeben hat. Zunächst eine kurze Übersicht über die bisher vorliegenden Deutungen.

1. Als die älteste ist wohl die in den früheren Auflagen von Fr. Kluges Etym. Wb. (vgl. z.B. 6. Aufl., S. 130)[3] vorliegende Zusammenstellung mit einem hypothetischen got. **gatm*, dies aus *ga-* und *tmo-* (?), letzteres zu griech. *δόμος*, *μεσό-δμη* und hd. *Zimmer*. Das griech. Wort, aus *μεσοδόμη* entstanden und zu *δέμα* "bauen" gebildet, hat die Bedeutung "Mittelbau, Mittelgebälk", vgl. zur ganzen Wortsippe Walde-Hofmann, Lat. etym. Wb.[3], S. 369 f. Diese Erklärung des Wortes, die in lautlicher Hinsicht sehr grosse Schwierigkeiten bereitet, wird von F. Schmidt, Zur Geschichte des Wortes *gut* (Diss. Leipz. 1898) m. E. mit Recht verworfen. Schmidt sagt aaO. S. 6

[1] Vgl. z.B. Trübners Deutsches Wb. III, 3: "oberdeutsch, von der Schweiz bis Kärnten". S. noch Schweiz. Id. II, 114, Schöpf, Tirol. Id. S. 166, Fischer, Schwäb. Wb. III, 13 ff., Lexer, Kärnt. Wb. Sp. 105 f., Unger-Khull, Steier. W.-schatz S. 262.

[2] Dies wird besonders betont u. a. in folgenden Werken: DWB. aaO., Heyne, Dt. Wb. I, 1015, Kluge-Götze, Etym. Wb. [15], 235, Trübners Deutsch. Wb. aaO. ("Jeder Deutungsversuch bisher misslungen"), Weigand-Hirt, Dt. Wb. 1, 610, Wilmanns, Deutsche Gramm. II, 299.

[3] Dort wie bei Wilmanns aaO. mit einem Fragezeichen versehen.

dazu u.a.: "Kluges Kompositionsversuch für ahd. *gadam* (Etym. Wb.[1], 130) scheitert daran, dass es bei einer Wurzel *dem-* "bauen" keiner Komposition bedürfte, und dass die Schwundstufe des zweiten Teils in *ga-tm* unerklärt bliebe."

2. Ein zweiter Deutungsversuch, m. W. zuerst von W. Wackernagel vorgelegt in Haupts Zeitschrift VI, 297 und Altd. Lesebuch, Glossar S. CCIX, wollte das ahd. *gadam* zu griech. *χιτών*, ion. *κιθών* "Umhüllung, Hülle, Rock" stellen. Als Parallele wurde dabei auf ahd. *hemidi*, *hamo* (Schade, Altd. Wb. I, 241, 388) und griech. *καμάρα*, "Gewölbe" und lat. *camarus* (Walde-Hofm. aaO. I, 149) hingewiesen. Diese Deutung, von Kluge[1] S. 130 als unmöglich bezeichnet, wird von Schmidt, aaO. S. 6 folgendermassen beurteilt: "Andrerseits ist auch Wackernagels Ableitung des Wortes von griech. *χιτών*, die Hildebrand (DWB. IV, 1, 1, 1131, u. *gadem* Ic) mit dem Hinweis auf *Kothe* und *Hütte*[1] unterstützt — nicht ohne eine gewisse Freude über die mannigfache Kreuzung der Lautverschiebungsgesetze — nach Form und Inhalt unhaltbar." —

Schwerwiegender als dieser an sich sehr berechtigte Einwand ist aber der Umstand, dass griech. *χιτών* überhaupt nicht zum indogerm. Wortschatz gehört, sondern wie lat. *tunica* aus dem Semitischen entlehnt ist, vgl. dazu ausführlich Schrader, Sprachvergleichung und Urgeschichte (1883), S. 402 sowie Walde-Hofmann aaO. II, 717 u. dort angef. Lit.

3. Als "weniger wahrscheinlich" wird die Zusammenstellung von ahd. *gadam* mit der sehr dunklen Sippe von nhd. *Gasse* (got. *gatwo*, ags. *geat*, ndl.-nnd. *gat*, anord. *gata* etc.) von Kluge[1] aaO. bezeichnet. Es ist auch unleugbar, dass eine solche Deutung fast unüberbrückbare Schwierigkeiten bereitet sowohl in lautlicher als auch in begrifflicher Hinsicht. Wie bereits erwähnt ist dazu noch die Sippe von nhd. *Gasse* etc. an sich sehr schwierig zu beurteilen, vgl. z. B. Franck-v. Wijk,

[1] *Kote* wird von Kluge-Götze aaO. wohl mit Recht zur idg. Wurzel *geu-* "biegen" gestellt; *Hütte* ist sicher damit unverwandt, vgl. Kluge-Götze aaO.

Etym. wdnb. d. nederl. taal[3] (1929), S. 176, Kluge-Götze aaO. S. 242.

4. Ganz verschieden wird ahd. *gadam* in Fick, Vgl. Wörterb. der idg. Sprachen (1909) III, 123 gedeutet. Es wird nämlich zu der weitverbreiteten Sippe germ. **gad-*, idg. **ghadh-*, "festhalten, eng verbunden sein" geführt und hätte demnach seine nächsten Verwandten in den Bildungen *gadôn*, "vereinigen", *ga-gadan*, "Gatte, Genosse", *gaduling*, "Verwandter", *gadaran*, "Gatter, Gitter". Zu diesen verschiedenen Wortbildungen wird also ahd. *gadam* aus einer ursprüngl. Form **gad-ma*, "umschlossener Raum" von Fick aaO. gestellt. Die hier auftretende offenbare lautliche Schwierigkeit — man hätte doch aus germ. **gad-ma* ein ahd. *gatam* mit *-t-* erwartet — wird von Fick durch die Annahme erklärt, dass eine Verschiebung von germ. *d* zu ahd. *t* in der Stellung vor *m* nicht stattgefunden hätte.

Die oben als etwaige Verwandte von ahd. *gadam* angeführten Wörter sind aber etymologisch ganz anders zu beurteilen; sie gehören ohne Zweifel in die Sippe von nhd. *gut* und lassen sich mit diesem Wort auf eine idg. Wurzel **ghădh-*, **ghŏdh-* zurückführen, welcher eine ursprüngliche Bedeutung "passen, passend sein" innezuwohnen scheint. Auch in rein lautlicher Hinsicht ist die in Fick, aaO. erscheinende Erklärung etwas zweifelhaft; u.a. vermisst man eine Parallele der angenommenen Abweichung von der regelrechten Entwicklung eines germ. *d* vor *-m*.

5. Eine lautlich wie begrifflich völlig undurchsichtige Deutung unseres Wortes findet sich schliesslich in E. Zupitza, Die germ. Gutturale (1896), wo wir in den Berichtigungen und Nachträgen, S. 211 folgenden Deutungsvorschlag finden: "Ahd. *gadum*, "Kammer" entspricht vielleicht dem griech. *φάτνη*, "Krippe". Ähnliche Bedeutungsunterschiede in der kelt. Sippe c. *craw*, bret. *kraou*." Dieser Nachtrag bezieht sich auf Zupitza aaO. S. 97, wo die Entwicklung des idg. *$g^{u}h$-* (*ghv-*) im Germanischen behandelt wird.

Das betreffende griech. Wort *φάτνη* (hellen. *πάθνη*) ist

aber in lautlicher Hinsicht aus einer idg. Wurzel mit anlautenden *g^{u}h-* durchaus nicht erklärbar; das griech. Wort ist etymologisch identisch mit lat. *benna* — s. z. B. Walde-Hofmann aaO. I, 101 — welches Wort aus dem Keltischen entlehnt ist, vgl. kymr. *benn*, "Fuhrwerk"; dies vertritt eine idg. Grundform **bhend-nā*, ganz wie das betreffende griech. Wort *φάτνη* auf eine ind. Grundform **bhn̥dh-nā* zurückzuführen ist. Vgl. weiter Walde-Hofmann aaO. II, 204 s.v. *offendix* und II, 261 s.v. *patena*.

Nach dieser Übersicht, aus der die Schwerdeutigkeit des Wortes *Gadem* leicht zu ersehen ist, lege ich unten meine neue Deutung dieses Wortes kurz vor.

Es ist zunächst ganz offenbar, dass die grösste Schwierigkeit gerade das rein Lautliche betrifft. Besonders der Dental *-d-* in ahd. *gadam* ist sehr schwer zu beurteilen. Es liegt dabei natürlich am nächsten, das *-d-* als den Vertreter eines idg. *t* oder *th*, also eines urgerm. þ zu betrachten, man vgl. z. B. die typähnlichen Wörter *Schaden*, *Laden*, , *Faden* und *Brodem*. Man wäre also dadurch genötigt, von einer idg. Wurzel **ghĕt(h)* — **ghŏt(h)* auszugehen, wodurch aber keine einleuchtende Verbindung mit aussergerm. Verwandten möglich ist. Die Annahme liegt deshalb sehr nahe, dass das ahd. *-d-* hier tatsächlich irgendeiner Unregelmässigkeit in der Lautentwicklung zuzuschreiben ist, und zwar einer solchen, die von einer ganz anderen Art ist als die von Zupitza aaO. (vgl. oben) angenommene. Im Gegensatz zu der von diesem Verfasser befürworteten Annahme eines unverschobenen germ. *d* vor dem Nasal *m*, liegt es nämlich lautgeschichtlich viel näher, dieses *-d-* in dem ahd. Wort *gadam* als eine Variante von einem ursprünglichen germ. *-t-* zu beurteilen.

Es gibt tatsächlich eine ganz eigenartige, spez. westgerm. Unregelmässigkeit in der Entwicklung des urgerm. *t* in der Stellung vor Liquida und Nasal. Das bekannteste Beispiel dafür ist das nhd. Wort *Boden* — vgl. ahd. *bodam*, altsächs. *bodom;* daneben ags. *bodan* und *botm*, altnord. *botn* — wo ein

Nebeneinander von germ. *t*, *d* und *þ* zu Tage tritt, vgl. Walde-Hofmann aaO. I, 564 und die dort angef. Lit.

Eine nähere Untersuchung über Form und Verbreitung des Wortes *Gadem* ergibt nun in der Tat, dass das Wort auch in Formen auftritt, die auf ein ursprüngliches germ. *t* ganz unzweideutig hinweisen. In diesem Zusammenhang genügt es, auf den Artikel *Gadem* im DWB. IV, 1, 1, 1131 zu verweisen, aus dem ersichtlich ist, dass eine Form mit *-t-* auch im Altfriesischen auftritt.[1] Es ist übrigens durchaus nicht ausgeschlossen, dass das Wort von Anfang an auch auf niederd. und altnord. Sprachgebiet vorhanden gewesen ist[2], vgl. weiter unten.

In derselben Richtung zeigt auch ein anderer Umstand, der durch folgendes Zitat aus Fr. Kluge, Urgermanisch[3] (1913) § 148, Anm. 1 besonders deutlich hervortritt. Es heisst dort: "Inlautend zeigt sich westgerm. ein neues *-þl-* für germ. *-tl-* in ahd. *sedal*, altsächs. *sedal* (ags. *seld* und *sedel*) = got. *sitls;* damit verwandt ist ein Fall von germ. *-tm-* : an. *botn* ist ahd. *bodam* = ags. *bodem*."

Besonders beleuchtend für unsere Beurteilung von ahd. *gadam* ist das von Kluge hier angeführte ahd. *sedal* neben got. *sitls* mit den dazugehörigen Verben *sitzen* und *setzen*. Bei unserer Annahme, dass das ahd. *-d-* in *gadam* ein ursprüngliches germ. *t* vertritt ergibt sich nämlich von selbst die Möglichkeit, ahd. *gadam* zur weitverbreiteten Wurzel idg. **ghed-* : **ghod-* / germ. **get-* : **gat-* zu stellen, d.h. zur Wurzel in nhd.

[1] Ich komme später ausführlich auf diese Frage zurück.

[2] Dass das Wort früher über das ganze germ. Gebiet verbreitet gewesen ist, ist eine Ansicht, die nicht selten ausgesprochen wird. Man vergleiche etwa folgende Aussage bei Adelung, Gramm.-krit. Wb.[2], II, 386 f.: "Es ist dieses eines der ältesten Wörter nicht nur in der deutschen, sondern auch in den meisten bekannten Sprachen". — Schwierig zu beurteilen sind allerdings die dort als presumptive Verwandte angeführten Wörter, u.a. mittellat. *gades*, punisch *gadir* mit der Bed. "eingezäunter Ort", bzw. "Zaun".

(ver)gessen, s. unten. Dadurch ergibt sich die einfache Gleichung: ahd. *sedal* verhält sich zu ahd. *sizzen* wie ahd. *gadam* zu ahd. *far-gezzan*.

Diese einfache Erklärung des vielumschriebenen Wortes, die lautlich tatsächlich einwandfrei ist, gewinnt nun ganz erheblich an Wahrscheinlichkeit durch den Umstand, dass ein tieferes Eindringen in die semantische Entwicklung der betreffenden Wurzel **ghed-* : **ghod-* noch eine weitere Stütze für meine obige Deutung des Wortes *gadam* abgibt. Der für die so weit verbreitete Wurzel **ghed-* (auch mit Nasalinfix: **ghend-*) angenommene Bedeutungskern ist nämlich gerade "umfassen, umgürten, umgeben", was zu den ältesten Bedeutungen auf germ Boden sehr gut stimmt. In den ältesten ahd. Belegen des Wortes *gadam* steht dies als Übersetzungen der lat. lemmata *conclave*, *domus*, *tabernaculum*, *septum* —vgl. z. B. Graff, Ahd. Sprachschatz IV, 175, Schade, Altd. Wörterb. I, 241 — also in Bedeutungen, die sich alle auf die oben angenommene Grundbedeutung der Wurzel **ghed-* ohne Schwierigkeit zurückführen lassen. Eine genaue Parallele liegt z. B. in got. *gards*, "Haus" vor ,in dem man von einer ursprünglichen Bedeutung "umzäunter Besitz" ausgeht, im Gegensatz zu got. *hus*, "einräumiges Haus" und got. *saliþwōs*, "mehrräumiges Haus", vgl. auch die bei C.D. Buck, A Dict. of selected synonyms in the prim. indo-eur. Languages, S. 457 angeführten Wörter für den Begriff "Haus".

Die betreffende Wurzel **ghed-* (**ghend-*) tritt u.a. auf in griech. *χανδάνω* (aus **ghend-*), "fasse", kymrisch *genni*, "contineri, comprehendi", got. *bigitan*, "finden, erlangen", altnord. *geta*, "erlangen", ahd. *pigezzan*, "erreichen, erlangen", *firgezzan*, "vergessen" (ursprüngl. "aus dem Bereich verlieren"). Im Lateinishcen wird sie vertreten durch die Wörter *prehendo* (aus **prai-hendo*), "fassen, ergreifen" (vgl. Walde-Hofmann aaO. II, 359), *praeda* (aus **prai-heda*), "Beute" (vgl. Walde-Hofmann aaO. II, 353) und *hedera* (eigentl. "das Umklammernde" (vgl. Walde-Hofmann aaO. I ,638).

Dieser Deutung des rätselhaften Wortes ist schliesslich hinzuzufügen, dass sie vielleicht zur Erklärung eines anderen vielumstrittenen Wortes beitragen kann. Es ist dies das sowohl auf nordischem Sprachgebiet als auch auf nieder- und hochdeutschem Boden auftretende Wort *gamma*, *gamme*, "Krippe Hütte, Häuschen" etc., das z. B. von E. Lidén, Armenische Studien (1906), S. 14 zur Wurzel in dem armenischen Wort *gom*, "Stall, Schafhürde" gestellt worden ist, s. Hellquist, Svensk etym. ordb. I, 270. Falls das nord. Wort nicht aus dem Niederdeutschen entlehnt worden ist, was durch die begrenzte Verbreitung des Wortes im Schwedischen nicht ganz ausgeschlossen erscheint, könnte es vielleicht als eine durch Assimilation eines ursprünglichen *-tm-* zu *-mm-* entstandene Bildung aus einem germ. **gatm-* betrachtet werden. Dieselbe Bildungsweise wäre auch möglich für die auf deutschem Sprachgebiet auftretenden Wörter, u. a. schweiz. *gämmeli*, "kleine Scheune", nd. *gamm*, *timmergamm*, "Werkstatt"; das Wort ist auch pommersch und flämisch, vgl. DWB. IV, 1, 1, 1212.

Was besonders das nordische *gamme* betrifft ist schliesslich für die hier angenommene Assimilation des *-tm* zu *-mm* auf die einleuchtende Parallele in schwed. *vadmal*, "Loden" hinzuweisen, in dem die ältere Form *vaþmal* eine Entwicklung zu *vanmal* und *vammal* aufzeigt, vgl. weiter Hellquist aaO. II, 1294 f. Diese Erklärung des vielumschriebenen nordischen Wortes ist jedenfalls sowohl lautlich wie begrifflich einleuchtender als die früheren Erklärungsversuche, s. Hellquist aaO. I. 270.

Uppsala NILS TÖRNQVIST

ON APPOSITIONAL CONSTRUCTIONS IN OLD ENGLISH PROSE

The appositional construction is a subject which has been extensively analysed both in general linguistics and in the syn-

tactical studies of many individual languages. It is out of place in this short article to try to probe the origins of this construction. General considerations are here necessary only in so far as they help to delineate the subject. There is, in fact, no general agreement among linguists as to what exactly the term apposition implies.

Many aspects of this old problem have been considered in a controversy in the pages of *American Speech* in the course of recent years.[1] The present article is not intended to be a link in the »chain reaction». The writer, however, wishes to acknowledge his indebtedness to these articles for their suggestions and valuable information.[2]

The essence of the characterization of the syntactical constructions that are here termed *appositional* is as follows:

1) each of the IC's (Immediate Constituents) is a statement of the same object or idea, i.e., they have the same referent, but not necessarily the same meaning;

2) each of the IC's is part of the same clause or of the same simple sentence;

3) each of the IC's can, at least from the genetic point of view, be regarded as performing the same syntactic function in the framework of the sentence;

4) the appositional construction is essentially paratactic, i.e., the mutual relationship between the IC's is not indicated by linguistic forms.[3]

[1] D. W. Lee, »Close Apposition: an Unresolved Problem», *AS*, Vol. XXVII (1952), pp. 268—75; E. Haugen, »On Resolving the Close Apposition» Vol. XXVIII (1953), pp. 165—70; J. E. Norwood, »The Loose Appositive in Present-Day English», Vol. XXIX (1954), pp. 267 ff.; Ch. F. Hockett, »Attribution and Apposition», Vol. XXX (1955), pp. 99—102; L. S. Hultzén, »'The Poet Burns' Again», Vol. XXXI (1956), pp. 195 ff.

[2] My indebtedness is due, in a still greater degree, to Mr. A. Campbell, Balliol College, and to Mr. R. B. Mitchell, St. Edmund Hall, Oxford, for their generous encouragement and advice.

[3] Y. M. A. Pei and F. Gaynor, *A Dictionary of Linguistics* (New York, 1954), p. 16 (def. of *apposition*).

The apposition regarded as a re-statement implies that the semantic relationship between the IC's is not, genetically, the primary thing. The motive for re-statement comes first. It has been suggested that all appositional constructions owe their existence to the propensity, which we all share, to replace an expression by another whenever a doubt arises in the speaker's mind that he will not be fully understood by the listener. Ph. Wegener was one of the first to put forward this view.[1] The apposition (and the relative clause), are, in his opinion, »nachträgliche Korrekturen unserer mangelhaften Darstellung». The present writer deliberately avoids using terms like *after-thought* (*Nachtrag*) with regard to the whole concept of the apposition. As will be seen from many of the examples below, it is not unusual to find appositional constructions in which the first IC is the more specific or revealing. If the second IC is, for example, a pronoun, it cannot possibly imply an after-trought or correction. The recapitulation of the idea by the pronoun simply helps the speaker and the listener to control the sentence-pattern intended (see p. 167 ff.).

That the requirements of comprehension are not decisive is shown by the fact that the use of the apposition is characteristic of primitive speakers and of children, whose speech is more of the nature of self-expression than of a means of communication. Havers quotes the following vivid passage from a child's speech (translated): »Many times I have sewn *something — a cover* for Solveig — *a coverlet*».[2] Here the use of what can be considered a rudimentary apposition (*something: a cover : a coverlet*) closely follows the gradual clarification of an image in the speaker's mind without any regard to the listener. As can be seen from these examples the psychological motivation leading to the form of re-statement known as apposition cannot be traced to one primary source but to many.

[1] Ph. Wegener, *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens* (Halle, 1885), p. 34.

[2] W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax* (Heidelberg, 1931), p. 43.

The third criterion in the above sketch needs a few words to elucidate it. It is obvious that there is no appositional construction in the sentence *þas lac wæron seofon fearras*, although *þas lac* and *seofon fearras* clearly have the same referent. The explanation is that these two phrases stand in a different relationship to the verb. The relationship to the Predicate verb cannot, however, always be definitely determined. What was originally perhaps a re-statement of the subject in a loose connection with the sentence may be attracted to the verb, and the process leads through the »quasi-predicative» to the real predicative stage.[1] The quasi-predicative, in Jespersen's terminology, means a noun or an adjective qualifying a verb which is complete in meaning. One may hesitate between the appositional and the quasi-predicative character of the last substantival phrase in the following: *Sum hæþen casere wæs ge-haten Dioclitianus . . he rixode twentig geara reþe cwellere* (*LS* I 414 t). Ælfric's punctuation is not a safe criterion, but, of course, we tend to see an apposition in a phrase which is severed from the context by punctuation marks. Here is an instance with Ælfric's own punctuation: *He astah eac to heafonum to his halgan fæder. and sitt on his swiþran hand. soþ god. and soþ man* (*LS II* 172 t).

The fourth criterion must also be emphasized: the identity of the referents of the IC's is not indicated by linguistic forms, such as *oþþe*, *þæt is*, *þe wæs*, etc. The appositional construction is paratactic and asyndetic in nature, consisting in simple juxtaposition. The inter-connection between the IC's is often indicated by the word-order, but placing the IC's close to each other in the sentence is by no means necessary.

For the recognition of the appositional construction Hockett set up the following criteria in the article referred to above (p. 160):

[1] Cf. O. Jespersen, *A Modern English Grammar*, Vol. III (Heidelberg, 1927), pp. 356—371; *idem*, *Analytic Syntax* (Copenhagen, 1937), p. 46.

1) the constitute must be endocentric;

2) the IC's must belong to the same major form-class;

3) there must be no more justification for taking the first IC as attribute to the second as head than for the reverse;

4) the IC's must refer to the same entity.

A few remarks on the above criteria seem pertinent:

1) The endocentric nature of the appositional construction is an implication of the fourth criterion. This criterion also excludes constructions of the additive and alternative type which Hockett mentions. It does not exclude »Dvandva-combinations» of the type *dry-mann*, *dryhten-weard* and *nunn-fæmne*.[1] But here we are dealing with word-formation and not with syntactical construction. The absence of the inflection in the first IC in the oblique cases is one of the indications that shows that it is not an independent word and cannot be equated with an appositional IC.

(2) A strict application of the second principle would exclude a considerable number of the instances given below as appositional, particularly those in which an adjective is regarded as standing in apposition to a noun. On the other hand, the specialization of the functions of these two word-classes was not so definite in Old English, since the frequent omission of the article, mirroring the conditions in the parent tongue, often blurred the distinction between the two.[2] Adjectives could often be met in a »substantival» function without any mark of substantivation. An appropriate example is afforded by an »appositional» *swa*-construction: *He* (*Christ*) *forbeah heora stanas, swa swa mann, swa swa eadmod* (*ÆHom.* II 236 b), in which the substantive *mann* and the adjective *eadmod* are allowed to stand in the same syntactical function.[3] It is not im-

[1] Cf. C. T. Carr, *Nominal Compounds in Germanic* (Aberdeen, 1939), p. 329.

[2] Cf. H. Hirt, *Indogermanische Grammatik, Syntax* I (Heidelberg, 1934) p. 165.

[3] Cf. N. Peltola, »On the 'Identifying' swa (swa) Phrase in Old

possible, therefore, to consider an adjective appended as an after-thought to be an expression of an entity in the same way as a substantive, particularly since substantives and adjectives are often made to stand side by side in this position (see pp. 198—9).

(3) The shift from co-ordination to subordination, which affects principal clauses, turning them into subordinate clauses (e.g., *he knew he was sick*),[1] is of paramount importance for our attempt, in the next section, to establish the functions of appositions. What is genetically a paratactic group of expressions with reference to the same entity becomes, in the course of time, a syntactic group with subordination of the elements. As will be seen from the following survey, there are appositional constructions in which one of the IC's is clearly the »head-word», the indispensable IC, the other having a »qualifying» function like an adjective or a relative clause (see, e.g., p. 165). From this it will be evident that the present writer does not whole-heartedly concur with Hockett's dictum that »there must be no more justification for taking the first IC as attribute to the second as head than for the reverse.»

CLASSIFICATION

The classification of appositional constructions can be made along different lines.

If primary attention is focussed on the meaning of the IC's, one may distinguish between constructions with *equivalent* IC's, in which the referent is completely determined by each of the IC's (e.g. *Scs. Stephanus, se forma cyþere; Hælend Crist*), and constructions with *complementary* IC's, in which at least one of the IC's is too broad in meaning to perform that function (*Beda, se snotera lareow*).

English», *Bulletin of the Modern Language Association*, Vol. LX (1959), p. 163.

[1] Cf. Brugmann, *Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen* (Strassburg, 1904), p. 650.

If one of the IC's is considered a qualifier of the other, a distinction can be made between the *restrictive* apposition (cf. *Johannes se Godspellere* and *Johannes se Fulluhtere*) and the *descriptive* apposition (*Hilarius, se gelæreda biscop*). The descriptive apposition does not determine the referent, but gives information about it.[1] As a particular category of the descriptive apposition, we can distinguish the *decorative* apposition (or *epitheton ornans*), which is conventional and redundant in character:

Þa ferde *se arwyrþa wer* Benedictus to his gebede (*DGr.* 161 t).

He þa wæs gelæded to þ*am arwyrþan were* Cassio þam biscope (*DGr.* 187 b).

He is acenned of Marian, þ*am mæran mædene* (*LS* II 170 b).

Ure drihten Crist, þe eallum manncynne com to þearfe of þ*æs mæran mædenes* innoþe Sancta Marian (*WHom.* 14 m).

Swa swa Paulus, þ*eoda lareow*, cwæþ (*ÆHom.* II 62 b, 580 t., etc.).

His lichoma resteþ on þ*ære miclan cæstre* Alexandria (*OMart.* 22 m).

In considering the function of an appositional IC, attention must be paid to its relationship to the other IC('s) and to the type of reference it has to the thing-meant. The following functions deserve particular notice:

1) *Generic*, i.e., indicating class or category: Ælfred *cyning; se arwyrþa fæder* Benedictus.

2) *Determinative*, i.e., making the referent identifiable without naming it: *se forma mann*, Adam.

3) *Naming:* his mæg *Eadwine.*

4) *Enumerative:* þas þry hadas, *Fæder and Sunu and Halig Gast;* [hie] geoffrodon þryfealde lac, *gold and recels and myrran* (*ÆHom.* I 116 t); ægþer is unfæst, *ge seo wyrd ge seo gesælþ* (*Boe.* 25 b).

[1] The same distinction can be made with regard to adjectival attributes and to relative clauses. Cf. A. Noréen, *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache* (Halle, 1923), pp. 338—9.

5) *Numerical*, i.e., denoting number: þa het he sendan hi ealle *þry* on byrnendne ofn (*OMart.* 70 b).

6) *Attributive*, i.e., indicating quality (this function cannot be strictly distinguished from *generic*): Eala þu *soþfæsta* (*LS* II 46). Saulus *se arleasa* beswang þa cristenan (*ÆHom.* I 392 t.). Sum casere wæs on þam dagum, *cristen* and *gelyfed*, Eraclius *gehaten*, *unearh* on gefeohtum (*LS* II 146 b). On þam ylcan dæge com sum bisceop, Helenus gehaten, *haliges lifes* (*LS* I 28 m).

7) *Partitive*, i.e., indicating part or totality with regard to the whole denoted by another IC: Hi *sume* swa dydon (*LS* I 490 b). Swa þæt hi *sume* beoþ fullice geclænsode (*ÆHom.* II 592 t). God. . his æhta him forgeald *ealle* be twi-fealdum (*LS* I 340 m).

8) *Anticipatory* (of a pronoun or another form-word): *He* þa Malchus nyste hwæt he cweþan sceolde (*LS* I 530 m). Cuþ *þæt* is, Petrus, þæt in geogoþhade þæs lichaman costung wealleþ (*DGr.* 101). *He* cymþ æfter me, se þe þu secst (*DGr.* 37 m). *Þa* þy ylcan dæge . . he wæs forþfered (*DGr.* 154 m).

9) *Recapitulatory:* Se þe gesælda secþ, *he* secþ good (*Boe.* 106 b). Swa hwæt manncynnes swa eorþe ær forswealh oþþe fyr forbærnde and sæ besencte and wilde deor fræton and fugelas totæron, *eall* þy dæge ariseþ (*WHom.* 183 m).

As far as the composition of complex IC's is concerned almost any nominal endocentric construction, whether co-ordinate or subordinate, can stand in apposition:

1) *Additive* and *alternative* constructions: Seo forme Declinatio hæfþ Tres Terminationes, þæt synd þreo geendunga, *a* and *as* and *es* (*ÆGr.*)

2) *Attributive* constructions (adjectives, genitival expressions, relative clauses, and naturally also subordinate appositions as qualifiers): Johannes *se Godspellere*, Cristes dyrling (*ÆHom.* I 58 t). Sæþryþ, *Annan wifes* dohtor, Eastengla cyninges (*Bede* 220). Þreora manna gebyrdtide freolsaþ seo halige gelaþung: þæs Hælendes, *seþe is God and mann*, and Johannes, *his bydeles*, and þære *eadigan* Marian, his moder (*ÆHom.* I 58 t).

An IC can also have the form of a sentence.

A composite appositional construction is represented by the following instance, in which appositions are appended, in turn, to two distinct head-words with the repetition of the original sentence-pattern in an elliptical form: *We* sprecaþ ymbe *God*, *deaþlice* be *Undeaþlicum*, *tyddre* be *Ælmihtigum earmingas* be *Mildheortum* (*ÆHom.* I 286 t).

The genetic treatment of appositional constructions suggests a further classification, which will be given more space in this study. According to the »closeness» of the construction we can distinguish between *extraposition*, *loose apposition*, and *close apposition*. Each of them will be treated in separate sections.

Extraposition

A word or phrase is said to be in extraposition when it is placed outside the sentence proper, usually in the initial position, less often in the final position. Such an element is disintegrated from the sentence-structure, so that it is possible to regard it as a separate syntactical unit. Modern punctuation often indicates this separation by a comma, a dash, or an exclamation mark. Jespersen who coined the term restricts its use to cases in which the word or phrase in extraposition is represented by a pronoun in the body of the sentence.[1] This is, in fact, the most frequent use of extraposition in Old English.

The motivation for the use of this kind of extraposition seems to be twofold: 1) it is used to help the speaker to control the sentence-structure in cases where the Subject, the Object, or some other part of the sentence is of considerable length or isolated from the body of the sentence by insertions; 2) to give emphasis, particularly in introducing a new idea or person without a connecting link with the preceding context.

[1] O. Jespersen, *Linguistica* (Copenhagen, 1933), pp. 316—17; *idem*, *Analytic Syntax* (Copenhagen, 1937), Ch. 12.

The use of extraposition in Old English is closely associated with what C. A. Smith said about the English language in general: »Syntactical relations do not span wide spaces in English . . English is, syntactically, an ear-language. The unit of syntax tends to become a mere breath-group, and this breath-group is more often a phrase or a clause than an entire sentence . . Our normal syntactic conciousness is so limited that the mind tends to let go of one relation while it attends to another.»[1] This characterization is even truer of the Old English sentence-structure, which can be accounted for by referring to the relatively slight cultivation of the language in the written form. There is an unmistakable flavour of the spoken language in most of Old English prose, a flavour which could not be eliminated by the influence of the more disciplined Latin sentence-structure.

Some special cases of extraposition are distinguished in the following.

1) A recapitulatory pronoun is often caused by an intervening relative clause:[2]

Ealle cuman þe to mynstre cumaþ, underfo man *hig*, swylce hit Crist sylf sig (*Ben.* 80 b).

Þara iglanda þe man hæt Ciclades, *þara* sindon þreo and fiftig (*Or.* 29 t).

Þeah Omerus se goda sceop, þe mid Crecum selest wæs, *se* wæs Firgilies lareow (*Boe.* 141 m).

And þa geplantedan wingeardas, þa þe he gemette, *ealle* he *þa* oferfleow (*DGr.* 192 m).

Ac se ælmihtiga God, þe heora mod wundorlice abregde, *se* eac swilce heora lif wundorlicor geheold (*DGr.* 249 t).

Eall þæt heo and se lichama to unrihte gefremedon dæges oþþe nihtes . . *eall hyt* byþ þær cuþ (*WHom.* 249 b).

[1] C. A. Smith, *Studies in English Syntax* (Boston, 1906), pp. 33—34.

[2] Cf. E. Wülfing, *Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen*, Vol. I (Bonn, 1894) pp. 343—49.

Se man þe nele gelyfan on God . . *he* biþ wyrsa þonne deofol (*ÆHom.* I 304 t).

2) The same is occasioned by other types of insertions:

Swæ swæ monnes sunu, cwæþ Crist be him selfum, ne com *he* no to þæm on eorþan þæt him mon þenade (*GP* 120 t).

Þa gebroþra þe feor synd on geswince . . gif se abbod þæt ongyt þæt hit swa sy, gefyllan *hi* hira tida þærrihte þær he wyrcan (*Ben.* 79 t).

3) A composite Subject or Object, etc., particularly if it comprises items which are qualified by appositions or relative clauses, is often placed in extraposition:

On æfentid Justinus se mæssepreost ond Ypolitus, se cristena tungerefa, unrote ond wepende *hi* byrgdon his lichoman (*OMart.* 142 b).

Þæs Egeas broþer se wæs on naman Stratohles, ond Egeas wif, þære nama wæs Maximille, *hig* bebyrigdon Andreas lichaman (*OMart.* 216 t).

Bizanticum . . and Seuges . . and Numedia sio þeod, *hi* habbaþ be eastan him þæt land Syrtes Minores (*Or.* 26 m).

Se eadiga Matheus þa and se haliga Andreas, hie wæron cyssende him betweonan (*BHom.* 237 b).

4) A sudden change of the Subject or a new illustration of the topic, often introduced by words like *swa* (*swa*), *eac*, etc., may also be the motive for extraposition:

Se læce, þonne *he* cymþ þone untruman to sniþanne, ærest he sceawæþ þæt cumbl (*GP* 186 t).

Swa swa Saul se cyning, ærest *he* fleah þæt rice (*GP* 34 m).

Hwæt, eac Regulus, se foremæra heretoga, þa he feaht wiþ Africanas, *he* hæfde fulneah unasecgendlicne sige ofer þa Africanas (*Boe.* 37 t).

5) In interrogative sentences (compare the frequent extraposition in Modern French: *Le professeur où est-il?*):

Se halga wer, for hwan ne cuþe he þa deogolnysse þære godcundan sceawunge (*DGr.* 136 m)?

6) The construction is used to prevent an accumulation of introductory particles:

Ac þa goodan, gif *hi* fulne anwald habbaþ, hi magon don to goode þæt þæt hi willaþ (*Boe.* 110 m).

Þær se an gestæþþega cyning, gif *he* ne staþelode ealla gesceafta, þonne wurdon hi ealle toslopene (*Boe.* 136 b).

7) If the particle is repeated in addition to the recapitulation of the Subject by the pronoun, the construction results in anacolouthon:

And *þa* Benedictus se æfæsta and se arfulla cniht, *þa þa he* geseah his fostormoder wepan, he wæs sona hire sare efensarig (*DGr.* C 97 m).[1]

And swa mycel regnes mægn com, *þæt þa* þe in þone biscop fengon to healdanne, *þæt hi* ne mihton adreogan þa mycelnesse þæs regnes (*DGr.* 197 t).

Swa swa þu gesihst and hogast on þinum mode *þæt* þæs lichaman styrung and lif, *þæt þæt* sy þære sawle wunung þonne gyt in þam ylcan lichaman (*DGr.* 269 t).

A composite Subject can also be placed *after* the body of the sentence, in which it is anticipated by a pronoun:

Hig comon togædere, Harold eorl, *his sunu, and he* (*AChron.* C 74 m).

Forþan þe *hi* sind gebroþru for Gode, *se hlaford and se þeowa* (*ÆHom.* I 378 b).

Swa se æþela lareow bebead þæt *man* Godes æwe mid rihte heolde and Godes cyricean fæste tremede, *ge læwede men ge gehadode* (*BHom.* 43 t).

Þurh godes mihte biþ *eal* astyred, *ge heofonwered ge eorþwered ge hellwered* (*WHom.* 25 m).

The present writer extends the term *extraposition* to cases in which an attribute, mostly of the referent of the Subject, is expressed as an after-thought at the end of the sentence.

[1] Cf. MS H: þa þa se eawfæsta and se arfulla cniht Benedictus geseah . . .

Such an addition may be a substantive, a substantival phrase, an adjective, or an adjectival phrase, or it may consist of both substantival and adjectival expressions. Sometimes such an expression resembles an exclamatory phrase. It can be detached from the sentence to be formed into a separate sentence in which it figures as a Predicative:

To þæs mynstres geate sy geatweard geset, *eald and wis* (*Ben.* 126 m).

He is hundredes ealdor, and hæfþ godes ege, *swiþe riht wys wer* (*LS* I 226 b).

An æþele læce wæs wunigende on þære byrig, Joseph gehaten, *hæþen and Iudeisc* (*LS* I 84).

Þyses cyninges cwen wæs forcuþost wifa, Gezabel gehaten, *hetelice gemodod* (*LS* I 386 b).

A noun or a substantival phrase can be considered to be in extraposition when it expresses the speaker's opinion on the preceding or following sentence or clause, being loosely juxtaposed with this statement. The term *sentence-apposition* (Satzapposition) is often applied to this kind of expression, although a term such as 'sentence-predicative without a copula' would indicate the relationship more explicitly:[1]

Þa het Benedictus beran þa tocwysedan lima on anum hwitle into his gebed-huse, and beclysedre dura anrædlice on his gebedum læg, oþ þæt tocwysede cild þurh Godes mihte ge-edcucode: *wunderlic þing* (*ÆHom.* II 166 b).

Wunderlic gesihþ, þæt an deadlic man mihte ealne middaneard oferseon (*ÆHom.* II 186 t).

A substantival clause can be regarded as standing in extraposition in the following instances, where it is represented by a pronoun in the principal clause:

Forþam *þes* nis nan tweo þæt ælc þincg þara [þe] ys hwærhwugu is (*SAug.* 52).

[1] The phenomenon expressed by this term occurs in modern languages, particularly in prose writers with a predilection for hasty charaterization:

Ægþer wæs wundor, ge þæt heo butan gebrosnunga waes ge-eacnod, and on þæm cnihtgebeorþre heo a clæne þurhwunode (*BHom.* 3 b).

Loose Apposition

The loose apposition cannot be strictly distinguished from an expression in extraposition, on the one hand, or from a close apposition on the other. The exterior characteristics are: a) position near the governing word, not necessarily at the beginning or the end of the sentence; b) separation from the main body of the sentence by pauses, indicated in modern writing by commas, dashes, or parentheses to show the parenthetic nature of the expression. The loose apposition is used to explain, illustrate, or name an object, idea, or person expressed in the head, or to give more information about it.

Noréen makes light of the significance of these exterior characteristics for the classification of the constructions under discussion. Following H. Paul, he makes a distinction between the *brachylogical apposition* (or simply *apposition*) and the *epithet*. The apposition, in his opinion, approximates to the nature of a sentence, in that it imparts fresh information, i.e., its relationship to the governing word is one of predication. The information implied in the apposition is given *en passant*, because the speaker hurries on to predicate something that is more important from his present point of view. The information

I, like many another, am apt to judge my fellow men in comparison with myself, a wrong and foolish thing to do.

On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois.

Cf. E. Kiechers, »Zur Satzapposition im Englischen», *Engl. Studien*, Vol. LV (1921), pp. 478—9; A. Lombard, »L'apposition dans le français d'aujourd'hui», *Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson* (Göteborg, 1952), p. 326; G. O. Curme, *Parts of Speech and Accidence* (Boston, 1935), p. 46.

contained in the apposition may, of course, be organically integrated with the sentence, i.e., it can serve as an explanation and help the understanding of the whole, in which case it approximates to the nature of a causal, temporal, or even concessive clause.[1]

Noréen's distinction between the epithet and the apposition reveals an important aspect of appositional constructions. There are, however, difficulties in applying this principle of classification to individual cases in Old English. What was felt to be »informative» by an unlettered Anglo-Saxon listener was perhaps perfectly familiar and consequently redundant from the point of view of the initiated.

The wide applicability of the loose apposition in Old English prose can be illustrated by the following special cases.

a) The sentence is felt to be enigmatic or to leave the mind *in suspenso* unless completed by the addition of the appositional expression. An apposition which offers a solution to the »problem» contained in the governing word will here be termed *responsive:*

Forþan þe ic and ge habbaþ *ænne Hlaford, God Ælmihtigne* (*ÆHom.* I 432 b).

We wurþiaþ eac on þissere andwerdan freolstide *oþerne apostol, Iacob þone Rihtwisan* (*ÆHom.* II 298 m).

The responsive apposition may be replaced by a *þæt is* construction:

We oferswiþredon on þysum eallum þurh þone þe us lufode, *þæt is, Drihten* (*Ben.* 27 m).

b) A kind of sub-species of the above type is an apposition which explains a figurative expression, mostly a concrete image, in plain terms:

Heo sylf (Maria) mid micclum wuldre him to com, and cwæþ þæt heo him geþingod hæfde wiþ *þone Heofenlican Deman, hire agenne Sunu* (*ÆHom.* I 448 m).

[1] A. Noréen, *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache* (Halle, 1923), pp. 335—37.

Here the use of *þæt is* is more or less the rule:

Onwreoh drihtne *þinne weg*, þæt is, *þine dæde* (*Ben.* 28 m).

Ac *se inra mann*, þæt is, *seo sawul*, biþ micele atelicor (*ÆHom.* I 122 b).

Nu hæbbe we *þæt leoht* on urum mode, þæt is, *Cristes geleafa* (*ÆHom.* I 154 m).

Crist . . com to wlitignesse and to weorþunge *his bryde*, þæt syndon þonne *ealle halige* (*BHom.* 11 b).

The appositive genitive may be used in the same function:

Þa wæs gesended *þæt goldhord þæs mægen-þrymmes* on þone bend þæs clænan innoþes (*BHom.* 9 b).

c) The translation of a foreign word or phrase appended in apposition is infrequent (except in *ÆG*):

Forþon he is cweden on gewritum *frater domini, drihtnes broþor* (*OMart.* 100 t).

Here again the construction with *þæt is* is the more idiomatic one:

Heora *reliquie*, þæt is, heora *ban* on þære stowe restaþ. (*Ben.* 100 t).

He is gecweden *protomartyr*, þæt is, *se forma cyþere* (*ÆHom.* I 50 t).

d) A specifying apposition may assume the form of enumeration:

Hi . . him *lac* geoffrodon, *gold and recels, and myrram* (*ÆHom.* I 78 b).

Hinguar . . *þa leode* sloh, *weras and wif and þa ungewittigan cild* (*LS* II 316 m).

The governing word is often preceded by a numeral indicating the number of the items in the catalogue:

Þa ongunnon *twa* þeod, *Pyhtas* norþan and *Scottas* westan, hi onwinnan (*Bede* 31).

Nabochodonossor . . het gebindan þa *þry* gelyfedan cnihtas, Annanias, Azarias, Missael (*ÆHom.* I 570 m).

Hi hæfdon *twegen* suna, me and oþerne gingran (*LS* II 210 t).

An enumerative apposition may, of course, have a »responsive» character:

Þonne betux þæm ean sindon þas land: Babylonia, and Caldea, and Mesopotamia (*Or.* 10 b).

Swa swa on anum men synd soþlice þreo þing: andgit, and wylla, and gewittig gemynd (*LS* II 366 t).

Sometimes the enumeration is deliberately left incomplete. It then only serves to give the most illustrative examples, to indicate the most important categories:

Ealle his folgeras forleton ealle þincg, ægþer ge wif ge æhta (*LS* I 350 t).

Gif hit gewyrþe, þæt on þeodscipe becume healice ongelimp . ., here oþþe huncger, manncwealm oþþe orfcwealm, bryne oþþe blodgyte oþþe ungelimplice gewyderu oþþe færlic coþa oþþe færlic deaþ, þonne sece man a þa bote to gode sylfum (*WHom.* 172).

God ælmihtig cwæþ . . þæt nan man ne mot abyrgean *nanes cynnes* blodes, ne *fugeles* ne *nytenes* (*WHom.* 136 b).

e) Closely akin to the emphatic enumerative apposition is what may be called *amplification by antonyms*. Here the illustration is expressed in two contrasting terms with a view to intensifying the idea of totality (whether positive or negative). The governing word is often a pronoun of totality or is preceded by such an expression:

Sed *omnes* prorsus, *et viri et feminae*, aut somno torpent inerti, aut ad peccata vigilant.	Ac *ealle, ge wæpnedmen ge wifmenn*, oþþe hefige slæpe swundon, oþþe to synnum wacedon. (*Bede* 500)

Ic ondrede untrumnesse, ægþer ge cuþe ge uncuþe (*SAug.* 34).

God hit wat eall beforan, ge good ge yfel, ær hit geweorþe (*Boe.* 144 m).

Þæt him nanwuht wiþ his willan ne sie, ne lytles ne miceles (*Boe.* 23 b).

Drihten God, eallra gesceafta Scyppend, gesewenlicra and ungesewenlicra (*LS* II 216 t).

Æghwylc man, ge se rica ge se heanra, sceal þurh sar sweltan (*WHom.* 148 t).

The rhetorical effect may be enhanced by an accumulation of pairs of antonyms:

Hwæt nu anra manna gehwylcne ic myngie and lære, ge weras ge wif, ge geonge ge ealde, ge snottre ge unwise, ge þa welegan ge þa þearfan (*BHom.* 107 m).

Uton gemunan hu uncuþ biþ æghwylcum anum men his lifes tid, æghweþer ge ricum ge heanum, ge geongum ge ealdum (*BHom.* 125 t).

f) If the governing word is repeated and provided with a qualifying attribute, a relative clause, or any other clarifying adjunct, the result is what may be called *epanaleptical* apposition:

Se Godes Sunu is *mannes* Sunu, *anes mannes*, swa we ær cwædon (*ÆHom.* II 386 m).

Drihten, ne eom *ic* wyrþe, *ic synfulla*, þæt ic mine eagan to heofenum ahebbe, (*Ben.* 31 m).

Gebletsad *þu* eart, *þu þe come* on Drihtnes noman (*BHom.* 81 b).

Eala *þu* scippend heofones and eorþan, *þu þe* on þa ecan setle ricsast, *þu þe* on hrædum færelde þone heofon ymbhweorfest (*Boe.* 10 t).

Hie wæron æfre *þry and an*, *þry* on hadum *and an* on Godcundnysse (*ÆHom.* II 606 t).

After a genitival qualifier the repetition of the headword is often omitted:

Þonne syndon on þyssum Simone twa *speda*, *mannes* and *deofles* (*BHom.* 179 m).

Þas feower mægenu habbaþ ænne kynehelm, þæt is seo soþe *lufu*, *godes* and *manna* (*LS* I 20 m).

g) In some instances the governing word and the apposition do not, strictly speaking, have the same referent. The apposition then approximates to emendation — a feature that is typical of

natural, unpremeditated oral speech. We must assume, however, that in written language such an emendation owes its existence to the imperfection of the linguistic apparatus in conveying the author's original idea. An apposition may then be a restrictive supplement to the governing word, as in the following:

Þæt ic þas twa bec . . *Angelcynne* onwreah, *þam ungelæredum*; þa gelæredan ne beþurfon þyssera boca (*ÆHom.* II 594 b).

These observations, partly stylistic, show that the loose apposition was richly developed in Old English. This development is no doubt due to the influence of the rherorical style of mediaeval Latin literature, whether religious or philosophical. But it is the merit of Old English, that it proved elastic enough to be cast into an adopted mould.

Close Apposition

The close apposition, which is now appended to the governing word without pauses, can be regarded as having developed from the loose apposition.

An important stage in the development of the close apposition was the disappearance of the pauses — an important factor in the permutation of syntactical constructions of different kinds, e.g. *he said that / he was ill* > *he said that he was ill.*[1]

To a primitive speaker many concepts, such as 'king', 'town' or 'river' are unique, i.e., in character, they approximate to proper nouns. This may have helped in the formation of such »loose» appositional phrases as *Eadwine / cyning* or *Lunden / burg.* What was once a loose apposition, an equivalent restatement of the person or place, was later attracted to the

[1] Cf. W. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax* (Heidelberg, 1931), pp. 20—22, where many examples are given of the dropping of the pause.

governing word as a generic qualifier owing to the needs of people with a broader outlook and wider experience, who had to make distinctions, e.g., between several kings and towns. The disappearance of pauses was aided by the contact between appositional constructions and compound names with a generic noun as the second member. Old English often hesitates between *Judea land* (close apposition) and *Judealand* (compound) formed on the model of *Ir-land*, *Scot-land*, etc.

From what has been stated above it will be evident that the close apposition is part of the name, a part, it is true, that can be dispensed with. That it belongs to the name is confirmed by the fact that in Old English it is frequently used in contexts in which the indication of rank, occupation, or geographical category, etc., is redundant. The same applies to the usage of such Modern English constructions as *the River Thames*, *President Truman*, *Henry Smith*, *John the Baptist*, *Alfred the Great*. This is the most important characteristic that distinguishes the close apposition from the loose apposition. The extent to which the pauses were actually dropped in Old English cannot, of course, be determined. As a working hypothesis we may state that an apposition without any qualifying word, or preceded by the definite article only, can generally be considered a close apposition, if it immediately precedes or follows the name to which it stands in a generic relationship. But even the word-order is not decisive. As the language of a relatively primitive speech-community, Old English still shows some resistance to the close apposition. This is most clearly seen in the Genitive case, in which the construction is generally split by the headword of the Genitive (See *Word-order*).

An inquiry into the use of the article in conjunction with the close apposition provides a significant illustration of the history of the construction.

With regard to this grammatical feature Old English prose can be divided into two sections:

A) strictly original writings representing the genuine, usage of language, free from the influence of Latin;

B) religious and scientific works based on Latin models or translated from them.

The former division includes writs, charters, and wills (*Kent.Ch.*, *AWr.*, *AW*), and, above all, the *Anglo-Saxon Chronicle*. The latter division is represented by the Gospels, the Martyrology, the prose of Alfred, Ælfric, Wulfstan, and Wærferth, the Blickling Homilies, etc.

A) In the writings of category A, the nouns designating ranks or occupations that were familiar to the Anglo-Saxons from everyday life were placed *after* the personal names *without* an article. This seems to be the original usage, which tallies with our ideas on the history of the article. It is assumed that the Indo-European parent tongue lacked the article, whereas in the early stages of the Germanic languages the definite article slowly developed from the demonstrative pronoun to be finally settled as part and parcel of the language.[1] In the Gothic language this process was still in its initial stages.[2] In Old English, too, the use of the article is irregular.[3]

All this seems to indicate that the beginnings of the close apposition must be traced to a time when the use of the article was not yet fixed. The prototype of the construction may be part of the Indo-European heritage, since the close apposition occurs in many languages of that family.[4] The position of the apposition after the name can be accounted for by referring to the theory of the apposition as an after-thought. The name in itself was self-sufficient in a primitive society. It was, therefore, natural that the name came first, as the »head-word».[5]

[1] H. Hirt, *Indogermanische Grammatik*, *Syntax* I, Vol. VI (Heidelberg, 1934), p. 165.

[2] W. Braune, *Gotische Grammatik* (Halle, 1928), p. 87.

[3] Cf. E. Wülfing, *Die Syntax in den Werken Alfreds*, Vol. I, pp. 277 ff.

[4] K. Brugmann, *Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen*, p. 636.

[5] Behaghel pays attention to the frequent occurrence, in Gothic documents, of expressions like *ik Ufitahari papa* and *ik Merila bokareis*, and in *Thidrekssaga*, of expressions like *Welent*

Once fixed, this construction proved to be productive to a limited extent only. It seems to have had a certain connotation of intimacy. It could be used with reference to current titles and occupations and to certain geographical categories. In the prose literature belonging to section A, the following titles usually come after the name without an article: *abbod*, *abbodesse*, *ærce-biscop*, *æþeling*, *biscop*, *cyning*, *cwen*, *diacon*, *ealdormann*, *earl*, *hlæfdige*, *mæsse-preost*, *papa*, *steallere*, etc. Exceptions occur, especially in the oblique cases. The article may, then, have partly a demonstrative function, partly indicate the loose apposition, partly clarify the case meaning:

Hie Baldred þone cyning norþ ofer Temese adrifon(*AChron.* A 60 m). Sæ swan wræc þone ealdorman Cumbran (*AChron.* E 47 b). Þa writ seonde seo papa Agatho (*AChron.* E 37 t). And *xl* scypa belaf mid þam cyninge Cnute (*AChron.* C 67 b). And se eorl Tostig and his wif eac foron to Rome (*AChron.* D 82 m). There seems to be some hesitation in the use of the article with *papa* (foreign dignitary!). The article is the rule in conjunction with *casere* (a historical title to the Anglo-Saxons!): Her Maximianus se casere feng to rice (*AChron.* A 10 t). Her Claudius se Kasere com to Brytlande (*AChron.* F 7 b). The same applies to biblical titles: Her se eadiga Petrus se apostol gesæt biscep-setle in Antiochia (*AChron.* A 6 m).

As has been pointed out, the genesis of the close apposition was probably aided by contact with compound words. This would also account for the absence of the article in the above appositional constructions. In fact, Old English had developed an »appositive» type of compound, which did not differ greatly from the close apposition in the Nominative case. Examples of this type are *Easter-dæg*, *Lencten-tid*, and *Læden-gereord*. The type was readily adopted in forming geographical names: *Wærincwicscir*, *Bedanfordscir*, *Cent-lond*, *Breten-lond*, *Wiht-lond*, *Lunden-burg*, *Lunden-ceaster*.

smid and *Baerta junkfru*. See *Deutsche Syntax*, Vol. IV (Heidelberg, 1932), p. 196.

It is often impossible, in the absence of phonetic criteria, to decide if a construction of this kind is to be considered a compound or an appositional phrase. In the oblique cases, the inflection of the name offers a criterion:

Her Claudius, oþer Romana cyninga, *Bretene lond* gesohte (*AChron. A* 6 b).

He wæs on *Bryten lande* geboren (*AChron. E* 111 t).

The absence of the ending in *Bryten* makes it evident that the construction is to be considered a compound in the latter case.

There are few generic nouns that are appended to geographical names without an article. The combinations with *burg*, *ceaster*, *land*, *scir*, and *wic* are perhaps mostly appositive compounds. Those with *ealand* are mostly appositional phrases: Her Cerdic & Cynric genamon Wihte ealond (*AChron. A* 16 t).

The usual method is to add the article:

Petrus . . gesæt biscep-setl in Antiochia *þære ceastre* (*AChron. A* 6 m).

Þa gebroþra on Westminstre habben *þat cotlif* Ægate (*AWr.* 356 t).

In the following instance, the use of the article is in perfect accordance with Section B:

Her Iohannes se *godspellere* in Pathma *þam ealonde* wrat *þa boc* Apocalipsis (*AChron.* A 8 m).

B. In the religious and scientific writings of the period the picture is different. The old-established usage of the postponed apposition without article is occasionally observed particularly with reference to native dignitaries:

Siþþan min on Englisc Ælfred *kyning* awende worda gehwelc (*GP* 8 m).

Þam þa Hereburhg *abbuddysse* on eoldordome forewæs (*Bede* 562).

Oþ þæt Dunstan *arcebisceop* and Aþelwold *bisceop* eft þæ lare on munuclifum arærdon (*ÆGr.* 3 m).

Englas gelæddon Aidanes *biscopes* sawle (*ÆHom.* II 136 m).

On þam geare þe Ælfred *æþeling* an and twentig geara wæs (*LS* II 316 m).

The close apposition did not prove to be flexible enough to be readily applied to persons and ranks that were not native or familiar to the Anglo-Saxons in general. A step had to be taken towards the loose apposition by adding, in most cases, the definite article. The apposition could then be placed before or after the head-word. Its position was determined by reasons of rhythm and psychology.

The range of the apposition was extended by using biblical appellatives:

Johannes *se Godspellere* . . wolde hine gebiddan (*ÆHom.* I 38 m).

Gerestaþ hi mid Abrahame þam *heahfædere* (*ÆHom.* I 126 m).

Michahel *se heahengel* se wæs ealra engla ealderman (*BHom.* 147 t).

He asende Paulum to *þam sacerde* Annanian (*ÆHom.* I 124 m).

Abbacuc *se witga* wæs ahafen færinga of Iudealande (*DGr.* 150 t).

David se *sealm-wyrhta* sang and cwæþ (*ÆHom.* II 14 b).

A further contribution came from Greek and Roman history and from legends and stories:

Æfter þæm Cotta *se consul* for on Sicilie (*Or.* 176 b).

Þa nydde Paulinus *se dema* hyne (*OMart.* 218 b).

Þa wearþ *se dry* Hermogenes mid graman afylled (*ÆHom.* II 414 m).

Swa wæs Erculus *se ent* (*WHom.* 197 m).

Þæt Omarus *se scop* [Latin: Homerus poeta] sweotolicost sægde (*Or.* 50 m).

And Eubolus se *uþ-wyta* . . underfeng þonne cnapan (*LS* II 50 b).

Se wyrdwritere Iosephus awrat on þære cyrclican gerecednysse (*ÆHom.* I 488 m).

An innovation was also the use of the apposition indicating the *rôle* of the person concerned:

Þis wearþ þa ge-cyd *þam cwellere* Martiane (*LS* I 104 t).

Þy feorþan dæge he wæs on Simones huse *þæs licþroweres* (*BHom.* 73 t).

Nu cwæþ Gregorius *se trahtnere* (*ÆHom.* I 226 t).

Even a word with a very broad meaning could be appended, in some instances to indicate the case:

For þon þe [he] eald wæs, he geceas him to fultume Traianus *þone man* (Latin simply: Trajanum) (*Or.* 264 m).

Þa cwæþ se Godes engel to *þam were* Furseum (*ÆHom.* II 344).

Closely associated with generic nouns are descriptive appositional adjectives preceded by the definite article and appended to personal names:

Saulus *se arleasa* beswang þa cristenan (*ÆHom.* I 392 t).

Iudas *se swicola* swiþe hraþe eode to þam arleasum ehterum (*ÆHom.* II 246 t).

Martinus *se eadiga* wiste his geendunge (*ÆHom.* II 516 t).

Maximianus *se man-fulla* is dead (*LS* I 218 t).

Iudas eac *se arleasa*, þe belæwde þone Hælend, aheng hine sylfne (*LS* I 256 t).

Mathias *se eadmoda* wæs gemærsod siþþan (*LS* I 256 t).

He Malchus *se getreowa* fleah of þære byrig (*LS* I 500 b).

And þonne for þisum wearþ Theodosius *se mæra* þearle ahwæned (*LS* I 510 b).

Be þæm cwæþ Salomon *se snottra* (*GP* 36 m).

Sometimes the appositive adjective is restrictive, approximating to a byname:

Her Þeodosius *se gingra* feng to rice (*AChron.* A 10 m).

A widening of the range can also be observed in geographical appositive constructions. The use of the article is utterly inconsistent. Appositions provided with an article, however, clearly predominate. A list of the usual generic nouns of this category is given in the following.

beorg: Þær þær Caucasis se beorg endaþ (*Or.* 10 t); Neh þam beorge Athlans (*Or.* 12 m).

burg (without art. in ca. 1/3 of the inst., especially in *LS*): Þa becom Thomas to Cesarian byrig (*LS* II 400 t). Us is nu geworden swa swa on Sodoma byrig wæs (*BHom.* 153 b). Seo sunne þa stod . . lencge bufon þære byrig Gabaon (*TA* 54). He onsænde man . . to Capuanan þære byrig (*DGr.* 172 t).

ceaster (art. as with *burg*): He wæs in Cesarea þære ceastre (O *Mart*). 148 t). Se lichoma elles is geseted on Antiochia ceastre (*OMart.* 116 b). Lebonum soþlice hit asende to Cappadociam þære ceastre (*WHom.* 226 b).

den: On middan þære dene Iosaphat (*ÆHom.* I 440 m).

dun (often without art): Gof sealde his æ . . on Sinai þære dune (*OMart.* 82 b). Þaþa he genealæhte þære dune Oliueti (*ÆHolm.* I 206 t). Her hi synd full ge-hende geond on Celian dune (*LS* I 506 t).

ea (absence of art. exceptional): From þære ie Danais west oþ Rin þa ea (*Or.* 14 b). On þam mynstre þe bi Docore þære ea ge-timbrod is (*Bede* 544). On þam mynstre on Beardan ea (*Bede* 243).

ealand (rarely without art.): He wæs acenned on Cypro þam ealonde (*OMart.* 94 m). Be norþan [liþ] Corsica þæt igland (*Or.* 28 m). Þa gewat se biscop to Elbam þam ealande (*DGr.* 195 m).

flod (without art. in *OMart.*): On Tifre flod (*OMart.* 6 m; 118 b).

feld: In Narnusnensi þam felda, þær se cyning to com (*DGr.* 187 b).

land: Be westan Ligore is Æquitania land. . be westansuþan Ispania land (*Or.* 22 b). On þære ylcan scire Sicilian landes is an byrnende munt (*LS* I 208 m). Hie wæron of Galileam þæm lande (*BHom.* 123 m). On þæm dagum for Marcus. . on Ligor þæt land (*Or.* 206 m).

mægþ (art. missing in ca. 2/3 of the inst., mostly in *OMart.*): Se wæs acenned on Hibernia mægþe (*OMart.* 20 t). He becom to Cozenthi þære mægþe (*DGr.* 184 m).

munt: Twegen cyrdon ongean. . eft to munte Casin (*LS* I 168 b). Þa wæs Garganus se munt. . mid mycclum brogan and mid ongryslan eall oferlæded (*BHom.* 203 t).

port: Þær þær Caucasis se beorg endaþ. ., þær is se port Samera [Lat. promontorium Samaram] (*Or.* 10 m).

rice: On Iudea rice (*ÆHom.* II 574 b).

sæ: Creticum se sæ (*Or.* 26 b). Be westan þæm sæ Caspia (*Or.* 14 m). Se Hælend hine geswutelode. . æt þære sæ Tyberiadis (*ÆHom.* II 288 t). Þa wearþ he befangen. . in Atriacio þam sæ (*DGr.* 248 m).

sæs earm: Sweon habbaþ be suþan him þone sæs earm Osti (*Or.* 16 b).

stow: He wæs ærest bebyrged in Bethania þære stowe (*OMart.* 188 t). Caudenes Furcules seo stow gewearþ swiþe mære (*Or*, 120 m). Eal folc Romwara befeng þa lichoman on þære stowe Catacumbe (*BHom.* 193 m). Þa sona in Cassinum þære stowe he onbead þam æwfæstan were Theoprobo (*DGr.* 172 t).

scir: Hi þa wunodon binnon þære scire Babilonia (*ÆHom.* II 490 m). Agathes wæs geciged sum gesælig mæden on þære scyre Sicilia (*LS* I 194 b).

stream: Þa syndon Temese streame tosceadene (*Bede* 122). [He] rice hæfde oþ Humbre stream (*Bede* 130).

tun: His lichoma resteþ on þæm tune Ferano (*OMart.* 20 b). Þa becom he ær to Betfage þæm tune (*BHom.* 69 b).

wæter: Zosimus Iordane þæt wæter ofer-for (*LS* II 10 b). Gif þu Iordane þæt wæter ofer-færst (*LS* II 32 b).

weg: On þæm wege Numentana (*OMart.* 72 t). Paulus wæs beheafdod on Ostensi þæm wege (*BHom.* 191 t).

A further extension of the range of the close apposition is seen in the use of generic nouns other than personal or geographical. A generic noun is added to letters, words, and phrases, when treated as quotations, to the titles of books, to the names of months, etc. Foreign and infrequent words are explained by generic nouns, even when they are not strictly proper names

(cf. *AChron.* D 85 m: Sume men cwedon þæt hit *cometa se steorra* wære). Examples:

adl: Wiþ poc adle, onred hamwyrt, nioþoweard (*Co.* II 104 m).

cirice: Se æfter þon wearþ biscop on Sabinense þære cyrcan (*DGr.* 35 m).

monþ: Ætywdon hi þa steorran on Januarius monþe [Lat. mense Ianuario] (*Bede* 688). Hine mon slogh þy fiftan dæge Agustus monþes [Lat.: die quinto mensis Augusti] (*Bede* 227—8).

mynster: On þam mynstre Æbbercurnig (*Bede* 507).

nama: Ærest byþ se nama *arma* 'wæpnu', and of þam byþ word *armo* 'ic wæpnige' (*ÆG* 215 m).

stæf: Þa syx ongynnaþ of þam stæfe *e* (*ÆG* 6 t). X ana ongynþ of þam stæfe *i* (*ÆG* 6 t).

stær: Sang he. . eal þæt stær Genesis, þæt is seo æreste Moises boc (*Bede* 487).

word: amans 'lufiende' cymþ of þam worde *amo* 'ic lufige' (*ÆG* 10 t). Þa geecte he þær to þæt word 'þines muþes' (*DGr.* 139 t).

wyrt: Se þridda him brohte myrran þa wyrt (*OMart.* 14 m). Nim datulus þa wyrt, oþer nama titulosa (*Co.* I 377 t).

Finally, the category 'close apposition' can be regarded as including bynames. Originally, Anglo-Saxons had only one name, a Christian name. The double-name system is due to the need for differentiation from others with the same Christian name. Here the process leading from the loose apposition to the close apposition is, to some extent, similar to the genesis of the type *Ælfred cyning*. This is most clearly seen in the development of the loose appositional construction *Ælmær, Ælfrices sunu* (with a pause between the IC's) to the close construction *Ælmær Ælfrices sunu* (name + byname, without a pause). The same applies to some other types of Old English bynames (*Alnodus Chentisc, Godwinus Withmunding, Ælfvine Dages, Robertus Wimarc, Ecceard Smiþ, Alger Oxawamb, Herbert Gidi, Odo se Gode, Godrici Colt, Ædric Hopeheuene*). The eclipse of the »after-thought» is a pre-requisite for the genesis of such types of

bynames as *Oswig æt Æþelingtune, Osgode on Badingtune, Æthelweard of Ortun*, etc.[1]

Cognomens are also attached to the names of God and Christ resulting in fixed combinations of two or three IC's:

He wæs Hælend Crist (*BHom.* 67 t).

Se eadige Marcus mycclum þæs þancode þam Hælende Criste (*LS* I 326 t).

Hie ealle nealæhton to Drihtne Hælendum Criste (*BHom.* 155 m).

Wuldor sy urum Drihtne Hælendum Criste (*LS* II 52 b).

Drihten Hlaford Crist, alys us ealle þurh þine micelan mildheortnesse (*WHom.* 175 t).

All in all, the close apposition, as represented in Old English, is a highly developed and productive syntactical construction. The extension of its range is due to the widening of the scope of the Anglo-Saxon mind as a consequence of the introduction of Christianity and of mediaeval science. The primary motive force for this extension was no doubt the direct influence of mediaeval Latin literature, particularly historical, geographical, and ecclesiastical, in which the device had developed into a mannerism. But it is also an illustration of the modification of language in accordance with the changing *Weltbild* and with changing social conditions. A fatal consequence of this development was the loss of the original unity in its use. Inconsistence and hesitancy in regard to the close apposition was to last throughout the Middle English period [2] and in Modern English the usage is not entirely fixed. Differences occur especially between British English and American English [3].

[1] G. Tengvik, *Old English Bynames* (Uppsala, 1938), p. 8 *et passim.*

[2] E. Einenkel, *Geschichte der englischen Sprache II. Historische Syntax* (Strassburg, 1916), pp. 181—2. *Idem, Streifzüge durch die mittelenglische Syntax* (Münster i W., 1887), pp. 10—11.

[3] G. H. Vallins, *The Pattern of English* (London, 1956), pp. 59—61; Donald W. Lee, »Close Apposition: an Unresolved Pattern», *American Speech*, Vol. 27 (1952), pp. 268 ff.

OBSCURED APPOSITIONAL CONSTRUCTIONS

If the nature of the apposition is defined as an after-thought having the same referent as a nominal expression in the body of the sentence, it must be admitted that in the construction known as the close apposition this original relationship is obscured to a considerable extent. Mention has been made of another obscured appositional construction, the Quasi-Predicative, developed from a phrase in extraposition through a shift in reference (see p. 171). Since this adjunct can be regarded as qualifying the Predicate verb as well as a noun in the sentence, it is no longer a «pure» apposition. This is the reason why the «appositive participle» has mainly been omitted from this article.[1] The same consideration makes it impossible to include instances of the following type: Paulinus gefullade his dohter on Pentecosten *twelfa sum*.[2]

The infinitive, originally a verbal noun, is also used in constructions which suggest an original appositive juxtaposition: *þam forgifen waes seo gyfu to singanne*.[3] On the other hand, the use of the infinitive in extraposition has resulted in another fixed syntactical feature, the use of the formal subject *hit* in a construction, such as *Hit is god her to beonne*. A þæt-clause in extraposition gives a similar syntactical construction: *Hit is sweotol þæt hi magon don yfel* (*Boe.* 110 m).

The epexegetical constructions, in which an adverb with a very general meaning is used to anticipate a closely attached adverb or adverbial phrase with a more precise reference, may also be included among the obscured appositional constructions,

[1] Cf. M. Callaway, »The Appositive Participle in Anglo-Saxon,» PMLA, Vol. 16 (1901), pp. 141 ff.

[2] For this construction see J. E. Wülfing, »Ae *sum* mit dem Genitiv einer Grundzahl», *Engl. Studien*, Vol. XVII (1892), pp. 285—291.

[3] Cf. M. Callaway, *The Infinitive in Anglo-Saxon*, (Washington, D. C., 1913), pp. 172—6.

characterized in many cases by the absence of the pauses, probably already in Old English:

Hi þa coman on þrim ceolum *hider to Brytene* (*AChron.* E 13 t).

Þa geseah he bringan mid þam beorhtan leohte *ufan of heofonum* an leas feowertig kyne-helma (*LS I* 250 m).

He . . abær hine *upp on ane dune* (*ÆHom.* I 170 b).

A sy þin nama *ecelice* gebletsod (*WHom.* 125 m).

Forþan þe *nu to-dæg* is eow acenned Hælend Crist (*ÆHom.* I 30 m).

Þa þy ylcan dæge . . he wæs forþfered (*DGr.* 154 m).

Ac *þa æfter manegum gærum* hit gelamp (*DGr.* 135 b).

The reversed order of the IC's may result in a construction with the extraposition of the adverbial phrase:

Æfter þære gedonan lare and bodunge þæs folces, *þa* wæs he gebeden fram þam nunnum þat he sumne dæl sceattes onfengce (*DGr* 143 t).

The presumable absence of the pauses as a consequence of the disappearance of the parenthetic nature of the second IC (and the following) is also characteristic of appositional constructions consisting of pronouns and cardinal numbers. One of the IC's is then used to indicate a partitive or numerical relationship or to intensify the idea of totality:

Swe hit *him boem* rehtlicast and elmestlicast were (*OET* 445).

Hie foron *ealle* ut æt somne (*AChron.* A 94 t).

Hig ealle mid him suþ faran woldon (*AChron.* C 81 t).

Þa Engliscan hi hindan hetelice slogon, oþ þæt *hig sume* to scype coman, *sume* adruncen, and sume eac forbærnden (*AChron.* D 86 t).

He þa aþwoh *þa ealle* (*OMart.* 154 t).

Þa Crist *hi butu* þonan alysde (*OMart.* 50 b).

Hlaford is *incer beigra* wealdend (*SA* 25).

Gelyfaþ *ge ealle* on God Fæder Ælmihtigne (*BHom.* 139 m).

Þonne he *eal þis* recþ and sægþ (*BHom.* 91 m).

Eal we *hit* doþ us sylfum to micelre þearfe (*WHom.* 119 m).

And swa þeahhwæþere *sume þa* þe his cynnes wæron . . mishyrdan gode swyþor (*WHom.* 13 m).

Hi sume swa dydon (*LS I* 490 b).

Sume hi comon feorran (*ÆHom.* II 396 b).

Git sceolan *begen*, þu and þin broþor, beon gemartyrode samod (*LS* II 362 t).

Se halga wer *hi* wundorlice geband *ælcne* swa he stod (*LS* II 328 b).

Hi wurdon forþferde *butu* (*DGr* 152 m).

In a phrase like *heora ægþres mægen* (*DGr.* 91 m), the form *heora* must be considered a partitive genitive, since *ægþer* is not generally used as an apposition to intensify the idea of totality, cf: *Ægþer heora* gecyrde to him sylfum (*DGr.* 108 t).

Appositional constructions containing cardinal numbers are illustrated by the following instances:

Neron heht oþre dæge *hie ealle þry* in beforan hine (*BHom.* 175 m).

Of *heom twam* is eall manncynn cumen (*WHom.* 9 m).

Þas feower ana syndon to under-fonne (*LS I* 336 t).

Ealle þry hi magon eac him to genyman naman speliende (*ÆG* 127 b).

A shift from the appositive to an adverbial function can be observed in the following construction:

Hi þa heom betweonan *an and an* hnappodon (*LS I* 502 m).

Special attention must be drawn to *begen* (*ba*, *butu*), *eall*, and *sum* with substantives. There is no doubt about the appositive character of constructions with *begen*, *eall*, and *sum* as the second IC:

Wulfred . . and Wigbryht . . foron *begen* to Rome (*AChron.* A 58 m).

Þa hergas wæron þa gegaderode *begen* to Sceobyrig (*AChron.* A 87 t).

Romana *witan* him andwyrdan sona and anmodlice cwædon, amen, *ealle*. (*WHom.* 68 t).

Hi . . on unclænnesse heora *lif eal* lyfedan þa hwile (*WHom.* 107 m).

Þær beoþ þonne *þearwan* and *þeodcyningas*, earme and eadige *ealle* afærede (*WHom.* 138 m).

Heora hæþenan *gild* wæron *ealle* idelu and unnyt (*BHom.* 223 t).

Se Dema se *þæt ingeþonc eal* wat (*GP* 38 m).

Þa eardiend þære ceastre wurdon forhergode *ealle*. (*DGr.* 192 t).

[Hi] *þæt land eall* hergedon (*DGr.* 195 m).

The corresponding construction with *sum* is infrequent, occurring mostly in concatenation with another *sum*-phrase:

He geseah þæt þa wyrta *sume* wæron mid mannes fotum fortredene and *sume* wæron mid ealle genumene (*DGr.* 23 b).

There is no doubt about the appositive nature of the construction even when the pronoun precedes, if there is some distance between the IC's:

Þær *begen* of-slagene wæron, *þe ealdor-men* (*AChron.* E 59 t).

If the IC's are then placed in immediate succession, the construction may still be called appositional. This is evidenced by the ease with which *begen*, *eall*, and *sum* are linked with nouns preceded by demonstrative adjectives or by the definite article:

Quintius Flaminius geniedde *begen þa cyningas* (*Or.* 204 t).

Þon miht þu ofersion *ealle þas eorþlican þing* (*Boe.* 105 t).

He hæfde *ealle þa gatu* forworhte into him (*AChron.* D 93 m).

Nu secgaþ *sume þa denisce men* on heora gedwylde (*WHom.* 107 m).

Sume þa biscopas wiþstodon stranglice (*DGr.* 240 m).

In Modern English the appositional use of *all* and *both*, the pronouns indicating totality, has been preserved: *T h e y were a l l (b o t h) very intelligent people.* The Old English pattern *begen* (*ealle*) *þa cyningas* has also been preserved (*both the kings, all the kings*). It is a striking fact that *some* has lost

both these applications which it had in Old English (*Hi sume swa dydon, sume þa biscopas*). This seems to indicate that the two constructions are closely concatenated. The loss of one resulted in the disappearance of the other.

The change of a pronoun into a part of a composite conjunction can be observed in the obscured appositional construction *ægþer ge . . ge*. The meaning and inflection of the pronoun *ægþer* is seen in appositive constructions with the second IC in extraposition:

Forþæm hie sint *ægþerum* gemæne *ge yflum mannum ge godum* (*GP* 262 m).

Ic wolde þeah *egþer* habban, gyf ic myhte, ge þone welan ge eac hys willan folgyan (*SA* 24).

Ac he geswutelode . . þæt he *ægþres* geweald hæfþ *ge lifes ge deaþes* (*WHom.* 111 t).

Þa he let hine sylfne . . on rode ahon and him *ægþer* þurhdrifan mid isenum næglum *ge fet ge handa* (*WHom.* 110 m).

The contact with *ge . . ge* has attracted *ægþer* to the composite conjunction, so that the word generally occurs as the uninflected part of the conjunction:

Þa sende he his fird *ægþer ge* of West Seaxum *ge* of Mercum (*AChron.* A 96 m).

The same accounts for the genesis of such Modern English constructions as *both men and women* (from *both: men and women*), *either you or your friend*, and *neither Paris or London*.

The process is similar in the change of an appositional construction into a composite pronoun: *Ge* sceolon þwean eower *ælc oþres* fet (*John*, 74).

THE WORD-ORDER

It has been stated above that the syntactical sense of the Anglo-Saxons was relatively short in range. They are quick to finish the exocentric core of the sentence, with neces-

sary complements, whereas endocentric constructions are susceptible to splitting. Certain advantages are gained by splitting. It gives an opportunity to separate incongruous ideas from each other (the Anglo-Saxon mind was probably less elastic than ours in the association of ideas). Moreover, it gives emphasis to the IC's appended as an after-thought, particularly when preceded by a pause and pronounced in one breath-group. This is seen in the splitting of attributive constructions, which results in adjectival appositions:

To þæs mynstres geate sy *geatweard* geset, *eald and wis* (*Ben.* 126 m).

Hwæt þa wearþ gelæht sum *geleafful bocere, har-wencge* and *eald* (*LS* II 68 m).

This is also true of the splitting of the co-ordinate construction with *and*:

Gif ge *wise* beoþ, *and gode* (*Boe.* 35 b).

Þas [St. James and St. John] he genam oftost, *and Petrum*, to his sunderspræce (*ÆHom.* II 412 b).

Ne mage ge *Gode* þeowian *and* eoweres feos *gestreone* (*ÆHom.* II 460 b).

Ne mihte se wuldorfulla Salomon . . swa wlitige deagunge his hræglum begytan swa swa *rose* hæfþ, *and lilie, and fela oþre wyrta* þe wunderlice scinaþ (*ÆHom.* II 464 m).

Sometimes the split is effected by means of an adverb:

Moyses *þa*, and his broþor Aaron ferdon to Pharao (*ÆHom.* II 192 t).

Se halga Andreas *þa*, and se halga Matheus gebædon to Drihtne (*BHom.* 237—38).

As the appositional construction is akin to the co-ordinate structure, it shares the same characteristics of word-order. It is of paramount importance to observe that there is little difference between close and loose apposition in this respect. This is additional evidence of their common origin. In the following survey of some of the typical instances no distinction is made between the two constructions.

(1) An adverb is inserted.

þa: Se cyning þa Cyrus on þam seofoþan dæge eode dreorig to þæra leona seaþe (*ÆHom.* I 572 m). Se heah-engel þa Michael cwæþ to þam biscope (*ÆHom.* I 506 b). Mauricius þa se casere þes Gode þancode (*ÆHom.* II 122 b). He þa Malchus sona mid þam dæge eode him ut of þam scræfe (*LS* I 516 b). Hi þa ealle heora hors æt him to bryce . . onfengon (*DGr.* 16 t). And he þa se Godes wer wæs lange wiþsacende *DGr.* 103 b).

sona: Þa com þær-to ridan sum cristen man sona, harwencge and eald (*LS* II 164 t). And Cecilia sona, þæt snotere mæden, gespræc hire brydguman (*LS* II 356 b). And he þa sona, se munuc, feoll to þæs halgan weres fotum (*DGr.* 143 m).

þonne: Wa byþ hyre þonne earmre, gyf heo ana stent. (*WHom.* 149 b). Þu þonne, dugoþa cyning, hat þa niman Pilatus ærendgewrit (*BHom.* 176 t).

(*swa*) *þeah:* Se fæder swa þeah, Rufus . . . ne dorste geopenian (*LS* I 480 t). Sisinnius swa þeah, se ungesæliga dema, nolde on Crist gelyfan (*LS* II 188 m). And he swa þeah, se ceorl, þurhwunode in his bene (*DGr.* 166 t). Ælc gesceaft þeah, ægþer ge gesceadwis ge ungesceadwis, þæt sweotolaþ þæt God ece is (*Bo².* 147 m).

samod: Cuþberhtus . . on þisum dæge to Drihtne gewat, and Hereberhtus samod, se halga sacerd (*ÆHom.* II 152 b). Seo halige Maria . . stod wiþ þa rode þearle dreorig, and Iohannes samod, hire swuster bearn (*ÆHom.* II 256 b).

2) A prepositional phrase is inserted:

Heo wæs geseald Ecgferþe to cwene, Norþanhymbra cyninge (*OMart.* 100 t). Hie woldon Perseuse to fultume, Mæcedonia cyninge (*Or.* 206 b). Se wolde niman his magan to wife, þæs cyninges dohtor (*ÆHom.* II 476 m). Þa sende he his bydel toforan him, Iohannem þone Fulluhtere (*ÆHom.* II 36 b).

3) The construction is split by the Predicate or a part of it:

Þær hire swestra lichoman sindon, Agapan and Chonian (*OMart.* 54 b). Þa þæt þa Lilla geseah, se cyninges þegn him

se heoldesta (*Bede* 147). Seo þiod þær sio mycle burh is, Cartaina (*Or.* 27m). God wæs se man gesceapen, Adam (*ÆHom.* I 254 t). Þæt he sceolde be his ealdan wife sunu habban, Iohannem þone Fulluhtere (*ÆHom.* I 202 t). Swa swa se witega cwæþ, Isaias (*ÆHom.* II 72 b). Hi wunodon þa begen mid þæm biscope (*LS* I 54 b). He cwæþ, se witega, æfter þam (*WHom.* 7 t). Þær wearþ Sidroc eorl ofslægen, se alda, and Sidroc eorl se gioncga (*AChron.* A 70 b).

4) The Predicate verb is accompanied by an Adjunct:

Her Ceaulin and Cuþa . . tuegen aldor-men on Wibban dune ofslogon, Oslaf and Cnebban (*AChron.* A 18 b). Cambisis feng to Persa rice, Ciruses sunu (*Or.* 78 t). He ferde sume siþe, þes eadiga wer, to sumes mannes tune (*BHom.* 219 t). Þeah he feor wære Æquitius (*DGr.* 29 b).

5) Finally, the construction can be split by the Subject and the Predicate: Drihten Crist ic andette, þæs ælmihtigan fæder sunu (*LS* II 434 b).

An important factor in word-order is the position of the governing word in conjunction with the appositional construction in the Genitive case. It is natural that the subordinate construction Genitive + Head-word should be particularly resistant to splitting because the Genitive requires a word to complement it. Here again the appositional construction is doomed to be split. The headword generally comes after the first IC. The co-ordinate construction with *and* affords a parallel case:

Heo þonne nalles on *goldes* wlite *and on seolfres* ne scineþ (*BHom.* 197 m).

The difference between the close apposition and the loose apposition is negligible in this respect. Examples are given here of both constructions:

Þæt he dyde on Sigeberhtes dagum þæs cyninges (*OMart.* 20 b). He wæs þære burge bisceop Mediolana (*OMart.* 54 t). Hi wæron þære mæran wudewan suna Sca. Felicitan (*OMart.* 116 b). [Hie] sædon þæt hio wære for Fetontis forscapunge,

anes mannes (*Or.* 40 t). Þa eode heo on Æbban mynstre þære abbuddissan (*Bede* 442). Þære modor wæs Sexburh, Annan dohter, East-Engla ciningas (*sic*) (*AChron.* E 27 m). He . . on hrepsunge becom to Jordanes ofrum þæs wæteres (*LS* II 44 m). Þonne wile he onfon rihtre ondetnesse for Cristes naman Godes Suna þæs lifgendan (*BHom.* 155 t). Ic þe bebeode on Drihtnes naman Hælendes Cristes (*DGr.* 24 t).

The type *Ælfred cyning* is usually split in the Genitive: Sio wæs Ælfredes sweostor cyninges (*AChron.* A 82 t). Ic . . wearþ asend on Æþelredes dæge cyninges (*ÆHom.* I 2 m). Exceptions, however, are strikingly frequent: Ælfredes cyninges god sunu (*AChron. A* 82 t); mid Eadweardes cynges friþe and fultume (*AChron. A* 100 m); Tostiges eorles husharlas (*AChron. C* 78 t); Æþelstanes biscopes gespelia (*AChron. C* 77 t); Ualentinianus, Benedictes munuces broþur (*DGr.* 127 b).

The whole appositional construction can of course be placed after the head-word. This is often done in cases where the head-word is preceded by a preposition: On boc þæs eadigan fæder Tobius (*Bede* 697); to geþeahtunge and to gefrignesse þæs arweorþan biscopes Agustinus (*Bede* 98); þurh þa gife ures Drihtnes Hælendes Cristes (*LS* II 218 m); be þon halgan life and forþfore þæs eadigan weres Sce. Martines (*BHom.* 211 m); in þam gebedhuse þæs eadigan Laurenties þæs martyres (*DGr.* 41 b); be manigfealdum wundrum þæs æadigan weres and þæs æfæstan abbudes sancte Benedictes (*DGr.* 92 t).

The first IC of an additive (or enumerative) type can also be split:

On þone fif ond twentegþan dæg þæs monþes biþ *þæs apostoles* gemynd *ond þæs godes ærendwreocan*, Sce. Iacobes (*OMart.* 128 t).

On þone ylcan dæg biþ þæs halgan munecys geleornes ond þæs ancran Sci. Mamiliani (*OMart.* 168 b).

Þæs halgan fæder lif and munuces somod and biscopes, Sce. Cuþberhtes (*Bede* 698).

Swa hi hit gehyrdon of Petres muþe and of Paules þæra apostola (*DGr.* 9 t).

As far as the order of the IC's in an appositional construction is concerned, no definite rules can be given. Here the word-order is determined by euphony and rhythm, and by the length and importance of the IC's. Bulky and emphatic IC's are generally left last, since the preceding pause puts them into relief. In the type *Ælfred se cyning* the position of the generic IC after the name gives more emphasis to the idea of royalty, so that the construction approaches to the loose apposition in character, whereas in the type *se cyning Ælfred* the idea of royalty is taken for granted.[1]

CONCORD

Concord between the IC's of an appositional construction is an implication of the identity of their syntactical function (see definition on p. 160). It is generally observed in all categories of the appositional construction, even in composite names: His halige sawul gewende . . to *Hælende Christe* (*ÆHom.* II 478 m). Þa arn heo and com to *Simone Petre* (*John* 105). Exceptions from the general rule deserve, therefore, particular attention.

The inflection of foreign names is no safe criterion in judging the constructions from the point of view of concord, as there is no established usage in this respect. The difficulties in inflecting foreign names may have been the direct reason for the use of the apposition:

Helias þa becom to *þam cyninge Achab* (LS I 388 b).

He het hi ingan to *þam gode Baal* (*LS* I 406 m).[2]

Some of the instances may be due to a scribal error or to the attraction of a neighbouring word: Her Burhred . . . under þeodde him Norþ Wealas mid Æþelwulfes *cininge* fultume

[1] Cf. O. Behaghel, *Deutsche Syntax*, Vol. IV (Heidelberg, 1932), p. 196.

[2] Cf. mid þam heahfæderum Abrahame, Isaace F, and Iacobe (*ÆHom.* II 82 t).

(*AChron.* E 65 b). Hwam [is] lac to offrigenne, þam Hælende Criste, ealra worulda *Alysend*, oþþe Apolline ealra deofla ealdre (*LS* I 310 t).

The Vocative is generally characterized by the absence of concord: Sy þe, *Drihten*, lof, eces wuldres Cyning [Laus tibi, Domine, Rex aeternae gloriae] (*ÆHom.* II 86 b). Ic bletsige þe, fæder, bodigendlic God (*LS* I 182 b). Eala, þu burh, þu Equine, þæt þe þus gelimpeþ (*DGr.* 191 b).

By extension, any expression that implies the character of an exclamation or a parenthetic remark may be placed in extraposition, characterized by the absence of concord. This is, in fact, one of the safest criteria in distinguishing the cases of extraposition from those of loose apposition. Examples of the initial position:[1]

An God Ælmihtig. . Scyppend ealra gesceafta, *þone* ic bodige (*BHom.* 187 t).

Wysdom, and eadmeta, and wærscype, and gemetgung, [and] rihtwisnes, and mildheor[t]nes, [and] gesceadwisnes, [and] gestaþþines, and welwilnes, [and] clennes, and forheafdnes, mid *þisum ancrum* þu scealt gefastnian þone streng on gode (*SAug.* 23).

The final and, by extension, the medial position is also frequent.

Þa gecigde se abbod *ane broþor* to him, se wæs genemned Agapitus, *haliges lifes man* and *wurþful* on þeawum (*LS* II 344 b).

Þa wearþ gefullod fæder and sunu mid heora inn-hyrede and heora æhta *mannum*, ægþres hades *menn*, ma þonne an þusend (*LS* I 136 m).

Þar wearþ gemartirod se mæra apostol . . *binnon Hierusalem*, Iudea *cyne-stol* (*ÆHom.* II 300 b).

Basilius . . eode . . to *þan sancte* þe on þæra cyrcean læg, *Mercurius se martyr*, mid mycclum wurþ-mynte (*LS* I 66 t).

[1] For more examples see E. Wülfing, *Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen*, Vol. I, pp. 348—49.

Iohannes se Godspellere awrat þæt drihten cwæde to *Nichodeme*, *an* þæra Iudeiscra ealdra (*ÆHom.* II 238 t).

Hwæt þa se deofol into *Iudan* bestop, *an* þæra twelfa Drihtnes þegena, and he sona eode to þæra Iudeiscra ræde (*ÆHom.* II 242 m).

Þa wæron on þære fyrde fela cristene menn, and an synderlic eorod of easternum *leodum*, swiþe *cristene menn*, þam casere *folgiende* (*LS* II 158 b).

Ic þær geseah þa mæran bebytlu . . mid *gymstanum* gefrætewod, *fægere* geond eall (*LS* II 408 t).

Extraposition accounts for the use of *gehaten* and *geciged* without concord. In fact, they often occur in conjunction with other expressions in extraposition :

Ferde þa siþþan and gefette *ænne mæsse-preost*, Policarpus *gehaten*, *halig wær* and snotor (*LS* I 124 t).

Þa æteowde Sebastianus on swæfne *anre wudewan*, Lucina *geciged*, swiþe *æwfæst man* (*LS* I 146 m).

[Quintianus] het hi þa gefeccan and betæhte hi *anum fulum wife*, Afrodosia *geciged*, *sceandlic* on þeawum (*LS* I 196 t).

Þa becom he on sumum dæge to *sumere mæran byrig*, Athenas *gehaten*, healic and mære, þære Greciscra *heafod-burh* (*LS* II 168 b).

He sende eac sona *sumne heah-gerefan* Sisinnius *gehaten*, swiþe *hetel deofol*, mid manegum geferum to þæra Francena rice (*LS* II 182 t).

From a strictly grammatical point of view, it is impossible to state if concord is also missing in cases in which Cardinal Number (or *fela*, *fea*) + Genitive Plural is followed by an adjectival apposition in the Nominative Plural.

Fif and twentig *manna*, *myslice* ge *untrume*, comon to þam halgan (*LS* I 452 b).

Swa fela *manna* wæron on þam fore-sædan eorode, swiþe *gelyfede* on þone lyfigendan God (*LS* II 158 b).

He funde eac sona fif *mædena* him to, *wlitige* and *rance* (*LS* II 380 m).

A parallel case is the following:

Þær wæs ungemetlic wæl geslægen *Norþan-hymbra, sume* binnan, *sume* butan (*AChron.* A 68 b).

CONCLUSION

It might be helpful to sum up the main points of the foregoing study.

The appositional construction is an asyndetic structure the IC's of which have the same referent and the same syntactic function in the framework of the sentence.

Three categories can be distinguished: extraposition, loose apposition, and close apposition. No hard-and-fast boundaries can be drawn between these categories. The distinction between them must partly be based on their later development, since there is no reliable information available concerning pauses, stress, etc.

Extraposition is akin to the Vocative, an exlamation, or a parenthetic remark. It is often characterized by the absence of concord in case. The construction is, however, devoid of emotional colouring in the instances in which it is used to help the speaker to keep the principal elements of the sentence tightly bound together. Extraposition accounts for the use of *gehaten* and *geciged* without concord.

The employment of the loose apposition is characterized by its free position in the sentence. Concord is generally observed. Its stylistic use is richly developed in Old English prose.

The close apposition is an obscured form of the loose apposition. Both of these constructions show the same characteristics of concord and word-order. With regard to the use of the article and the order of the IC's, three types can be distinguished: *Ælfred cyning, se cyning Ælfred*, and *Ælfred se cyning*. The first-mentioned seems to be the original Germanic structure.

Appositional constructions are comparable, in many respects, to paratactical combinations of sentences and to compound words of the non-syntactical type. They are all based on the principle of asyndetic juxtaposition. The development has been from parataxis to hypotaxis: the relationships between sentences are increasingly expressed by means of conjunctions. A parallel development has taken place in compound words, which have been replaced, in many cases by analytical expressions: *gold-torht* > bright as gold; *cneo-wærc* > pain in knees; *pistol-boc* > book of Epistles. Appositional constructions have partly undergone a similar modification. The beginnings of this development are already seen in Old English. Bødtker has drawn attention to the occurrence of such expressions as *Iordanes flod, þet land of Sempingaham*, and *se[o] burh of Lincolne*.[1] This development was to deprive the close apposition of much of its scope in Old English.

LIST OF SOURCES

The references indicate pages (b = bottom, m = middle, t = top).

AChron. A & E, C. Plummer & J. Earle (ed.), *Two of the Saxon Chronicles Parallel*. Oxford, 1952.

AChron. C H. A. Rositzke (ed.), *The C-Text of the Old English Chronicles*. Beiträge zur engl. Philologie, Heft 34. Bochum-Langendreer, 1940.

AChron. D E. Classen & F. E. Harmer (ed.), *An Anglo-Saxon Chronicle* (from Brit. Mus., Cotton Ms., Tiberius B. IV). Manchester, 1926.

AD G. Leonhardi (ed.), *Kleinere angelsächsische Denkmäler I*. Bibl. der ags. Prosa, Vol. VI. Hamburg, 1905.

ÆG J. Zupitza (ed.), *Ælfrics Grammatik und Glossar*. Berlin, 1880.

ÆHom. I B. Thorpe (ed.), *The Homilies of the Anglo-Saxon Church* (Ælfric's Homilies), Vol. I. London, 1844.

[1] A. T. Bødtker, *Critical Contributions to Early English Syntax* I (Christiania, 1908), pp. 15, and 25—27.

ÆHom. II	B. Thorpe (ed.), *The Homilies of the Anglo-Saxon Church*, Vol. II. London, 1846.
AW	D. Whitelock (ed.), *Anglo-Saxon Wills*. Cambridge, 1930.
AWr.	F. E. Harmer, *Anglo-Saxon Writs*. Manchester. 1952.
Bede	J. Schipper (ed.), *König Alfreds Uebersetzung von Bedas Kirchengeschichte*, Bibl. der ags. Prosa, Vol. IV, 1. Leipzig, 1897.
Ben.	A. Schröer (ed.), *Die angelsächsischen Prosabearbeitungen der Benedictinerregel*. Bibl. der ags. Prosa, Vol. II. Kassel, 1885.
BHom.	R. Morris (ed.), *The Blickling Homilies of the Tenth Century*. London, 1880.
Boe.	W. J. Sedgefield (ed.), *King Alfred's Old English Version of Boethius De Consolatione Philosophiae*. Oxford, 1899.
Co.	O. Cockayne, *Leechdoms, Wortcunning, and Starcraft of Early England*, Vols. I—II. London, 1864—5.
DGr.	H. Hecht (ed.), *Bischofs Wærferth von Worcester Uebersetzung der Dialoge Gregors des Grossen*. Leipzig, 1900. Bibl. der ags. Prosa, Vol. V. Leipzig, 1900.
GP	H. Sweet (ed.), *King Alfred's West-Saxon Version of Gregory's Pastoral Care*. E.E.T.S., Vol. 45. London, 1871.
John	J. W. Bright (ed.), *The Gospel of Saint John in West Saxon*. Boston, 1904.
LS	W. W. Skeat (ed.), *Ælfric's Lives of Saints* I—II. London, 1881.
Luke	J. W. Bright (ed.), *The Gospel of Saint Luke in West Saxon*. London, 1906.
Matthew	J. W. Bright (ed.), *The Gospel of Saint Matthew in West Saxon*. Boston, 1904.
OET	H. Sweet (ed.), *The Oldest English Texts*. E.E.T.S., Vol. 83. Oxford, 1885.
OMart.	G. Herzfeld (ed.), *An Old English Martyrology*. London, 1900. E.E.T.S., Vol. 116. London, 1900.
Or.	H. Sweet (ed.), *King Alfred's Orosius*. E.E.T.S., Vol. 79. London, 1883.
SAug.	W. Endter (ed.), *König Alfred's des Grossen Bear-*

	beitung der Soliloquien des Augustinus. Bibl. der ags. Prosa, Vol. XI. Hamburg, 1922.
TA	H. Henel (ed.), *Ælfric's De Temporibus Anni.* E.E.T.S., Vol. 213. London, 1942.
WHom.	A. Napier (ed.), *Wulfstan*, Vol. I (Text u. Varianten). Berlin, 1883.

Niilo Peltola

NOTES ON TWO FIFTEENTH CENTURY SCOTS POEMS

Students of fifteenth-century English literature are indebted to Professor K. G. Wilson for printing two anonymous poems that appear in the *Kingis Quair* manuscript.[1] Professor Wilson's edition is outstanding for his critical comments on the literary value and significance of these poems, and his appreciation of *The Lay of Sorrow* is particularly illuminating. The following notes on linguistic and textual minutiae are by way of a supplement to Professor Wilson's critical comments.

THE PROVENANCE OF THE POEMS

Professor Wilson cautions us against an over-hasty judgement concerning the provenance of the two poems (p. 709, footnote 3): —

> There is considerable temptation to call these poems "Scottish". Actually, however, evidence of pronouns like *thir*, orthography like *quh-*, and most of the other Scottish characteristics of the texts, may be purely scribal in origin. The text of *Troilus* in this manuscript has these and other

[1] K. G. Wilson, "*The Lay of Sorrow* and *The Lufaris Complaynt:* an edition," *Speculum* 29 (1954) 708; the source is MS Selden B. 24 in the Bodleian Library; Wilson supplies the title *The Lay of Sorrow* from the opening line of the poem.

> Scottish characteristics. The fact that the manuscript contains *The Kingis Quair* is of little help either, since no one has proved beyond question that the poem was actually written in the North[1] . . . . The question of origin must remain in doubt.

Fortunately it is possible to go a little further into this question, for a distinction may be drawn between linguistic forms that may be "purely scribal in origin" (these we may call "superficial"), and those that are integral to the work and must derive from the author (these we may call "structural"). Structural forms are to be found in (a) the vocabulary: a Scottish scribe copying a southern text might transliterate into Scots spelling, but he would not substitute Scots dialect words for southern words, especially where the latter belonged to the established poetic vocabulary of Chaucer (i.e. to what had become standard literary English); and (b) linguistic forms attested by rhyme: i.e. where a change from one dialect to another would destroy the rhyme. One must bear in mind the special quality of literary Middle Scots as a mixed language, characterized by the introduction of various southern linguistic features having the *auctoritee* of Chaucer and Lydgate.[2] While a Scottish writer might, and frequently did, use characteristically southern

[1] Rather "by a northerner" or "in a northern dialect": the MS rubric only claims that *The Kingis Quair* was »maid quhen his Ma. wes in Ingland». On this question there is little to add to the indispensable article by W. A. Craigie, "The Language of *The Kingis Quair*", *Essays and Studies* 25 (1939) 22.

[2] In the present discussion "southern" is used not in its strict linguistic sense as applied to a ME dialect, but in a general sense as opposed to "northern": i.e. including approximately all dialects that share the ME development of OE ā to ǭ, and including above all the East Midland dialect that became the standard literary English of Chaucer and Lydgate; this confusion of terms is regrettable, but simply "English" and "Scots" as terms of linguistic reference would be liable to worse confusion, since Northern English shared so many features with Scots.

forms, the converse does not apply: a fifteenth-century southern English writer would not introduce Scots dialect features into his work: the first attempt in this direction was in Spenser's *Shepherd's Calendar*, with such rustic sophistications as "*The gate:* the gote; Northernly spoken to turne O into A" (E. K.'s gloss on Maye, line 177.[1] Consequently, in a linguistic analysis of verse of the period c. 1400 to 1580 that is apparently Scottish we can accept the following principle: the existence of structural southern forms cannot be taken to prove a southern origin, but the existence of structural northern forms is decisive evidence of a northern origin for the passage in which they occur. There may then arise the further question as to whether any such passage might conceivably be an interpolation by a northern writer into a southern work. These basic principles are obvious enough, and applied to the poems under discussion here they will show that both are probably works of Scottish authorship. The Scots structural forms are so scattered as to rule out any possibility of interpolations by a Scottish scribe into works of southern authorship.

Rhymes in "The Lay of Sorrow". — A number of rhymes depend on the use of southern forms of words; the clearest

[1] Chaucer's use of Northern English dialogue in the Reeve's Tale had a special purpose that is not relevant here; see J. R. R. Tolkien, "Chaucer as a Philologist" (*Transactions of the Philological Society*, 1934); Tolkien remarks of this Northern dialogue (p. 3) "it is a curious and remarkable thing, unparalleled in Chaucer's writings, or, indeed, as far as I know, in any Middle English work"; Kölbing made a tentative suggestion that there may have been a similar dramatic use of Northern dialogue in *Sir Beues of Hamtoun*, line 849—50 (see his edition of that poem, EETS/ES 65, p. xx), but the evidence is slight. In any case, the present notes are concerned with the use of a dialect foreign to to the writer as a means of literary refinement, not as a source of dramatic humour; nor is any account taken here of the mixed dialect of borderline texts like e.g. *Pearl* (see the edition of E. V. Gordon, p.xlv, and cf.especially lines 145—156).

passage of this kind is lines 160—175, with the following rhyming words: *totore — lore — euirmore — heretofore — wore — sore — store;* substitution of Scots forms would destroy the rhyme (*totore — laire — euirmaire — heretofore — wore — saire — store*). As stated above, however, this does not prove a southern origin. There is in fact no rhyme that certainly depends on Scots linguistic forms. In line 145 *outraid* is presumably the past participle of *outray:* see NED *outray* (F *ultreier*), sense 1 "to go beyond or exceed bounds, to stray" (used by Chaucer); sense 2 "to go beyond the bounds of moderation or propriety" (example from the York Mysteries). There is a remote possibility that *outraid* could be considered as the past tense (used as the past participle) of *outride:* see NED *outride*, sense 1 "to ride out" (first example 1460). If this were so, *outraid* would be a structural northern form (southern *outrode* would destroy the rhyme); but this interpretation is improbable on grammatical grounds, and certainly cannot be considered as evidence here.

Vocabulary in "The Lay of Sorrow." — The evidence of the vocabulary is more illuminating, for several words in the poem were either predominantly or exclusively northern in the late fifteenth century; considered singly, most of these words would not be decisive, but taken together they suggest that the author was almost certainly Scottish. According to the NED,[1] the following words were northern or Scottish: —

line 14: *sprent* (see notes below)
line 30: *will is of hir wone* (see notes below); Kaiser, *op. cit.*, p. 274, *will.*
line 84: *stek:* NED *steek*, v.1, sense 3.

Further, the following words had become predominantly northern and Scots by the later fifteenth century: —

[1] Reference is also made to MED (*Middle English Dictionary*, ed. Kurath and Kuhn) and to R. Kaiser, *Zur Geographie des me. Wortschatzes* (Palaestra 205).

line 49: *fremyt:* NED *fremd*, predominantly northern after Chaucer; MED *fremed*, sense (c).
line 111: *but* ("without"): NED *but*, A. 2; and *bout;* MED *bout*, sense 2 (a).
line 115: *fortoltre:* NED *tolter* (adj.), first used in *The Kingis Quair* and Lydgate's *Fall of Princes;*[1] subsequently exclusively Scots.
See also the note below on line 182, *burowis.*

Rhymes in "The Lufaris Complaynt." — The rhymes in this poem offer much clearer evidence than those in the previous poem; there are two passages with southern rhymes (lines 99—103: *allone — one — ygone — dispone;* lines 142—149: *wo — also — ago — ho — two*), but there are six passages where the rhymes depend on northern forms of words: —

lines 22—24: *dispaire — sare* (southern *dispaire — sore*).
lines 30—33: *glore — memore — before* (southern *glory — memory — before*).
lines 50—52: *lawe — fawe* (southern *low(e) — fall(e):* see notes below).
lines 92—96: *care — contrare — dispare — mare* (southern *care — contraire — dispaire — more*)
line 126 (inner rhyme): *sare — care* (southern *sore — care*)
lines 151—159: the whole stanza is monorhymed on *-ing*, including in line 159 the Scots *resing* (southern *resign*).

Vocabulary in "The Lufaris Complaynt." — The following northern words occur: —

lines 40, 45: *traist* (noun and verb); Kaiser, op.cit., p. 261.
line 76: *fremmyt* (as in *The Lay of Sorrow*) line 49).
line 169: *but* (as in *The Lay of Sorrow*, line 111).

This evidence of rhymes and vocabulary yields sufficient structural Scots forms for us to conclude that both poems are

[1] The word occurs in all MSS, not only Bodley 263 (as stated in NED): *Fall of Princes*, IV. 3638; see the edition of Bergen, EETS/ES 121—4 (1924—7), Vol. II, p. 573.

beyond reasonable doubt the work of a Scottish writer (or writers), though undoubtedly one extremely well versed in southern English writing.

ADDITIONAL LINGUISTIC AND TEXTUAL NOTES

"*The Lay of Sorrow.*" — 10: *Now is he turnit blak:* if *blak* is NE *black*, the colour-symbolism is not clear (the context implies weakness rather than wickedness), and at this date it is quite unparalleled (see NED *black*, adj., sense 8 "malignant"; sense 9 "foul, wicked"; both first recorded in the sixteenth century); Wilson suggests emendation to *bak*. An alternative emendation, which incidentally provides alliteration in the line, is to *wak* "weak", the northern form from OE *wac* (see NED *woke*, and cf. the note on forms under NED *weak*). This gives good sense in the context, and the palaeographical objection of *bl* for *w* is met by the special characteristics of this MS noted below in the note on line 82.

14: *sprent:* the word here antedates the first example in NED in this sense by c. 130 years.

30: *will is of hir wone:* the separate words are mentioned in the NED as will *adj.* (ON *villr*) "wandering, astray", *wane* sb. 2, *wone* sb. 2, and *wone* sb. 3 (the last three are a little confusing, if not confused: they are all ME developments of ON *ván*). The alliterative phrase *will of wane, will of wone* is sufficiently common in ME to receive specific mention twice in the NED (though it is omitted from the lists of phrases in Oakden's *Alliterative Poetry in Middle English: a Survey of the Traditions*, p. 233 sq.): (a) under *will*, adj., sense 3. a: *Will of wane* "wandering without a dwelling place" (i.e. the extended meaning, corresponding to *wone* sb. 2); and (b) under *wone*, sb. 3, sense I. 1. b: *will of wane* (sic) "at a loss, in bewilderment" (i.e. closer to the basic meaning of ON *ván:* NED *wone* sb. 3). The examples given for both the literal and figurative senses ("bewildered — homeless") are all northern English or Scots. In this poem the sense is clearly "bewildered, at a loss".

56: *nere:* a crux that is dealt with separately because of its wider linguistic interest and controversial nature.[1]

71: MS *wrik*, Wilson *werk;* the whole passage is given here for the sake of convenient reference: —

> for vengeans of ȝoure varying
> The ruby fall is fro þe ring
> (70) That ȝe me gaue In witnessing
> Of all this wrik and wonderfull processe.

Wilson does not introduce any punctuation, and his reading presumably interprets *werk* and *processe* as referring to the former love of the man and woman: "the ring you gave me as a testimony to our *werk* and *processe*" (? "our cooperation and the course of our love"). This interpretation has the advantage of depending on straightforward syntax. The MS reading *wrik* can be retained by introducing a comma or dash after *gaue* (line 70), so that *wrik* and *processe* refer to the cessation of the love (i.e. the man's unfaithfulness). This brings out better the full sense of the three legal terms *witnessing — wrik — processe:* see NED *wreak*, sb. 1, "Pain, punishment"; sense 3: "Harm, injury, damage";[2] and NED *process*, sense 7: "the whole proceedings in any action at law, an action, suit" (the second example in the NED, dated 1414, is illuminating here: *the processe of myn outelawery was unlawefully made*). The whole passage could then be modernized as follows: — "for venge-

[1] To be printed in a subsequent issue of this journal.

[2] Though hitherto unrecorded, *wrik* as a spelling of ME *wrȩ̄k* is quite plausible; on the whole question of the development of ME ę̄, and of i/y spellings in particular, see Dobson, *English Pronunciation 1500—1700*, pp. 606—642, esp. p. 631, and cf. pp. 641 and 657. The probable explanation in this case is a raising of ę̄ to ē̩, perhaps followed by a shortening to [ɪ], though i/y spellings of ē̩ are recorded from the early 15th century: early examples are *fyt* and *ryd* (NE *feet* and *read*, the latter being referred back to Anglian *rēdan*) in MS Sloane 2593 (see Robbins, *Secular Lyrics of the 14th and 15th Centuries*, p. 6, no. 7, lines 10 and 12); the language of the Sloane MS is predominantly E or NE Midland.

ance (i.e. as imputing disgrace to the man) on your fickleness, and as a testimony to this offence and these strange proceedings, the ruby has fallen from the ring that you gave me".

80: *gentill:* there is a play on two senses of the word here: referring to human-beings ("noble": see NED *gentle*, adj., sense 3) and to hawks (NED *gentle*, sense 1 c. and NED *falcon-gentle*).[2]

82: MS *for . . . a* (three minims) *ell;* Wilson emends to *for foramell* (text), *for a formell* (notes). The MS is not clear (some letters are deleted after *for*), and the assumption is that the scribe was faced with something he could not read or could not understand. The emendation *for a formell* is excellent, and in itself exemplary; there are, however, two objections to it in this particular poem. First, unless we omit the indefinite article (as Wilson does in his text, which reads oddly on that account), the reading *for a formell* makes the metre irregular. This would not normally be a cogent objection in a 15th century text, but Wilson himself rightly emphasizes the extreme regularity of the verse in this poem (*op.cit.* p. 709: "Of the lines in the nine-line stanzas, only a few do not fit the decasyllabic pattern"), and one should thus hesitate before adding a superfluous syllable to the line. Secondly, the resulting metaphor is not quite apt: the male hawk that abandons its *rycht pray* (i.e. victim) to go off after a female hawk for the purpose of mating is not an exact parallel to the man who forsakes one woman for another in the mutability of love. Neither of these objections is weighty enough to rule out Wilson's emendation, which clearly remains a possible reading; but other possibilities have at least equal claims. In the first place, omitting the letters deleted by the scribe, the MS reading can be retained if the three minims are taken not as *m* but as *ni:* several years ago it was pointed out to me by Dr M. E.

[2] See C. E. Hare, *The Language of Field Sports*, p. 104, 112—5; and cf. Skelton's *Merry Margaret*, "gentle as falcon".

Seaton that the reading *for a niell* would be acceptable if *niell* were taken as a spelling (admittedly not elsewhere recorded) of NED *nifle* "a trifle, a thing of little or no value" (in use from Chaucer to the seventeenth century); this of course makes excellent sense in the context. An interpretation that thus preserves the MS reading unchanged is generally to be preferred to an emendation, but there are grounds for a further possibility. In many hands of the early and mid-fifteenth century the *w* is of an ornate form that looks to the modern reader something like *ll*. There is reason to believe that the scribe of these poems, who regularly uses a smaller form of *w*, was copying from such a hand, and that the ornate *w* had the same suggestion for him as it has for us: there are in fact at least two mistakes that can best be explained in this way. In line 172 the scribe first wrote *lore*, then deleted it, and wrote the correct form *wore;* and in line 59 the word *Away* is spelt *Allway;* the same feature could probably also account for *blak* as a miswriting of *wak* in line 10, and the reverse mistake may have occurred in line 182 if *burowis* stands for *burollis* (see below). In view of these scribal oddities, line 82 could be emended to *for a niew*, one of the set-phrases of medieval English love-poetry. The phrase "(to change) for a new" is of common occurrence, and that is admittedly the weakness of this emendation, for one would expect the scribe to have recognised such a conventional phrase.

114: *wron:* presumably the past participle of *wry*, with a confusion of meaning and form. The sense belongs to NED *wry* vb. 2 (weak verb, OE *wrigian*) "to move, go"; sense 5 "to deflect from some course, to cause to turn awry" (used by Douglas among others); but the form would belong to NED *wry*, vb. 1 "to cover up, conceal", from OE *wreon*, ppl. *wrigen, wrogen*. ME forms of the past participle are nearly all from OE *wrigen* (ME *wryen, wreze*, etc.); the NED records only thirteenth-century *iwroze* from OE *wrogen;* in either case, most of the ME forms are characterized by their tendency to lose the

final *-n*. For the whole phrase "all this warld so son now wron away is" cf. Gower, *Confessio Amantis*, Prologue 517, "the world is al miswent".

140: *moth:* NED *mote*, sb. 1, sense 1 C "a minute particle, a trifle"; *(not) a mote* "(not) a jot"; hence the rhyme with *oth* "oath", and other words in *-þ* is bad; in *CT*. A. 661—2 Chaucer rhymes *savith : signifi-cavit.*

182: *briggit:* an aphetic form of "abridged" in the sense of "curtailed, incomplete", hence "imperfect"; this sense is not recorded under NED *bridge*, vb. 2, or MED *breggen.*

182: *burowis:* this word apparently means "faults, imperfections", but no such noun is recorded in NED or MED. NED *borrow*, sb. 4 "a borrowing" (a Shakespeare *hapax legomenon*) can be dismissed because literary borrowings would have been considered virtues, not faults. The word is probably connected with one (or more) of the following: —

(a) NED *borowe, borou*, adj. "homely, unlearned"; noun "unlearned people" (examples 1579 and 1611);

(b) NED *borrel, borel*, adj. 2 "unlearned, rough" (used by Douglas among others); not recorded as a noun, but perhaps derived from

(c) NED *burel*, sb. 1 (MED *burel* n. 1) "a kind of coarse cloth", which may be used here in the metaphorical sense of "a rough patch" (this sense is not recorded in NED or MED); MED *burel* n. 2 has as sense (b) "peg-leg, club-foot", but this is recorded only as a name (fourteenth-century *Hugh Burelfot*); there is thus also the faint possibility that we have here a rare (perhaps colloquial?) word that was normally applied to a physical deformity, but could also be applied to "lame or halting" verse. If *burowis* here represents *burollis* (i.e. NED, MED *borel, burel*) the spelling can be explained either as a mistake of *w* for *ll* (see note on line 82 above), or less probably as representing an actual sound change of final *-l* (either rounding to *u* or total loss) after a back vowel, though this was normal in Scots only with final *-al* (see note below on *The Lufaris Complaynt*, line 52, *fawe*).

"*The Lufaris Complaynt.*" — 28: MS *buter;* Wilson *bitter;* a similar odd spelling of *bitter* occurs in the poem *O lord of loue, here my complaint,*[1] line 35, *butyr.* The probable explanation is that both are scribal mistakes (*ut* for *itt*); there is also the possibility of a confusion with the bird "bittern" (see NED *bittern* and MED *bito(u)r,* from OFr. *butor*), which had spellings with *bit-, bot-, but-,* and no final *-n* until the sixteenth century.

52: *fawe:* this spelling of *fall,* attested by rhyme with *lawe,* shows an early rounding or loss of final *l* after *a.* NED cites *faa, fawe* as Scots forms only from the eighteenth century onwards, but Craigie, *A Dictionary of the Older Scottish Tongue,* gives an example from Douglas (*faw: Eneidos* IV. vii. 95).

106: MS *and mate making my mone;* Wilson deletes *mate,* thus spoiling the metre in one of the comparatively few regular lines in this poem. The MS reading is quite acceptable as NED *mate,* adj., obs. sense 2 "overcome, vanquished, worsted, confounded" (used by Chaucer and Douglas among others); cf. *The Lay of Sorrow,* line 88, *matit,* a metaphor from chess.

169: MS *syne/fyne;* as Wilson points out, *s* for *f* is a common mistake in this hand, so much so that one could say that the scribe does not regularly distinguish between the two letters. Wilson rightly prefers *fyne,* but also tries to justify *syne* as a possible reading; this is unlikely, for "sign" would probably have its Scots form *sing:* cf. line 159, where "resign" is spelt *resing* (attested by rhyme). In further support of *fyne* one should note its use in line 132, and also the fact that here (line 169) it is part of the alliterative phrase *fyne but feyne.*

P. J. Frankis

Tübingen

[1] R. H. Robbins, *Secular Lyrics of the 14th and 15th Centuries,* no. 128; the poem is from MS Cotton Vespasian D. IX, f. 189^{r-v} (not a Scottish MS).

SUBJECTIVE CONFLICT IN SHAKESPEAREAN TRAGEDY

Aristotle suggested and Hegel developed the conception of tragedy as a struggle between contending forces, one or both of which meets destruction in the end. This struggle may be objective between two characters or groups of characters, or it may be subjective within the mind of a single individual. The former is comparatively easy to express; the latter, most difficult, for it is a contention of psychological forces that do not lend themselves to theatrical presentation. Most even of Shakespeare's tragedies, therefore, show the objective type of conflict. The theme of *Romeo and Juliet*, for example, seems to be love vs. hate, the attraction of the two lovers over against the feuding of their two families; and finally the lovers die and the feuding ends. In the Balcony Scene and elsewhere, Romeo and Juliet give formal recognition to their families' hatred as an impediment to their desires; but this hatred produces no struggle within their minds, and does not for a moment deter them from nuptial vows. Both lovers are entirely on the side of love; and Capulet and Montague on the side of mutual hate; and, throughout the play, no doubts disturb any one of the contenders. Even if one regards the tragedy as the triumph of astrological fate,[1] the "star-crossed lovers" are the passive recipients of a foreordained doom, and there would be no struggle within them, even though their occasional references show that they realized their impending fate, far better than Œdipus did his. In *Julius Caesar*, likewise, the noble Brutus, to be sure, hesitates briefly whether or not to join the conspiracy against his friend; but patriotism — or what he thinks is patriotism — soon overpowers friendship. Thus his doubts are quickly laid to rest; and the play proceeds as an objective conflict in politics

[1] J. W. Draper, "Shakespeare's 'Star-Crossed Lovers'", *R.E.S.* XV (1939), 16 ff.

and arms of the Roman Optimates. (Cassius, Brutus and the rest) opposing the Populares (Caesar and Antony); and the very fact that death soon removes Caesar from the scene of action shows the impersonality of the conflict. It is political, not merely personal. Shakespeare, in short, down to the middle of his career depicts tragic forces only of the objective sort, more easily dramatized than inner, psychological struggles.

Whether one regards the conflict in *Hamlet* as external or internal depends of one's acceptance or rejection of the Romantic critics of the nineteenth century, who interpreted the Prince in their own image as too intellectual or too poetic for the drastic action of revenge. The tragedy, however, was popular in Elizabethan times, and one doubts whether the Elizabethans would have accepted so irresolute a hero. The play, moreover, shows Hamlet as normally a man of action in the boarding of the pirate ship and in the quick and imprudent stabbing of Polonius behind the arras; and the hesitation of his revenge can more properly be imputed to the very natural doubt that he expresses as to the identity of the Ghost and the truth of the ghostly message.[1] The conflict of the play, therefore, would seem to be not in the Prince's mind but in the politics of the Danish court, a conflict of intrigue between Claudius, who has taken the throne and married Hamlet's mother, and the Prince, who opposed his uncle even before he heard the Ghost's direful message. To be sure, this is not a drama of riots and battles like *Julius Caesar*, but more on an intellectual plane in which each side is trying to learn the secrets of the other. Intellectual conflict can be quite as objective as physical violence; and, even here, in the end physical violence consummates the action. Hamlet, indeed, throughout the play, especially in his soliloquies, shows bitter frustration and emotional strain; but the main conflict is not within him but between him and Claudius;

[1] J. W. Draper, *The "Hamlet" of Shakespeare's Audience*, Durham, N.C., 1938, Chap., vii.

and, as soon as he is convinced of the King's guilt in the Play Scene, he proceeds to his revenge on the first occasion that seems to him a good opportunity. Indeed, he is so hasty that by mistake he stabs Polonius behind the arras. The tragedy then, for all the poignant but restrained emotion of the chief figures, presents an objective conflict.

Macbeth, like Hamlet, is a dynastic tragedy, involving not only regicide but also a sort of usurpation. This was the type of tragedy, political in theme, that the precepts of Seneca had taught the Elizabethans to admire; and political plays are likely to be external in their conflicts, for they generally represent not merely individuals but great national issues. Indeed, *Macbeth* was clearly written with an eye to the tastes and the policies of King James I.[1] As in the War of the Roses, the struggle is between two branches of the reigning house, the one apparently basing its claim on earlier military sucesses, and the other, in the person of Malcolm, on feudal primogeniture. Since the events are pictured as taking place in barbarous times, court intrigue largely gives place to overt violence; and the language and actions of the characters show less restraint than in *Hamlet*. The conflict, however, for all its strong psychological reactions, is essentially political and objective: none of the major figures shows an inner struggle, and even the vacillating thane, who "would not play false" and yet would "wrongly win" is so responsive to his wife's influence that the conflict in his character is a minor matter and ist outcome taken for granted. Lady Macbeth has a conflict deep within her between womanly weakness and ambition; but the ambition stays in the ascendant until her lord has the throne, and only then does her mind give away under the unnatural strain of assumed choler.[2] The play, in short shows the situations of the plot impinging somewhat

[1] J. W. Draper, "'Macbeth' as a Compliment to James I", *Eng. Studien*, LXXII (1938), 207 ff.

[2] J. W. Draper, "Lady Macbeth", *Psycho. Rev.*, XXVIII (1941), 479 ff.

upon the characters; but, as in *Hamlet*, the major tragic conflict is between two groups of persons rather than within an individual.

In *Timon of Athens* also, the conflict is external. Timon's character and philosophy of life show a complete reversal when he loses his money and his fair-weather friends; but this reversal is sudden, and does not pass through the stages of a struggle. Nor does Shakespeare portray any inner conflict at Timon's suicide. He had completely changed the tone of the old story to make his hero a sympathetic figure; and the theme of the play seems to be a lament for the feudal virtues of liberality and valor in a decadent world of grasping asury,[1] with Timon and Alcibiades representing the virtues almost as in a morality play: but, unlike a morality, the tragedy presents no inner strugle, for its hero is not everyman but the personification of moral worth as opposed to the senators who govern Athens. In a sense, *Timon* is a problem play; and such a play must have type-characters to represent its social forces, and so has little space for inner conflicts. Timon's reaction, however, to the corruption of the age is so bitter that he commits suicide in the end, whereas Hamlet and Macbeth would have kept on living if they could. Though the conflicts in these plays are still external, they impinge more and more on the reactions and emotions of the major figures, far more than in *Romeo and Juliet* and in *Julius Caesar:* the lovers, for all their foreboding, are too much in love to feel conflicting emotions; and Brutus, having once cast his lot with Cassius and the rest, goes calmly on his Stoic way; but the psychological reactions of Hamlet, Macbeth and Timon increasingly reflect the external conflicts of the plot.

In *Othello*, the political element is incidental; and the personal reactions, especially the Moor's, are very poignant; and yet the struggle is at least as much objective as subjective, for it

[1] J. W. Draper, "The Theme of 'Timon of Athens'", *Mod.Lang. Rev.*, XXIX (1934), 20 ff.

comprizes Iago's plots against Othello's love for Desdemona. Othello, to be sure, is torn with inner conflict, but this is only a reflection of an outer conflict, Iago and Roderigo vs. Desdemona and Cassio. The main interest in the critical central scenes is of course Othello's soul tortured, like Hamlet's, with uncertainty; but, as with Hamlet, once Othello is convinced, his course is sure, and, for all his love, justice must not break her sword. The struggle is highly emotionalized, but it is still mainly objective. Othello is not torn by a moral conflict; he is deceived, and the causes of this deception lie outside him in the machinations of Iago.

King Lear rises to perhaps to an even more exalted pitch of emotion; but, like *Macbeth*, it is essentially a play of political propaganda in favor of the policies of James I — in this case, the parliamentary union of England and Scotland;[1] and such a theme can hardly express a conflict confined to an individual. The old King's character is highly developed, and he plumbs the very depths of pathos, but it shows no essential struggle of moral forces: he has no hisitation in the casting off Kent and Cordelia; he does not doubt the rightness of his cause against Goneril and Regan; and he cannot see why he is not able to enjoy the privileges of kingship without its labors and responsibilities. Indeed, if he had doubts about the situation that his abdication created, a happier ending might have been possible. His very singlemindedness causes the catastrophe. Without quite realizing it, he is struggling against the ultimate fact of life, declining age;[2] and he attempts an impossible compromise that could not succeed, especially in a violent and barbarous society controlled by physical force. The conflict in this play — Lear's royal spirit vs. his bodily decline — could almost be called internal and subjective; and yet the ruthless actions

[1] J. W. Draper, "The Old Age of King Lear", *Jour.Eng.Ger. Phil.*, XXXIX (1940), 527 ff.

[2] J. W. Draper, "The Occasion of 'King Lear' ", *Stud. Phil.* XXXIV (1937), 176 ff.

of Goneril and Regan augment it with external forces that are essential to produce the tragedy; and the conflict resolves itself into a struggle, even open war, between Lear and Cordelia on the one hand and on the other the two older daughters. This is purely an external matter, and seems necessary to the final catastrophe.

Antony and Cleopatra is a play of love, or at least sexual facination, as opposed to political ambition and martial glory; and Antony's character is the battlefield of the opposing forces. He first apprears under Cleopatra's sway; but his wife's death and Roman politics oblige him to break away. Cleopatra, who is relying on her arts to save her throne, unhappily bides the time until events bring him back to the East. There she awaits him on her gorgeous barge with every artistry of blandishment; and her "infinite variety" continues to seduce him with lavish orgies undreamed of in the cruder world of Rome. Alexandria and Rome tear Antony asunder; and the lure of Egypt wins, even when Cleopatra flees with her ships from Actium. The tragedy is personal, not like *Julius Caesar*, *Macbeth* and *Lear* essentially political; and Antony's fluctuating responses to ambition and to love form the major argument. Perhaps soliloquies, like those of Hamlet might have presented this inner conflict more keenly, but the dialogue and the action clearly show a great personality divided between two clashing ideals; and no such clashing ideals appear in the political aspect of the plot. This inner conflict finally brings both the main characters to ruin. The emotional tensions, to be sure, do not rise to the height of *Othello* or of *Lear*; but the setting is too sophisticated for such violence of word and action. Like King Lear, Anthony is striving for the impossible, to rule in Rome and to have Cleopatra also; but Lear was singleminded, whereas Antony wavers, for he is the battlefield of conflicting hopes and feelings. This subjective conflict that rules the tragedy expresses itself concretely in the character of Enobarbus, Antony's trusted lieutenant, who finally deserts his general because the general has turned lover.

Even more clearly, *Coriolanus* is a tragedy of subjective conflict. Indeed, the play, unlike *Macbeth* and *Lear*, seems to have no special political significance. In *Anthony* and *Cleopatra*, the hero is torn by two opposing motives, love and ambition; in *Coriolanus*, his patriotic ambition is frustrated and turns to treason, for his choleric temper[1] cannot endure check. According to Renaissance theory — certainly not practice — society had a fixed pattern and each individual an immutable place in it, and ambition contravened this scheme of things: for attempting to break this pattern, Julius Caesar was killed, and Hamlet died, and Macbeth went down to ruin, Antony, torn between service to the Roman state and his own dissolute desires, came to a tragic end; and in Coriolanus patriotic ambition and personal ambition came into conflict when the stupid plebs led by unworthy tribunes denied him his just reward. As Antony is torn between Rome and Alexandria (and the ideals for which each stood), so Coriolanus is torn between Rome and Corioli, and so becomes the greatest servant of the state and also its greatest traitor. His mother re-converts him to Rome very much as Cleopatra brought Antony back to Egypt; but one cannot shift allegiance without a price; and the price was death and ruin.

Thus the conflict in Shakespeare's tragedies becomes more and more deeply planted in human character. Romeo and Juliet have no great conflict of motives, though they know that they are breaking family custom and see disaster impending in the stars. Brutus and Caesar with no qualms go their separate ways though their broken friendship leads to death and civil war. Hamlet's doubts spring, not from moral struggle but from intellectual uncertainty: if the Ghost's word is true, then there must be revenge. The bitter frustrations of this uncertainty are reflected in his soliloquies; but he is not really torn between

[1] J. W. Draper, "Shakespeare's Coriolanus", *W.V.U. Phil. Studies*, III, 22 ff.

great vital forces; and he gives up Ophelia, at least for the nonce, quite readily. In *Timon* and *Macbeth*, the reaction of conflict on the hero is more extreme; but the conflict is still objective; and, in *Othello* and *Lear*, though it penetrates deep in the hero's mind, it is also still external; but in *Antony and Cleopatra* and in *Ceriolanus*, the hero himself is the source of the struggling forces that in the end destroy him. The more and more subjective conflicts of the later plays go with an increasing integration of plot and character and theme. In fact, when the conflict finally becomes subjective, character creates the plot and so gives rise to the theme, and this brings a deeper artistic unity; and unity of conception is the peculiar virtue that endows art with the significance that the phantasmagoria of life at least appears to lack.

West Virginia University

John W. Draper

TWO PAINTERS

Joyce Cary and Gulley Jimson

Joyce Cary's characters "are perfectly seen, and thought into, but they are never profoundly thought about," Pamela Hansford Johnson wrote ten years ago in an essay on three contemporary novelists.[1] She found a certain lack of depth in Cary's character-drawing, and claimed that everything essential that Cary has to say about the principal character of *The Horse's Mouth*, Gulley Jimson, is to be found in the first twenty lines of the book. "All our original impressions will be reinforced

[1] "Three Novelists and the Drawing of Character: C. P. Snow, Joyce Cary and Ivy Compton-Burnett," *Essays and Studies*, New Series III, London 1950, pp. 82-99.

as time goes on, augmented, enriched, but we shall not be asked for any effort of imaginative sympathy. We are asked to enjoy Jimson, not to analyse him."

For Miss Johnson the Gulley of *The Horse's Mouth* is essentially a comic character. This, in fact, is what he appears to be for the majority of readers. Yet it was clearly not Joyce Cary's intention to make Gulley primarily comic. In the Prefatory Essay which he wrote for the Carfax edition of *The Horse's Mouth* he compares Gulley to a man in the trenches who is suddenly full of jokes on the night before an attack and even just before going over the top into No Man's Land.

For Joyce Cary the central theme of the novel was an artist's pilgrimage through a world of everlasting creation, where the original, creative mind is always facing a change of symbolic values. This, the source of innumerable personal tragedies, is an idea which haunted Cary from his years of adolescence.

Other essays have been published since 1950 in which the serious nature of the story has been emphasized. Yet one central aspect does not seem to have received full attention so far: it is the portrait of a painter drawn by Joyce Cary. In the following pages an attempt is made to analyse this particular aspect of *The Horse's Mouth.*

Joyce Cary, like many another writer, had a twofold connection with art, through his novels and through his personal experience in painting. There was a gift for drawing and painting in the Cary family. Joyce Cary's father and particularly his aunt Hessie had it.[1] Water-colours made by Joyce as a schoolboy brought some flattering comments from a painter[2], and at the age of seventeen, when he left Clifton College, he made up his mind to become a painter. He studied for three

[1] Personal communication by Mrs Winifred Davin. Mrs Davin tells me that she has a portrait of Joyce Cary which his aunt Hessie painted of him when he was sixteen.

[2] *Time* LX, October 20, 1952, pp. 48 and 50 (Atlantic edition).

years at the Art School of the University of Edinburgh and made frequent visits to Paris, then more than ever a Mecca of painters and writers. His choice of career was the more natural because at the end of the nineteenth century and at the beginning of the twentieth painting was the leading form of art. It was " in the air."

It was no less natural that the boy became an impressionist. "I thought that Impressionism was the only great and true art."[1] It was at this time, in 1905, that he met in Normandy a painter of the old traditional school, a man in his sixties, one of whose paintings had just been rejected by the Academy, which was accepting only pictures painted in the impressionistic manner. The old man was in a state of despair. "I'd never seen a man of that age in tears, and I was greatly upset . . . Of course, I did not even comprehend the full despair of this unhappy man."[2] "I thought that the poor ruined brokenhearted man weeping before me in the sunlight of the squalid vegetable patch, was a pitiable failure, whose tragedy was very easily understood — he had no eye for colour, no respect for pigment, no talent, no right whatever to the name of artist."[3]

The meeting appears to have upset the young Joyce Cary. It lingered in his memory. It haunted him to the end of his life, and he refers to it on several occasions. This was obviously his first encounter with a tragedy which was later to become a major concern for him, one to which he devoted considerable space in *The Horse's Mouth* and the Prefatory Essay written for the Carfax edition of 1951, and in his Cambridge lectures published posthumously in 1958 under the title *Art and Reality*. The tragedy of an artist whose world of symbols has lost or is losing its meaning.

[1] Prefatory Essay of the Carfax edition of *The Horse's Mouth*.
[2] *Art and Reality*, p. 75.
[3] Prefatory Essay of *The Horse's Mouth*. Cary uses the incident in the story of Gulley's father.

After three years of study in Edinburgh and Paris he gave up painting. In an autobiographical sketch quoted by Andrew Wright[1] he says: "I imagine now that I was bored with art because I was more interested in people and ideas, but I daresay that another strong motive was the rootlessness and restlessness of a boy uprooted from the long romantic tradition of a family domain." To the reviewer of *Time*[2] he confessed in 1952: "I got sick of drawing. I could not express myself." An interesting reflection of his feelings occurs in a rejected beginning of *The Horse's Mouth*.[3] This is a brief account of the early years of Gulley's artistic career, by a narrator, once an art student himself and now a hotel-keeper. "We were in Paris together, the old Paris of the Fauves, of 1910 . . . I gave up painting as soon as I found I couldn't paint. What I had been trying to paint wasn't paintable; it was only printable, or as it turned out, unprintable . . ."[4]

So Joyce Cary went up to Oxford, where he studied law and took a fourth-class honours degree. He read Kant and above all Blake. The latter introduced him "into a highly complex universe where what is called the material is entirely dissolved into imaginative construction and states of feeling, where matter, mind and emotion, become simply different aspects of one reality."[5] Cary had been writing stories from childhood, and during his Oxford years writing became an increasingly serious concern for him. By 1910-11, when he

[1] *Joyce Cary: a Preface to his Novels*, London 1958, p. 21.

[2] October 20, 1952.

[3] Printed by Andrew Wright in his *Joyce Cary: a Preface to his Novels*, pp. 158-61.

[4] "What I had been trying [to paint was ideas about things instead of shapes and colours] to paint wasn't paintable . . ." The words within the square brackets are cancelled in the MS.

[5] This is what Cary writes in an unpublished essay, quoted here from Andrew Wright, *op. cit.*, p. 22.

accompanied John Middleton Murry to the "old Paris of the Fauves," he had made up his mind to become a writer. But he went on painting and drawing.[1]

His paintings and drawings reveal a solid technical training. "I can still draw a section through almost any part of the body," he told an interviewer of *Time* magazine in 1952.[2] He took an enormous interest in colour and line techniques, as he took in craftsmanship of any kind.[3] He was very fond of the English caricaturists, especially Hogarth and Rowlandson, but it is difficult to say whether they had any influence on his technique. His drawings[4] are much more akin to those of John Leech, the prolific artist who illustrated *Punch*, Dickens's Christmas stories, and many other works.[5]

The visual arts remained close to Joyce Cary's heart to the end of his life. Not only did he continue to paint and draw, but he enjoyed pictures as some people enjoy music. He was fond of books of colour prints. When he was ill and tired, and did not want to write or talk, he would get one of Mrs Davin's daughters to turn the pages of such books for

[1] One of the drawings has been printed as a frontispiece in the Penguin edition of *The Horse's Mouth*. The luxury edition of this work published in 1957 by George Rainbird and Michael Joseph and edited by Andrew Wright contains a self-portrait by Cary and eight of his pencil drawings. In 1956 Herbert Davis and David Honour printed seven of Cary's drawings and two of his coloured sketches as illustrations to *The Old Strife at Plant's*, a rejected chapter of *The Horse's Mouth*. Three of Cary's drawings were used as illustrations in *The Drunken Sailor*.

[2] October 20, 1952.

[3] Personal communication by Mrs Davin.

[4] I am thinking particularly of his illustrations to *The Old Strife at Plant's* and *The Drunken Sailor* and the one in the Penguin edition of *The Horse's Mouth*.

[5] Robert Smith Surtees's *Mr Sponge's Sporting Tour* was reprinted in 1958 in the Oxford *World's Classics* with Leech's illustrations and an introduction by Joyce Cary.

him. He admired Blake and Picasso. He had a fine collection of modern art, now in the possession of his sons.[1]

A question which naturally arises is whether Joyce Cary's training in pictorial art had any influence on his work as a man of letters.

Miss Johnson refers to "Mr Cary's great gift, his visual sense." This is what one naturally expects in a novelist with a gift for painting. But the peculiar method Joyce Cary used in writing his novels also came from his painter's training. He described this method on various occasions. To the reviewers of the *Paris Review* he said that he wrote the "big" scenes first, "that is, the scenes that carry the meaning of the book, the emotional experience."[2] This is the normal way in which a painter proceeds. Cary also said, in another connection, "I do not write and have never written, to an arranged plot. The book is composed over the whole surface at once like a picture, and may start anywhere, in the middle or at the end. I may go from the end to the beginning on the same day, and then from the beginning to the middle. As in picture composition, this involves continual trial and error and a lot of waste."[3]

Joyce Cary's debt to painting may be even greater. One is tempted to imagine, for example, that he got the idea of the three-dimensional characterisation attempted in the trilogies from Picasso, whom he greatly admired. One instinctively thinks of Picasso's favourite practice of combining the frontal and lateral views of the human head in the same "double image." Picasso also fathered cubism, that peculiar outgrowth of Cézanne's geometrical impressionism. The cubists, interested primarily in shape, aim at producing a plastic, three-dimensional view of a figure, by studying it not only from one angle

[1] Communication by Mrs Davin.

[2] *Writers at Work: the "Paris Review" Interviews*, with an Introduction Malcolm Cowley, London 1958, p. 57.

[3] Joyce Cary, "My First Novel," *Listener*, 16 April 1953, quoted in Andrew Wright, *Joyce Cary: a Preface to his Novels*, p. 14.

but from all directions. Whether Picasso's art has any bearing on Joyce Cary's novel technique remains necessarily a matter of speculation, but the existence of striking parallelisms between the two can hardly be denied.

On the surface *The Horse's Mouth* is a story of an artist's conflict with the outside world rather than his struggle with his own art. In other words it is an illustration of how Joyce Cary saw the position of the artist in a changing world, a world of creation and inevitably a world of injustice. "We live in the creation and it presents us with two kinds of tragedy: that of the young genius who desires to create his own new world, in politics or in art, and is defeated by the academicism of those whose art and reputations are threatened by his innovation; and that of the conservative whose world is being destroyed."[1]

Like *A Fearful Joy*, the novel about Gulley Jimson is a story of changing circumstances. Of course it is not the same kind of cavalcade of generations as the later novel, although the period covered is no shorter than in the fast-moving film of Tabitha's life. The story in *The Horse's Mouth* begins about the middle of the nineteenth century and extends up to the early autumn of 1939, when Hitler's armies are marching into Poland and Gulley is taken to a hospital paralysed by a stroke. This is the end of Gulley; but the reader is given to understand that his experience is only one phase in an eternal struggle; and there is young Nosy Barbon to carry on when Gulley leaves off. Nosy is a schoolboy who has conceived an ardent desire to be a painter, who runs away from school in the hope of being accepted as Gulley's assistant and pupil. He is a young Gulley, who himself gave up a regular job and a regular income to become a painter. Nosy is the same sort of kind-hearted idealist as Gulley was once, and he revives in Gulley's mind

[1] *Art and Reality*, Cambridge 1958, p. 74.

memories of childhood and adolescence at once painful and soothing. And he makes Gulley painfully aware of the fact that the same struggle, disillusionment, and frustration he has been through will one day be the lot of Nosy, because they belong to the experience of every genuine artist.

So Nosy's experience is likely to be a repetition of Gulley's, just as Gulley's experience is essentially a repetition of his father's, who was also a painter. "When he started, he wasn't popular — rather too modern. He took after Constable and the critics said he was slapdash. But about 1848 he became famous, for about five years . . . He made two thousand a year at one time and entertained in style . . . But about 1858 a new lot of modern art broke out. The pre-Raphaelites." With the result that the Academy became pre-Raphaelite and Jimson senior was thrown out, his artistic prestige and economic position ruined for the rest of his life.

The Jimson family had been through many years of hardship by the time Gulley was born, the youngest of their seven children. That would be in 1870 or 1871, counting back from 1939, when Gulley is sixty-eight. The boy had to work from his boyhood, and a relative living near Exmoor took him into his office. "When I came to London in '99, I was a regular clerk. I had a bowler, a home, a nice little wife, a nice little baby, and a bank account." Then, as happens in some romantic novels about Gauguin, he suddenly made up his mind to become a painter. "I was at it twelve hours a day and I had a picture in the old Water Colour Society that year. Very classical. Early Turner. Almost Sandby."

Gulley had some success. "I even sold some pictures, nice water-colours of London churches. But one day I happened to see a Manet. Because some chaps were laughing at it. It gave me the shock of my life . . . I saw the world again, the world of colour. By Gee and Jay, I said, I was dead, and I didn't know it . . . I had a bad time of it that year. I couldn't paint at all . . . I couldn't catch it, that lovely vibrating light,

that floating tissue of colour. No local colour but aerial colour, a sensation of the mind." It took him four years to learn the impressionistic technique. Then "I came to the pure sensation without a thought in my head. Just a harp in the wind. And a lot of my stuff was good. Purest go-as-you-please. And I sold it too. I made more money then than I ever did again. People like impressionism. Still do, because it hasn't any idea in it. Because it doesn't ask anything from them — because it's just a nice sensation, a little song. Good for the drawing-room. Tea-cakes."

Gulley's exhibition in 1908[1] did not fare at all well at the hands of the critics. "They said he was a nasty young man who didn't even know what art was, but thought he could advertise himself by painting and drawing, worse than a child of six."

It was during this period that Gulley met Sara Monday, the wife of a councillor in a small country town. She became his mistress and his model for a series of nudes. The masterpiece of this period was *Lady in her Bath.* "Sara standing in the sun beside a flat bath. Right foot on a chair. Drying her ankle with a green towel. Sunlight throwing the window squares on her back and thighs. Giving the section. Solid as stone, but all in light without shadow and all direct painting."

This is how Gulley reacts to his picture some twenty years after he had finished it. A little earlier he had met the real Sara again. The sight of her revives the old fire and makes him think wistfully of the Sara of twenty years ago, the Sara of forty —

> "I knew that back. I saw it again, the big flat muscles under the skin, the lift of the shoulder blades and the

[1] This (1908) is the year of Gulley's exhibition according to *The Horse's Mouth*, but in *Herself Surprised* (Carfax edition, p. 96) he tells Sara that he had an exhibition "in nineteen oughty four — the biggest joke of the year."

> dimples moving like little whirlpools over their spines; the lovely flexible turn of the flanks over her solid hips . . . As if that woman I'd known, all cream and roses, had resurrected under that old skin."

There is little doubt about Gulley's masters. His Sara is a late-born specimen of the famous bathing belles of Renoir, or rather of the *suite de nus de femmes se baignant, se lavant, se séchant, s'essuyant, se peignant ou se faisant peigner* which Degas sent to the last exhibition of the impressionists in 1886. The same build as Gabrielle, only older; but again one is made to think rather of the light effects on the skin of Degas's nudes.[1]

Another exhibition, in 1921, is likewise a failure. Gulley exhibits a series of impressionistic nudes and some other pictures which, in the eyes of Sara, "were of the queerest kind, with the red women and the green men, and the flowers like buttercups about three times their size." This time Gulley's art did not baffle the critics with its novelty. Sara says, "Only one critic wrote about it and he said that Gulley was not an original artist at all but an imitator of two other artists, French artists, who were not only old-fashioned, but quite different from each other." A year later art dealers openly complained to Sara that Gulley was old-fashioned. " 'If Jimson would only paint some modern pictures, it would be different.' So I asked to see some modern pictures and he showed me a thing like a patch-work quilt, with a piece of a fiddle worked into it."[2] In other words, the dealer wished Gulley had painted cubist pictures.

Andrew Wright[3] believes that Gulley's Sara-in-the-Bath

[1] One of the illustrations in the 1957 luxury edition of *The Horse's Mouth* shows Gulley painting Sara who is drying her hair after a bath.

[2] *Herself Surprised*, pp. 119-25.

[3] *Joyce Cary: a Preface to his Novels*, p. 45.

phase is only a phase in his life; that he goes beyond it and is constitutionally unable to return to that stage, seeking always to find further possibilities of expressing his free imagination and thus moving from a "lyric" to an "epic" phase. Professor Wright could support his opinion by quoting the painter's own words, when he is contemplating the masterpiece of his impressionistic period, the picture of Sara in the bath. The picture hangs on the wall of the sumptuous drawing-room of its owner, Mr Hickson, a millionaire and a collector of art. Gulley reflects —

> "Sara looked different from the other end of the room. The formal composition appeared. Rather better than I had expected. But nothing to my real pictures. No, I thought, it's a masterpiece in its own kind. But it's not the kind I like. It's the real stuff. But in the small way. Lyrical. Impressionistic. And say what you like, the epic is bigger stuff than that."

This is the old Gulley speaking to himself.

Even before the 1921 exhibition Gulley is looking for new ways of expression. He is already painting murals when he first meets Sara Monday. He begins to read Blake. He studies Raphael, Persian carpets, cubism. He becomes a Blake enthusiast. In *The Horse's Mouth* he is all Blake. He quotes Blake; he thinks Blake. He paints biblical, Blakean subjects: the Fall, the Creation, the Raising of Lazarus, Jacob and his wives stealing away with Laban's flocks, the Holy Innocents, and so on. He becomes what he calls an epic painter. Contemplating his impressionistic "Lady in her Bath" in Hickson's drawing-room he quotes bits from Blake's *Milton*.

It is worth while examining a little more closely the things Gulley says and the things he does.

A confusing factor is that, like everybody else, he uses the term "impressionism" with varying connotations. He uses it

for impressionism in a narrower sense, for "that lovely vibrating light, that floating tissue of colour, not local colour but aerial colour;" but he also uses it in the wider sense, applying it to the modified form which Renoir, for example, adopted when he began to doubt the resources of the purely impressionistic method and returned to indoor painting and a more plastic treatment of his subjects. It is clearly this later, modified form of impressionism that Gulley is following when he paints his pictures of bathing Sara, i.e., when he produces his best "impressionistic" pictures. He also somewhat confusingly identifies impressionism with lyricism.

Gulley denounces impressionism because it is lyric and because it lacks ideas. It is obviously only through "epic" pictures that ideas can be expressed, i.e., through pictures where a narrative or "literary" element predominates. This is perhaps a reflection of Joyce Cary's personal attitude to painting: it was because he was "more interested in people and ideas" that the young impressionist Cary gave up painting.

But Gulley remains essentially an impressionist to the end of his life.

This is proved by the many passages in *The Horse's Mouth* where he describes visual phenomena. Virtually all of them show that what attracts his eye is what he actually sees. They reveal a truly impressionistic sensitiveness to atmospheric phenomena in terms of light and colour. Here is one of them —

> "Surrey was all in one blaze like a forest fire. Great clouds of dirty yellow smoke rolling up. Nine carat gold. Sky water-green to lettuce-green. A few top clouds, yellow and solid as lemons. River disappeared out of its hole. Just a gap full of the same fire, the same smoky gold, the same green. Far bank like a magic island floating in the green. Rheumatic old willows trembling and wheezing together like lot of old men, much alarmed at the turn things were taking, but afraid to say so out loud.

I could do that, I thought. Those round clouds and the island in the sky, heavy as new melted lead . . .

The clouds had turned into old mahogany, heavy and solid. The fire underneath had burned out — nothing left but a yellow streak like a gas flame seen through a kitchen blind. Cabbage-green sky with one star coming through like tinsel behind gauze. And over on the East the blue rising as thick as a forest . . .

On the Surrey side the fire was dead. Clouds in all blue and blue-and-soot. Blue-black smoke drifting up like smoky candles, and a blue sky as blue as blue spectacles with long pieces of sooty cobweb floating high up. Stars coming through like needle-points; green-blue and neon-blue, and the river pouring quietly along, as bright as ink out of a bottle. All below as flat as melted iron, on three levels; first Greenbank hard; then a step down to the river, and a step up to the towpath; then away to the edge of the plate. A flat earth. A few knobs of trees and houses popping up to make it flatter. And all above on one curve about ten thousand feet high. Sweet as the inside of a dish-cover. The cobwebs hung on nothing in the middle, to make it hollower.

As simple as Euclid. Grand as the field of glory. Almost a picture ready-made, I said. There's more than a sketch there — it's got some composition. And my fingers ached to do it. But I said to myself, time's up. You've had fifty years to play with. So what are you groaning about?"

In describing Gulley's impressionistic pictures Joyce Cary is fairly precise. At least the reader can associate Gulley's achievement with identifiable masters of impressionism.[1] For

[1] Gulley often refers to French impressionistic paintings in terms which make their identification relatively easy. In speaking about an impressionistic "water-lily pool" he obviously thinks

his later, "epic," phase it is difficult to say anything definite. That he is working under a strong influence of Blake is evident, although there does not seem to be very much direct imitation. In a rejected beginning of *The Horse's Mouth* the narrator mentions that he has seen some pictures which Gulley has painted in the manner of Orpen and Modigliani and a wall which is virtually a take-off of Stanley Spencer.[1] Certain references in *The Horse's Mouth* suggest that Gulley's art may have become infected with surrealism as well. Lautréaumont's famous remark about the beauty of a chance meeting of a sewing-machine and an umbrella on a dissecting-table, quoted by Miss Johnson,[2] would seem to apply equally well to Gulley Jimson's later technique as to Joyce Cary's narrative style. But beyond this it is difficult to say much about the characteristics of Gulley's "epic" period. The reader cannot see the paintings, and all inferences must be derived from incidental remarks made by characters in *The Horse's Mouth* and, to some extent, in *Herself Surprised.*

This vagueness, we learn from one of Joyce Cary's letters to Andrew Wright, is deliberate. "I'm afraid," Cary says, "I had no idea of Gulley's style and didn't want one. If I had fixed him to a style he would just become a period piece and not simply *the* original artist. His tragedy is universal; I didn't want it fixed in the particular."[3]

It is a common experience in a painter's life that he reaches a point where the resources of his technique seem to come to an end. This is invariably a most upsetting experience, and one of its immediate consequences is that the painter feels that he can no longer paint. Gulley Jimson, when he loses

of one of Monet's pictures on this subject, and his "bar-lady with a gold fringe" is probably Manet's "A Bar at the Folies-Bergère."

[1] *Joyce Cary: a Preface to his Novels*, p. 160.

[2] *Essays and Studies*, New Series III, London 1950, p. 90.

[3] *The Horse's Mouth*, edition of 1957 (George Rainbird and Michael Joseph), p. ix.

his faith in impressionism, goes through a similar crisis. "I gradually stopped painting and took to arguing instead. Arguing and reading and drinking . . . all the things chaps do who can't do anything else. Who've run against the buffers." He discovers Blake. He makes studies of antique sculpture at the British Museum and Raphael's cartoons and Persian carpets. "But I rubbed most of them out again."

Gulley Jimson's attitude to impressionism is paralleled in a striking way by Renoir's experience about 1883. Years later this painter confessed to Ambroise Vollard, "I had gone to the end of impressionism and was realising that I knew neither how to paint nor how to draw. In a word, I found myself in a blind alley." Renoir's salvation was his inborn sense of solid design, which naturally made him return to his old masters, Ingres and Raphael and other classical painters. But his art retained certain impressionistic elements to the end. Combined with the painter's love of plastic form they developed into a harmonious expression of an intense, mature artistic vision.

Gulley does not fare equally well. "I had a worse time than the last time. I drank more than ever. To keep up my self-respect. But it didn't have the same effect. I was gloomy even in drink. I didn't seem to be getting anywhere very much. If there was anywhere to get to."

Joyce Cary repeatedly tells us that Gulley Jimson is a creator in a world of everlasting creation. He has an impelling desire to create. He is full of ideas. He is brimming with plans. But the fact is that he achieves very little. He gives the reader to understand that this is due to the circumstances in which he lives and works, and to the lack of understanding on the part of the surrounding world. He has no studio, and he cannot afford to buy even canvas or paint or brushes. He is harassed by little people anxious to get back the few pounds he has borrowed from them. He is desperately trying to raise money for painting equipment. He even murders old Sara who tries to prevent him from taking away a picture to sell.

His attempts to raise money for painting implements become a series of burlesque adventures and turn *The Horse's Mouth* into a twentieth-century picaresque novel. And as the story advances the reader becomes less and less convinced that Gulley is seriously trying to find an opportunity to produce a picture. He spends three months in Sir William Beeder's flat trying to paint a mural representing the raising of Lazarus, but the only thing he achieves, besides ruining the flat, is several pairs of feet, all made on the first day. Beyond this his epic vision does not carry him. The whole incident is a fine piece of burlesque, but like many other passages in this novel it makes the reader doubt the fertility of Gulley's epic, Blakean period.

Neither does the reader feel convinced that Gulley's financial problems are quite as insoluble as Gulley would like him to believe. He is told that Gulley had been receiving a small regular allowance from Hickson until he began to harass Hickson and his servants by threatening them on the telephone, and that Hickson is prepared to continue the allowance on the condition that Gulley abandons his telephone tricks. He is offered a handsome sum for a nude in the Sara-in-the-Bath style, but he turns down the order. To quote Andrew Wright, "he is constitutionally unable, even when offered the blandishments of money and recognition, to return to the Sara-in-the-Bath stage." He prefers to make money by selling respectable postcards at an unrespectable price.

The reader of *The Horse's Mouth* is given to understand that Gulley makes abundant use of sketches when he paints his impressionistic nudes. This is what everybody expects him to do, even though he himself asserts that his "Lady in her Bath" is "all direct painting." What is striking is that he does not seem to use sketches when he makes his "epic" paintings, at least not during his latest period. He does not make a single sketch for his large-size wall-painting in the Beeders' flat intended to illustrate the raising of Lazarus, and he makes

only one hurried sketch for his huge mural painting in the doomed chapel of Horsemonger's Yard. The reader begins to suspect that the reason why Gulley makes no preliminary sketches is that all his pictures, even his large walls, are nothing but sketches for him. He probably has only a vague idea of the composition of the painting when he begins to work on it. Perhaps the completed picture does not mean so much to him after all, because it would be only a completed sketch. Or perhaps he paints only because he has an urge to do so.

"I love starting, but I don't like going on", he admits. And he adds: "Certainly an artist has no right to complain of his fate. For he has great pleasures. To start new pictures. Even the worst artist that ever was, even a one-eyed mental deficient with the shakes in both hands who sets out to paint the chicken-house, can enjoy the first stroke . . . Yes, the beginning, the first stroke of a picture, or a back fence, must be one of the keenest pleasures open to mankind. It's certainly the greatest that an artist can have. It's also the only one. And it doesn't last long — usually about five minutes. Before the first problem shows its devil face. And then he's in hell for the next month or six months or whatever it may be." Is Gulley being sarcastic about himself? Perhaps; perhaps not; it is impossible to say. He has just learnt that one of his unfinished paintings has been destroyed by Cokey's mother — a terrible blow to him ("I felt as if the top of my skull was floating off, I was quite feeble") — and it is possible that in talking about the pleasure he takes in starting pictures he is merely trying to regain his peace of mind, to convince himself that no harm was really done when the picture was destroyed. But other explanations seem equally possible. In his heart Gulley might even be content to have a valid excuse for not finishing the picture.

The fact that Gulley's "epic" paintings tend to remain unfinished and that he is apparently concerned more with

creating works of art in his imagination than with completing them has been noticed by Hazard Adams.[1] Professor Adams seeks an explanation in Coleridge's philosophy. "Apparently Gulley is a true son of the imagination, in Coleridge's sense of the term: the shaping spirit is an aspect of mind, the canvas being a representation of it . . . He needs a defence against time and its powers to destroy, and part of his glorification of the activity of art is a shoring up against ruin. He tries to think of his own imaginings as the important things, and he tries to be content with them. . . . In his facetious argument against Nosy's hysterical indignation, Gulley indicates that all art is eventually destructible, that real artistry is work, creation — not the dead product."[2]

Continuing this line of thought the critic adds: "Gulley exaggerates and prevaricates as a defense against a world which resents the artist and the creative spirit, but these prevarications are also truths in which he almost believes . . . The important thing is again *work* and not to let the destruction of the past destroy the future. The idealism of the true artist, who knows what he is doing, is to get on with the job, and almost all of Gulley's actions are traceable primarily to this desire."[3]

Professor Adams's interpretation has evident affinities with Croce's view that the liberating and purifying function of art is "another aspect and another formula of its character as activity" — activity which has the power to liberate because it drives away passivity.

Somehow this makes one think of Cézanne. Cézanne always worked hard, and as the years passed painting tended to become for him more and more an end in itself. It was the work as such and not so much the finished picture which gave him

[1] "Joyce Cary's Three Speakers," *Modern Fiction Studies* V, Lafayette, Indiana, 1959, 108-120.

[2] *Loc. cit.*, p. 113.

[3] *Ibidem.*

the relief he needed. Seven days before his death he wrote to his son Paul. "Je mange bien et un peu de satisfaction morale, mais pour ça il n'y a que le travail qui puisse me le donner, ferait beaucoup pour moi."[1] One is tempted to trace reminiscences of the great Provençal painter in the portrait of Gulley Jimson. In that remarkable passage where Gulley reflects upon the outstanding events of his artistic career he refers to Cézanne as an ideal painter and one with whom he feels he has something essential in common. "Cézanne was the real classic. The full band. Well, I suppose poor old Cézanne did more wandering in the desert even than me — he wandered all his life."

But it is by no means necessary to go back to Cézanne to find a parallel for Gulley's impelling desire to get on with his job. The tendency to look upon painting as an end in itself is as common in painters as it is natural. In point of fact any work, any activity — not only artistic — has a liberating effect. This is the famous central idea of Goethe's *Faust*, crystallised in the song of the angelic choir —

> Wer immer strebend sich ermüht
> Den können wir erlösen.

However this may be, the reasons for Gulley's achieving little are obviously to be found not only in the surrounding world but within his own self. His difficulties appear at the moment when he begins to transfer his ideas onto the canvas, with the result that his pictures, even those which are not merely imagined, tend to remain unfinished. The reason for this seems obvious: however little a painter may be interested in the finished picture, intuition alone is not enough to give him the satisfaction, the freedom, which he needs. The intuition must be made permanent and therefore fixed down. It must be

[1] Quoted from Ambroise Vollard, *En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*, Paris 1938, p. 85.

given a conceptual form. It is at this stage that Gulley's troubles begin. His problem is in fact that of every creative artist: how to express an intuition; how to turn it into a work of art. It is a problem which Joyce Cary discusses at length in his Cambridge lectures (*Art and Reality*). Cary sees the matter from the professional artist's point of view. He does not agree with Croce, who makes no distinction between intuition and expression. To the artist, Cary says, they are two entirely different things. There is in fact a considerable gap between them, and it is the artist's task to fill this gap, i.e., to find a set of appropriate symbols to fix down his intuition. It is his task and it is his personal problem.

Gulley Jimson is fifty at the time he gives up his impressionistic, "lyric," way of painting. This is generally acknowledged to be an age beyond which an entirely new mental attitude to life seldom proves fruitful for creative artistic work. But it is an age also after which a man naturally tends to turn away from the world of physical sensations and when, as a result of a gradual sublimation, his mind is attracted more and more by the world of ideas. How far Gulley's enthusiasm for Blake is attributable to such general tendencies it is impossible to say. What is obvious, however, is that he cannot escape impressionism simply by denouncing it. He continues to see the world around him through the eyes of an impressionist. So the reader is inevitably brought to the conclusion that what Gulley is trying to do is to reconcile impressionism and its underlying idea of earthly, physical sensation with Blake's visionary world, with his mysticism, symbolism, and pronounced intellectuality. Gulley is trying to create an organic link between two worlds between which such a link is hardly possible. So willy nilly he remains an impressionist, and however much the philosophy of Blake may mean to him, in his artistic vision it is bound to remain largely a superimposed element and less fruitful than he is willing to admit.

Thus Gulley's tragedy is the same as his father's: he is an

artist whose world of symbols has lost its meaning. Occasional remarks in *The Horse's Mouth* suggest that he is not unaware of it himself. Reflecting in front of his "Lady in her Bath" in Hickson's drawing-room he has to admit to himself that his new unfinished picture on the Fall of Man is "something contemplated from the outside. It doesn't get under your skin. No, not so much as Sara's back over there." And one night when he reviews the past events of his career in terms of his Blakean philosophy he thinks in despair: "to-night it seems that I can't paint at all. I've lost sight of the maiden altogether." But he must go on painting and creating because it is only by doing so that he can retain his freedom. After giving up impressionism he finds, or thinks he has found, a new set of symbols; but he cannot express himself through them; he cannot fix down his intuition and communicate it. What he is able to do is to go on creating in his imagination, producing a world which for himself is a world of reality and freedom, but which exists for nobody else.

Walter Allen, in his pamphlet on Joyce Cary,[1] notes that generalisation is part of Cary's way of creating character and giving it significance. That Cary generalises in drawing the portrait of Gulley Jimson is obvious. The description of Gulley's career, his contacts with various modern schools of painting, his views on art, his attitude to the surrounding world, are all generalisations to a certain extent. Cary's refusal to assign Gulley to a particular style, referred to on p. 234 ("if I had fixed him to a particular style he would just become a period piece and not simply *the* original artist. His tragedy is universal; I didn't want it fixed in the particular") is in keeping with this principle. And the same principle is doubtless also responsible for the fact that Joyce Cary has not made Gulley a really great painter. He certainly does not belong

[1] *Joyce Cary*, Writers and their Work No. 41, London 1953, p. 16.

to the same class as, say, Renoir, Degas, Cézanne, Gauguin, or Picasso. The vast majority of painters do not. That Gulley is hardly a pioneer in spirit is suggested by the fact that he has been painting for some time before he comes across his first impressionistic picture — a dozen years after the 1889 exhibition of the London Impressionists. His impressionistic nudes, which he goes on painting right up to the end of the first World War, are late fruits of a fashion which started in the 1880's. They are appreciated by some collectors, who go even as far as to engage a student of art to write a monograph on Gulley's life and works, but the readers of *The Horse's Mouth* are made to suspect that certain commercial speculations play a part in it.

Every painter has his conflict with society, and Gulley is no exception. In this respect, and in many others, one is tempted to compare him with Gauguin; but the difference in temperament and in stature is too obvious. Still, though Gulley's power of intuition is not that of Gauguin, we are left in no doubt that he is a true artist, genuine, sincere. Every word in Gauguin's famous creed, scribbled in his *Cahier pour Aline*, is applicable to Gulley Jimson as well. "Je crois en la sainteté de l'esprit et en la vérité de l'art un et indivisible . . . Je crois que cet art est de source divine et qu'il vit dans le cœur de tous les hommes illuminés par la lumière céleste; je crois qu'après avoir goûté les sublimes délices de ce grand art, on lui est fatalement et pour jamais voué . . . Je crois en un jugement dernier, où seront condamnés à des peines terribles tous ceux qui, en ce monde, auront osé trafiquer de l'art sublime et chaste, tous ceux qui l'auront souillé et dégradé par la bassesse de leurs sentiments, par leur vile convoitise pour les jouissances matérielles . . ."

That Gulley's clash with society affects his work in a large measure and makes him suffer (although in some sense it makes him free) goes without saying. In this respect he shares the fate of all genuine artists, and his sense of frustration is a

natural outcome of the conflict. He is not nearly so insensible to the injustice of the surrounding world as he would like himself and other people to believe. He is unjust himself, though he seems to think that the unjust things he does are only part of his justified defence against the hostile forces outside him.

To sum up: one of Joyce Cary's primary motives when he created the character of Gulley Jimson seems to have been a desire to illustrate his personal views concerning art and, more specifically, the artist's position in a changing world, "a world of everlasting creation." It is quite possible that he used one or some of his acquaintances among painters as his immediate models; but it seems that he built this character largely from his own extensive and thorough knowledge of modern art, using relevant bits from the life-stories of a good many well-known painters, such as Renoir, Cézanne, and Gauguin, perhaps even Modigliani; and he drew extensively on his personal experience of the painter's craft.

The character of Gulley is thus the outcome of a great deal of generalisation, although, like all of Joyce Cary's characters, it is carefully drawn even in minute details. But there is more to it than that. For Cary Gulley is not merely a mouthpiece for preaching his message. Nor is he merely an example of an artist's struggle in a hostile world. He is not primarily a type. In spite of extensive generalisation he is a character, an individual, as complex as any human being. Gulley's portrait is a portrait drawn from within, with remarkable psychological insight, and plenty of love.

It is difficult to think of *The Horse's Mouth* as a comedy, unless the word is accepted in the Dantean sense. Disillusionment, frustration, and even grief are nouns which more appropriately describe the prevailing atmosphere around the principal character of this book. That Gulley Jimson's response to life is characterised by a certain amount of facetiousness,

which occasionally borders upon gaiety, cannot be denied; but it is the sort of gaiety which Beaumarchais had in mind when he wrote —

— Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?
— L'habitude du malheur.

Some readers, depending on their own attitudes to life, might prefer the expression used in a medieval *Dance of Death* —

Chascun n'est pas joyeux qui danse.

Or, as John Lydgate translated it —

Alle be not mery which that men see daunce.[1]

Tauno F. Mustanoja

WER HAT DEN HANDELSVERTRAG ZWISCHEN SMOLENSK UND RIGA VOM J. 1229 AUFGESETZT?

Im XL. Band dieser Zeitschrift habe ich auf S. 84—87 die Sprache dieses wichtigen altrussischen Denkmals analysiert und bin zur Überzeugung gekommen, dass es dafür weder eine mittelniederdeutsche noch eine lateinische Vorlage je gegeben hat. Ich vermutete, dass der in der Urkunde als Mitverfasser derselben genannte Thomas (in der sogenannten Visbyschen Rezension A : Тоумашь Смолнянинъ; in der sogenannten Rigaschen Rezension D: Тоумашъ Михалевичъ) den Vertrag direkt russisch aufgesetzt hatte und ihn vielleicht später von einem Russen durchsehen liess, wie es noch bis zum ersten Weltkriege jeder baltische Geschäftsmann zu

[1] *Acknowledgement.* — I am indebted to Mrs Winifred Davin for valuable information on Joyce Cary.

tun pflegte. Dass Thomas ein in Smolensk ansässiger Deutscher war, hatte bereits Napierski (Russisch-livländische Urkunden, St. Petersburg 1868, S. 409) erkannt.

Von meinen daselbst angeführten linguistischen Beweisen ist seit 1939 keiner beanstandet worden, was natürlich an sich noch keine Garantie für ihre Richtigkeit bietet. In der inzwischen erschienenen Chrestomathie zur Geschichte der russischen Sprache von S. P. Obnorskij und S. G. Barchudarov (I. Teil, zweite Auflage, Moskau 1952), wo die besagte Urkunde nach der Rezension A auf S. 44—50 abgedruckt und kommentiert wird, erklären allerdings die Herausgeber на Оустоко морд als "въстокъ моря, т.е. Остзейский край" (= der Osten des Meeres, d.h. die Ostseeprovinzen), während ich diesen Ausdruck als ungeschickte Wiedergabe eines mnd. *ostersê* 'Ostsee' auffasste. Obnorskij und Barchudarov zitieren aber mich nicht und scheinen meinen Aufsatz überhaupt nicht zu kennen. Jedenfalls beweist die in der Rezension D vorkommende Entsprechung: по Въсточномоу морю (= im östlichen Meere) 'in der Ostsee', dass es sich hier um die See und nicht um die Provinzen handelte.

Inzwischen habe ich bei eingehendem Studium des Textes noch einige weitere Beweise für die deutsche Muttersprache des Verfassers gefunden.

Die Datierung des Vertrages lautet in A: Ḱоли ся грамота писана ишлъ былъ $\bar{\omega}$ Ржства Гсня до сего лѣта $\overset{\neq}{\cdot\tilde{a}.}$ $\overset{т}{лѣ}$ и $\tilde{.с.}$ $\overset{т}{лѣ}$ и $\tilde{.и.}$ $\overset{т}{лѣ}$ и $\tilde{.к.}$ 'als diese Urkunde geschrieben [wurde], waren seit der Geburt des Herrn bis zu diesem Jahr ein tausend Jahre und zweihundert Jahre und acht Jahre und zwanzig vergangen'. — In D lautet die Datierung folgendermassen: А си грамота написана бы $\overset{с}{\bar{\omega}}$ распятья было $\overset{\neq}{\cdot\tilde{a}.}$ $\overset{т}{лѣ}$ и $\tilde{.с.}$ $\overset{т}{лѣ}$ и $\tilde{.л.}$ $\overset{т}{\text{ѥѣ}}$ безъ лета 'und [als] diese Urkunde geschrieben wurde, waren es seit der Kreuzigung ein tausend Jahre und zweihundert Jahre und dreissig Jahre ohne ein Jahr'.

Abgesehen davon, dass die Datierung von Christi Geburt

bzw. Kreuzigung völlig unrussisch ist (die Russen zählten nach byzantinischer Art von der Erschaffung der Welt), müssten bei der russischen Zählweise die Zehner v o r den Einsen stehen, also etwa: .к. лѣ т и .и. (двадесятъ и осмъ), vgl. A. I. Sobolevskij "Lekcii po istorii russkago jazyka", 4. Auflage, Moskau 1907, S. 223—225 und P. Ja. Černych "Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka", 2. Auflage, Moskau 1954, § 92. Im Mittelniederdeutschen war aber die alte germanische Zählweise *achteundetwintich*, *achtentwintich* mit Voranstellung der Einsen die einzig mögliche, vgl. Agathe Lasch "Mittelniederdeutsche Grammatik", Halle a/Saale 1914, § 398, Anmerkung 3. Es ist also anzunehmen, dass dem Verfasser der Rezension A die mnd. Zählweise geläufiger war, als die russische. Der Verfasser von D, der, wie ich schon 1939 gezeigt habe, etwas besser russisch konnte, benutzte dennoch nicht die russische, sondern die lateinische Zählweise (*undetriginta*). Warum er allerdings die Geburt Christi durch die Kreuzigung ersetzte, ist unklar.

Ein weiterer Germanismus liegt in dem folgenden Satz der Rezension A vor: Аже дасть наемь дѣтьскомоу, а не исправить за .и. дний товара оу Роусина, тоть дати емоу на събѣ пороука 'falls er [der westeuropäische Kaufmann] dem [fürstlichen] Beamten die Gebühr entrichtet und dieser binnen acht Tagen die Ware vom Russen nicht geliefert erhält, so soll er [der Russe] für sich Bürgschaft stellen'. Dass es sich hier wirklich um eine W o c h e, also sieben Tage handelte, erhellt aus der Parallelstelle in D: А детьскии возма по что, ужо не исправить за недѣлю, лзѣ емоу Роусина поати домовь 'falls aber der [fürstliche] Beamte die Gebühr nimmt und binnen einer Woche die Ware nicht geliefert erhält, darf er [der westeuropäische Kaufmann] den Russen nach Hause mitnehmen'. Der Ausdruck *acht Tage* für *eine Woche* ist im Deutschen alt und geläufig. Er kommt auch m. W. im Französischen (*huitaine*), Italienischen (*otto giorni*) und Schwedischen (*åtta dagar*) vor, nicht aber im Slavischen. Nur die vom Deutschen stark beeinflussten Tschechisch, Slovenisch und

Kroatisch kennen *za osm dní, v osmih dneh, za osam dana* 'in acht Tagen' = 'in einer Woche', was aber als anstössiger Germanismus gilt, vgl. Norbert Reiter "Die deutschen Lehnübersetzungen im Tschechischen", Berlin 1953, S. 145. Dem heutigen Russisch ist восемь дней im Sinne "eine Woche, d.h. sieben Tage" völlig unbekannt. Steht es in einem alt- oder neurussischen Text, so bedeutet es auch wirklich "acht", nicht "sieben Tage", so z. B. in der Übersetzung von Joh. XX, 26: *μεθ' ἡμέρας ὀκτώ* ~ по осми дьнъ (so schon 1056 im Ostromir-Evangelium).

Der Ursprung der merkwürdigen Verschiebung der Zahlen 7 und 8 im Zusammenhang mit der Wochenfrist ist mir unbekannt, ihre grosse Verbreitung gerade in Südwesteuropa und ihr Fehlen in Osteuropa lassen aber vermuten, dass sie irgendwie mit der altlateinischen Achttage-Woche (vgl. lat. *nundinus* 'auf den neunten Tag fallend') zusammenhängt.

Eine gewisse Bedeutung möchte ich auch einem negativen Kriterium beimessen, nämlich der Tatsache, dass A nicht eine einzige, D nur zwei Aoristformen kennt, obgleich dieselben von zeitgenössischen r u s s i s c h e n Schreibern, wohl unter kirchenslavischem Einfluss, recht häufig verwendet werden. Der Gebrauch des Aorists wurde vermutlich durch die russische Kirchenschule aufrechterhalten, die der in Smolensk ansässige römisch-katholische Deutsche natürlich nicht besucht hatte. Bezeichnenderweise kommen auch die einzigen Aoristformen in D nur in der Präambel (а быша ся не забыли) und in der Datierung ((бы, siehe oben) vor, obendrein das eine Mal zur Bildung des Konditional-Optativs, alles Fälle, wo der Aorist durch Formeln erhalten wurde.

Alle diese Tatsachen bestätigen meine schon 1939 geäusserte Vermutung, dass der Handelsvertrag von 1229 von einer Person aufgesetzt wurde, die zwar ganz gut russisch verstand und sprach, deren Muttersprache aber Deutsch war. Diese Eigenschaften würden auf einen in Smolensk ansässigen Deutschen passen.

V. Kiparsky

BESPRECHUNGEN

R. VAN DER MEULEN, *Nederlandse woorden in het russisch* (Supplement op de Hollandsche zee- en scheepstermen in het russisch). Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van wetenschappen, afd. letterkunde, nieuwe reeks, deel LXVI, No. 2. Amsterdam 1959. 117 S.

GYULA DÉCSY, *Die ungarischen Lehnwörter der bulgarischen Sprache* (Ural-altaische Bibliothek VII). Wiesbaden 1959. VIII + 74 S.

Dass zwischen dem ersten und dem zweiten Teil eines Werkes von ein und demselben Verfasser genau ein halbes Jahrhundert liegt, dürfte zu den seltensten Fällen in der Geschichte der Wissenschaften gehören und van der Meulens "Supplement" zu seiner berühmten Untersuchung vom Jahre 1909 wäre schon deshalb ein erwähnenswertes Phänomen. Es ist aber auch eine äusserst interessante Ergänzung, die viel neues Material und neue Gesichtspunkte zu dem alten, kulturgeschichtlich so bedeutenden Thema bringt. Ganz neu und m. E. richtig sind die folgenden Etymologien: russ. *ко́ртик* 'kurzer, schmaler Dolch bei Offizieren der Marine und Luftwaffe' < ndl. *kortjan* 'Art Matrosenmesser'; russ. *рю́мка* 'kleines Weinglas, Schnapsglas' < ndl. *roemer(ke)* 'Römer' [ru·mᵊrkə]; russ *шомурли́к* 'Oberkleid der Frauen in Petrinischer Zeit' < ndl. *sjamberloek* 'Schlafrock'; russ. *спа́ржа* 'Spargel' < ndl. *sparge* [spardžə] neben gewöhnlicherem *asperge;* russ. *катала́жка* 'Gefängnis, "Kittchen" ', ursprünglich 'Aufbewahrungsraum für Takelwerk', also Entstellung aus **такела́жка* von *такела́ж* 'Takelung'. Letztere Erklärung findet sich allerdings schon beim russischen Lexikographen Vladimir Dal', wurde aber von ernsten Etymologen (zuletzt Vasmer Russ. etym. Wb. I 540) nicht beachtet. Wahrscheinlich richtig ist auch die Herleitung des russ. *фут* 'Fuss (Längenmass)' aus ndl. *foet*, (nicht aus engl. *foot* oder schwed. *fot*) weil auch die Unterabteilung dieses Längenmasses, *дю́йм* 'Zoll', nicht etwa aus engl. *inch*, d. *Zoll* oder schwed. *tum* , sondern aus ndl. *duim* 'Zoll, Daumen' stammt. — Einiges ist freilich weniger überzeugend. So fragt man sich z. B., warum russ. *ма́лка* 'Schmiege, Schrägmass' unbedingt aus ndl. *mal* 'Kaliber, Mall, Schablone, Leere' und nicht etwa aus schwed. *mall* 'Matrize, Leere, Kurvenlineal' oder d. *Mall* 'Modell aus dünnen Brettern zum Vorzeichnen von Spanten für den Schiffbau' stammen soll. — Den

volktümlichen nordrussischen Namen *Гру́ман(т)* 'Spitzbergen' habe ich seinerzeit aus schwed. oder norw. *Grönland* erklärt, was u. a. von Vasmer a.a.O. I 313 mit Zustimmung erwähnt wurde. v.d. Meulen bestreitet diese Erklärung, weil man schon bei Peter dem Grossen *Гру(н)лантъ* 'Grönland' finde, das nur ndl. *Groenlant* [gru·nlant] vertreten könne. Es ist ihm aber entgangen, dass die Russen Spitzbergen unter dem Namen "Grönland" schon mehrere Jahrzehnte vor der Entdeckung desselben durch den Holländer Barents (1596) und vor der Wiederauffindung Grönlands durch Davis (1585—87) gekannt haben, was urkundlich bestätigt ist. Am 11. März 1576 befiehlt nämlich der dänische König Fredrik II. seinem Statthalter in Norwegen, Ludwig Munk, Verhandlungen mit dem "Rydtzske Styrremand ved Naffn Paulus Nichetz [vermutlich: *Никúтич*] boendis vdj Mallues [= Malmhus bei Vadsö], som Aarligen om Bartholomej thiide pleyer att segle paa Grönlandt" aufzunehmen, um ihn zu veranlassen, ein in Drontheim ausgerüstetes Schiff nach "Grönland" zu bringen. Bekanntlich wurde der Seeweg nach Grönland im 15. Jahrhundert, nachdem die dortige Wikingerkolonie der Klimaverschlechterung erlegen war, ganz vergessen und die dänischen Könige bemühten sich während des ganzen 16. Jahrhunderts, ihn wiederzufinden. Der Name *Grönland* bezeichnete also während dieser Zeit ein sagenhaftes, unauffindbares Polarland. Die russischen Pomoren der Murmannküste haben natürlich diesen Namen von ihren norwegischen Nachbarn gehört und daraus ihr *Гру́лант*, *Гру́ман(т)* gemacht. Als sie dann (vermutlich im 16. Jahrhundert) Spitzbergen entdeckten, bezeichneten sie es mit diesem Namen, wahrscheinlich weil sie selbst glaubten, das sagenhafte Grönland gefunden zu haben. Dass der obenerwähnte Paulus Nichetz wirklich Spitzbergen und nicht das eigentliche Grönland besuchte, wird durch die Tatsache bestätigt, dass russische Pomoren bis zum Jahre 1830 fast alljährlich auf Spitzbergen zu überwintern pflegten und stets Ende August (vgl. oben Bartholomäustag = 25. August) hinausfuhren, während von russischen Reisen nach Grönland nichts bekannt ist. Vgl. übrigens auch L.K.Daa: Om Spitsbergens Russiske navn Grumant (Öfversigt af Kongl. Vet.-Akad. förhandlingar 1871, No. 7, Stockholm), S. 899—907, und Grönlands historiske Mindesmaerker, B. III (Køpenhamn 1845), S. 635 (Cancellie-Register, Norske Tegnelser fra 1572—88, Folio 91). — Einige weitere kleine Ungenauigkeiten: *анкерок*

'kleines Weinmass' stammt sicher aus poln. *ankierek*, siehe Kiparsky, Studi Baltici IX, 1952, S. 241. — *жýрка* 'kurze Frauenkleidung, Art Jacke' dürfte auf russ. Boden aus *тужýрка* 'Haus- oder Uniformjacke', eigentlich "Alltagsjacke" von franz. *toujours*, entstanden sein. — Russ. *шпáры* 'Fichtenbretter, Stangen, Sparren', *шпрóты* 'Sprotten' und *штандáрт* 'Standarte' sind schon wegen ihres anlautenden *š* am ehesten hochd. Lehnwörter. — Die Erklärung des Nebeneinanders von russ. *нóмер* und *нýмер* 'Nummer' aus ndl. *nommer* bzw. *nummer* und von russ. *снур* und *шнур* 'Schnur' aus ndl. *snoer* bzw. d. *Schnur* oder poln. *sznur* ist zweifellos richtig, aber nicht neu. Beide Etymologien sind von Kiparsky (О колеьаниях ударения в русском . . . языке, Helsinki 1950, S. 78; bzw. Вопросы языкознания 1956, No. 5, S. 135) gegeben worden, was v.d. Meulen entgangen ist.

Diese Randbemerkungen verringern natürlich nicht den Wet der ausgezeichneten Untersuchung, die einen weiteren Beweis für die Anwendbarkeit der Methode "Wörter & Sachen" liefert.

Ganz im Gegensatz zu der abschliessenden Synthese eines greisen Forschers über ein oft behandeltes interessantes Thema ist Décsys Untersuchung das Werk eines aufstrebenden jungen Gelehrten, der ein an sich nicht sehr bedeutendes Thema allseitig zu erfassen versucht. Obgleich jetzt in Hamburg ansässig, hat Décsy seine Ausbildung noch im Nachkriegsungarn erhalten und im Jahre 1954—55 eine lange Studienreise nach Bulgarien im Rahmen des ungarisch-bulgarischen Kulturabkommens durchgeführt. Man merkt den Einfluss dieser Schulung vor allem an der recht häufigen Hervorhebung des sogenannten "Grundwortschatzes", eines bis jetzt noch nicht genau definierten Begriffes, der im Sommer 1950 in der Moskauer "linguistischen Diskussion" lanciert wurde. Auch der in Décsys Arbeit durchgeführte Grundsatz, dass als "ungarisches Lehnwort" alles gilt, was letzten Endes auf eine ungarische Form zurückgeht, ist im Osten beheimatet. Ähnliches habe ich z. B. beim sowjetlettischen Forscher J. Loja vermerkt (vgl. Virittäjä 1959, S. 422—423). Im allgemeinen pflegt man ein Lehnwort nach seiner unmittelbaren Quelle zu benennen und bei diesem Verfahren würden von den 66 (bzw. 54) von Décsy behandelten bulgarischen Wörtern nur d r e i, die unmittelbar aus dem Ungarischen stammen, als ungarische Lehnwörter gelten dürfen. Welchen Schwierigkeiten man jedoch

hierbei begegnet, zeigt das folgende Beispiel. Bulg. *сóба* 1) 'Zimmer, Stube', 2) 'Ofen, Herd' wird von Décsy als ungarisches Lehnwort gewertet. Er gibt aber selbst zu, dass man bei *сóба* 'Zimmer, Stube' an "starken skr. Einfluss" (skr. *соба* 'Zimmer'), bei *сóба* 'Ofen, Herd' an "rum. oder türk. Vermittlung" (türk. *soba* 'Ofen', rum. *soba* 1) 'Ofen', 2) 'Stube') denken muss. Obendrein ist das ung. *szoba* 'Ofen, Badestube, Stube, Zimmer' unklaren Ursprungs und könnte aus slav. *istъba*, ahd. *stuba*, oder mittellat. **(ex)stuba* (> franz. *étuve*) stammen. Man könnte also, von verschiedenen Gesichtspunkten ausgehend, das bulg. Wort als serbokroatisches, rumänisches, türkisches, ungarisches, germanisches oder mittellateinisches Lehnwort betrachten. Es ist schliesslich fast Geschmacksache.

Abgesehen von diesen Prinzipienfragen, habe ich gegen Décsys Arbeit nichts einzuwenden. Es ist ein Musterbeispiel einer Lehnwortstudie: Wörter und Sachen, Sprachgeschichte, Dialektologie und Kulturgeschichte werden gleichmässig berücksichtigt. Ganz unerwartete Quellen, wie Speisezettel eines bekannten Restaurants oder Librettos von Opern werden herangezogen, zahlreiche Gewährsleute interviewt. Mit grossem Geschick unterscheidet Décsy zwischen echten Lehnwörtern und solchen, die überall auf der Welt zwecks Erreichung eines "ungarischen Lokalkolorits" gebraucht werden. In sehr schwierigen Fällen, wie etwa *салàш* 'Baracke, Hütte', *мàбор* 'Lager', *хайдýк* 'Räuber, Heiduck' trifft er eine besonnene, m. E. richtige Entscheidung. Allerdings stand ihm das erst 1955 erschienene glänzende Werk Istváns Kniezsas, A magyar nyelv szláv jövevényszavai, zur Verfügung, man sieht aber, dass Décsy ein selbständiges Urteil zu fällen fähig ist.

Von kleineren Verstössen fällt am meisten ein rein germanistischer auf S. 34 auf: ung. *bitang* 'Taugenichts, Vagabund, Schuft', in älteren Quellen 'Beute, Tribut' stammt genau wie altpoln. *bitunek*, *butynek* und alttschech. *bitunk* 'spolium' nicht aus einem "mhd. *bitunge*", das, wie ein von Décsy zitierter Gelehrter zugibt, "nicht nachzuweisen" ist, sondern aus dem ganz gewöhnlichen mhd. *biutunge* 'Beute' ("Er-beutung"). Die Bedeutung 'uneheliches Kind', das sowohl dem ung. *bitang* als auch dem daraus entlehnten rum. *bitong*, *bitang* anhaftet, geht natürlich auf das gleiche mhd. Wort zurück, vgl. z.B. noch heute schwed. *byting*, *bortbyting* 'Wechselbalg, untergeschobenes Kind'. — S. 52: bulg. *партенка* 'Fusslappen'

dürfte am ehesten russ. Lehnwort sein und stammt, wie das *-a-* der ersten Silbe nahelegt, aus der grossruss. Soldatensprache: *портáнка* [part'ankə] 'Fusslappen'. — Schliesslich als blosse Vermutung: ung. *balek* 'Gimpfel', d. h. 'Dummkopf, Trottel', das laut Décsy unbekannten Ursprungs ist, hängt doch wahrscheinlich mit tschech. *baloun* 'dummer, aber kräftig gebauter Mensch' zusammen. V. Machek, Etymologický slovník jazyka českého a slovenského S. 23 erklärt *baloun* aus dem Völkernamen *Wallone*. Wäre es nicht wahrscheinlicher, dass sowohl *balek* als *baloun* slavische Ableitungen mit Suffixen *-ek* < *-ъ/ъкъ* bzw. *-ún* < *-unъ* von einem aus *Balbinus*, *Balduinus*, *Balaban* u. dgl. gekürzten *Bal* sind? Dass Personennamen, besonders gekürzte, zu Appellativen in pejorativer Bedeutung werden können, hat u.a. Simo Hämäläinen (Virittäjä 1956, S. 202—227) gezeigt.

V. Kiparsky

EINGESANDTE LITERATUR

Unbegaun, B.O., Russian Grammar. Oxford, Clarendon Press, 1957. Pp. xxix—315. Pruce 30 s. net.

Virkkunen, Mirja, Die Bezeichnungen für Hebamme in deutscher Wortgeographie nach Benennungsmotiven untersucht (Beiträge zur deutschen Philologie, 12). Giessen, Wilhelm Schmitz, 1957. 72 S. und Karten.

Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana, III fascicolo: *alora-ambrös* (pp. 89—136) Direzione: Silvio Sganzini; redazione: Silvio Sganzini ed Elio Chirlanda. Lugano, Tipografia la Commerciale S. A., 1957.

Wartburg, Walther von, Von Sprache und Mensch: Gesammelte Aufsätze, mit einer Bibliographie der Publikationen des Verfassers zusammengestellt von Kurt Baldinger und Alfred Thierbach. Mit 8 Karten. Bern, Francke, 1956. 279 S. 26 S.Fr.

—»— Französisches etymologisches Wörterbuch, Lieferungen 53—54: *haribergon-chip* und *pelagos-petra*. Basel, R. G. Zbinden & Co., 1956. Bd. XVI, S. 161—320; Bd. VIII, S. 161—320:— Lieferung 55 (*petra-pila*). 1957. Pp. 321—480 des VIII Bandes. — Lieferungen 56 (Bd. XIV: *uber-valde*) und 57 (Bd. XVI: *chip -lʃs*), mit einem Supplement des Bibliographischen Beiheftes. 1957. Pp. 1—128 (Lieferung 56), 321—480 (Lieferung 57), 1—54(Bib-

liogr. Suppl.). Preis des Supplements DM 11.—, für Subskribenten DM. 4.—.

Weinreich, Harald, Das Ingenium Don Quijotes: ein Beitrag zur literarischen Charakterkunde (Forschungen zur romanischen Philologie, hrsg. von Heinrich Lausberg, Heft I). Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1956. 130 S. Kar., DM 8.50.

Weiss, Emil, *Tun : machen:* Bezeichnungen für die kausative und die periphrastische Funktion im deutschen bis um 1400 (Acta Universitatis Stockholmiensis — Stockholmer germanistische Forschungen, No. 1). Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1956. Pp. 272. Schw.Kr. 22.—.

Whaler, James, Counterpoint and Symbol: an Inquiry into the Rhythm of Milton's Epic Style (Anglistica, Vol. VI). Copenhagen, Rosenkilde and Bagger, 1956. Pp. 226. Price 27.50 Danish Crowns (20. — Danish Crowns to subscribers to the series).

Whinnom, Keith, Spanish Contact Vernaculars in the Philippine Islands. Hong Kong, University Press — London, Geoffrey Cumberlege, 1956. Pp. xi—130 and 2 maps. 20 s. net.

Wilhelm, Julius, Beiträge zur romanischen Literaturwissenschaft. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1956. Pp. xi—298.

Wolf, Siegmund A., *Wörterbuch des Rotwelschen: deutsche Gaunersprache.* Mannheim, Bibliographisches Institut, 1956. 432 Seiten. DM 32. — in Gzlw.

Wolff, Hans M., Heinrich von Kleist: Die Geschichte seines Schaffens (University of California Publications in Modern Philology, 41). Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1954. Pp. 332.

—»— Goethes Novelle »Die Wahlverwandtschaften«: ein Rekonstruktionsversuch (University of California Publications in Modern Philology, 43). Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1955. Pp. 86.

Wolpe, Hans, Raynal et sa machine de guerre: l'*Histoire des deux Indes* et ses perfectionnements (Stanford University Publications, University Series, Language and Literature, XV). Stanford University Press, Calif., 1957. Pp. 253.

The Year's Work in Modern Language Studies, by a number of scholars, edited for the Modern Humanities Research Association by L. T. Topsfield. Vol. XVII, 1955. London, Cambridge University Press, 1956. Pp. vii—615. Price 60 s. net. — Vol. XVIII (1956), 1957. Pp. viii—652. Price 60 s. net.

Zdeněk Tyl, Bibliografie Çeské Linguistiky 1951—1955. Praha, Nakladatelstvi Çeskoslovenské Akademia Věd, 1957. Pp. 539.

Bal, Willy, La comparaison: son emploi dans »Gaspard des Montagnes» d'Henri Pourrat (Studia Universitatis »Lovanium,» No. 4). Leopoldville, Editions de l'Université, 1958. Pp. 60.

Belloni, Pietro, & Nilsson-Ehle, Hans, Voci Romanesche: aggiunte e commenti al vocabolario romanesco Chiappini-Rolandi (Publications of the New Society of Letters at Lund, 50). Lund, C. W. K. Gleerup, 1957. Pp. 129. 15 Sw. crowns.

Bessinger, Jess, The Sutton Hoo Ship-Burial: a Chronological Bibliography, Part II (reprinted from Speculum, XXXIII, 1958, 515—22).

Blankenhorn, Gisela, Der Kosmopolitismus bei Valéry Larbaud. Wiesbaden, Limes Verlag, 1958. 188 S. DM 18.—.

Bleuler, Werner, Das heroische Drama John Drydens als Experiment dekorativer Formkunst (Schweizer Anglistische Arbeiten, 45). Bern, Francke Verlag, 1957. Pp. 118. 10 Sw. Frs.

Bohlen, Adolf, Methodik des neusprachlichen Unterrichts. 3 Auflage. Heidelberg, Quelle & Meyer, 1958. Ss. viii-186.

Bonaventure des Périers, Cymbalum Mundi, texte établi et présenté par Peter H. Nurse (Les Ouvrages de l'Esprit). Manchester, University Press, 1958. Pp. xlv-50. 8/6 net.

Borras, F. M., and R. F. Christian, Russian Syntax: Aspects of Modern Russian Syntax and Vocabulary. Oxford, Clarendon Press, 1959. Pp. xi-404. 35 s. net.

Brattö, Olof, Filipe, Henrique e outros nomes próprios em Portugal e na Europa (Instituto Ibero-Americano, Gotemburgo, Suécia). Lisboa, Casa Portuguesa, 1958. Pp. 59.

Brody, Jules, Boileau and Longinus. Genève, E. Droz, 1958. Pp. 165.

Brook, G. L., English Sound-Changes. Manchester University Press, 1957. Pp. 32. 3s.6d. net.

Chandler, Edmund, Pater on Style: an Examination of the Essay of »Style» and the Textual History of »Marius the Epicurean» (Anglistica, XI). Copenhagen, Rosenkilde and Bagger, 1958. Pp. 100. 14.50 Danish Crowns.

Contributii la istoria limbii romîne literare în secolul al XIX-lea. Volumul al II-lea. Bucuresti, Academia Republicii Populare Romîne, Institutul de Lingvistică, 1958. Pp. 283. Lei 16.—.

Contributions to the Humanities 1954 (Louisiana State University Studies, Humanities Series, 5). Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1954. Pp. 54. $ 2.00.

Culot, Jean-Marie, Bibliographie des Ecrivains Français de Belgi-

que 1881—1950, tome I. Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique, 1958. Pp. vii-304.

Cusack, Dymphna, Say No to Death. Berlin, Seven Seas Publishers, 1959. Pp. 373.

Derwein, Herbert, Heidelberg im Vormärz und in der Revolution 1848—49: ein Stück badischer Bürgergeschichte. Heidelberg. G. Koester, 1958. Ss. 125.

Deutsche Wortforschung in europäischen Bezügen, hrsg. von Ludwig Erich Schmitt, Bd. I. Giessen, Wilhelm Schmitz, 1958. Ss. xxiii-635. DM 32.

Dickens, Charles, Three Christmas Tales. Berlin, Seven Seas Publishers, 1958. Pp. 286. DM 2.85.

Dictionar Invers. Bucuresti, Academia Republicii Populare Romîne, 1957. Pp. 771.

Emakeele Seltsi Aastaraamat, III (1957). Tallinn, Eesti Riiklik Kirjastus, 1957. Pp. 245.

Emrich, Wilhelm, Franz Kafka. Bonn, Athenäum-Verlag, 1958. Ss. 445. DM 28.

Goolden, Peter (ed.), The Old English »Apollonius of Tyre» (Oxford English Monographs). Oxford, University Press, 1958. Pp. xxxviii-76. 25/—.

Gorog, Ralph Paul de, The Scandinavian Element in French and Norman; a Study of the Influence of the Scandinavian Languages on French from the Tenth Century to the Present. New York, Bookman Associates, 1958. Pp. 168.

Grevisse, Maurice, Le bon usage: grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui. Septième édition revue. Gembloux, Belgique, J. Duculot, 1959. Pp. 1156. 250 francs belges.

Hamburgisches Wörterbuch, bearbeitet von Käthe Scheel. 2. Lieferung (*anner-Bekmann*). Neumünster, Karl Wachholtz, 1958. Sp. 129—256. DM 9.

Hammer, Carl, Jr., Goethe after Two Centuries (Louisiana State University Studies, Humanities Series, 1). Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1952. Pp. xii-118.

—»— Longfellow's »Golden Legend» and Goethe's »Faust» (Louisiana State University Studies, Humanities Series, 2). Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1952. Pp. 35

Hedberg, Johannes, Engelsk fonetik (Scandinavian University Books). 2nd edition, revised. Stockholm, Svenska Bokförlaget/Bonniers, 1958. Pp. xi-183.

MITTEILUNGEN

Professor Dr. Pekka Katara wurde am 28. April 1960 zum Ehrenmitglied des Neuphilologischen Vereins gewählt.

M. Veikko Väänänen, professeur de philologie romane à l'Université de Helsinki, a été nommé directeur de l'Institut de Finlande à Rome pour le triennat commencant le 1er septembre 1959. Pendant l'absence de M. Väänänen, M. Erik von Kræmer a été désigné pour le professorat de philologie romane par intérim.

CHAUCER'S 'GENTIL' MANCIPLE AND HIS 'GENTIL' TALE

To what extent, if at all, Chaucer kept the character of the Manciple in his *General Prologue* in mind when he wrote the *Manciple's Tale* continues to be an unsettled question. Lawrence, Malone and others think there is no special appropriateness of tale to teller, and Hulbert, while granting some general suitability of theme, feels that "the Greek setting, the rather learned rhetorical development, and the moral disquisition are completely incongruous with the dishonest Manciple."[1] No evidence has been advanced, however, to suggest that Chaucer had any other character in mind when he wrote it, and there is no doubt at all that Chaucer assigned it to the Manciple. Those who deny its suitability cannot therefore explain its curious pedantries and homiletic displays otherwise than by supposing, with F. N. Robinson, that Chaucer wrote it early in his career and later inserted it without readjustment into the Canterbury frame.[2] Such a conclusion is not only a dubious tribute to Chaucer's earlier art, as we know it, but one that does scant justice to the tale itself. Indeed, a

[1] W. R. Hulbert, "The Canterbury Tales and their Narrators", *Studies in Philology* XLV (1948), 576. Cp. W. W. Lawrence, *Chaucer and the Canterbury Tales* (New York, 1950), p. 147; Kemp Malone, *Chapters on Chaucer* (Baltimore, 1951), p. 232. For a summary of varying critical opinion up to 1952, see J. B. Severs, "Is the *Manciple's Tale* a Success?", *Journal of English and Germanic Philology* LI (1952), 1—16.

[2] *Works of Geoffrey Chaucer*, 2nd ed. (Boston, 1957), pp. 15, 762—3. (Succeeding line references are to this edition.) An assumption that the tale lacks relationship with its framework underlies much of the popular disprizing or ignoral of it, as by N. Coghill, *The Poet Chaucer* (London, 1949), pp. 127—8; cf. R. Preston, *Chaucer* (London, 1952), p. 282: "a left-over from the marriage-feast"; and N. H. Wallis, *Canterbury Colloquies* (London, 1957), p. 98.

reexamination of the latter, in relation to the clues Chaucer has supplied for the understanding of the Manciple's character, both in the prologue to the tale and in the *General Prologue*, may render such a conclusion unnecessary.

Certainly there are obvious links between the character of this pilgrim as he appears in the *Manciple's Prologue* and the nature of the tale he tells, of which some commentators have been aware. The Manciple, having indiscreetly ridiculed Roger the Cook's drunkenness, is reminded by the Host that the wrathful Cook may take revenge by exposing the Manciple's dishonesties in "rekenynges". The Manciple apologizes and then tells a story in which a talking crow is punished for indiscreetly revealing to a husband the infidelity of his wife. Whether such an exemplum is to be understood as directed by the Manciple against himself, an extension of his amends to the Cook and an earnest of his intention to avoid "to much speche" in the future,[1] or as a warning to Roger and to Harry Bailly not to meddle in his own affairs,[2] it is equally pat in its ironical-logical resolution of the situation the Manciple has created for himself in the tale's prologue. Moreover, the intrusive moralizings and the long, didactic conclusion of the tale, with what has been called its "smug unctuousness", may well be

[1] As M. Donner suggests, "The Unity of Chaucer's Manciple Fragment", *Modern Language Notes* LXX (1955), 249. Cf. E. T. Donaldson, ed. *Chaucer's Poetry* (New York, 1958), p. 947; and W. Shumaker, "Chaucer's *Manciple's Tale* as Part of a Canterbury Group", *University of Toronto Quarterly* XXII (1953), 151.

[2] This is J. D. Elliott's opinion, "The Moral of the Manciple's Tale", *Notes & Queries* CXCIX (1954), 512. Either interpretation seems far more plausible than R. D. Spector's attempt to treat the moralizings as "a rebuttal of the *Canon's Yeoman's Tale*", "Chaucer's 'The Manciple's Tale' ", *Notes & Queries* CCII (1957), 26. An ironical relevance, noted by D. S. Brewer, exists between the threat of the Cook's wrath, in the *Manciple's Prologue*, and the digressive sermon against "ire" in the *Manciple's Tale* itself; see his *Chaucer* (London, 1953), p. 164.

taken as an unconscious reflection, by this "gabby little meddler", of his inability to shake off the very faults he has revealed in his attack on the Cook and which he is attempting to repudiate.[1]

The consistency of the Manciple's character is, however, more extensive than this and reaches back to the *General Prologue* itself. William Wordsworth long ago argued, in defense of the literary merit of the *Manciple's Tale*, that "the formal prosing at the end and the selfishness that pervades it flows from the genius of Chaucer, mainly as characteristic of the narrator whom he describes in the Prologue as eminent for shrewdness and clever wordly Prudence."[2] Though his prudence may have been more fitful than Wordsworth suggests, there is no question of the Manciple's shrewdness, a curious mixture of slyness and boldness which, in a sense, helps him to triumph over his moments of imprudence. The pilgrim who insults a drunken cook and then has the adroitness to win his immediate gratitude by blatantly forcing more drink upon him, is the same resourceful, impudent trickster as the London purveyor (professional watchdog of cooks) who has the ability and the audacity to line his pockets, undetected, at the expense of more than thirty members of a learned profession, all of whom were skilled in the unmasking of cheats, and a dozen specially trained in the intricacies of accounting, "Worthy to been

[1] Marchette Chute, *Geoffrey Chaucer of England* (London, 1951), p. 308. Cf. B. H. Bronson: "there seems to be a roughness about the Manciple's intrusive comments which Chaucer would not have employed in his own person"; "Chaucer's Art in Relation to his Audience"; *Five Studies in Literature*, University of California Publications in English VIII (1940), 45.

[2] Letter to Dora W., *Poetical Works of William Wordsworth*, ed. E. de Selincourt, IV (Oxford, 1947), App. B, 471. Wordsworth had prepared a modernization for Powell's *Chaucer Modernized* but ultimately withdrew it under pressure from his friend Quillinan and others, who thought the tale not worth inclusion.

stywardes of rente and lond."[1] And it is this same defrauding, cynical rascal who elects to tell a tale about cheating in love [2] and to repeat solemnly the moral that silence pays off much more often than truth-telling.

Surely, however, the thematic relationship goes even deeper than this. We should not forget that our first report of the Manciple is, like so many in the *General Prologue*, an essay in ironic praise. The Pilgrim Chaucer, the naive "mixer", the perfect listener and confidant, relays to us, with his usual uncritical enthusiasm, the substance of a self-portrait presented to him by yet another paragon whose "felaweshipe" he had made in the Tabard Inn. The irony begins with the opening phrase: "A gentil Maunciple". No one in his fourteenth-century audience would imagine that Chaucer the Poet intended this adjective seriously, for no manciple was "gentil" by position, and it is quickly clear that this specimen could not conceivably be philosophically elevated into the ranks of "gentilesse" by any nobility of word or deed. Manciples were servants; this one, we are told, buys food, and keeps account of it, for a college attached to one of the Inns of Temple. Presumably, he would be required, among other things, "to stock the buttery; to attend the cook; to examine and keep an account of the meat bought, and to see that there was no waste of it; to collect money from the lawyers and students who ate in Commons".[3]

[1] I, 579. As J. M. Manly noted, many law students of the time were preparing themselves for the direct management of estates; see his edn., *Canterbury Tales* (New York, 1929), p. 530; also M. Bowden, *A Commentary on the General Prologue to the Canterbury Tales* (New York, 1949), p. 257; and H. Cohen, *A History of the English Bar and Attornatus to 1450* (London, 1929), pp. 495—6.

[2] This relation of tale to teller has been noted by H. R. Patch, *On Rereading Chaucer* (Cambridge, Mass., 1939), p. 159, and more fully discussed by Severs, *loc. cit.*, 11—12. Cf. Donaldson, *op. cit.*, 947.

[3] Bowden, *op. cit.*, 257.

And he juggles the accounts to his own advantage. He is a "gentil Maunciple" only as the Summoner is a "gentil harlot" and his compeer "a gentil Pardoner", in that topsy-turvy world of gullible Pilgrim Chaucer.[1] His is the "gentility", the self-appointed elevation above the workaday world, of the successful rascal. As Ralph Baldwin has remarked, he is "the menial in position who is master by craft" or, better, craftiness.[2] In everything that follows in the portrait we hear the slyly boasting voice of this self-confessed "lewed" man whose satisfactions are derived from outsmarting "an heep of lerned men", many of whom would also be true "gentils", sons of the landed gentry.[3]

There is irony within irony here, for Chaucer is not only highlighting the Manciple's rascality by pretending, through his Pilgrim double, to admire it; he is also presenting a figure who fancies himself to be an ironist, albeit a crude and mocking one. For who other than the Manciple could have revealed his dishonesty, since he remains undetected by his victims? It is *his* voice and *his* sardonic phrasing we hear in the *General Prologue*, echoed by Pilgrim Chaucer's. The canniness of "ay biforn and in good staat", sober accountant's phrases, to be accompanied by an eye-wink perhaps; the mock-pomposity of the long involved sentence describing so specifically the number and quality of his duped "maistres"; the final banal colloquialism which, after so much cautious *double entendre*, spills the whole situation — in all of these we can hear, behind the amused pretence of wonder and approval by Chaucer, the irrepressible savoring of his own slyness by the talkative Manciple.

For talkative he undoubtedly is, and least able to control

[1] See I, 567, 647, 669 and cp. "gentil Roger" (I, 4353); also IV, 1995; VII, 195, 2865, 3455. W. Ewald has noted the frequency with which this word is ironically used by Chaucer; *Der Humor in Chaucers Canterbury Tales* (Halle, 1911), p. 110.

[2] *The Unity of the Canterbury Tales* (Copenhagen, 1955), p. 46.

[3] See Cohen, *op. cit.*, 496.

his tongue about the secret most necessary for him to keep. It is not only the Chaucer of the Tabard he has blabbed to; both the Cook and the Host, by the time the pilgrimage has reached Bobbe-up-and-doun, know that the Manciple's book-keepings would be found "nat honest, if it cam to preef" (IX, 69—75). And if the disreputable Roger and the indiscreet Harry Bailly have his secret, it is probable that the Manciple has been silly enough to boast of his duplicities to the entire company. There is a conflict of needs within this Manciple: to triumph over others by trickery, and to secure social approval by revealing his tricks. It is a contradiction which has brought more than one modern criminal to grief, and appears also to have given Chaucer's Pardoner trouble. Here it is basic to Chaucer's first conception of the Manciple's character, and it becomes the central theme of the *Manciple's Prologue.* It is when the Manciple sees the Host's success in making a fool of the helplessly besotted Cook that he is unable to restrain himself from breaking in and displaying his own more heartless abilities in the same game of ragging. He begins with elaborate pretences of courtesy and friendship for the dazed Roger, addresses him as "Sire Cook", arrogates to himself the privilege of excusing him from the necessity of telling a tale "as now", and then shifts with treacherous suddenness to the crudest ridicule of his victim. Where the Host's rallying had the technical justification that it was his duty to make sure all the pilgrims discharged their agreement for tale-telling, the Manciple has no other purpose than to demonstrate to the company his own cleverness at the expense of a fellow-pilgrim to whom he was presumably already professionally hostile:

> A! taketh heede, sires, of this lusty man.
> Now, sweete sire, wol ye justen atte fan?
> Therto me thynketh ye been wel yshape! (41—3)

The voice carries the same smug tone, the same jeering of the betrayer at his dupe, we have heard behind the lines of the Manciple's portrait.

And there is, as we have seen, the same indiscretion. Carried away by this passion to show his proficiency in gulling, he has to be reminded by the Host that, by a previous display, he has given the Cook a weapon for revenge. He is shocked, for the moment, back into the caution of the peculator, effusively apologizes to Harry Bailly (whose rebuke is also a reminder of his own power over the Manciple) and passes the incident off as a joke. But at once his exhibitionism reasserts itself in a piece of baldly sardonic yet this time successful foolery. To the semi-conscious angry drunk, whom they have just been at pains to heave back on his horse from the ditch, the Manciple offers, as apology, another drink, a pull from the rare old wine in the Manciple's own flagon. Out of his long experience in setting other people's caps and getting away with it, the Manciple has chosen exactly the right gambit. The Cook is immediately pacified, gulps and, instead of passing out completely, is revived enough to thank his persecutor "in swich wise as he koude". Moreover, the Host of the Tabard is thereby handed the opportunity, which he makes the most, of, to draw appropriate conclusions on the preeminent virtues of wine-drinking for keeping the common peace. The Manciple has, momentarily at least, repaired the breaches his own folly has made; and he has at the same time, unobtrusively and without argument, not only manoeuvred himself into the narrator's bastion but managed to convince the Host that, unlike the Cook, he will not "lewedely . . . telle his tale."[1]

In view of all this, the fact that the Manciple does indeed

[1] See IX, 57—103. R. M. Lumiansky, in an article on "Chaucer's Cook-Host Relationship", *Mediaeval Studies* XVII (1955), 208—9, assumes that it is the Host who, belatedly deciding that he himself might be the victim if the Cook now tells a tale, "is pleased to have the Manciple perform instead". But the Manciple needed no encouragement and makes the initial proposal of excusing the Cook (29). The phrasing of this line suggests that the Manciple is proposing himself as a substitute, and certainly the Host so assumes when he says, "Telle on thy tale" (68).

offer a story which is, superficially at least, not at all "lewed" either in theme or treatment is just what we should expect. Yet it is this fact which alone has supplied any serious argument against the suitability of the *Manciple's Tale* to its teller. It is, of course, not impossible to presume, as Plessow and others do, that Chaucer wrote the piece early, at a time when he was markedly under the influence of the moral-rhetorical-digressive style of the *Roman de la Rose*,[1] but even if this speculation is adopted there is still no reason to suppose that Chaucer failed to construct the Manciple's portrait, and his development of it in the *Manciple's Prologue*, with due regard for *their* suitability to the already-written tale. And there is much evidence in the story itself that, whenever it was written, it is our Manciple's tale.

It has, in fact, all the earmarks of an unsuccessful attempt at a "gentil" tale by a fundamentally "lewed" man. It is "Greek" only in the name of its god-hero; the setting is anywhere, or nowhere, "in this erthe" when Phoebus lived upon it. There is no attempt to sketch in a classical background, as there is, for example, in the *Knight's Tale*. Nor, on the other hand, is there any real understanding of the world of the medieval noble. Though the Manciple assures us that his hero is "fulfild of gentillesse" and a "flour of bachilrie" (123, 125), yet, to the extent that he is medievalized, he is a plebeian figure, whose prowess is all with the bow and arrow (108—112); twice later the teller's puffings of this "semelieste man" that ever lived (119—120) end in a curiously anticlimactic emphasis on his archery.[2] Sometimes indeed the narrator seems to be

[1] See G. Plessow, ed. *Des Haushälters Erzählung* (Berlin, 1929), 160—2; E. Hammond, *Chaucer: a Bibliographical Manual* (New York, 1908), pp. 257 f.; and Robinson, *op. cit.*, 762—3.

[2] Lines 129, 279. In having Phoebus kill his wife with an arrow, Chaucer departs from the medieval tradition in the telling of this story, to which he otherwise holds. In Gower, Phoebus slays with a sword. See J. A. Work, "The Manciple's Tale", in

brought up short by his own lapses, as when he refers to the lover of Phoebus's wife as her "lemman". "Hir lemman? Certes, this is a knavyssh speche! / Foryeveth it me . . ." (204–6), and he is off on an involved apology which betrays his fear that he cannot handle the *genre* he has chosen. "I am a boystous man," he says, "I am a man noght textueel," and rushes on into the story's climax, lapsing as he does into a repetition of the very word he has just stigmatized (211–38). The faithful crow witnesses his master's cuckolding, and tells Phoebus everything, in a speech which, though commencing with the courtly language of flattery — "Phoebus . . ., for al thy worthynesse, / For al thy beautee and thy gentilesse" — sinks abruptly into phrases of such crude "vilenye" that it is difficult to imagine the crow could have learned them from his teacher, that seemliest man "That is or was, sith that the world bigan" (119–20):

> For al thy waityng, blered is thyn ye . . .!
> For on thy bed thy wyf I saugh hym swyve. (252, 256)

In the crow's accents at this moment it is difficult to hear the white bird of Phoebus Apollo that outsang the nightingale, but it is easy to catch the sardonic tone of that un-gentle pilgrim who could not restrain himself from jeering at anyone who has been made a fool of, whether it be a drunken cook or a college of lawyers.

The story is also, as we have seen, not only apt in its preoccupation with both deceit and indiscretion; the morals extracted from it are oily with the sort of worldly wisdom and utterly selfish expediency we find in the Manciple. Phoebus had a wife whom he guarded jealously, but no amount of watchfulness, says the narrator, can ever prevent deceit and defection (139–154). Who could speak with more authority

W. F. Bryan and G. Dempster, *Sources and Analogues of Chaucer's Canterbury Tales* (Chicago, 1941), 709.

on this truth than an embezzling provisioner for a full college of attorneys? Keep an animal in a cage (the tale-teller continues), however luxuriously, and he will act, when he has the chance, according to his "vileyns kynde" (183, 163 f.). The narrative application is to Phoebus's wife, but the speaker assures us he is thinking of men, in whom "appetit fleemeth discrecioun" (182, 187—95). He might, with most justice, have been thinking of himself. And in that same self-justifying apology for the use of the word "lemman" the narrator reveals just the right amount of cynical awareness of the disparities of justice in a feudal society we would expect in a servant who listened to the talk in a law-students' hall. A "gentile" paramour, he says, is called a lady; a poor one a wench or lemman; what they do is no different. "Men leyn that oon as lowe as lith that oother."[1] Just so, "a titlelees tiraunt / And an outlawe, or a theef erraunt" (223—4) — again the phrasing smacks of legal jargon — play the same game; but where the latter two are accorded no alternate euphemisms, are given no quarter, the tyrant, because he steals enough to gain the nobility of power, is "cleped a capitayn" (230), becomes a Jonathan Wild.[2] The tone and the thinking remain in keeping

[1] As P. F. Baum has pointed out, this line (222) puns on the sexual as well as on the social meanings of *lay* and *lie;* "Chaucer's Puns: A Supplementary List", *Publications of the Modern Language Association* LXXIII (1958), 169. As such, it is a further example of the narrator's tendency to lapse into jeering and uncourtly asides. Severs, *loc. cit.*, 5, observes that "the coarseness — and justice — of the Manciple's rude speech" is dramatically fitting to him, and that the whole passage is a departure of Chaucer's from the known sources. So also is the section on the keeping of animals in cages.

[2] J. J. Jusserand praises the humors here as being "si vraiment anglais qu'ils font songer à Swift et à Fielding," *Histoire Littéraire du Peuple Anglais*, I (Paris, 1894), 341. It is of course possible that, in addition, Chaucer's own "democratic sentiments are cleverly referred to an ignorant man" here, as Mrs H. R. Haweis long ago believed; see her *Tales from Chaucer* (London, 1887), 97.

with the character of an insecure "vileyn" thief who longs for the security and the prestige of a powerful "gentil" one.

It is highly significant that these pretentious moralizings and digressions, and their anticlimaxes of tone and monotony of diction, are not to be found in the known analogues to the story.[1] Chaucer seems to have added them and, at the same time, to have made some curious changes in the cloth of the story itself. It is only in the *Manciple's Tale* that the wife of Phoebus and her lover are portrayed with complete lack of sympathy, and only here that the actual murder of the wife is passed over in a single casual line. It is only Chaucer's crow who acts not out of a natural desire to be rewarded for loyalty to his master, but out of a reckless and almost gleeful desire to cry "Cokkow!" Chaucer, the most alert of all poets to the values of irony, has in fact, in this last particular, gone to the length of suppressing a dramatic irony existing in the analogues.[2]

Considered apart from the Manciple's character as revealed in the *General Prologue* and the *Manciple's Prologue*, all these changes of structure and tone and style are far too extensive and too meaningful to be dismissed as the pedantic fumblings of an apprentice craftsman. Considered in relation to the narrator and the pilgrimage, they are, moreover, entirely harmonious with the intricate, ironic comedy which Chaucer created in the maturest sections of his *Canterbury Tales*.

University of British Columbia

Earle Birney

[1] Severs, *loc. cit.*

[2] Noted by G. Dempster, *Dramatic Irony in Chaucer* (Stanford University, 1932), 86. Mrs Dempster, however, thought that the *Manciple's Tale* "was probably written before Chaucer's appreciation of dramatic irony was fully developed." In fact, Chaucer has *added* structural ironies where it suited his purpose, e.g. the early emphasis on Phoebus's pleasure in the crow's beautiful song, ironic preparation for the single note of 'Cokkow!'

THE SOURCE OF CAPGRAVE'S *LIFE OF ST. KATHARINE OF ALEXANDRIA*

In his prologue to *The Life of St. Katharine of Alexandria*[1] John Capgrave claims to have used as his source an incomplete version in English made by a priest called Arrek, supplemented with its Latin original, a translation from the Greek of Athanasius, also by Arrek. To the best of my knowledge, no evidence has been brought forward to prove or disprove this claim; for studies of the legend of St. Catharine, if they refer to Capgrave's version at all, either dismiss it with a brief mention[2] or leave the question of its sources open.[3] The aim of this paper is to examine how far Capgrave's claim can be substantiated.

Capgrave had completed his *Life of St. Katharine* by about 1445. This date can be inferred from Osbern Bokenham's reference to Capgrave's work in his *Lyf of seynt Kateryne*,[4] which was written some time during the years 1445—7: [5]

> My fadrys book, maystyr Ioon Capgraue,
> Wych þat but newly compylyd he. (ll. 6356—7)

Capgrave's account of Arrek and his work is as follows: Arrek, a native of western England, had been Rector of St.

[1] Ed. by Carl Horstmann, with *Forewords* by F. J. Furnivall, EETS. 100, London, 1893.

[2] E.g. Hermann Varnhagen, *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien*, Erlangen und Leipzig, 1901, p. 4. (Sonderabdruck aus der Festschrift der Universität Erlangen.)

[3] E.g. Hermann Knust, *Geschichte der Legenden der h. Katharina von Alexandrien und d. h. Maria Aegyptiaca nebst unedirten Texten*, Halle a. S., 1890, p. 99.

[4] *Legendys of Hooly Wummen by Osbern Bokenham*, ed. by Mary S. Serjeantson, EETS. 206, London, 1938, pp. 172—201 (ll. 6312—7376).

[5] *Ibid.*, p. xx.

Pancras, London, but, being devoted to St. Catharine, he spent eighteen years in search of details about her life. For twelve years he stayed in her country to learn the language. The existence of an old book was revealed to him in a dream, and this caused him to dig it up in a field 'far up in Greece' (Prol. 51), in Cyprus (Prol. 121), where a knight, Amylyon fitz Amarak, had buried it to save it from being burned by heretics. Arrek found this Greek *Life of St. Catharine* during the reign of King Peter of Cyprus (A.D. 1360—9) in the time of Pope Urban V (A.D. 1362—70), when more than a hundred years (*sic!*, Prol. 198) had elapsed since the death of its author Athanasius, Catharine's teacher, chancellor and secretary, who had been Bishop of Alexandria and had perhaps composed the psalm known as the Creed. Arrek translated the Greek of Athanasius into Latin and then made an English translation from the Latin, writing in his difficult and obscure western dialect, but died at Lynn before completing the saint's martyrdom. Capgrave's own version was a new rendering of Arrek's incomplete English translation, the end being supplied from Arrek's Latin text, as pointed out in the prologue to Book V, l. 62, 'This shal be translated now newe fro latyn.'

ARREK AND HIS VERSIONS

Furnivall[1] tried to establish the identity of Arrek but was unable to find him recorded among the rectors of St. Pancras. This negative evidence is, however, inconclusive, since the Canterbury registers for the years 1328—49 have perished and Arrek may have been instituted and either died or resigned during this period. I shall therefore accept it as my working hypothesis that one of the rectors of St. Pancras in the second quarter of the fourteenth century was indeed called Arrek. The translations that Capgrave attributes to him I shall call Arrek's Latin and English versions.

[1] *Forewords* to Horstmann's edition, EETS. 100, pp. xxiii, xxxv.

Capgrave's first claim — that Arrek's Latin version was a translation of the Greek text by Athanasius — is a mistake probably due to confusion. The tenth-century Greek legend attributed to Athanasius was translated into Latin perhaps as early as the eleventh century. This Pseudo-Athanasian version in Latin [1] in turn served as the basis of a widely known Latin version often called the Vulgate.[2] Now Capgrave's account, supposedly derived from Arrek, has no particular affinities with the Pseudo-Athanasian version but contains a number of features characteristic of the Vulgate. For this reason a digression on the Vulgate is called for.

The Vulgate. — The Vulgate text is extant in two recensions, a longer version, often called simply the Vulgate, beginning (prologue) 'Cum sanctorum fortia gesta . . . (text) Tradunt annales historiæ', and a shorter version, sometimes referred to as the shorter Vulgate, beginning 'Tradunt annales historiæ'. The longer version is commonly held to be the older of the two, the shorter version having been derived from it by omitting the prologue and a number of passages of varying length.[3] This I consider to be a misconception.[4] For although there are

[1] BHL. 1659 (*Bibliotheca hagiographica latina antiquæ et mediæ ætatis*, edid. Socii Bollandiani, Fasc. 1—6 & Supplementi, Bruxelles, 1898—1911, No. 1659), where the version is entitled *Passio auct. Pseudo-Athanasio.*

[2] BHL. 1663. The edition used in this article is that of Eugen Einenkel, *The Life of Saint Katherine, with its Latin Original*, EETS. 80, London, 1884. References to this text are marked 'Vulgate', followed by the page number(s).

[3] Knust, *op.cit.*, p. 10; Varnhagen. *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien. Nebst lateinischen Texten nach Handschriften der Hof- und Staatsbibliothek in München und der Universitätsbibliothek in Erlangen*, Erlangen, 1891, p. 7; and many followers. In his study, pp. 231—314, Knust has included an edition of the Vulgate, with the passages lacking in the shorter version printed in italics, so that the normal type gives, approximately, the shorter text.

[4] Johannes Paulson, 'Legenden om den heliga Katarina af

about a hundred passages in the Vulgate which do not occur in the shorter version, they add little or nothing to the story. Instead, they add altogether six new speeches and a great number of words and arguments to the existing speeches. Or they contain a descriptive detail, such as the statement that also the feet of the rhetoricians were bound (the words 'et pedibus', Vulgate, p. 65). And even when a passage seems to contain a new element, this element is almost invariably found to be a duplication of an event described or implied elsewhere in the legend. Clear instances of duplication are the following: Maxentius tells Catharine to choose between sacrifice and death, in both versions before she is tortured, but in the Vulgate also before she is flogged (Vulgate, pp. 92, 72); Catharine promises a Heavenly husband to the empress, in both versions before her beheading, in the Vulgate also during her visit to Catharine's prison (Vulgate, pp. 107, 79—80); and Catharine exhorts the people to weep, not for her but for themselves, in both versions when she is taken to be beheaded, in the Vulgate also before she is tortured (Vulgate, pp. 116—17, 95). The interruption of Catharine's flogging, which occurs only in the Vulgate (pp. 73—4), is simply a device for lengthening the process; for Maxentius asks whether she is ready to obey him, whereupon she calls him a dog and repeats her previous statement that he shall suffer eternal pain while she is in perpetual glory. And finally, in the few cases in which a passage found only in the Vulgate contains a new point, omission, presumed to have been made in the shorter version, is altogether improbable, as is well seen in Maxentius' offer to have a gold statue of Catherine erected in the market place, which, together with its answer (Vulgate, pp. 67—8, 69—70), is lacking in the shorter version but retained in later versions based on the Vulgate.

Alexandria,' *Tidskrift för teologi*, I, Lund, 1891, pp. 60—2, already doubted the priority of the Vulgate but left the question open.

Since most of the passages absent from the shorter version amplify or repeat themes contained or implied in the shorter version, the inference is that they are likely to be additions in the Vulgate made on the basis of the shorter version. This view is supported by those few cases in which a new point, once introduced into the story, is not likely to be omitted. It is therefore probable that the shorter version is the older of the two and the original, of which the Vulgate is a later recension.

Arrek's Use of the Vulgate as Seen in Capgrave. — The two Vulgate versions are characterised by a number of features which do not occur in earlier Latin treatments. Of these features Capgrave's account of Catharine's martydom, i.e. Books IV—V,[1] contains, for instance, the following: The angel who visits Catharine in prison is called the archangel Michael (Vulgate, p. 34; C IV. 18. 1235—6); Maxentius offers sovereignty to Catharine twice (Vulgate, pp. 67, 113; C V. 7, 30, and for a third time in C IV. 13); he is absent from Alexandria while she is in prison without food (Vulgate, p. 74; C V. 12, with another absence mentioned in C IV. 14); people bewail Catharine's hard fortune twice (Vulgate, pp. 94, 116; C V. 20, 31); and the empress, Porphyry and Catharine are stated to have suffered martyrdom on subsequent days, a Wednesday, a Thursday, and a Friday (Vulgate, pp. 108, 113, 122; C V. 26, 29, 34).

Furthermore, Capgrave's Books IV—V include most of the passages characteristic of the Vulgate proper and absent from the original shorter version. Such are, for instance, the six additional speeches, which, together with the interruption of Catharine's flogging, occur in Capgrave, though the first

[1] References to Capgrave's work are marked 'C', followed by book and chapter numbers and, occasionally, line numbers. In Books I—III the chapter numbers are given according to MS. Rawlinson Poetry 118, in Books IV—V according to MS. Arundel 396.

two speeches are considerably changed (Vulgate, pp. 16—20, 72, 73—4; C IV. 7—8, V. 9—11); Catharine rejects the same heathen authorities as in the Vulgate (p. 40; C IV. 20, but Ovid is added); the feet of the rhetoricians are bound (Vulgate, p. 65; C V. 6. 293); Maxentius promises Catherine sovereign power and a gold statue, but she spurns the idea (Vulgate, pp. 67—8, 69—70; C V. 7, 8); Porphyry tells the empress what he feels about Christianity (Vulgate, pp. 76—7; C. V. 13. 792—7); Christ foretells Catharine that many will be converted by her (Vulgate, p. 90; C V. 15. 932—6); she follows Him with her eyes when He ascends to Heaven (Vulgate, p. 90; C V. 15. 939); she tells the emperor that he ought to protect the innocent (Vulgate, p. 91; C V. 16. 985—7); she exhorts the people not to weep for her, since her beauty will fade and her body decay, but to weep for themselves (Vulgate, pp. 94—5; C V. 21); when taken to the place of execution, she tells them not to pity her fate (Vulgate, p. 116; C V. 31. 1793—5); and finally, she prays that pestilence, famine, sickness and war be spared those who remember her, and that abundance be their share (Vulgate, pp. 118—19; C V. 32).

These points of agreement show that Capgrave's account of Catharine's martyrdom is ultimately derived from the Vulgate. But the great differences between the versions, notably the story of Catharine's youth and conversion in Capgrave's Books I—III and the description of the heathen temple, Catharine's dispute with the emperor's council as well as various added portions in her dispute with the rhetoricians in Book IV, which have no counterpart in the Vulgate, support the assumption that Capgrave did not use the Vulgate direct but had an intermediate source in which the account of Catharine's martyrdom was based on the Vulgate.

Middle English Prose Translation of the Vulgate. — A text which combines a description of Catharine's youth and conversion with the account of the Vulgate is the ME. prose

Life and Martyrdom of Saint Katherine of Alexandria, Virgin and Martyr,[1] which is a little earlier in date than Capgrave's work. In this version the martyrdom is a straightforward translation of the longer Vulgate text, with a few short passages derived from elsewhere,[2] and the same comments apply to it as to its Latin original. But the first part, with its descriptions of Catharine's parents, childhood, coronation and refusal to marry when urged by her barons, her conversion by the hermit Adrian and marriage to Christ in a celestial monastery which miraculously appeared in the desert, offers a striking parallel to Capgrave's Books I—III. The versions, however, agree only in outline. Their differences consist chiefly in the far greater elaboration of Capgrave's version, which is characterised by duplication of events (e.g. one parliament for Catharine's coronation, another to discuss her marriage), multiplication and lengthening of speeches, especially in the accounts of the second parliament and Catharine's conversion, and a mass of detail, including many names of the speakers.

The relationship between these two versions of Catharine's youth and conversion is probably no closer than that they go back to a common source. But the prose version proves that the legend was known in England before Capgrave's day and in this way supports his statement about his source.

Did Capgrave Confuse Arrek with Arechis? — Comparison between the Vulgate and Capgrave's Books IV–V indicated the dependence of the latter on the former. The inference is that Arrek must have derived part of his material from the Vulgate and cannot have made a translation from the Greek

[1] Ed. by Henry Hucks Gibbs, Roxburghe Club, London, 1884. References to this version will be denoted by 'Gibbs' and the page number(s).

[2] A more detailed study of this and related versions will be included in my edition of *The Life of St. Catharine of Alexandria in ME. Prose*.

of Athanasius. Some MSS. of the Vulgate contain an epilogue ascribing the version to Athanasius in the following words:[1]

> Finito itaque illius certamine sanctissimo in fide sancte Trinitatis et christiane religionis amore, ego Athanasius scriptor, cum essem famulus ipsius sancte virginis et martiris domine mee Katerine, hanc passionem ejus seriatim cum omni diligentia scribere curavi, ad honorem illius sanctissime et posterorum fidelium profecturam. Hic autem Athanasius postea fuit Alexandrie civitatis episcopus, sicut refert beatus Jeronimus ubi tractat de intitulationibus psalmorum.

As has been shown above, the Vulgate is probably a reworking of the shorter Vulgate version, which in turn appears to be based on the Pseudo-Athanasian version in Latin. Now some MSS. of the Pseudo-Athanasian version also contain the Athanasius epilogue, but with the special mention of either Arechis or Petrus as the translator.[2] The wording of the Arechis epilogue is as follows:[3]

> Finito autem illius sanctissimo certamine, in fide sanctæ Trinitatis . . . et posterorum fidelium memoriam profuturam.
>
> Hanc passionem græco primum eloquio scriptam a præfato Athanasio, a variis translatoribus postmodum constat fuisse vitiatam, adeo ut legi in coetu fidelium minime posset. Ego Arechis fidelium fratrum devotione compulsus atque amore ipsius sanctissimæ martyris; de

[1] BHL. 1664. Quoted from Carolus de Smedt et Josephus de Backer, *Acta Sanctorum Hiberniæ ex codice Salmenticensi nunc primum integre edita opera*, Edinburgi & Brugis, 1888, col. 734.

[2] BHL. 1660 (Arechis) and 1661 (Petrus).

[3] Quoted from *Catalogus codicum hagiographicorum Bibliothecæ regiæ Bruxellensis*, edid. Hagiographi Bollandiani, I, ii, Bruxelles, 1889, pp. 374—5.

> inepto famine elevans, magis sensum quam verba sequens, incomposita resecans et necessaria addens, plenissime latinis auribus tradere curavi ad laudem et gloriam nominis Domini nostri Jesu Christi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

That Capgrave knew more than one version of the legend of St. Catharine is implied, for instance, in C II. Prol. 52, III. 1. 43, IV. 1. 78, and V. 13. 766, and clearly stated in C V. 15. 894—5, 'In storyes redde I deuers too or thre, A fayre dowe fro heuene brought hir mete,' and again in C V. 29. 1697—8, '[On] of the Auctouris whiche this legende trete In very sothnesse thus writeth and seyth.' The texts that Capgrave had read may well have included the Pseudo-Athanasian version with its Athanasius-Arechis epilogue, and he may have thought that Arechis was the English priest Arrek. I would, therefore, suggest that his claim that Arrek translated the legend from the Greek of Athanasius probably rests on such a confusion.

But although it is highly improbable that Arrek made a translation from Greek, the possibility remains that he compiled a version in Latin, which he then translated into English.

Characteristics of Arrek's Version. — Apart from the description in his general prologue, Capgrave makes some twenty direct references to his source. Some of them contain additional information about Arrek's work, e.g.

> But the same resons that other dede sewe
> Reherseth my[n] auctour, as he dooth ful ofte.
> I suffer tho leuys to ly[e]n stille ful softe. C IV. 39. 2112—14.

> Whiche mater be-forn hath ben in hande,
> And for that cause me thenketh it noo neede
> With swiche prolixite oure book ferthere to leede.
> C IV. 40. 2145—7.

Eke al this mater, as thenketh me,
A-forn in his werk þis man dede it tras;
Wherfore fro alle these þus shortly I pas,
Supposynge that þis same prolyxite
Wulde make men wery of reedynge to be. C IV. 40. 2152—6.

. . . but this dilatacyon,
As me thynketh, longeth not to this lyf present.
C IV. 44. 2278—9.

Capgrave arraigns Arrek for repetitiousness and prolixity, the very features that are prominent in his own work. But as there is no reason to doubt Capgrave's sincerity, these statements may be taken as an indication that Arrek's versions were characterised by a verbosity greater even than Capgrave's. That the speeches especially were protracted appears from the context of the passages cited, as well as from a few other passages in which the reference to Arrek's work is less direct, such as, 'Mech mor þing was seyd þan, mor þan I can Reherse at þis tyme — suffyseth ȝow þis lesson,' C III. 26. 1424—5. It is therefore no wonder that Capgrave cries out in exasperation: 'I loue no longe tale, euere hangynge in oon,' C IV. 44. 2283, and passes over a number of arguments with a brief mention.

Evidence for the Existence of Arrek's Versions. — I have found no evidence either to prove or to disprove Capgrave's claim that Arrek made a version of the *Life of St. Catharine* in English, but I have found undoubted evidence of a version in Latin. This evidence, a text which I shall call Staneborn's version, will be described and discussed in the following.

STANEBORN'S VERSION

A Latin version of the *Life and Martyrdom of St. Catharine*, imperfect at the end, is contained in MS. Laud Misc. 205. As this version has, to the best of my knowledge, attracted no attention, it will be described here.

The Manuscript. — MS. Laud Misc. 205 (No. 801 in the *Summary Catalogue* of the Bodleian Library)[1] is a quarto volume measuring about $8\,^1/_8$ by $6\,^1/_2$ inches. It consists of 1 + 148 vellum leaves, numbered 1—81^a, 81^b—93^a, 93^b—146. The unnumbered flyleaf and folios 12r, 80r, 81^{a}v, 81^b and, except for a few scribbles, 145—146 are blank. Leaves appear to be lost, mostly cut off, after ff. 17, 18, 35, 48, 64, 81^b, 113, 143 and 144.

Archbishop Laud donated the MS. to the Bodleian Library in 1640 among the MSS. of the fourth donation. The words 'Liber Guil: Laud Archiepi Cant. & Cancellar: vniuersit: Oxon. 1640' are written in the bottom margin of f. 1.

The MS. contains religious tracts in Latin and dates from the 13th—15th centuries. The texts in the early part include the *Proverbs of Seneca*, arranged alphabetically, ff. 4—8v, *De avibus liber moralizatus* ascribed to Hugo of St. Victor, ff. 15—38v, and a commentary on the *Cantica canticorum*, ff. 42—71.

The later part of the MS. contains a life of St. Catharine entitled *Passio gloriosissime virginis et martiris Katerine*, ff. 82—144v, which is the last piece in the MS. The *Passio* is imperfect at the end, with a leaf lost after f. 113 and another after f. 143. It is unlikely that the leaf lost before f. 82 contained any portion of this version, except, perhaps, a separate prologue. Mr. N. R. Ker[2] dates the handwriting in this part of the MS. from the middle of the fifteenth century. Folios 82—106 are written in a fairly formal hand, ff. 107—113 in a less formal hand, possibly by the same scribe, and the rest, ff. 114—144, in a somewhat different hand, which I take to belong to a second scribe. The number of lines to a page varies from 37 to 42. The title is in red, the initials in blue, with flourishes in red.

[1] I am indebted to the Curators and the Librarian of the Bodleian Library for permission and facilities to study this MS. and to include its version of St. Catharine in the present work.

[2] I wish to express my sincere thanks to Mr. Ker for dating the handwriting for me.

Both the handwriting and certain spellings point to the English provenance of the MS. And various scribal mistakes, such as miswritten words, omissions and repetitions [1], indicate that it is a copy.

There is a running title on ff. 82—91, with *Liber primus* written on the verso and *Johannes Staneborn* on the recto. *Liber secundus* occurs on f. 105r. Coxe [2] thought that Johannes Staneborn was the name of the scribe or an owner of the MS., but it may well have been the name of the compiler of the text. As the third possibility seems the likeliest of the three, the version will be called Staneborn's version.

Three headings are written in the top margins: *De morte Costi regis* on f. 85r, *De coronacione virginis* on f. 86r, and *De conflictu virginis cum baronibus* on f. 87r.

Chapter division is indicated by large initials. Every twentieth chapter is numbered in the margin, the last number being 140 on f. 143. Three more initials follow, and some flourishes of a fourth are visible in the cut margin of a leaf lost after f. 143. The number of chapers which are extant or of which traces remain is 144.

The complete text of Staneborn's version was presumably divided into four books as follows:

Book I, ff. 82—94, containing Chapters 1—37, is extant in full. It describes Catharine's parents, her birth and education, her father's death, her coronation and the parliament at which she was urged to marry.

Book II, ff. 94—113, containing Chapters 38—77, ends imperfectly. The chief contents of this book, mentioned on f. 94, are Catharine's instruction in the Christian faith, her conversion and her marriage to Christ.

[1] E.g. *lingua . . . acuta*, f. 133 v, for *lingua . . . attica*; *Absraganus*, f. 142 v, for *Alfraganus*, f. 143 v; and an obvious lacuna at the beginning of Chapter 99, f. 125 v. For further examples, see the extracts given below.

[2] H. O. Coxe, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae*, II, Oxonii, 1858, col. 179.

Book III, ff. 114—144v, begins and ends imperfectly. It now contains Chapters 78—144, of which Chapters 78, 141, 142 and 144 are incomplete or fragmentary. This book describes Maxentius' arrival at Alexandria, the heathen sacrifices, and Catharine's disputation with the emperor's council and the fifty rhetoricians.

Book IV, describing Catherine's martyrdom, is lost. That the martyrdom was included in this version is implied in the title; that it formed a separate book is an assumption based on the length of the extant portion of Book III.

The Laud MS. breaks off at a point where a converted philosopher turns to rebuke those of his companions who still remain unbelieving. This philosopher speaks a little after Alfraganus, and he is referred to in C IV. 39. 2106—16.

Summary of Staneborn's Version. — In the following summary, the number of the chapter, given in brackets, precedes the description of the contents.

Book I: (1) About the year 240 there reigned in Cyprus and Syria a king, called Costus, who had married Meliades, daughter of the king of Cambria. He built a city, Amalek, with a good harbour, from which he often sailed to Alexandria, the other great city of his realm. Costus and Meliades had no heir until God gave them a child in their old age, as he had done to Sarah, Elizabeth and Anne. (2) The child was called Catharine, which means 'universal ruin'.

(3) At the age of five Catharine was put to school, where she made rapid progress. Her most famous teacher was her father's chancellor Athanasius. Delighted at her learning, Costus built a palace for her and for her teachers, with an inaccessible walled garden for her private study. Having taught her all that they knew, her teachers received liberal gifts and returned home. Her fame as a scholar spread round, and learned men came to dispute with her, but she won all debates.

When Catherine was eighteen, her father died. After his funeral the nobles changed the name of Amalek to Famacosta in order to perpetuate the memory of their king. Some time

after, they requested Queen Meliades to summon a parliament for Catharine's coronation, in order that her marriage might be easier to arrange.

(4) Meliades assented. A parliament was held at Alexandria, at which Catharine was crowned with great pomp and festivity.

(5) The festivities over, all coronation guests went home, and Catharine returned to her studies of philosophy, which she left only for important matters of government. Soon after, the barons tried to persuade Meliades to induce Catharine to marry. (6) She told them to find a suitable husband for her daughter, but they objected that the matter concerned the whole realm and should be referred to a parliament. (7) Meliades agreed to this, and a new parliament was summoned, (8) which assembled at Alexandria.

(9) At the parliament, a nobleman, famous for his eloquence and good sense, requested Catharine to marry for the reason that a king was needed to protect the realm. (10) When she made excuses, saying thatshe was too young, ten other speakers tried to persuade her, namely: (12) a distinguised prince, by pointing out that a king would keep the country in peace; (14) a notable personage, by stating that a woman could not do what was expected of a sovereign; (15) the illustrious prince Clarius, lord of Cappadocia, by doubting the ability of a woman to suffer the hardships of warfare, since a cut in her little finger would make her faint, or to punish malefactors with a firm hand; (17) a well-known orator, by-asking how the body of a realm could remain healthy without a head; (18) Ananias, earl of Portus Jaff, by complaining that Catharine evaded the questions in her subtle answers and by asserting that a king was needed to keep the nobility and the common people in order; (20) Erculinus, prince of Patheron, a Cypriot by birth, by urging her to submit to necessity, since it was impossible for a woman to rule the three distant regions of the realm, Cyprus, Syria and Alexandria; (22) the duke of Damascus, by pointing out that though the nobles had sworn

allegiance to her, she should pay attention to their wish and take a husband in order to avoid the terror of a sudden uprising, (24) and by predicting that if the country remained without a king, laws would no longer be respected; (26) the earl of Limasonia, by imploring her to take a husband since they would not choose a leader among themselves; (28) Ragaymeus, the admiral of Alexandria, by saying that every prince would desire to marry her and by wondering why she so obstinately refused to do what others thought sensible, especially as he did not know to whom to turn for help if an uprising should prove too strong for him to suppress; and (30) Elmadorus, duke of Antioch, a close relative of the queen's, by suggesting that although she had won all the arguments, she might graciously and of her own accord accede to the wish of her people.

Having refuted all the previous arguments, (31) Catharine answered that deliberation was necessary in such matters and that she would do as they wished if she were sure that it would lead to prosperity. (32) She was willing to marry a prince of the noblest family, most beautiful, most mighty, most merciful and liberal, most wise and just, and so chaste as to safeguard her virginity. If this husband were found, she would take him, but no one else.

(33) This answer caused great distress, (34) and her mother implored her to change her mind since such a man did not exist and to listen to the counsel of experienced men and friends. (35) But Catharine said that she was certain that there was a prince such as she had described. She was determined not to marry anyone else. (36) As further appeals were of no avail, (37) the parliament was dismissed, and Catharine returned to her studies.

Book II: (38) Summary of Book I. (39) After the parliament Catharine returned to her studies, leaving them only for grave matters of state.

(40) At that time the hermit Adrian had spent more than sixty years in the desert near the sea, where he had built a

chapel. Having grown old and weak, he could no longer say the daily services and prayed God to forgive him his negligence. Rising from his prayer, he saw the most beautiful lady walking towards him. When she looked at him, his body gained its former vigour. The lady greeted him and told him that she wanted him to be her messenger. He objected that he was old and wished to continue serving God. Then the lady revealed that she was the Queen of Heaven, whom he had often invoked. She wanted him to go to Alexandria, formerly called Babales, and to bring a young maiden to that place. Again Adrian made objections, saying that he did not know the way to the city, but the Virgin promised him that an angel would accompany him and that, if he walked straight on, the doors would open for him to Catharine's tower, where he could deliver her message and remind Catharine of the parliament and the husband that she had described. Then the Virgin ascended to Heaven.

(41) Adrian did as he was told and arrived in Catharine's private study. She was greatly surprised and asked him how he had entered into her locked chamber. (42) He explained that he had been sent by a powerful lady who excelled all earthly queens. (43) And when Catharine wondered how such a lady had so simple a messenger, he replied that the lady favoured humble people. (44) At Catharine's request, Adrian told her of the Virgin, the Father and the Son, and reminded her of the parliament where her barons had urged her to marry and where she had described the husband she wished to have. She was to have this husband if she went with him.

(45—55) But Catharine pressed him with questions, and he explained to her the main points of the Christian faith. (51) Again he requested her to accompany him. (56) When he had summarised all that he had said, (57) Catharine became more and more agitated, (58) so that, as he left, she followed him through the palace and the city, unknown to all. Walking through the desert, they arrived at the seashore, but Adrian

could not find his cell. Greatly disturbed, he prayed to God for help. She noticed this, (59) and asked why he was so troubled, whether he had lost his way. When he told her that his cell had disappeared, she comforted him and encouraged him to trust in God. It was God Himself who had permitted this tribulation in order to purify Adrian's mind.

(60) After a while Catharine saw a magnificent palace near at hand and asked what it was. Adrian felt as if he were paralysed. When she urged him to walk on, he, realising that the palace stood on the site of his cell, tried to flee. Again Catharine tried to persuade him, (61) but he refused to go with her, telling her to go alone and promising to follow after.

(62) At the gate of the celestial palace Catharine was welcomed by a company of saints clothed in white. She swooned, but was lifted up and led in. Even more glorious saints came to welcome her and to lead her to the inner parts of the palace. There a third group of saints, wearing gold crowns like kings and emperors, welcomed her and took her into the church. (63) Its splendour overwhelmed her. The celestial chorus greeted her. Then she saw Christ, with the Queen of Heaven on His right, and the sight made her fall down in rapture.

(64) The Blessed Virgin descended from the throne, lifted her up and comforted her, but she fell down again, overwhelmed by the radiance of her face. (65) The Virgin then led her to the Son and, kneeling with Catharine, asked Him to marry her.

(66) Christ answered that He could not give His consent, nor could Catharine see His face until she was baptized. Catharine fell down weeping, but the Virgin consoled her and explained the importance of baptism. Catharine professed her faith, whereupon the Virgin called Adrian to baptize her. A font had been prepared by angels, and the Virgin acted as Catharine's godmother. But Adrian was struck by blindness, which lasted throughout the ceremony until Catharine was dressed again.

(67) After the ceremony Adrian regained his sight. The Virgin told him to write down all that had happened. Then she took Catharine with her and, kneeling before the throne, asked her Son to show His face to Catharine. He answered that He never denied His mother anything. Then she prostrated herself and, laying her crown before Him, began to extol him.

(68) The Virgin led Catharine to Christ and begged Him to accept her as His servant. Catharine, prostrate before the throne, asked for mercy and grace, and Christ lifted her up, promising to grant her whatever she asked. (69) She swooned, but after a while said that her only wish was to have Him as her lord. Then He reminded her of the husband she had described at the parliament, and asked her three times whether she loved Him, twice whether He was as good as the husband she had described, and three times whether she was willing, or loved Him enough, to marry Him. She answered that she had never loved anyone but Him, that He knew everything, that she only wanted to be His servant, and that she would consent to whatever He wished. Then He declared Himself willing to marry her. (70) He also foretold to her that she was to overcome the greatest adversary of the church and to have a victory over the best orators of the world. Then the Virgin knelt before Him and requested Him to accept Catharine for His wife. He consented and, placing a wedding-ring on her finger, gave the marriage vow.

(71) The ring was set with a stone of chalcedony, possessing wonderful powers. It is still kept in Cyprus and venerated as a precious relic. After a nuptial song was sung, Christ told Catharine of her martyrdom and promised her a glorious death. (72) She declared that torments were nothing in comparison with eternal life. Christ promised to be with her in her tribulations. She was to stay with Adrian for eight days to be taught the Christian faith, and then the Virgin was to visit her. Blessing her, He ascended into Heaven, and all the celestial beings and the temple disappeared.

(73) Catharine swooned for grief, while Adrian comforted her as best he could. Noticing the ring on her finger, she began to kiss it. (74) Adrian reminded her that she was to be instructed and began to teach her the mysteries of the Christian religion. The effort made him collapse, but after a while he resumed his teaching. (75—6) Cathearine's instruction continued for the time appointed, (77) until the Virgin appeared to them on the eighth day. She told Catharine to return to her palace . . .

Book III: (78) . . . When Maximinus heard that his son Maxentius had been made emperor, he led his army against Rome but fell ill and died in Cilicia. Severus heard of this and raised an army in Lombardy, Tuscany and Germany. He was killed. Now Maxentius felt secure, and grew so tyrannical and lecherous that all Romans hated him. (79) Then the senators of Rome sent a letter to Constantine, who reigned in Britain, asking for help against Maxentius and offering him the imperial crown. He raised an army in France, Lombardy and Tuscany, and marched to Rome. The Romans deserted Maxentius, who had to take to flight.

(80) Constantine, who was made emperor, reigned with justice. Maxentius fled to Persia, but Abadon, king of Persia and Media, defeated and expelled him. He now went to Egypt, where, on account of his father Maximinus, he was well received and crowned king of the country. Soon afterwards he began a war against the Arabs, whom he forced to pay tribute to him. He also subjugated Persia, Media, Macedonia, Cilicia (MS. Cicilia) and Armenia. Then he thought of taking vengeance on Constantine. Knowing him to be a Christian, he sent orders to the territories under his rule that all Christians should be put to death, their property confiscated, and their churches destroyed.

(81) In the thirty-fifth year of his reign Maxentius summoned all his subjects to Alexandria, where he proposed to hold solemn sacrifices to the ancient gods (82) When the people had assembled, Maxentius opened the festivities with

a speech in which he accused first the Christians of degrading the ancient gods by their blasphemies (83) and then Constantine of depriving him of the Roman Empire. He urged the people to win Rome back and promised them great rewards and world supremacy. They were to begin with sacrifices to their gods, and all sects, especially the Christians, were to perish. Then a heathen bishop rose to praise the emperor and to incite the people to perform their religious duty. (84) The emperor's speech roused the people against Christ. But the Lord had led Catharine, like another Judith, to the capital of His enemies to eject them. For Alexandria was the capital of those regions, now full of people, animals and noise.

(85) On the second day the heathen assembled in the temple, where the images of the Sun, the Moon and Saturn were placed highest, with those of Neptune, Apollo, Jupiter, Juno, Venus and Diane below them. Maxentius began the sacrifices by offering 130 oxen, and the others followed with sacrifices graded according to their status. (86) The noise of the people and the cries of the animals made the city resound. Catharine, full of virtue, remained in her palace, but now the time had come for her to prove her faith.

(87) According to Athanasius, Catharine was at that time 18 years of age. When she heard the noise of the people and animals, she sent servants to find out the reason. The news of the sacrifices grieved her deeply, and, remembering her baptismal vow and marriage, she went to the temple. But the throng was so great that she could not enter. (88) At that moment the emperor's son happened to go out, and at Catharine's appeal cleared the way for her. Praying to God for help, she walked to the emperor.

(89) She rebuked the emperor for worshipping idols instead of God. (90) In great admiration the people thronged to see her. Maxentius tried to persuade her to sacrifice in order to escape vengeance, (91) but she refused to trust in senseless dead objects. (92) When Maxentius argued that the Christian

faith lacked foundation, (93) she explained the true qualities of God. (94) Maxentius then pointed out that if she had attended the schools of philosophers, she would be second to none in learning and would uphold tradition as he did. (95) She answered that to believe in the plurality of gods was an ancient error. It was useless to look for roses where no roses grew, for grapes where there were no vines, for sweetness where was none. Those who spurn the sweetness of the true faith nibble at the bitter bark, leaving the fruit. (96) These words made many of the pagans doubt their gods, but the Christians, who had been afraid of torture, took new courage. The emperor was grieved, but as he was unable to find an answer, he told her to wait till the ceremonies were over. (97) She exhorted him to cease his insane worship of idols, which was a pernicious example to the people. God would not let such treachery pass unpunished. (98) This angered the emperor, who interrupted the sacrifices and went to consult his council. On their advice, the best philosophers were called to Alexandria to dispute with Catharine.

(99) On returning, Maxentius rebuked Catharine for inciting the people to heresy, repeating his remark that if she had attended their schools, she would have been second to none in learning. Then he promised to take her to the imperial palace and to give her royal gifts if she renounced her faith.

(100) The sacrifices ceased. Maxentius went to his palace with Catharine and began to inquire about her parents, pointing out that they must have belonged to the nobility, and repeated his promise of a reward. (101) She answered that she was Catharine, daughter and heir of Costus, king of all that region, and Meliades of Armenia, who was daughter of the king of Carmebrigia. She had renounced worldly learning on becoming Christ's spouse and servant. (102) When Maxentius wondered why she attacked his gods, who had not injured her in any way, (103) she said that she could not worship dead images that had no divine quality. She also pointed out that Alexan-

dria and all the neighbouring regions were hers, while he was the usurper who forced her people to commit sacrilege against the only true God.

(104) Maxentius ordered Catharine to be taken to prison and left Alexandria to settle a disturbance in a frontier province. On his return he found that his messenger had arrived with fifty philosophers from Greece. He told them why they had been called to Alexandria, promising them magnificent rewards and seats in his council on condition that they overcame Catharine.

(105) The philosophers answered that the maiden should be brought before them. Their leader Arioth would be able to overcome anyone, but they were all ready to question this 'second Sibylla' and were certain of their victory.

Maxentius gave orders that the philosophers should be honourably treated in their quarters till the following day. Then he had Catharine brought before his council and asked her what she thought of prison life as compared with the comforts of a palace. (106) She answered that hardships and torments were nothing to her in comparison with the love of her Lord, who had created Adam and Eve and redeemed the world with his blood. (107) Maxentius retorted in fury that she had to worship Apollo or die. (108) Then spoke Abiganus, king of Armenia; Carbotenus, king of Media; another king; Capsanus, king of Macedon; (109) the prince of Capilencia; (110) and finally the prefect of Persia, who said that it was beneath the emperor's dignity to dispute with a woman. She should be tortured, or put to death if she persisted in her obstinacy. But first she should be confronted with the philosophers. This was agreed on, and Catharine was sent back to prison. Now the philosophers were called in, and Maxentius questioned them about their learning. One of them answered that they were the most learned men in the world, certain to defeat the maiden and ready to answer questions of great moment.

(111) Maxentius told them that they had been called to dispute with an intelligent maiden, as he preferred to have her overcome by arguments instead of forcing her by torture. If they defeated her, he would reward them with princely gifts. (112) One of the philosophers then expressed his contempt of the idea of calling the wisest of the world to dispute with a girl. But as they were there, the girl should be brought in. A knight informed Catharine of her coming disputation with the philosophers. (113) She prayed to God for help, whereupon an angel appeared to her. (114) This was the archangel Michael, who comforted her and revealed to her all that was to happen.

(115) On the following morning all assembled to hear the debate. Maxentius spoke first and rebuked the rhetoricians for not beginning promptly. Catharine complained of not being treated fairly and demanded that since she, if overcome, was to worship their idols, the orators, if defeated by her, should believe in Christ, but the tyrant refused her the right to lay down conditions.

(116) Then Catharine urged the orators to begin, whereupon Amphos of Athens said that as they had come from so far, it was for her to begin the debate. (117) Catharine answered that she had rejected all heathen philosophers, such as Homer, Aristotle and Galen, choosing only God as her philosophy, and gave a summary of the Christian doctrine.

(118) Asceneus declaimed against all Roman citizens for listening to such offending words. To Catharine he said that she could not deny that her God had been betrayed by His own disciples and then killed. (119) She replied that God was the beginning and creator of everything and that it was stupid to worship man-made images.

(120) Escalos pointed out that the images only represented the gods, inducing people to worship them all the more devoutly. (121) This led Catharine to examine the true worth of their gods: Saturn was a killer and a robber, who was said to have killed his own wife and children. His son Jupiter was

like him and married his own sister. Juno (*sic!*) had his own sister Nolas to wife, and Neptune (MS. Neptimus), Pluto (MS. Plato), Venus and Wolstana (?) were their contemporaries. Owing to the quarrels of their wives, these three (? Juno, Neptune, Pluto) were continually at war and finally destroyed one another. Mercury, who was noted for his witchcraft, made serpents and dragons stay with him. He had received this power from Lucifer in return for offering him the muck of horses and swine. Apollo, when drunk, began to foretell the future and to explain dreams. Such beings were not gods but devils.

(122) Another rhetorician remarked that the gods must be understood allegorically, for Saturn stood for time and Jupiter for fire, while Juno, his heir, had the same properties and was called his sister or his wife as he was inferior to him. Neptune signified the sea. The earth, being the giver of food, was also to be regarded as a goddess. (123) Catharine answered that nothing could be divine that once had a beginning. The elements were created things, and their images only effigies of devils.

(124) A philosopher suggested that they should inquire more about her religion. This was taken up by Carrabas, who asked her to explain the points she had mentioned at the beginning. (125) Catharine then gave a dissertation on the Christian religion, her final point being that God had destroyed death by dying and had prepared life by rising from the dead.

(126) Though nearly converted, Carrabas objected that if Christ was God, He could not have died; if a man, He could not have risen from death. He could not have been both, since philosophy did not admit of two contrary natures in one being. (127) Catharine replied that God joined two natures into one perfect unity. Being God, He performed miracles and overcame death.

(128) Corosizas retorted that if Christ was God, He could not join an inferior nature to His Godhead; if a man, He should

not be called God; (129) whereupon Catharine adduced pagan philosophers, such as Plato and Sybil, who had given testimony of God in their writings.

(130) One philosopher said that they could not comprehend and believe the miracle of Christ's incarnation, passion and resurrection unless she proved it by Nature. (131) She answered that human reason could never penetrate into divine mysteries. Every being is born of a father and a mother, and he has a body and a soul, but no one can explain how the soul comes into the body and how it departs from it at death. This answer caused great clamour among the people. (132) The emperor was furious and rebuked the philosphers, one of whom asked what more they could do as Catharine was superior to them in disputation.

(133) Appollimas pointed out that if Christ was born of the Virgin, He could not be the Creator of the world, because four thousand years had elapsed since the beginning of the world. (134) Catharine answered that Christ, being God, was born from the Father before time began. Father and Son together had created the world. Then God had taken man's nature and in His person combined the two natures.

(135) One rhetorician confessed that he was prepared to accept Catharine's faith, but another said that they had no proof as yet. (136) Catharine then explained that pagan philosophers had come to the conclusion that all things had one beginning, and this beginning they called 'causa prima', or the Creator of the world, who had no beginning Himself.

(137) A philosopher inquired why God could not have sent, to redeem mankind, one of the beings He had created. (138) Catharine said that God had the power to do so, but His sense of justice demanded that since the devil had overcome man by means of a tree, the devil should be vanquished by a man on a tree. The redeemer had to be better than an ordinary man because men might otherwise worship a mortal as their Redeemer.

(139) Alfraganus remarked that although the Christian doctrine admitted of only one God, the prophet David had said: 'You are all Gods and Heaven's children.' (140) To this Catharine answered by explaining what the divine qualities were and by stating that men were God's children by adoption. Then Alfraganus asked what could prevent Jupiter from being in conjunction with Juno, Mars with Mercury, and thus stronger together than separately. Catharine denied this and demonstrated the impossibility of two all-powerful gods existing simultaneously, whereupon Alfraganus confessed his faith.

(141) The philosophers were stupefied . . . (142) . . . (A philosopher wondered) how the same person could have been born and yet have existed eternally without a beginning. (143) Catharine replied that this could only be understood by faith, and asked him which he thought easier, to create the world out of nothing or to be born. (144) Another philosopher then wished to be told how he could learn to understand the Christian doctrine. She said that the Creation and God's incarnation were beyond human understanding and were to be accepted in faith. He should contemplate God's greatness and cast off the blindness of his mind. The philosopher then began to thank the Divine dispensation and to reprove those of his companions who still remained unbelieving . . .

Characteristics of Staneborn's Version. — The outstanding features of Staneborn's version are excessive wordiness and ponderosity. A great deal of attention is paid to the details of the story, with frequent duplication of incident, such as Catharine's countless swoonings in the celestial temple and Christ's repeated questions to her, S 62 ff., 69.[1] Repetition of ideas is common in the speeches, especially in the expositions of the Christian doctrine, where the same points are often repeated. In short, the general characteristics of Staneborn's

[1] References to Staneborn's version are to chapters and are marked 'S'. Illustrative extracts are given below.

version appear to be the same as those of the hypothetical versions by Arrek.

Points of Contact with the Vulgate. — Although Staneborn's version is imperfect, it is obvious that the account of Catharine's martyrdom is ultimately derived from the Vulgate. In addition to a general resemblance, there are passages whose wording is reminiscent of the Vulgate text. Such passages occur in 29 out of the 67 chapters extant. Similarities with the Vulgate are slight in Chapters 81, 82, 85—7, 91, 98, 104, 110—15, 119, 125, 127, 129 and 136, which reproduce occasional words, phrases, or even parts of sentences of the Vulgate. Stronger similarities occur in Chapters 92, 94, 99, 100, 116—17, and especially 118, while Chapters 89, 93 and 101 are almost entirely in the wording of the Vulgate. That the source was the Vulgate proper and not the shorter version appears from Chapters 89, 92, 93, 98, 101, 117, 125 and 129, which include passages from the longer version (Vulgate, pp. 14—16, 18 -20, 22, 25, 26, 40, 41, 47, 53; cf. the extracts given below).

Whether Staneborn used the Vulgate itself or derived his Vulgate passages from an intermediate source will be discussed in the section headed 'Comparison between Capgrave's and Staneborn's Versions.'

Extracts. — In the following extracts from MS. Laud Misc. 205, contractions have been expanded without notice and a distinction is made between *u* and *v*. Capitals and punctuation are editorial. Chapter numbers, where lacking in the MS., have been added in square brackets. A few minor corrections have been admitted into the text, and these are each time noted.

In the passages that show similarities with the Vulgate, italic print is used to indicate the words found also in the Vulgate, regardless of differences in their grammatical forms or order.[1]

[1] I take this opportunity to thank Dr. Reino Hakamies for the valuable suggestions he has made concerning the wording of several passages in these extracts.

MS. Laud Misc. 205, ff. 82—144v

Incipit Passio gloriossime virginis et martiris Katerine *f. 82*

[I]

Ad laudem et gloriam et honorem summi et veri regis et imperatoris nostri Domini Iesu Christi stilum acuere cupientes, iuxta quod ipso aspirante Domino sensus nostri suppetit exiguitas, paucula quedam ex multis venerabilium quorundam auctorum excerpta sive collecta de libellis de beata et gloriosa virgine Katerina presenti nostro codicello compilando pocius quam dictando curavimus applicare. Quemadmodum igitur et a cuius[1] condicionis statusque personis venerabilis hec nostra virgo carnalibus videlicet[2] secundum corpus parentibus natale sumpserit principium, ipso mirabiliter disponente cuius ad nutum pariendi tempus accipit omnis parens, huius opusculi nostri statuimus in capite primitus annotare.

Erat siquidem, prout cronicorum quorundam que studiose legimus manifesta prodit edicio, circiter annos incarnacionis dominice ducentos quadraginta rex quidam iuxta seculi dignitatem nobilissimus, Costus nomine, qui tocius Cipri pariter et Sirie nobilium regionum iure prorsus successionis hereditarie sibi vendicans ac realiter optinens principatum quamdam filiam regis Cambrie, virginem speciosisimam ornatamque moribus, nomine Meliadem, duxerat in thori maritalis consortem. Quante revera fuerat strenuitatis in actibus quamque preclarus in natalibus rex iste, quippe qui nominatissimis ex parentibus regali diademate simul et nomine quasi a primis regnorum exordiis insignitus nativam traxit originem, quicunque nosse distincte desiderat, librorum commentarios de quibus supra meminimus sedulus comtempletur. Nos vero, quoniam paganis quibusdam irretitum eum audivimus fuisse, dum vixit, erroribus ac vane supersticionis licet per ignoranciam professorem,

[1] cunctis.

[2] videlicet *added in the margin.*

quippe cui non erat manifesta via veritatis ad vitam, commendaticias eius laudes necnon et consortis sue regine speciem, decorem et gloriam ceteraque magnifica eorum memoria digna ac preconio conatus et opera, quorum ex dictis cronicis noticiam pleniorem exhausimus, in nostra hac compilacione non putavimus ad liquidum fore inserenda; sed curiosis ea relinquentes si libet lectoribus indaganda ad principaliter a nobis intentam nostre narracionis historiam properamus.

Quedam tamen sacre virginis huius contemplacione et amore de parentum nobilitate, virtutibus quoque secundum utriusque hominis eorum habitudinem simul et dotibus naturalibusque disposicionibus eisdem innatis summatim perstringere statuimus, ne tam eximii floris, de quo nobis indefessum subest in presenti opusculo scribendi studium, originalem calumpniemur parvipendere surculum aut radicem.

Mira siquidem preminebat rex iste stematis dignitate, quippe
f. 82 v qui regum / nobilium, ut prelibavimus, non paucorum descenderat ex traduce. Sed nec minus animi generositate vigebat, morum strenuitate, corporis eleganti proceritate membrorumque decenti conformitate, vultus venustate tociusque gestus et habitudinis hominis exterioris pollebat quadam singulariter pre ceteris honestate. Erat profecto quantum ad interioris hominis sui disposicionem, prout hec cuius supra meminimus referre videtur historia, munificus satis ac profusus in donis, misericors ac parcus in penis, magnificus rerum arduarum seu difficilium aggressor, in bellicis insultibus animosus ubique ac mirabilis triumphator, causarum civilium peritissimus discussor, equitatis et iusticie ferventissimus emulator, rebellium ac superborum inflexibilis expugnator, mansuetorum et humilium benignus per omnia consolator tociusque rei puplice discretissimus atque nobilissimus moderator. Et ut plura queque dictis in cronicis de eo diffusius annotantur virtutum insignia paucis videamur includere sermonibus, nichil prorsus ei deesse censebatur in dotibus quod regalem decuit aut debuit utcumque magnificenciam decorare.

Porro de qua supra meminimus regina Meliade. Altera virginis nostre parens[1] regis huius consors nequaquam inferioris eo dignitatis apparuit in natalibus nec deieccioris elegancie corporiis videbatur dotata in membris, presertim cum secundum utrumque parentem regali diceretur et esset stirpe progenita tociusque decoris cernebatur secundum corpus in ea quasi quoddam speculum singulare relucere.

Degebant itaque pariter rex iste Costus et regina summis in quiete simul et pace diebus non paucis et annis, nec erat super terram qui vel ad modicum eos inquietaret aut eorum auderet aliquatenus terminos invadere potestatis. Edificavitque civitatem munitissimam, quam Amalek appellari fecit, turres extruens in ea fortissimas murorumque ambitu inacessibili cum propugnaculis circumcinxit eam fossatas prestruens nimie profunditatis, quas transvadere cuiquam facile non erat. Portum insuper amplitudinis mire fundavit in eius vicinia . . .

[XXXII] *f. 93b*

Describemus igitur vobis, cum omnimodis ut maritum suscipiamus tam importuna sollicitudine comminatoriis quasi quibusdam a nobis exigere decrevistis, qualis quantusve seu cuius condicionis, dignitatis et status virum utique illum esse oporteat cui nos nubere delectabit. Erit nimirum in natalibus preclarus summam habens ingenuitatem, cui non sit in regibus terre quantum ad generis nobilitatem quispiam conferendus. Speciosus forma pre cunctis hominum filiis singulariter apparebit. Secundum autem corporis habitudinem et membrorum naturalem disposicionem tanta resplendebit elegancia et decore quod parem ei natura formare non novit. Regum eciam omnium qui super terram supersunt magnificenciam et gloriam, nobilitatem et potenciam sua solius virtute transcendet, omnesque populorum naciones eius tremebunt imperium. Ipse autem ad nullius potestatis adverse pavebit occursum, sed

[1] *Corrected in MS. from* virginis parens nostre.

sufficiens ex semetipso semper erit absque cuiusvis adminiculo rebellare sue dicioni volentes propria conterere virtute ac potencia subiugare. Verum et[1] super omnem tante magestatis sue potenciam et regalem superexcellenciam generosi preminebit in eo animi super afflictos et sibi subditos tam passiva misericordia quod ad omnem contumeliam, transgressionem aut iniuriam sibi quomodolibet illatam sufficere sibi iudicet ad emendandas illorum sola supplex et devota submissio qui lese magestatis in eum reos humiliter se fatentur eius graciam et veniam postulantes. Largitatem denique regalis eius animi, sicut non erit in regibus qui valeat equiparare, sic non reperietur in prudentibus qui digne noverit[2] estimare. Semper enim amplius petentibus se conferre dignabitur quam ab eis fuerit aliquociens postulatus. Naturalis insuper in eo prerogativa quadam singulari sensus resplendebit, sapiencia super omnem humanum modum eius animum illustrabit. Iusticia et veritas ac recti iudicii censura ipsum non deserent. Sicque prorsus talis ac tantus qui fallere nolit[3] nec falli poterit usquequaque; flore virginitatis insuper adeo refulgebit perpetue, quod nuncquam defloracionem admittere velit, sed nec mee auctor fieri corrupcionis aliquando poterit cogitare. Porro si talem requirentes invenire poteritis super terram, illeque in sponsam me dignetur accipere, iuxta vestram omnium opcionem assensum tribuam ut ei coniugali federe socianda eius fiam pro meo perpetuo et coniux et ancilla. Alium autem quempiam eo in dotibus inferiorem aut imparem dignitate vel simplici oculorum meorum intuitu respicere non dignabor.

f. 94 [XXXVII]

Tunc iunior ad hec regina dulcibus quibusdam ac racionabilibus matri satisfaciens sermonibus, presalutatis ac multum

[1] *Abbreviation for* est.
[2] *Corrected in MS. from* qui noverit digne.
[3] velit.

decenter licenciatis nobilioribus quibuslibet personis et cum honore dimissis, populum ad propria rediret singulos comiter hortabatur, Non est, inquiens, ob materiam nupciarum nostrarum per vos intentam moras hic diucius invectendi, cum finaliter in hac parte nostre mentis luculenter propositum declaratur.

Dissoluto post hec consilio singulisque consequenter ad propria reversis virgo regina moras diuturniores fastidiens ad philosophorum suorum convolans alacriter codicellos deperditi temporis dispendia summo conamine studuit reparare.

Explicit liber primus de virginis nativitate, de eius educacione et informacione in liberalibus scienciis, de morte patris, de eius coronacione, de conflictu cum baronibus pro eiusdem disponsacione.

Incipit liber secundus de virginis informacione in fide et eius conversione, de transitu eius ad heremum, de visione celestis prodigii, de sponsacione eiusdem cum Christo et de anuli subarracione, [de][1] subtraccione celestis prodigii, de pleniore informacione eius per Adrianum heremitam ac de mirabili eiusdem virginis reduccione in cellulam suam.

[XXXVIII]

Pauculis quibusdam in precedentis opusculi compilacione iuxta parvitatis nostre capacitatem de virginis huius nobilis prosapia necnon de preclara quam secundum carnem ex parentibus traxit origine[2] utcumque digestis coincidentibus materiebus . . . / . . . restat ut in sequentibus, secundum quod *f. 94 v* Dominus suggerere dignabitur, de mirabili eiusdem conversione quedam e pluribus excerpta huius libelli nostri apicibus applicemus.

XL

Erat quidem tunc temporis, prout vetus narrat historia, in remotis deserti cuiusdam partibus heremita quidam Adri-

[1] *Not in MS.*
[2] origine*m*.

anus, qui per sexaginta et amplius inibi manens annos nuncquam ad hominum habitacula descendit, sed victum sibi de labore manuum suarum iuxta doctrinam apostoli, ne aliis onerosus esse videretur, acquirens sedulum Deo in quodam oratorio, quod ad modum capelle ad divina celebranda misteria sibi construxerat, exhibebat obsequium omni hora corpus suum ieiuniis, vigiliis macerans invictusque ab oracione spiritum non relaxans. Hic itaque sanctus, cum non longe a mari eius habitaculum distaret, a nautis christianis per partes illas transeuntibus, qui eius optime noverant sanctitatem vite, necessaria frequenter sumebat eis per oracionum suarum suffragia et celestis regni monita salubria collata sibi ab eis temporalia beneficia per bona spiritualia recompensans . . .

f. 109 v [LXIX]

Cum itaque tante divine dignacionis audiret virgo promissa, pondus dulcoris quem[1] in amorem eius rapta presensit vix sufferre valens mole corporis aggravata vitalem paulominus efflavit spiritum . . . Cum autem resumpto spiritu tremoris
f. 110 impetus qui cor eius / invaserat aliquantulum deferbuisset, dirigens in Dominum simplicem oculorum intuitum dulcifluis cepit in eius laudibus melodiis huiusmodi concrepare: O, inquid, omnis decus[2] et dulcor amoris . . . Tu autem, Domine, cum infinite sis bonitatis et potencie, dare digneris ancille tue quicquid placuerit tue pietati. Ego quidem nichil aliud peto nisi ut solum te habere Dominum meum tuoque perpetuo frui merear aspectu, quod super omnia concupisco; quo si ad momentum fraudata fuero, cetera habens omnia me iudico nil habere.

Respondens autem Dominus ac dulcifluo virginis animum demulcens aspectu simul et affatu, Diligis, inquid, me, o preclara virgo, ceteris amplius que in mundo sunt omnibus?

Ad hec virgo respondit: Utique, Domine, tu scis quia amo

[1] que.
[2] bonitatis *deleted after* decus.

te, a quo profecto scio me hoc gracie tue donum ut te diligerem accepisse. Nuncquam enim hominum quempiam dilexi mortalium, testis michi tu, Deus meus, qui tuo me solius amore reservasti.

Et Dominus ad eam: Reminisci te convenit, o dulcis, quemadmodum cum paucis iam advolutis diebus regni tui magnates et proceres, ut in sponsum regum aut principum aliquem admitteres, te sollicitantes, postquam nonnuallas blandicias, minas tibi et terrores non mediocres intemptaverint, et quid eis finaliter super hiis responderis, qualem quanteque dignitatis et auctoritatis personam eis descripseris, quam solam et non aliam in sponsum assumere te velle prorsus protestata fueris. Animadverte igitur et considera si talium dotum in me summam[1] esse perspicati tue mentis deprehenderis intellectu, an aliquid deerit quod in alio quolibet requiras.

Ad hec virgo, In te sunt, inquid, benedicte Domine, omnes divicie . . . Te ergo, tremende Domine, meum in sponsum nesciens tunc elegi, quem nunc veraciter agnosco integra virginitate servata ad incontaminatas tuas nupcias me specialiter elegisse.

Rursus Dominus ad virginem: Diligis autem me plus ceteris, Katerina?

Cui virgo: Tu, cui palam sunt omnia, clare novisti, Domine, quia amo te.

Vis ergo, inquid Dominus, me sponsum habere?

Respondit: Nichil[2] aliud penitus quam ut ancilla tua fiam teque Dominum habere et perpetuo videre valeam desiderat anima mea. Placeat ergo maiestati tue me, plasma tuum, in tue predulcis obsequium admittere genitricis, per cuius intervencionis meritum ad tantum ascendere michi donatum est honoris excellenciam, ut eciam in corpore vivens mortali gloriam videam salvatoris.

[1] sum*am*.
[2] Nchil.

Tunc Dominus ad eam, Estimas igitur, inquit, o dulcis virgo, quod non inferior sit in me quam tunc descripseras graciarum et dotum habitudo? Enuncia plane quid tibi super hiis videtur.

Ad hec sacra virgo, Minus, inquit, est, o tremende Domine, *f. 110 v* a laudis tue preconio quicquid a nativa qualibet racio- / nabili vel enunciari voce poterit aut mente pensari, nec sensui cuilibet subiacet creato que prorsus omnis estimacionis limites transcendit gloriam tue describere maiestatis.

Adiecit Dominus tercio virginem an eum diligeret interrogare, Diligis me, inquiens, Katerina?

Cui respondenti: Tu, qui cordis archana nosti[1] cunctaque prospicis clarius quam sibimet ipsis videntur, manifeste scis quia diligo te.

Vis ergo, inquit Dominus, in sponsum me habere?

Tu veraciter es, respondit sacra virgo, quem solum et singulariter ancilla tua tocius cordis amplectitur desiderio. Verum ut eximie genitricis tue pedissequa ceterorumque obsequencium tibi, Domine mi, fiam utcumque, si tibi placet, humilis ancilla ferventer expostulo, quo cupitis tue melliflue visionis perfrui merear solaciis amorosis.[2] Nec est, ut verum fateri me credam, in filiabus hominum que post singularem genitricis tue personam tam sublimis dignitatis honore perfrui sit[3] merita ut sponsa tua nominetur ex condigno.

Tunc Dominus ad eam, Qui, inquit, beneplacitum est predulci genitrici mee ut speciali quodam privilegio supra ceteras virgines que fidei titulis illustrate michi preclare pudicicie federe coniunguntur te sustollam, placet eciam et michi ut hactenus inaudito stemate, quod a seculis nulli post matrem concessum est uncquam feminarum, michi connubio castissimo ac pre ceteris singularissimo socieris. Palam igitur, o dulcis, edicito si me in sponsum singulariter assumere diligeris.

[1] an *deleted after* nosti.
[2] amarosis.
[3] sic.

Sacra virgo respondit: Fiat, inquit, de me, obsecro, benedicte Domine, tua sola voluntas efficiarque, si sit[1] placitum in conspectu divine maiestatis tue, et sponsa pariter et ancilla.

Et Dominus ad illam, Postquam, inquit, pudicum[2] coniugalem inire meum assensisti contractum, o virgo, restat ut meum pariter in idipsum adhibens consensum verba matrimonialia in auribus predulcis genitricis mee simul et in conspectu meorum enunciem angelorum. Volo ergo, et preclara et Deo digna virgo, te michi castissimam in sponsam solempni singularique coniugio copulare, ut eatenus non fuerit in virginibus cui post matrem concessum sit tante dignacionis gracia predotari. Quid igitur, o dulcis, pro tante dignacionis mee beneficio michi condigne retribues?

[LXXVII] *f. 113 v*

Octavo tandem die consedentibus illis in umbrosa senis Adriani cella et ad animarum suarum salutem[3] utiliter sermonizantibus ecce superveniens gloriosa Dei genitrix et semper virgo Maria multis celestium agminum comitata spiritibus indicibilis fulgoris lugubracione totum illius habitaculi perimplevit spacium tenebrasque fugavit. Ad virginem igitur mites oculorum dirigens obtutos sic eam affatur: Salutacionis, inquit, o dulcissima soror, tibi per me cum benediccionibus mellifluis tuus preclarus sponsus et Dominus nuncium delegavit. Et ecce iam ad tuum, virgo, reverteris palacium, ubi revera nullus tuorum a tempore quo inde recesseras[4] tuam / (*End lost.*)

[LXXVIII]

(*Beginning lost.*) / sublatum a Romanis filium suum Maxencium in imperium indignatus copiosum congregavit exercitum *f. 114*

[1] sic.
[2] pudica*m*.
[3] salutar*um*.
[4] rcesseras.

intendens terra marique totum debellare, romanum[1] simul et imperiale diadema filio per violenciam auferre et sibimet applicare. Sed cum in procinctu esset itineris versus Romam pervenissetque Ciliciam, ibidem infirmitate preventus occubuit honore fraudatus optato. Audiens autem Severus quod taliter esset mortuus Maximinus et putans se fortiter acturum tocius Lumbardie, Thuskanie et Almanie, quibus preesse videbatur, robur collegit pugnatorum cogitans Maxencium debellare et sibi monarchiam imperii vendicare. Verum et ipse frustratus intento peremptus a suis in via finem vite miserabiliter est sortitus. Cum autem tocius huius facti seriem audisset Maxencius . . .

f. 115 [LXXXI]

Anno siquidem imperii *sui tricesimo quinto* a tempore quo Rome regnare ceperat, volens universis regibus, ducibus et principibus tociusque imperii sui populis, nacionibus et linguis *feralis* animi sui truculentum propositum intimare, destinatis ad singulas dominacionis sue *provincias* per nuncios expeditos epistolis formam inferius discriptam continentibus sub comminatoria caucione singulos imperii sui iubet sibi incolas adesse . . .

f. 118 v [LXXXVII]

Erat siquidem, ut narrat Athanasius in libro quem de gestis eius conscripserat, huius tempestatis tempore decem et octo annorum hec Deo dicata virgo divine legis iugi, ut prediximus, intenta meditacioni sacrisque semper ac piis insistens exerciis, cum repente tante multitudinis insanus clamor animaliumque vociferacio diversorum clangorque tubarum sacras eius aures implevit. Attonita igitur et nimium stupefacta causam per suos celeriter inquiri mandavit. Quam utique cum a referentibus, prout superius declaratur, audisset, fortiter angustiata surgens a loco quo resederat insaniam imperatoris simul et

[1] Romana*m*.

indocti populi non mediocriter deplorabat errorem hiis aut consimilibus verbis eorum perdicionem lamentans, Heu, inquiens, quod in creatoris iniuriam tanta et tam celebris populi multitudo malesani principis sui persuasa, monitis et exemplis inducta, vanis ydolorum figmentis / suas non veretur dampna- *f. 119*
biliter inclinare cervices. Tunc revera cepit . . .

[XCIV] *f. 122*

*Stupe*factis *in verbis imperator* que virginis ab ore procedebant sapiencie et gracie, supra modum autem eloquencie, tam tenera in puella strenuitatem et constanciam admirans, corporis in ea non minus pensans eleganciam vultusque speciositatem, qualem usquam prius non viderat in femina, directis in eam oculis et longo defixis intuitu satis habunde / commen- *f. 122 v*
dabat. Revolvens itaque animo cuncta que circa virginem stupenda nimis occurrerant, quia pene contabuit in eo [1] sensus et a stupore defecerat, qui per eam loquebatur spiritum resistere non valebat. Verumptamen, ne a circumstantis populi multitudine, qui virginis audierat cum eo deceptacionem [2], quasi convictus aut inferior videretur ac deorum ex hoc culture male usa auctoritas diminueretur, cepit delicatas Christi virginis aures mollitis huiuscemodi sermonibus demulcere. O dulcis, inquid, puella, *quantum ex verbis tuis adverti fas est, si nostrorum philosophorum gignasiis a primis annis erudienda persedisses, nullo inferior in doctrina patuisses et deorum nostrorum numina divinitatis honore* [*vacua*] [3] *nequaquam astrueres.* Deorum siquidem cultura nostrorum antiquitus a sapientibus et sacre memorie tradita est personis, quarum veridicis in tantum solidata probatur esse sentenciis quod novis deinceps aliquorum auctorum aut sui probacionem aut auctorizacionem ampliorem nullatenus egeat argumentis . . .

[1] ea.
[2] *I.e. disceptacionem.*
[3] *Not in MS.*

f. 125 v [XCIX]

Beata itaque virgo interim, dum abseset imperator aliis intentus, ut prefertur, negociis, ita populum [1] in hiis horrerent ydolorum. Quod perpendens imperator vehementer adversus eos exarsit in iram. Ad virginem quoque cum indignacione nimia sic exorsus est, Male, inquiens, te habemus, puella, cuius verborum enargia tot intente celebritatis nostre sacre dampna perferimus. Insuper et in populo nostro inextricabiles hereses et scismata serere non vereris, a seculo quidem nusquam visum est aut auditum per tenellam unicam virginem tantam quasi dementatam populi multitudinem et a sacris deorum immortalium obsequiis deturbatam. Verum *quantum ex verbis tuis adverti fas est*, o virgo, *si nostrorum philosophorum gignasiis a primis annis erudienda persedisses*, *nulli* quamquam peritissime *inferior in doctrina patuisses et* sacrorum *nostrorum numina nequaquam* deitatis *astrueres honore vacua*, sed grata pocius eis offerens libamina graciosam eorum sicut et nostram [2]
f. 126 tibi benevolenciam comparares. *Interim te* nos aliquan-/tisper *operiri*, dulcis o virgo, convenit, dummodo nostris finem sacris imponimus officiis, *quia nobiscum itura es ad palacium et regiis honoranda* munificenciis *si nostris adquiescere* decreveris consiliis et attemptatis in deos renunciare blasphemiis illosque sacri thuris libamine depacare consenseris.

C

Hiis dictis prophana cessant officia populusque totus cum proceribus sua redierunt ad propria que sibi preparata fuerant habitacula. Imperator vero sceptrum deponens imperiale de suo quo residebat descendit consitus solio *virginem ad palacium* secum con*duci* faciens. Quo cum perveniens consedissetque, virginem iuxta se pariter sedere fecit, cui *blando sermone* et placito vultu dixit: Parentelam tuam, o virgo, et a quibus

[1] *An obvious lacuna.*
[2] nos.

originem duxeris natalibus *quos*ve *magistros in* disciplina *habueris liberalium* arcium et scienciarum *penitus ignoramus, sed speciosa* nimis *et decora facies alto*[1] *te* propagatam *sanguine* et a nobilibus *ortam* progenitoribus manifeste declarat. Sapientissimos insuper habuisse petagogos ipsa *loquendi pericia* palam cunctis enunciat, que merito *in laudem* eorum redundaret, si non *in hoc uno* prorsus *oberrassent*[2] *quod* de cognicione et sacra deorum cultura te nullatenus informarunt . . .

[CI]

Cui virgo, Si de generis, inquid, mei narrare tibi incepero nobilitate, putabis me forsan contra dictum illud attemp- / tare poeticum quod[3] dicitur: Nec te collaudas nec te vituperes *f. 126 v* ipse; hoc faciunt stulti, quos gloria vexat inanis. Sed cum[4] hoc tua videtur exposcere sentencia ut vel saltem vel mediocriter meam tibi enucliem parentelam, ac ut quod verum est non omnino taceam et quod nimium est cavendo laudis humane gloriam declinem, tue peticioni per singula satisfacere curabo. Pater meus secundum carnem Costus dicebatur, tocius huius regionis quondam rex et dominus, que iure me concernit hereditario. Mater vero Meliades de Ermenia vocabatur, filia regis Carmebrigie, *Costi quondam regis* coniux et regina. Ego vero christiano *nomine dicor Katerina*, heres et *filia* predictorum. Magistros autem non mediocriter *nobiles*, *quantum ad* huius temporis *inanem* videtur spectare *gloriam*, ab annis infantilibus *habui*, *de quibus*, quoniam *nichil michi quod erat ad vitam conducibile* perpetuam *contulerunt*, omnis prorsus *eorum hic memoria silescat. Postquam* autem eorum *doctrine* vanitatem instabili subsistentem fundamento veraciter intellexi *sancciorisque* michi lux emicuit discipline, *mox erratice*,

[1] alta*m*.
[2] obarrassent.
[3] q*ue*.
[4] tu*m*.

cui prius inheseram, *tenebrosam doctrine noctem deserens* vere lucis et vite dogma sum secuta. Christiane siquidem religionis sacris iniciata misteriis omnem antiquati obiecti prorsus doctrinam erroris et perfecte salutis monita deinceps emulari contendens in omnem quam desiderabat anima mea perveni luculentissimam veritatem. Beatificam *enim vocem evangelii* salvatoris *mei Iesu Christi* aure non surda *audivi*, quam dulcis quamque suavis est ipse Dominus fideli scripturarum testimonio didici, quod quevis inopia timentibus eum[1], *cui me sponsam et ancillam* indissolubili *federe devovi* . . .

f. 135 VI^{XX}

Audiens autem philosophus huiuscemodi virginis persuasiones et impetum spiritus qui in ea loquebatur ferre non valens, mente turbatus obmutuit nichil penitus inveniens quod ei congruum responderet aut quod in defensionem deorum, quos virgo tanta auctoritate dampnaverat, quicquam racioni consonum allegaret. Interim exurgens alius in medium rethor experitissimus, Escalos nomine, volens prefati magistri palliare[2] verecundiam et sua dilatare philateria[3] ut sapiens putari posset, ad virginem sic exorsus est: Manifestum est, inquid, o puella, quod de ymaginibus non colendis rectissime determinasti, et nos tecum hoc idem fatemur. Propter simpliciores tamen, qui sublimium deorum naturam perfecta noticia ob tardioris ingenii obtusitatem apprehendere nequaquam possunt, collocantur in templis eorum quedam similitudines, quibus provocati deorum arcius memoriam habeant et devocius, cum indiguerint, invocent adiutores. Deos quippe constat ipsas yconias non esse, prout asseris, sed solum ut rudium et ydeotarum obiecte conspectibus intenciones in anima generent[4] et

[1] *A lacuna.*

[2] *Corrected from* palleare.

[3] *The plural* philateria *is perhaps used here in the sense of 'display of of piety, rectitude' or even of 'knowledge'.*

[4] generant.

veram ipsorum deitatem, quorum sunt ymagines, mentibus intuencium representent.

[CXXI]

Tunc virgo, Oportet, inquid, o magister, quod cum pluralitatem asseris deorum, nobis insinuare non differas quis eorum, quos vestris effigiatos[1] colitis in templis, alcioris divinitatis apud vos titulis prerogatur aut cui ex omnibus maioris debetur veneracionis obsequium ex condigno. Scio quidem Saturnum vestrum, quem tanquam deum magnis extollitis preconiis, falsitatis et prodicionis notatum infamia pariter et homicidam ac predonem pessimum extitisse. Uxorem quippe suam simul et liberos statim cum ex utero prodissent materno iugulasse perhibetur. Ecce quam infelix et miserabilis deus iste! Huic per omnia similis relictus est filius, quem deorum vos ponitis in numero, Iubiter nomine, quem pater amputatis virilibus propter odium quod in ipso conceperat patria profligavit. Hic post mortem repatrians crudelissimi patris sororem propriam duxit in uxorem peccatum in ea contra naturam perpetrans. Adulterinis pariter sordidatus amplexibus, stuprum insuper et incestum, fraudem, / gulam aliaque sceleratissima exercens opera, tandem miserabili fine periit consummatus. Huic[2] alius *f. 135 v* successit Iuno dictus coniugem habens sororem suam, Nolas nomine, cui contemporanei fuerant Neptunus et Pluto,[3] luxuriosa Venus pariter et Wolstana pessima mulierum. Hii quidem tres prenominati ob inpacabiles uxorum suarum rixas continuum inter se gerentes bellum, Palladem et Paridem[4] adeuntes eorum super lite sua iudicium postulabant. Demum perdurante tempore non modico inter eorum coniuges altercacione predicta se mutuo perimerunt. O prorsus execranda

[1] effigittos.
[2] *Or* Hinc.
[3] Neptimus et Plato.
[4] Pandem.

talium deorum et dearum numina! Mercurius itaque vester, quem sceptrigera virga simul et mitra propter incantacionis [1] precipuam excellenciam quam exercuit ostenditis insignitum, hic serpentes ad se vocavit draconesque dilitescere et quasi dormitare iuxta se fecit, hanc ab ipso Lucifere accipiens potestatem, cui ludificacionis huiusmodi tanquam in recompensam iure meritam caballinum simul et porcinum singulis diebus offerre fimum consueverat. Si autem nephandi Appollinis [2], in quo nimiam vos fiduciam constitutis, quasi deitatis habeat nomen, originale velim discribere fundamentum, vos testes invoco quali meriti fuit ille. Nempe cum vino debriatus esset, stolidis quibuslibet hominibus cepit quasi divina quedam oracula vaticinando proferre, sompniorum interpretaciones edicere, destinacionis seu fati se cognoscere menciebatur misteria. Tales revera non sunt dii sed demones mundi, quos adorandos verbo dicetis et exemplo. De [hiis] [3] si plura enunciare voluero, maiorem vobis proculdubio verecundiam generabo. Ad cor ergo intelligentes redite tantamque deinceps nolite vesaniam emulari.

Confusus igitur magister iste discripcionem audiens tam irrisoriam deorum suorum nec habens pre turbacione nimia que eum manserat quid racionabiliter contradiceret, hebitudinem incurrit mentis vultusque dimissione puelle adversus eum victoriam declarabat.

f. 144 [CXLIV]

Post hunc alius quidam ex eorum numero virginis alludens sermonibus sic eam cepit affari: Placeret, inquid, o virgo, de hiis amplius audire que de fide christiana pridem perorasti . . .

f. 144 v . . . (*Expl.*) Mox itaque fidei devocione recalescens assumpta audacia socios resistentes et ad huc incredulos verbis increpacionis aggressus / (*Imperfect.*)

[1] incantac*iones*.
[2] nephandu*m* Appollin*em*.
[3] *Not in MS.*

COMPARISON BETWEEN CAPGRAVE'S AND STANEBORN'S VERSIONS

Agreement between the Versions. — Capgrave's and Staneborn's accounts agree very closely in outline. It is worth particular notice that the characteristic features of the story are the same: Both versions describe two parliaments, one for Catharine's coronation, another to discuss her marriage; the Virgin Mary acts twice as messenger, appearing first to Adrian and then to Catharine and Adrian eight days after her marriage; Catharine disputes with the emperor's council as well as with the fifty rhetoricians; and Maxentius leaves Alexandria for the first time before the rhetoricians arrive, and again after Catharine's flogging.[1] Both versions are also characterised by multiplication of speeches.

In a very large number of cases the agreement extends to the detail of the story. For instance, the time of Costus' reign is given as A.D. 240 (C I. 2. 148; S 1); Adrian's infirmity disappears at the sight of the Virgin Mary (C III. 2. 123—6; S. 40); later, she tells him to write down all that has happened (C III. 23. 1142—5; S 67); Catharine's wedding-ring was set with a chalcedony, whose virtues are described (C III. 24. 1282—95; S 71); it is Maxentius' own son who clears the way into the heathen temple for Catharine (C IV. 6. 540—52; S 88); and finally, Catharine points out that no one can be in two places at once (C II. 10. 644—5; S 21), that Maxentius takes the bark but leaves the fruit, that no one looks for roses where there are none or for grapes on a briar (C IV. 10. 687—95; S 95), and that Alexandria is hers (C IV. 13. 916; S 103).

Proper names are largely the same in the two versions, though each of them contains names not found in the other. Names which, if mentioned at all, vary in different legends are those of Catharine's mother and the hermit. The mother is

[1] The second passage is lacking in the mutilated Laud MS., but since it belongs to the traditional legend, occurring e.g. in the Vulgate, it was presumably found in Staneborn's version too.

called Meliades of Armenia (C I. 4. 218—19; S 101) and the hermit Adrian. Peculiar to Capgrave and Staneborn are the names of Costus' chief cities, Famagusta and Alexandria, oroginally called Amalek (C I. 2. 64, 8. 491; S 1, 3) and Babylon the Less (C I. 9. 540, but 'Grete babell' in C III. 3. 178) or Babales (S 40), a form that has the appearance of having been influenced by the English. The occurrence of these names in both versions is significant; for Amalek is not the original name of Famagusta nor, as far as I know, of any town in Cyprus, and Babylon as the ancient name of Alexandria is as curious an error, since, originally the name of a Roman fortress at Old Cairo, it is frequently mentioned in travel books and other mediaeval writings and equated with Old Cairo, sometimes even with Cairo itself.

Capgrave's and Staneborn's versions agree against other legends of St. Catharine in naming many of the fifty rhetoricians as well as the speakers at debates not described in the oldest texts. Of the noblemen who urge Catharine to marry at the second parliament, eleven are mentioned by name or title in Capgrave, seven in Staneborn. The seven names found in both versions are as follows: The prince of Cappadocia is called Clarius in S 15, Clarus in C II. 5; the earl of Jaffa is Ananias in S 18, Ananye in C II. 7; the prince of Paphos is called Erculinus in S 20, Hercules in C II. 9, and his country is Patheron according to S, but Paphon according to C; the duke of Damascus is mentioned by title only in S 22 and C II. 11; the earl of Limasol is also mentioned by title only, and his earldom is called Limasonia in S 26, Lymasones in C II. 15; the admiral of Alexandria is called Ragaymeus in S 28, but Capgrave, II. 17, mentions only his title; and finally, the duke of Antioch is called Elmadorus in S 30, and Clamadour in C II. 19.

The magnates who speak at the emperor's council and are specified in both versions are the kings of Armenia, Media, and Macedon, and the provost of Persia (S 108—10; C IV. 15—16). Staneborn gives the names of the kings as Abiganus,

Carbotenus, and Capsanus, while Capgrave names only the king of Macedon, Caspanus.

Staneborn mentions the names of eight rhetoricians. Five of these names occur in Capgrave: Amphos of Athene, Astenes, Appollymas, Alfragan, and Aryot (C IV. 19, 21, 33, 37, 40). Staneborn's spellings are almost the same: Amphos, Asceneus, Appollimas, Alfraganus (written Absraganus in S 139), and Arioth (S 116, 118, 133, 140, 105 & 110).

The written forms of the proper names differ to some extent in the two versions. The differences are, however, slight and may be regarded as mere variant spellings, forms peculiar to the language used, or scribal errors easily explained on palaeographical grounds. These remarks apply to the names cited as well as to a great many other names found in both versions, such as the names of various biblical persons and heathen gods and authorities.

The complete agreement between Capgrave's and Staneborn's versions in the outline of the story and their considerable agreement in the detail, including proper names, show that the two versions are closely related.

Book and Chapter Division. — Disregarding passages found in one version only, Staneborn's Book I corresponds to Capgrave's Books I and II, his Book II to Capgrave's Book III, and his incomplete Book III to Capgrave's Book IV. The Laud MS. breaks off at a point corresponding approximately to C IV. 39. 2110.

In judging Capgrave's and Staneborn's chapter divisions, a large number of differences in the contents have been disregarded, and the chapters which advance the story to about the same point are held to correspond.

Capgrave's general prologue is lacking in Staneborn. Of his prologue to Book II, the explanation of Catharine's name is contained in S 2; his prologue to Book III corresponds to S 38; and his prologue to Book IV corresponds to a part of S 86, but only in the description of Catharine's virtues.

Capgrave's Book I contains 17 chapters in the Rawlinson MS. (S 1, 3—6, 17); his Book II has 34 chapters (S 7—16, 18—37); his Book III has 27 chapters (S 39—77); and his Book IV is, in the Arundel MS., divided into 44 chapters, the first 39 being taken into account (S 78—144). With the four prologues the number of chapters in this part of Capgrave's work is 121 against the 144 of Staneborn.

Capgrave's and Staneborn's chapter divisions coincide in 46 cases, or in a little over one-third of the sections in C and somewhat less in S. In 22 instances one chapter in either version corresponds to two or more in the other, and these passages contain 39 chapters in C and 41 in S. Greater discrepancies occur in some ten passages, which contain 20 chapters in C and 36 in S. Sixteen chapters of Capgrave have no counterpart in Staneborn: C I Prol., 10—12, and II. 21—32, while Staneborn has 21 chapters not found in Capgrave: S 14, 35—6, 39, 51—6, 93—4, 99, 101—2, 111, 128, 135—6, and 143—4.

In book and chapter division Capgrave's and Staneborn's versions show considerable agreement. At the same time their differences are great enough to indicate that neither version is likely to be dependent on the other, but more probably derived from a common source.

Evidence for a Common Source. — In studying the interrelationship of Capgrave's and Staneborn's versions, two texts can be used as independent witnesses: the prose life of St. Catharine, edited by Gibbs, for the parliament and conversion themes, and the Vulgate for the martyrdom. Both texts can be used in support of Capgrave's readings since his version shows no direct influence of either, whereas only the Gibbs text can be admitted as support for Staneborn's readings since his version may have been directly influenced by the Vulgate.

The first question is whether Capgrave can have used Staneborn's version as his source, whether, in fact, Staneborn's version can be equated with the hypothetical version of Arrek. Now in his Book II, Capgrave has a long passage

which has no counterpart in Staneborn. These twelve chapters, C II. 21—32, contain speeches made at the second parliament, the last one being spoken by a great clerk chosen by others to represent them all. The clerk's speech describes the four reasons for which Catharine ought to marry and provokes Catharine's description of the husband she is willing to marry. The clerk's speech is an integral part of the parliament theme, and occurs, for example, in the Gibbs version, pp. 10—11. It must have been contained in Capgrave's source. The absence of this passage from Staneborn's version is probably due to deliberate omission, for Catharine's description of her husband is given in her answer to Elmadorus, S 32, after she has already answered him in S 31, and in S 36 Staneborn himself refers to speeches he has not recorded.

Among minor points is Catharine's question whether Adrian has used witchcraft in entering her study, which occurs in C III. 7. 423—4 as well as the Gibbs text, p. 15, but is lacking in S 41. Another example is Adrian's ability to see the heavenly monastery only after he has wept, C III. 21. 897—8, a statement supported by the reading 'he wyped his eyen and beheld and sawe' of the Gibbs text, p. 16. In S 60 Staneborn says simply that Adrian saw the building after Catharine had pointed it out to him. And again, in C IV. 21. 1452—6 Capgrave says that Christ's disciples stole his body; this point is found in the Vulgate, p. 44, but not in S 118.

These and similar passages show that Capgrave did not use Staneborn's version as his source; in other words, that Staneborn's version is not the work of Arrek.

Staneborn's possible dependence on Capgrave may be best studied in those parts of the legend which are not represented in the Vulgate. A significant passage is Staneborn's Chapter 35, where Catharine asserts that a king like the one she has described must exist. This speech is wanting in Capgrave, but it must have been found in Staneborn's source as it occurs in the Gibbs version, p. 12. Further, the initiative in the summon-

ing of the first parliament is taken by the barons, S 3, and they also suggest that a new parliament should be convened to discuss Catharine's marriage, S 6. This is in agreement with the Gibbs text, p. 8, except that the latter mentions only one parliament, and with various other Catharine legends which contain the marriage theme.[1] Staneborn cannot have derived this point from Capgrave, according to whom Queen Meliades summoned the coronation parliament at her own expense, C I. 9, and later pointed out to the barons that Catharine's marriage concerned the whole realm and that she was going to summon a new parliament to discuss it, C I. 17. Another example occurs in S 73, where Staneborn describes how Catharine's eyes fell upon her wedding-ring and how she began to kiss it, which is in keeping with the Gibbs version, p. 22, whereas Capgrave, III. 25. 1378, says that Adrian told Catharine to look at the ring and think of her wedding. Points absent from both the Vulgate and Capgrave are the throng of people pressing to see Catharine in the heathen temple, described in S 90 and Gibbs, p. 25, and the admiration that all felt for her beauty, found in S 115 and Gibbs, p. 29. And finally, the speeches that Staneborn records in Chapters 143—4, and perhaps also in 135—6, are likely to have occurred in his source since Capgrave refers to them in C IV. 39. 2106—15.

These examples show that Staneborn's version is not based on Capgrave. And since neither version is derived from the other, their general agreement can only be explained by assuming a common source. Capgrave's claim to have used a source is, therefore, correct, and this source, possibly the work of Arrek, is also the source of Staneborn's version.

Capgrave's Deviations from Arrek. — In addition to the cases illustrated above in which Capgrave's deviation from his

[1] The barons are mentioned e.g. by Frater Petrus, *Noua quedam singularis atque rara legenda . . . tractans de origine et vite ordine, . . . gloriose virginis et martiris sancte Katherine*, Impressa per Magistrum Johannem Gruninger, Strasbourg, 1500, f. xi.

source may be considered certain, there are others in which such deviation is less certain, though still possible or even probable. A case in point is Capgrave's account of Alexandrian kings in C I. 9—12. Although he claims to have taken, admittedly with many deviations, the list from his source (C I. 12. 686—93), the passage has the appearance of an interpolation as it interrupts the description of the coronation parliament in an awkward way. The passage may well be Capgrave's own addition, for the corresponding Chapter 4 in Staneborn has no break in the narrative nor any reference to Alexandrian history. Possible additions are also the description of the seven liberal arts in C I. 7, the statement in C I. 7. 406 that the number of visiting philosophers was 310, and the account of the presents given to the coronation guests in C I. 13. 767—74, all of which are lacking in both Staneborn and the Gibbs version. A doubtful case occurs in C III. 21. 1053—64, where Christ points out that there is a priest ready to baptize Catharine and that He will not have His angels performing the duties of men. Further examples occur in C IV. 6. 528—39, where Catharine asks the porter to let her into the temple and where she meets foreign lords at the gate, and in C IV. 7. 628—30, where Maxentius remarks that she ought to be hanged. In two passages, C IV. 13 and V. 7, Maxentius offers to make Catharine queen and have her statue erected in the market-place. The second passage corresponds to the Vulgate, pp. 67—8, and is lost in the Laud MS., but the first one, lacking in S 100, may have been added by Capgrave. Maxentius' threat to keep the philosophers at Alexandria until they have converted Catharine, C IV. 14. 990—3, is almost certainly Capgraves's own invention, for Staneborn, in accordance with the traditional legend and possibly under the direct influence of the Vulgate, mentions the emperor's promise of rich rewards (S 104).

A curious deviation from the traditional legend occurs in C IV. 5, where an old servant, instead of going out to learn

the reason for the noise in the city, tells Catharine immediately of the sacrifices held on Maxentius' birthday and warns her against leaving her palace. The birthday motif, introduced already in C IV. 2. 245, and the warning are absent from Staneborn's version, Chapter 87, where the events are told in much the same way as in the Vulgate, though in more detail, and where a few phrases are actually borrowed from the Vulgate, p. 9. It is therefore doubtful whether this alteration is due to Capgrave or whether it was found already in Arrek.

Another curious case is the omission of Maxentius' inquiry about Catharine's name and parents as well as her answer (C IV. 13). Capgrave seems to take it for granted that Maxentius knew who she was, though her name had not been mentioned in his presence. Staneborn has both the inquiry and its answer in S 100—1, but as his wording shows strong influence of the Vulgate, pp. 23—6, his text cannot be used as evidence. It is therefore uncertain whether the omission is due to Capgrave or Arrek. Three minor points, possibly omitted by Capgrave himself, may be also mentioned, namely the boast of a rhetorician that Catharine would have to admit that she had never before seen a wise man, found in S 112 but lacking in C IV. 17; Catharine's remark that there were fifty against one, found in S 115 but not in C IV. 19; and her reference to Plato's prophecy that God was round, found in S 129 but not in C IV. 29.

Among Capgrave's contributions must also be mentioned his handling of Arrek's narrative. Out of an obviously very tedious account, devoid of humour, he has made a readable poem, characterised by homely simplicity of style and gentle unobtrusive humour. This he has accomplished by curtailing the didactic elements and keeping, or adding to, the vivid details, by avoiding pompous phraseology and choosing the everyday idiom, enlivened by occasional exclamations and proverbial sayings, such as:

þus shal þe name of wordy men sprede,
And shrewes shul sterue nameles, swech is her mede.
C I. 8. 510—11.
Tyme goth fast, it is full lyght of lope,
And in a-bydyng men seyn þer lyghte hope. C II. 2. 223—4.

ffor thow ȝe bryng forth alle ȝour hool bunch,
ȝe schall not mak an elne of a vnch. C II. 14. 818—19.

Staneborn's Use of the Vulgate. — The twenty-nine chapters which reproduce words, phrases, or sentences from the Vulgate are contained in Staneborn's Book III. The resemblance with the Vulgate wording is very strong in S 89, 93, and 101, fairly strong in S 92, 94, 99—100, 116—18, and slight in the remaining 19 cases, or S 81—2, 85—7, 91, 98, 104, 110—15, 119, 125, 127, 129, and 136. Six of these chapters, S 93—4, 99, 101, 111, and 136, as well as considerable portions of several others are lacking in Capgrave.

Since the account of Catharine's martyrdom is, in all the three versions, Arrek's, Capgrave's and Staneborn's, ultimately based on the Vulgate, Staneborn may have derived his Vulgate wording either through the intermediate source of Arrek's Latin version or direct from the Vulgate, or even from both. The answer can be best sought in those passages where Staneborn's and Capgrave's versions show the greatest discrepancies. Among them are Chapters 93—4 in S — lacking in C (after C IV. 9) — which correspond to the Vulgate, pp. 18—21, and contain Catharine's speech on God and Maxentius' rejoinder with his reference to heathen schools. Now, the reference to the heathen schools is repeated, out of its proper context, in S 99, and this is also lacking in Capgrave (C IV. 13). A second case of repetition occurs in S 104—5 and 110—12. The following points of the Vulgate, pp. 27—30, are contained in these passages: In S 104, Maxentius explains why he has called the philosophers to Alexandria and promises to reward them;

these two points occur, with slight differences, in C IV. 14. In S 105, they say that the maiden should be brought in and they boast of their wisdom; only the second point is found in C IV. 14. After describing Catharine's dispute with the emperor's council, Staneborn returns to this passage of the Vulgate, beginning in S 110 with the emperor's inquiry about the learning of the philosophers and their boastful answer, both of which are lacking in C IV. 17. S 111 contains the emperor's explanation, with the admission that he could have forced the maiden to obey him, as well as his promise of a reward, lacking in C. And in S 112, a philosopher expresses his contempt for the idea of asking fifty learned men to dispute with a maiden and demands that she should be brought in; these two points occur in C IV. 17. Since Staneborn in both cases repeats points which occur only once or not at all in Capgrave, the inference is that he used two sources side by side, supplementing Arrek's Latin version with the Vulgate. This conclusion is supported by the duplication of the emperor's letter ordering the extermination of all Christians and calling his subjects to Alexandria (C IV. 2; Vulgate, p. 4) in S 80—1, with the letter of persecution mentioned in S 80 and the letter of persecution and invitation given in full in S 81.

In view of the strong probability that Staneborn used the Vulgate itself, it is possible that all the passages which show a marked resemblance to the Vulgate in wording have been directly influenced by it. Among such cases is Catharine's speech in the temple in S 89, which differs greatly from her speech in C IV. 6 but adheres closely to the Vulgate, pp. 11—16. Another example is S 100 -1 containing Maxentius' inquiry about Catharine's parents and her answer, lacking in Capgrave and possibly already omitted in Arrek's version. More doubtful are the cases in which Staneborn's wording is only slightly influenced by the Vulgate, such as the description of the heathen sacrifices in S 85, referred to in C IV. 4, and Catharine's management of the property she had inherited in S 86, absent

from C. In such passages the Vulgate phrases may well have been derived through Arrek, unless there are other reasons, for example repetition, for suspecting the direct influence of the Vulgate.

Staneborn's Other Deviations from Arrek. — In addition to passages possibly drawn direct from the Vulgate, Staneborn has also others where the differences between his and Capgrave's versions may well be due to his having deviated from Arrek. Conspicuous among them are possible additions. An example is S 14, lacking in Capgrave, which is an elaboration of the point that a woman cannot do what is expected of a sovereign, contained in the following speech (S 15; C II. 5). S 36 and 39, also lacking in Capgrave, are probably Staneborn's additions, the former referring to unrecorded speeches and the latter repeating part of S 37. A doubtful passage is S 51–7, where Adrian continues teaching Catharine. At the end of S 51, corresponding to the first stanza of C III. 19, he says that he has completed his message and is waiting to see what she will do, but in the following chapters, S 52–6, he goes on discussing angels and other heavenly beings. The story is resumed in S 57 with a description of Catharine's reactions, and this corresponds to Stanzas 2 and 3 of C III. 19. This passage, or at least S 52–6, has therefore the appearance of being an interpolation which has been wedged in between two consecutive points of the story. Possible additions in Book III are the speeches that have no support in Capgrave or the Vulgate, such as Maxentius' speech in S 102, where he wonders why Catharine attacks his gods so fiercely; the speech of the prince of Capilencia in S 109; the question of Corosizas in S 128, which is an elaboration of a point made in S 126 (C IV. 28), especially as Catharine's two answers in S 127 and 129 correspond to one in C IV. 29; and the speeches in S 135–6, where a rhetorician wonders what more they can do, repeating a point made already in S 132 (also lacking in C), and where another wants proof of the claim that God has no

beginning and receives an answer on the 'causa prima' of pagan philosophy, treated in an earlier chapter in both Staneborn (S 50) and Capgrave (C III. 18).

Some of the speeches contain arguments that may have been added by Staneborn, such as Catharine's dissertation on Creation and created beings in S 134 and her discussion of the Redeemer in S 138. But such cases are extremely doubtful because these differences between Capgrave and Staneborn may just as well be due to omission by Capgrave.

Staneborn's version abounds in various minor points and details which are absent from Capgrave. They are especially frequent in his account of Catharine's visit to the celestial palace, S 60—77, where he records countless circumstantial details, swoonings, speeches of comfort, raptures, and eulogies. For instance, Staneborn records eight questions that Christ put to Catharine in S 69, whereas Capgrave records only two in C III. 24. And Staneborn records five prophecies of Catharine's glorious death and / or her victory over her adversaries, two by the Blessed Virgin in S 64 and 67 and three by Christ in S 70, 71 and 72, while Capgrave has only one reference to the great dispute in C III. 24 and a hint of her tribulation in C III. 25. But in cases such as these Staneborn's version only repeats incidents already contained in the legend, and much of the repetition may indeed be due to Staneborn. The extent of his elaborations is, however, impossible to determine, since Arrek's versions were undoubtedly repetitious and Capgrave may have omitted more than he admits.

Occasionally a passage peculiar to Staneborn contains a new point. For instance, Queen Meliades is described in S 1; Catharine's wedding-ring is said to be kept in Cyprus as a treasured relic, S 71; and Adrian is stated to have collapsed while teaching, S 75. Again Staneborn may be assumed to have added these passages since they in no way affect the basic story, but again there is doubt as to how much he has added and how much Capgrave may have omitted.

Although the extent of Staneborn's deviations from Arrek cannot be determined, the type of modification that may be attributed to him is clear enough: he is likely to have heightened and added to those elements of his source which helped to inculcate the Christian doctrine on the reader and to arouse religious fervour. This has been done in a ponderous style which, to me, appears somewhat uneven. It will perhaps be possible for a Mediaeval Latinist to discern characteristic variations in the language and style of the text which may be used as the basis of a more accurate assessment of the work of both Staneborn and Arrek.

CONCLUSION

The preceding comparison between Capgrave's and Staneborn's versions establishes their relationship and shows that the versions are closely related, that neither version is derived from the other, and that both go back to a common source. This source, though I have not found it, is a certainty, and Capgrave's and Staneborn's versions give a good idea of its scope and characteristics. It was presumably written in Latin, for the possibility that Staneborn's version is a translation or a reworking of an English text is very slight.

These conclusions substantiate Capgrave's claim that he had a source for his *Life of St. Katharine of Alexandria*. The fact that he is proved to have used a source means that he did not himself invent the important elements of his version which distinguish it from other versions of the legend. It has been shown above that he followed his source fairly closely and that his deviations from it, which he occasionally points out himself, are indeed small, even with the inclusion of doubtful cases.

No evidence has been found for Capgrave's statement that the author of his source was a priest called Arrek; yet, for

want of a better title, this source has been called Arrek's version or work, mostly without specification of its language. And it has not been possible either to prove or to disprove Capgrave's further claim that he used two texts of 'Arrek's' work, supplementing the incomplete English version from the complete (and original) one in Latin. What evidence Staneborn's version offers supports the assumption that 'Arrek' wrote at least a Latin version. But since Capgrave's general claim of a source is certainly correct, I do not doubt that his particular claim of a double source is true too.

By the side of Arrek's version or versions, all Capgrave's other sources play a very subordinate role. They appear, for the most part, only as passing references to works he has read at one time or other and do not affect his version, with the exception of the chronicles on which he has drawn for his history of Alexandrian kings in Book I. In this he differs from Staneborn, who has been shown to have used the Vulgate as a secondary source.

Auvo Kurvinen

NEUE STRÖMUNGEN IN DER DEUTSCHEN GRAMMATIK[1]

Wenn wir die gegenwärtige Situation in der germanischen Philologie überblicken, fällt uns auf, dass das Interesse für die grammatische Forschung in den letzten Jahrzehnten stark abgenommen hat, wenigstens in Deutschland selbst. Auf vielen Universitäten nimmt die Literaturwissenschaft den grössten Raum ein, und die Sprachwissenschaft konzentriert sich auf Mundartforschung und Wortforschung.

[1] Auf Grund eines Referates vor dem Neuphilologischen Verein am 24. IX. 1959.

Diese Lage ist durchaus verständlich. Unsere heutige "Deutsche Grammatik" ist im wesentlichen eine Errungenschaft des vorigen Jahrhunderts. Die Ausarbeitung der Sprachgeschichte, kulminierend in den Werken der Junggrammatiker und ihrer Zeitgenossen und in engem Kontakt mit der experimentellen Phonetik, hat die Lautlehre und die Formenlehre auf einen Stand gebracht, den man in gewissem Sinne als abgeschlossen bezeichnen kann. Wenigstens bieten diese "fertigen" Teile unserer Grammatik keine grösseren Probleme mehr, und die Lage ist für den angehenden Forscher insofern undankbar, als er auf diesem traditionellen Gebiet nur wenige anziehende Forschungsaufgaben vorfindet.

In Wirklichkeit ist aber die Deutsche Grammatik durchaus noch nicht fertig. Die Bücher, die wir heute im Unterricht benutzen, bestehen aus zwei ungleichen Teilen: In der ersten Hälfte werden die Sprachlaute exakt beschrieben, die äussere Gestalt der Wörter erhält ihre solide historische Erklärung, und die grammatischen Formen mit ihrem System, den Paradigmen, lassen sich eindeutig als Ergebnis einer natürlichen Entwicklung erklären. Dies alles bildet ein festes Gerüst, woran kaum mehr zu rütteln ist und woran sich wohl nur noch ziemlich belanglose Einzelheiten ergänzen und verbessern lassen.

Anders ist es mit der zweiten Hälfte bestellt, mit der Syntax im weitesten Sinne. Über Bedeutung und Verwendung der Formen, über Zusammensetzung und Bau des Satzes finden wir kaum mehr als eine recht systemlose Ansammlung von Regeln, die sich zu einem geschlossenen Ganzen nicht zusammenfügen lassen; schon im Inhalt und in der Behandlung der Begriffe, der grammatischen Kategorien, gehen die Ansichten der verschiedenen Verfasser weit auseinander. Es fehlt noch die Grundlage selbst, das feste Gerüst, an das sich die einzelnen Beobachtungen anschliessen liessen. Hier liegt ein noch ungenügend bearbeitetes Forschungsfeld vor, und zwar eines, das für den ausserdeutschen Germanisten wie für den, der Deutsch als Fremdsprache lehrt, von höchster Wichtigkeit ist.

Inzwischen scheint diese unbefriedigende Situation jedoch eine Reihe jüngerer Forscher angelockt zu haben. Das Interesse für die eigentliche Grammatik ist wieder rege geworden, und es fehlt nicht an Anzeichen dafür, dass wir vielleicht schon bald eine Renaissance der grammatischen Forschung erleben werden.

Im folgenden werde ich einige wichtigere Neuerscheinungen kurz charakterisieren und dabei in erster Linie versuchen, aus ihnen das wesentlich Neue herauszuholen und zu zeigen, in welchen Richtungen die heutige Forschung vorgeht. Ich möchte aber betonen, dass es sich nur um eine Auswahl handelt und dass es daneben viele wertvolle Einzelforschungen gibt, über die der Leser sich z.B. durch die Hinweise in den erwähnten Werken orientieren kann.

Die erste Stelle gebührt dem Schweizer Hans Glinz, aus zeitlichen, aber auch aus sachlichen Gründen. Nachdem er in seiner Dissertation die herkömmlichen grammatischen Kategorien einer kritischen Analyse unterzogen hatte, veröffentlichte er 1952 das bahnbrechende Werk "Die innere Form des Deutschen", bei A. Francke AG in Bern, Bibliotheca Germanica 4.

Hier ist praktisch alles neu. Das grösste Verdienst liegt wohl darin, dass er eine Methode entwickelt hat, die es ermöglicht, ohne *a priori* festgelegte Begriffe die grammatische Struktur der Sprache zu erforschen und so die tatsächlich vorhandenen und benutzten Kategorien herauszuholen; in gewissem Sinne kann man sogar von einem Experimentieren mit dem sprachlichen Material reden. Glinz zeigt, dass die Methode anwendbar ist, indem er die ganze Satzfügung des Deutschen mit ihr analysiert und uns so eine neue Syntax gibt. Freilich fragt sich der Leser, ob es notwendig ist, restlos alles zu erneuern. Es ist natürlich methodisch unumgänglich, bei der Analyse die traditionellen Kategorien nicht zu verwenden. Wenn es sich aber herausstellt, dass sich eine so gewonnene Kategorie praktisch mit der herkömmlichen deckt, wäre es

doch zweckmässig und würde die Benutzung der Ergebnisse stark erleichtern, wenn der alte Name wieder eingeführt würde. Dabei denke ich an Fälle wie etwa Substantiv, Akkusativobjekt oder Präposition. Dagegen sind natürlich für wirklich neue Kategorien auch neue Namen zu bilden, wie z.B. Artwort für Adjektive und Adverbien, da Glinz nachweist, dass die Trennung in zwei Wortarten in der Sprache selbst keinen Grund findet.

Im grossen und ganzen ist es Glinz gelungen, den deutschen Satzbau in ein einheitliches System zu gliedern und die bisherigen Auffassungen in manchem Punkte zu vervollkommnen. Beispielsweise hebe ich hier nur eine Einzelheit hervor, die auch prinzipiell grosse Tragweite hat: die Beurteilung der Tempora. Statt von Präsens und Präteritum spricht er von "allgemein" und "vergangen", und mit der Einsicht, die schon in den Bezeichnungen ausgedrückt wird, hat er etwas sehr Wesentliches getroffen: In der natürlichen Sprachentwicklung geht es doch nicht so zu, dass zuerst die Begebenheiten der Umwelt logisch analysiert und für diese Kategorien dann entsprechende Formen geschaffen werden. Eher ist wohl anzunehmen, dass anfangs ein Ausdrucksmittel für das ganze undifferenzierte Bedeutungsfeld gebraucht wird, und dass besondere Ausdrucksmittel für gewisse Teile des Gesamtfeldes erst dann geprägt werden, wenn es nötig wird, genauere Abstufungen auszudrücken. In diesem Fall: das Präsens als Grundtempus ohne zeitliche Differenzierung für ein Ereignis überhaupt, dann das Präteritum als Sonderausdruck für die Vergangenheit, wenn der zeitliche Aspekt wesentlich ist, wobei das Präsens als Gegenpol auch ausgeprägte Gegenwartsbedeutung übernimmt. — Unten, bei Erben, werde ich diesen Gedanken wiederaufnehmen und weiterführen.

Eine fertige und erschöpfende Syntax bildet das Werk von Glinz freilich nicht. Es ist ein Forschungsbuch und als solches grundlegend für eine empirische Erfassung des Satzbaues, aber als Grammatik enthält es nur die Ergebnisse aus der An-

wendung einer Methode, wobei es selbstredend etwas einseitig bleibt. GLINZ hat jedoch seine Forschungen fortgeführt, und seiner schon angekündigten neuen Publikation sieht der Grammatiker mit gespanntem Interesse entgegen.

Eine Neuheit, die unsere Aufmerksamkeit durchaus verdient, ist das Buch von WALTER JUNG, "Kleine Grammatik der deutschen Sprache", veröffentlicht 1954 von der ostdeutschen Dudenredaktion beim Bibliographischen Institut in Leipzig. Hier ist vor allem der Gesamtplan neu. Im Vergleich mit der traditionellen Grammatik fängt das Werk von hinten an: den Ausgangspunkt bildet der Satz als Grundeinheit der Rede (*parole*), dann folgt seine Gliederung, weiter die Analyse der verschiedenen Satzglieder und schliesslich die Ermittlung dessen, aus welchen Wörtern und Formen sie gebildet werden können. Neben der richtigen theoretischen Einsicht ist diese Form der Darstellung auch in pädagogischer Hinsicht ansprechend: es wird gezeigt, wie die gegebenen Wörter als Träger des auszudrückenden Inhalts zum Bau entsprechender Sätze verwendet werden können. Streng durchgeführt ist der Aufbau freilich nicht; sachlich gehörten die Kapitel über Satzschemata, Wortstellung und Stimmführung an den Anfang, während sie jetzt den schön abgerundeten Schluss bilden.

Die einzelnen grammatischen Regeln bieten dagegen im wesentlichen nur den traditionellen Stoff. JUNG hat sich auf die Hauptprobleme beschränkt und geht auf heiklere Fragen, auf die Zweifelsfälle der Praxis kaum ein. Es ist eben eine kleine Grammatik, die in erster Linie aus prinzipiellen Gründen Beachtung verdient.

Diese Werke fussen auf einer soliden theoretischen Grundlage, die auf DE SAUSSURE zurückgeht. Vor allem ist die wichtige begriffliche Klärung ausgewertet, die das Wort als Grundeinheit der Sprache (*langue*) und den Satz als die der Rede (*parole*)

hinstellt. Ebenso wird die Rede, der einzelne Sprechakt, in seiner Grundfunktion als Mitteilungs- und Ausdruckstätigkeit betrachtet. Einen sehr positiven Eindruck macht der Umstand, dass hier von den konkreten, empirisch feststellbaren Tatsachen ausgegangen ist, so dass die Ergebnisse eine solide Untermauerung erhalten und leicht nachzuprüfen sind. Von etwas abweichender theoretischer Grundlage gehen demgegenüber einige andere Grammatiken aus, die man unter der Rubrik "inhaltsbezogene Grammatik" zusammenfassen könnte und deren Theorie vor allem von Weisgerber ausgebaut ist.

Eine kurze Erwähnung verdient das Büchlein von Alfred Hoppe, "Inhalte und Ausdrucksformen der deutschen Sprache", erschienen 1955 bei Moritz Diesterweg in Frankfurt. Es ist als praktisches Lehrbuch angelegt, und die Reihenfolge der Kapitel regelt sich anscheinend aus pädagogischen Gesichtspunkten. Die Darstellung beschränkt sich nur auf zentrale Grundregeln, so dass dort weder eine eingehendere theoretische Behandlung noch ein Eindringen in heiklere Probleme zu finden ist. Das Neue liegt vielmehr in der Darstellungsform selbst sowie in der Handhabung der Kategorien. Der Grundgedanke geht schon aus dem Titel hervor: Den Ausgangspunkt bilden die geistigen Inhalte, die Vorstellungen, die nach Ausdruck verlangen, und es wird untersucht, welche sprachlichen Mittel dafür zu Gebote stehen. Hierdurch erhalten nicht nur die einzelnen Tatsachen eine teilweise neue Gruppierung, sondern es wird auch die Grenze zwischen der eigentlichen Grammatik und der Wortlehre verwischt, indem Fragen der Wortbildung und der Wortbedeutung innerhalb der Formenlehre behandelt werden. Dadurch entsteht immerhin der Vorteil, dass der Student eine zusammenhängende Erörterung auch solcher Tatsachen findet, die sonst über das Wörterbuch verstreut blieben und sich daraus nur mit Mühe herausschälen liessen. Anderseits geht dabei manches von der sicheren Grundlage verloren, die die

Formen und Paradigmen trotz ihrer unlogischen Einzelheiten immerhin bieten, und der traditionell eingestellte Grammatiker fragt sich, ob der Gewinn wirklich den Verlust überwiegt.

Dann käme die Reihe an ein Werk, das wieder eine bedeutende Forscherleistung darstellt: JOHANNES ERBEN, "Abriss der deutschen Grammatik", erschienen 1958 beim Akademie-Verlag in Berlin. Über den Zweck sagt der Verfasser im Vorwort: "Der Abriss ist . . . der Versuch einer systematischen Darstellung, die möglichst keine Spracherscheinung im Gesamtbild zu kurz kommen lässt und alle fruchtbaren Gesichtspunkte und Einzelergebnisse der Forschung berücksichtigt und verbindet". Wir haben es also mit einer bewussten Erneuerung der Grammatik zu tun, wo der Verf. aus den neuesten Forschungsergebnissen gewissermassen eine Zwischenbilanz zieht und versucht, die verschiedenen neuen Einsichten zu einem abgeschlossenen System zu vereinigen.

Das Buch zerfällt in zwei Teile: "Wort" mit 162 Seiten und "Satz" mit 29, ein Verhältnis, das dem Leser gleich etwas stutzig macht. Unter "Wort" gibt ERBEN zuerst einen phonologischen Überblick über die lautliche Struktur der Wörter und geht dann zu den einzelnen Wortklassen über. Von jeder macht er eine Bestandsaufnahme, was für Wörter und wieviel zu ihr gehören sowie aus welchen Richtungen Neuschöpfungen möglich sind. Schliesslich, und zwar am ausführlichsten, beschreibt er die Verwendung der Wörter im Satz, ihre verschiedenen Formen und deren Aufgaben. Seine Satzlehre enthält als willkommene Neuheit eine ausführliche Darstellung der Satzmodelle, weiter erörtert er Probleme der Wortwahl, der Einleitung und des Abschlusses der Sätze, also Fragen, die herkömmlicherweise in die Stilkunde gehören. Bei den komplizierteren Wortgefügen folgt er der Darstellung von GLINZ, lehnt aber dessen System teilweise ab und stellt eine Kategorisierung der Satzglieder überhaupt in Frage. Von der eigentlichen Syntax bleibt also recht wenig übrig, und das reicht

nicht dem Grammatiker der Praxis, dem Sprachlehrer oder Dolmetscher.

Erben hat zwar vieles von Glinz' empirischen Forschungen ausgewertet, aber im Grunde ist sein Werk eine inhaltsbezogene Grammatik. Und hier, wo diese Richtung zu einem vollständigen System ausgebaut ist, zeigt es sich, dass ihr eine sehr wesentliche methodische Gefahr droht: Wenn man von den Inhalten ausgehend zu den Ausdrucksformen vorgeht, ohne die nötige Kritik auszuüben, kommt man leicht in die Versuchung, die vorhandenen Formen in das *a priori* festgelegte Schema der inhaltlichen (d.h. logischen) Kategorien hineinzupressen, oder krass ausgedrückt: zuerst das Ergebnis zurechtzuspekulieren und dann das Material dementsprechend einzuordnen. Zwar ist Erben recht kritisch vorgegangen, aber durch diese Schwäche, die schon in der Methode liegt, büsst seine Darstellung an Überzeugungskraft ein.

Zur Illustration dieses Einwandes möchte ich eine Frage näher erörtern, nämlich die Behandlung der Tempora, und dabei an das oben zu Glinz Gesagte anknüpfen. Erben folgt dem herkömmlichen System; er geht von der logischen Dreiteilung Vergangenheit — Gegenwart — Zukunft aus und gliedert die Ausdrucksformen entsprechend in Präteritum — Präsens — Futur. Dann wird er natürlich gezwungen festzustellen, dass die Vergangenheit manchmal, die Zukunft recht oft durch Präsens ausgedrückt wird. In diesem Punkt ist Glinz' Darstellung viel überzeugender; auch möchte ich auf meine Stellungnahme zum Tempusproblem hinweisen, nämlich in "Über den oberdeutschen Präteritumschwund", Ann. Ac. Sc. Fenn. 112,1, Helsinki 1957, Ss. 34ff., wo die Tatsachen ungezwungener in das Glinzsche als in das traditionelle System eingeordnet werden konnten. Von der logischen Gliederung des Zeitablaufes kann man offenbar nicht ausgehen. Das Präsens ist gewiss Gegenwartstempus, und zwar besonders dort, wo es als Gegenpol des Präteritums oder des Perfekts auftritt. Daneben ist es aber auch zeitlich undifferenziertes Grundtempus, das in "zeit-

losen'' Aussagen verwendet wird; das sehr oft die Zukunft ausdrückt, wenn das zeitliche Verhältnis mit anderen Mitteln ausgedrückt wird, und das für die Vergangenheit gebraucht werden kann, als ''historisches Präsens'', wenn die Zeit der Ereignisse sonst klar ist und es dem Sprechenden unwesentlich erscheint, gerade das Vergangensein der Ereignisse hervorzuheben. Demgegenüber sind Präteritum und Futur Spezialtempora, die aber nicht bloss wegen der objektiven Zeitverhältnisse gesetzt werden müssen, sondern die Verwendung finden, wenn die zeitliche Einordnung der Ereignisse von Belang ist. Dies ist freilich für die Vergangenheit meistens der Fall; wenigstens in der Schriftsprache wird in der Regel das Präteritum gesetzt.

Auch die Partizipien gruppiert Erben nur nach dem zeitlichen Aspekt, ablaufend und vollzogen, wobei er wieder bei durativen Verben zu Einschränkungen gezwungen wird. Man könnte noch darauf hinweisen, dass das Präsenspartizip auch für vergangenes gebraucht werden kann: *sie kam tanzend herein*, oder sogar *die damals stattfindenden Feiern* (so in der Duden-Grammatik). Hätte er von vornherein berücksichtigt, dass das Präsenspartizip aktiv und das Perfektpartizip passiv ist und dass der zeitliche Aspekt nicht immer vorherrschend ist, hätte er ein System ohne nachträgliche Einschränkungen aufstellen können.

Kurz, mit Ausgangspunkt in den logischen Kategorien kommt man leicht zu einem System, das nachträglicher Verbesserungen bedarf und mit Ausnahmen geflickt werden muss. Wenn man dafür von einer empirischen Untersuchung des tatsächlichen Formengebrauchs im Satzzusammenhang ausgeht, kann man eher zu einem einheitlichen und in sich geschlossenen System vordringen, wie das z.B. Glinz weitgehend gelungen ist.

Auch bei Erben ist die Grenze zwischen der Grammatik und dem ''Wörterbuch'' verwischt und manchmal aufgehoben. So behandelt er z.B. ausführlich die Aktionsarten der Verben, wobei eigentlich nichts weiter herauskommt, als dass diese Kategorien bei Bedarf durch besondere Wortwahl ausgedrückt wer-

den können. Dementsprechend genügten wohl in der Grammatik einige kurze Hinweise, vielleicht noch die Begriffsdefinitionen; einen Bestandteil des grammatischen Systems bilden diese Inhalte jedoch nicht.

Ich muss aber ausdrücklich hervorheben, dass Erbens Werk eine beachtliche Leistung darstellt. Die Einwände betrafen ja die grammatische Theorie, nicht so sehr den Stoff selbst. Manche Einzelheiten sind in neues Licht gestellt und einleuchtend erklärt, und die vielen Beispiele aus der neuesten Literatur sind höchst willkommen. Für den Praktiker ist das Buch wohl in erster Linie von Bedeutung als wertvolles Komplement zu den herkömmlichen Handbüchern. Allein genügt es kaum, da sich Bedenken der oben skizzierten Art einstellen. Es bleibt ein Versuch, und es scheint, dass die Zeit für eine gründliche Erneuerung unserer Grammatik noch nicht reif ist.

Schliesslich kommt die Reihe an den neuesten Duden, "Die Grammatik der deutschen Gegenwartssprache", herausgegeben 1959 von Paul Grebe u.a. beim Bibliographischen Institut in Mannheim. Sowohl dem äusseren Umfang nach als auch inhaltlich übertrifft dieses Werk weit alle bisherigen Grammatiken, die ohne historische Erklärungen nur die Gegenwartssprache behandeln. Hier kann man aus gutem Grund von einer vollständigen Darstellung sprechen, und hier dürfte man in der Praxis eine Antwort auf jede Zweifelsfrage finden, die sich beim heutigen Stand der Forschung überhaupt beantworten lässt. Es ist ein Werk, wie es sich der Sprachlehrer schon lange ersehnte, und das unentbehrlich für jeden scheint, der sich mit der deutschen Sprache zu befassen hat.

Zu einem Punkt möchte freilich der ausserdeutsche Sprachlehrer einen Wunsch äussern. Die Verfasser haben sich bemüht, jede grammatische Erscheinung zu verzeichnen, und haben als Norm nur den Gebrauch anerkannt. Diese Selbstverständlichkeit bringt jedoch einen kleinen Nachteil mit sich: Die Verf. müssen manchmal ein Schwanken feststellen und zwei

Formen nebeneinander gelten lassen. Der Praktiker würde es aber sehr begrüssen, wenn er in solchen Fällen eine eindeutige Antwort auf die Frage bekommen könnte, ob beide Formen als gleichwertig zu betrachten sind, ob die eine vorzuziehen ist und ob die andere, etwa in Schülerarbeiten, als Fehler zu bewerten ist oder nicht. Ein paarmal, z.B. bei den starken und schwachen Formen des Adjektivs, drücken sich die Verf. so vorsichtig aus, dass der Lehrer auf Grund dessen kaum entscheiden kann, welche Form er den Schülern als Norm hinstellen soll. Einem Schüler, einem Ausländer oder auch nur dem Durchschnittsbürger, der einen sachlichen Bericht abzufassen hat, kann man doch nicht die Freiheiten einräumen, die man Dichtern oder Stilkünstlern gewähren muss. Und von einer so autoritativen Stelle wie der Dudenredaktion darf man wohl erwarten, dass sie die Verantwortung auf sich nimmt und lenkend in den Sprachgebrauch eingreift; wenn auch nicht normativ vorschreibend, so doch empfehlend.

Auch stört es den Leser etwas, dass das Werk nicht aus einem Guss ist: Die einzelnen Teile rühren von verschiedenen Verfassern her, wodurch das Ganze uneinheitlich wird und man den letzten Schliff durch die vereinheitlichende Hand eines allein verantwortlichen Hauptherausgebers vermisst. Jetzt erreichen nicht alle Teile qualitativ dieselbe Höhe wie das besonders verdienstvolle Kapitel "Wortarten", das von Rudolf Köster bearbeitet ist. Ebenfalls geraten jetzt zusammenhängende Tatsachen in verschiedene Teile, wobei sich der Leser durch die zahlreichen Hinweise ärgert.

In theoretischer Hinsicht macht die Stellungnahme der Verfasser zu den Erneuerungsversuchen der Grammatik einen befriedigenden Eindruck: Vom Neuen ist das ausgewertet und aufgenommen, was man als gesichert und als wirkliche Verbesserung betrachten kann. So ist z.B. die Trennung der Adjektive und Adverbien aufgegeben und dafür die Kategorie Artwort eingeführt, und es hat die Kategorie Grösse Eingang gefunden als Oberbegriff für die verschiedenen nominalen Satz-

glieder, wobei zwar nicht alle Konsequenzen gezogen sind, vgl. weiter unten. Es ist aber der Grundplan beim alten geblieben, und es sind weitgehend die traditionellen Bezeichnungen beibehalten, und zwar die internationalen, was wenigstens vorläufig die vernünftigste Lösung zu sein scheint, denn eine unnötige Einführung neuer Termini erschwerte allzu sehr die Verwendung des Buches neben den anderen, und die deutschen Bezeichnungen, die z.B. in der alten Duden-Grammatik gebraucht wurden, hätten das Buch für Ausländer praktisch unbrauchbar gemacht.

In der Syntax halten sich die Verf. strenger an das Herkömmliche, und die eingeführten Neuerungen bleiben recht oberflächlich. Im ganzen befriedigt dieser Teil weniger. Auch in diesem Werk werden Satzmodelle benutzt, aber die Verf. stellen nicht weniger als 31 "Grundformen" auf. Das System lässt sich aber stark vereinfachen. So hat Hennig Brinkmann in dieser Zeitschrift, Nr. 60: 4, 1959, die Satzformen (des Behauptungssatzes) auf vier Grundtypen zurückgeführt. Und nach Glinz lassen sich die Satzglieder auf drei Hauptkategorien zusammenfassen: das Prädikat mit seinen unmittelbaren Bestimmungen, d.h. Infinitiven, Partizipien und den "trennbaren Vorsilben"; die Grössen, also Nomina in reinem Kasus (ohne Präposition), also Glieder, die sich mit einem einfachen Pronomen ersetzen lassen; und die Angaben, also Adverbiale, Nomina mit Präposition, adverbiale Akkusative u. dgl., die sich mit einem Adverb ersetzen lassen. Einen Grenzfall bildet das Präpositionalobjekt, das sich inhaltlich mit den Grössen berührt aber formell mit den Angaben vergleichbar ist.

Erst diese wenigen Haupttypen verdienen den Namen Grundformen. Mit ihnen lassen sich alle komplizierteren Gebilde erklären, indem man von den Grundformen des Satzes ausgeht und untersucht, mit welcher Art Satzgliedern sie jeweils ausgefüllt und mit welchen ergänzt und erweitert werden können. Mit einem derartigen System liesse sich in der Praxis arbeiten, aber nicht mit einer Liste von 31 Grundformen. Ich vermisse

auch eine Erwähnung der grundlegenden Tatsache, dass ein deutscher Satz höchstens drei Grössen enthalten kann, dass also ausser dem Subjekt nur zwei Nomina in reinem Kasus stehen können, während weitere Nomina nur mit Hilfe von Präpositionen eingesetzt werden können. Anderseits ist die Frage danach, welche Untergruppen der Hauptkategorien im Einzelfall stehen können, ob z.B. als Ergänzung des Prädikats Akkusativ-, Dativ- oder Genitivobjekt stehen kann oder welche Präposition zur Hilfe genommen werden soll, ein Problem der Wortbedeutung und keines der Grammatik im engeren Sinn. Meines Erachtens muss man bei diesen Problemen die formellen und die inhaltlichen Kriterien streng auseinanderhalten, während die Verf. sie jetzt durcheinandergemengt haben. Die "Kategorisierung" der Satzglieder ist eine formelle Angelegenheit, aber durch die Berücksichtigung der inhaltlichen Unterschiede sind die Verf. daran verhindert, zu einem konsequenten System vorzudringen.

Auch die Behandlung der Wortstellung befriedigt nicht. Die Verf. halten sich an das Herkömmliche und bemühen sich, Regeln über die Stellung der Glieder auf Grund ihrer äusseren Form aufzustellen; das ist aber ein Unternehmen, das ebensowenig wie früher zu einem Erfolg führt. Auffallend ist Regel 1222 auf S. 587 "Bei 'ungerader' Wortstellung kann sich zwischen die Personalform des Verbs und das Subjekt im allgemeinen nur noch ein Pronomen einschieben", die ein förmliches *contradictio in adiecto* darstellt, denn in diesem Satz stecken zwischen Personalform und Subjekt nicht weniger als vier Satzglieder, von denen eines drei schwere Substantive enthält. Bei diesem Problem ist wohl von der Behaghelschen Regel auszugehen, von der Reihenfolge nach zunehmender Bedeutung. Statt von "Bedeutung" würde ich freilich lieber von "Gewicht" sprechen, denn es kann sich dabei entweder um Betontheit im Satzzusammenhang oder um bloss äusseren Umfang handeln: kurze, unbetonte Glieder kommen zuerst, lange bzw. stark betonte dahinter, wobei kurze, betonte Glieder

ein Stück nach hinten rücken, aber selten ganz an das Ende. Und zwar wird diese Reihenfolge ganz ohne Berücksichtigung der grammatischen Form durchgeführt.

Meines Erachtens ist es eine Schwäche, dass sowohl ERBEN als auch die Duden-Grammatik die Grenze zwischen Formenlehre und Syntax anders gezogen haben als etwa HERMANN PAUL und GLINZ, dass sie also Bildung und Bedeutung der Formen zusammengeschlagen haben. In einem Nachschlagewerk wie dem Duden mag dies zwar eine praktische Lösung sein, in theoretischer Hinsicht muss aber betont werden, dass aus den grundlegenden Erkenntnissen DE SAUSSURES über Sprache und Rede, Wort und Satz bei diesem Verfahren nicht alle Konsequenzen gezogen sind.

Nach dem Studium dieser verschiedenartigen Versuche scheint es mir, dass man mit einer folgerichtigen Zweiteilung am sichersten vorgehen könnte: Die erste Hälfte bestünde aus der Lautlehre, unter Umständen ergänzt mit Errungenschaften der Phonologie, sowie aus der Bildung der Formen und Wörter, also im wesentlichen aus dem traditionellen Stoff einschliesslich der Wortbildung. Die zweite Hälfte bestünde wiederum aus einer Syntax, die beispielsweise nach dem System von GLINZ oder dem von JUNG aufgebaut werden könnte, also einschliesslich der Bedeutung und Verwendung der Formen. So ginge man im ersten Teil von den Lauten als den kleinsten Einheiten aus und könnte bis zu den Wörtern und ihren Formen als Grundeinheiten der Sprache vordringen. Im zweiten Teil ginge man vom Satz als Grundeinheit der Rede aus und käme bis zu den einzelnen Formen und ihrer Verwendung; nur so lassen sich ihre Bedeutungsfelder gegenseitig abgrenzen und ihre Inhalte empirisch bestimmen. Ausserdem würden die Formen die erwünschten Kriterien für die syntaktischen Kategorien bieten.

Bei dem aktuellen Problem, ob von der Form oder vom Inhalt auszugehen ist, verdient Aufmerksamkeit vor allem die

Duden-Grammatik, denn die Verfasser haben sich offenbar bemüht, beiden Richtungen gerecht zu werden, und haben die Wahl meist glücklich getroffen. Freilich nicht immer, denn, wie schon erwähnt wurde, sollten die formellen Kriterien bei der Bestimmung der Satzglieder in den Vordergrund rücken, während sie für die Wortstellung keine Rolle spielen. Aber z.B. bei der Abgrenzung der Wortarten gehen die Verf. von der Form aus und lassen die inhaltlichen Unterschiede an zweiter Stelle folgen. Das ist sicherlich richtig, denn es handelt sich um formell-grammatische Unterschiede, die auch darin zum Vorschein kommen, dass die Verwendung eines Wortes in der Rolle einer anderen Wortart in der Regel die Bildung einer Ableitung erfordert, was zwar unter Umständen bloss durch Anhängung der Endungen dieser Wortart erfolgen kann; das unterbleibt nur, wenn die Wörter unflektiert bleiben. Anderseits gehen die Verf. bei der Behandlung der Tempora und Modi vom Inhalt aus, was wiederum richtig scheint. Denn im heutigen Deutsch spielen die formellen Unterschiede keine grammatische Rolle mehr, wie sie es einst in der *consecutio temporum* getan haben. Heute regelt sich der Gebrauch rein inhaltlich, auf Grund der Bedeutung und des Ausdruckwillens des Sprechenden, und zwar so, dass auch die logisch-objektiven Zeitverhältnisse unbeachtet bleiben können.

Es ist offenbar so, dass bei einigen Problemen vom Inhalt, bei anderen aber von der Form auszugehen ist. Und zwar geht es wohl darum, dass in jenen Fällen der Unterschied der Formen rein inhaltlich ist, dass er also nur die Bedeutung betrifft und keine weiteren grammatischen Folgen hat, während er in diesen Fällen auf die Form der anderen Satzglieder einwirkt und also die grammatische Struktur der Aussage beeinflusst. Es kann also zwischen den beiden Betrachtungsweisen bzw. Forschungsrichtungen keine absolute Wahl getroffen werden, sondern sie müssen nebeneinander gehen und sich ergänzen. Freilich sollte meiner Ansicht nach der Grammatiker bestrebt sein, möglichst weit mit formellen Kriterien zu arbeiten, denn nur so lässt sich

ein sicherer, empirisch kontrollierbarer Grund finden, während sonst die oben bei Erben skizzierte methodische Gefahr allzu nahe rückt.

Auch hat es sich gezeigt, dass die inhaltliche Richtung leicht bei einem blossen Verzeichnen der Ausdrucksmöglichkeiten stecken bleibt, während man auf Grund der Formen zu einem sauber gegliederten System vordringen kann. Und dies sollte das Ziel der grammatischen Forschung sein, und zwar schon aus dem Grunde, weil dadurch die praktische Anwendung der Grammatik, vor allem im Unterricht, stark erleichtert wird. Listen müssen auswendig gelernt werden, während ein gegliedertes, übersichtliches System mühelos zu geistigem Eigentum wird, womit man arbeiten kann und in das sich weitere Einzelheiten einfügen lassen.

Freilich darf von einem grammatischen System nicht verlangt werden, dass es logisch einwandfrei wäre; im Gegenteil muss es in gewissem Sinne offen bleiben. Wir wissen, dass der sprachliche Ausdruck die Forderungen der Logik nicht erfüllt. Weiter befindet sich die Sprache ständig in Entwicklung, und so ist ja nur zu erwarten, dass wir auf Erscheinungen stossen, die sich in kein Schema hineinpressen lassen, weil dort eine Verschiebung des Systems gerade stattfindet. Und wir kennen die Analogie; es ist uns bekannt, wie durch sie die Ausdrucksmöglichkeiten erweitert oder auf neue Gebiete übertragen werden. So ergeben sich des öfteren Grenzgebiete, in denen sich verschiedene Entwicklungstendenzen überschneiden und einer streng durchgeführten Kategorisierung somit trotzen. Das grammatische System, die Beschreibung der sprachlichen Struktur, muss eben auch diesen "unsystematischen" Zügen gerecht werden. Vor allem lassen sich die einzelnen Kategorien nicht scharf abgrenzen, weil dauernd Verschiebungen und Erweiterungen stattfinden.

Wir sind also kaum berechtigt, ein gewisses System nur aus dem Grunde zu verwerfen, weil ihm nicht jede Einzelheit sauber eingeordnet werden kann. Vorläufig müssen wir in

unseren Ansprüchen recht bescheiden bleiben. Wir sollten jedem Versuch, in die Struktur der Sprache tiefer einzudringen, mit Freude begrüssen, und dankbar sein, wenn auch nur ein kleiner Schritt vorwärts getan wird. Es ist der Forschung noch nicht gelungen, die fundamentalen Probleme des Satzbaues zu enträtseln und der Syntax einen ebenso festen Grund zu geben wie der Lautlehre. Mit einer kleinen Ergänzung können wir uns Erbens letzten Worten anschliessen: "So wird sich die Forschung weiterhin mit dem Problem der Satzglieder (und des ganzen Satzbaues) im Deutschen befassen müssen".

Kaj B. Lindgren

ALEMANNISCH *UN-GELÜNSTER*

Dieses Wort bedeutet 'teuflischer Kobold, gespenstisches Ungeheuer.' Wichtigste Bezeugungen:

1) Martina 5, 37 des Hugo von Langenstein, der die Sprache von Beuggen am Hochrhein um 1290 widerspiegeln kann:

Nu kamin vil geswinde
dez tiefils ingesinde
und ouch sin ungelünster
zuo dem gotis münster.

Die Erhaltung des *-üns-* verdient stilistisch, zeitlich und räumlich Aufmerksamkeit, die Nähe der Stadt Basel gibt zu denken.

2) Sebastian Bürster 114, dessen Beschreibung des Schwedischen Krieges um 1638 in Salem bei der Stadt Überlingen verankert ist: *gespänst und unglüster.*

3) XIX in einem Teil von Graubünden *Un-chlüsterli* Schweizerisches Idiotikon 3, 701.

Der Schwund des *-n-* erklärt sich gemäss dem Staubschen Gesetz. Das Wort ist richtig angesetzt in Fischers Schwäbischem Wörterbuch 6, 165. Dagegen ist ein einfaches *Gelünster*

versteckt, d.h. falsch eingeordnet, unter einem Stichwort *Glänster* ebd. 3, 666; H. Fischer wusste aber, dass sein konstruiertes *-äns-* nur eine Vermutung ist und durch *-üns-* ersetzt werden kann.

Wenn man das Wort ohne Vorsilbe ins Althochdeutsche zurückverlegen darf, müsste es *gi-lunstir-i* gelautet haben. Das erinnert einerseits an nhd. *Gelichter*, anderseits an nhd. *Ungetüm*. Ich gehe aus von altnordisch *lund*, das vorwiegend 'Art und Weise' bedeutet, aber zu ahd. *lunda* 'Talg' gehört. Hinter der abstrakten Bedeutung (die sich auch bei *Gelichter* ganz früh vorgedrängt hat) steht ein Körperteil, der für gemeinschaftliche Abstammung aus demselben Leibe wesentlich ist. Dieser Leibesteil sind in unserm Fall die Lenden, altenglisch *gelyndu* (sächliche Mehrzahl); in Norwegen mundartlich *lund* 'Lende, Hüfte.'

Freiburg i. B.

Ernst Ochs

BESPRECHUNGEN

Gautier de Coinci, *C'est d'un moine qui vout retolir a une nonne une ymage de Nostre Dame que il li avoit aportee de Jherusalem*; miracle versifié. Edition critique par Pol Jonas (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 113,2). Helsinki 1959. 173 pages.

Avant Gautier, le miracle de Sardenai a été mis en vers français par un auteur anonyme; Gautier ne semble pas en avoir subi l'influence. On connaît la source latine directe des deux auteurs. Il existe deux versions principales du miracle latin; Gautier s'est servi de la plus longue (version B, ainsi nommée par l'éditeur). M. Jonas donne une édition critique de cette version latine, non publiée auparavant, avec les variantes de six manuscrits. Il traite également des sources secondaires, parmi lesquelles il faut mentionner, en premier lieu, le miracle de la statue mutilée et saignante de la Vierge

de Châteauroux, miracle pour lequel Gautier se réfère au récit d'un témoin soi-disant oculaire.

Le miracle de Sardenai est conservé dans vingt manuscrits; M. Jonas en emploie seize pour l'établissement du texte. Le manuscrit de base s'impose: c'est le manuscrit N (Bibl. Nat. fr. 25532), bien connu grâce à de nombreuses éditions antérieures. La comparaison des manuscrits apporte une petite contribution à leur classement: les groupes *BHK* et *DIo*, qui sont déjà en partie connus.

L'éditeur étudie la langue du manuscrit de base du point de vue de la grammaire historique. L'introduction se termine par un tableau des rimes. Le texte est suivi de notes, d'une liste des noms propres et d'un glossaire assez riche.

Nous sommes ici en présence d'une édition faite avec soin. L'éditeur suit scrupuleusement les principes qu'il précise dans l'introduction. Il reproduit le manuscrit de base presque tel quel, en n'y apportant de légères retouches que lorsqu'il y a des fautes matérielles évidentes. Même en ceci, il est plus scrupuleux que beaucoup d'éditeurs antérieurs. On pourrait citer p.ex. les vers 610—611, *Car a Soissons le troverai Li bons borjois qui encor vit*, que peut-être le scribe de N aurait corrigés, si on le lui avait fait remarquer. Le passage chez Lozinski, *St. Bon*, p. 55, auquel l'éditeur renvoie dans une note du bas de la page, n'est, cependant, pas tout à fait la même chose: *Le vin qu'il but si l'atira.*

Le texte est établi, répétons-le, avec beaucoup de soin. Nous n'y avons trouvé qu'une seule faute d'impression ou de lecture: v. 350 *fois* au lieu de *foiz* (de même dans les variantes). De même, au vers 1011, il faudrait peut-être lire *voz* au lieu de *noz* (écrit avec un *v* minuscule) comme au vers suivant (*voz* avec un *v* majuscule). L'éditeur a transcrit l'article indéfini .j. en toutes lettres. Au vers 488 il l'a résolu par *uns* |Soudanz| (abrégé dans le manuscrit). Il ne corrige toutefois pas les deux cas de non-accord entre l'article (écrit en toutes lettres dans le manuscrit) et son nom, signalés par ailleurs dans l'introduction (p. 59).

L'éditeur place la graphie de N *doient* pour *doint* (v. 26, p. 50) parmi les vers boiteux. Je me demande s'il ne s'agit ici plutôt d'une particularité graphique du manuscrit N, et non pas d'une faute. Ces graphies apparaissent ça et là dans ce même manuscrit: Kraemer, *Du clerc*, v. 227, variantes *joiente* "bien faite"; Koenig, *Les miracles de Nostre Dame*, miracle de Théophile,

v. 93, variantes et D. 71, v. 21, *joientes* [mains]; D. 71, v. 218, *doient* au lieu de *doinst* R (Långfors, *Extraits du manuscrits de l'Ermitage*).

Dans le tableau des rimes il y a une petite inconséquence. L'éditeur indique l'homophonie des rimes en supposant que les consonnes finales devant une initiale consonantique ne se prononçaient pas. P.ex. p. 61, Epas - *trespas;* p. 63, Edenz — *ses denz;* p. 69, Evaines — *et vaines: pensees vainnes.* Or, p. 63, il faut donc lire Genz — *les genz* (subst.): *plus genz* (adj.) et non pas Sgenz. De même, l'homophonie de *est* est donnée sous l'aspect tantôt phonétique tantôt graphique: p. 61, Cesdoumains — *c'est dou mains;* p. 65, Sfins — *est fins;* p. 66, Evis — *est vis,* Stvis — *est vis,* et ainsi de suite.

Les notes sont, en général, d'ordre lexicographique. Elles sont souvent très bien développées (p. ex. *wiart,* v. 271; *wite,* v. 307; *wadiaus,* v. 682; *enclumez, esclumez,* v. 932). L'éditeur s'abstient, avec raison, de faire des rapprochements entre certains passages du miracle de Sardenai et les autres miracles de Gautier, et renvoie à des travaux antérieurs traitant de ce sujet.

Malgré l'explication donnée par l'éditeur (note au v. 24), nous ne voyons pas d'obstacle à mettre un point après *oïr* (v. 25).

Le glossaire a le mérite de comprendre les mots des variantes. Nous pouvons même dire que ces mots ont été notés plus soigneusement que ceux du texte reproduit. Nous devons savoir gré à l'éditeur d'y avoir introduit des mots tels que *camorgnes* o 998, *desier* T, *disier* x 553, *domart* I 272 etc. Mais on se demande s'il valait la peine de noter jusqu'à des variantes graphiques et de simples bévues de copiste. Sans en avoir de remords, l'éditeur aurait pu être plus éclectique vis à vis de mots tels que *achenir* I 668, *aformer* G 642 (pour *afermer*), *affreé* x 170, *bifaut* x 578 (pour *brifaut* ?), *boiceus* H 932, *ciuart* H 272, *essaviroit* x 63, *estache* I 442, *levir* x 667, *senez* B 417, *sie* x 679, *sauniers* x 628 et beaucoup d'autres bizarreries qu'on trouve surtout dans le ms. x. *Acosteront* S 18 et *acouteront* etc. 18 devraient figurer sous la même rubrique, puisqu'il s'agit dans les deux cas du même verbe, dérivé du mot latin *costa.* (En général l'éditeur ne fait pas d'articles séparés pour les variantes graphiques.) *Deloigne* Es 99, "délai", a peut-être bien le droit de cité en français, mais en tout cas *alongne* 99 et *asloigne* x 99 devraient figurer dans le même article du glossaire. On trouve *ajoiz*

K 494 dans le glossaire, mais *esjoiz* n'y est pas. C'est le cas de beaucoup d'autres mots, qui ne sont représentés que par des formes de variantes, p.ex. *hynelement* s 529, *ignelement* SH 204, 286, 529, *inelement* s 204, 286, *isnalement* x 204, 286, 529 (tous dans des articles séparés), tandis que *isnelement* manque; de même *isnele pas*, qui est représenté par *ignel le pas* S 139 et *pas, enel le pas* (!) HK 139; *peur* K 48, pur E 48 représente *puer* (qui manque). On y trouve *effine* x 422, mais non *effine* x 1018 ou *afine* 1018; *affreé* x 170, mais non *effreé. Fronchant, frotant, frouchant* auraient pu être groupés sous la même rubrique, de même que *entencion* et *intencion* (avec un renvoi, bien entendu); *subtilier* 726 et *sultilie* x 726; *ensoines* T 852 et *essoine.* On trouve dans le glossaire *joyer* s 579 "se divertir", mais non *joer* D 579, formes qui sont deux variantes dialectales du même mot. On ne comprend pas très bien les raisons du choix des mots tels que *couvent* ("communauté de moines"), *noire* ("appliqué à la mer déchaînée"), *boisteus* (sans traduction), *onneur* 677 (sans traduction), *orgueil* ("fierté"), *ri* pr. 1. ("ris"), *verriere* ("verrière"), *vigne* H 390 (sans traduction). Malgré ces petites inadvertances, qui troublent l'homogénéité du glossaire, celui-ci est très utilisable.

Lauri Lindgren

Karl Brunner, *Die englische Sprache: ihre geschichtliche Entwicklung*, Vol. I: *Allgemeines; Lautgeschichte* (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, B: Erzänzungsreihe, No. 6). Second, revised edition, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1960. Pp. xi—416. DM 28.

It is interesting to compare the first and second editions of this standard work on the history of the English language, with ten years between them. The changes made in the second edition are of two kinds: (1) those affecting the style and the arrangement of the chapters, and (2) the corrections and additions, caused primarily by the new studies on the subject which have accumulated since 1950.The most striking structural innovation is that Vol. I has now been divided into two separate parts: (1) general linguistic development (*allgemeine Sprachentwicklung*) and (2) phonological development (*Lautgeschichte*). Minor rearrangements have been made within this framework.

The bibliographical references are fuller and thus even more useful than before. The new edition contains sixty-five pages more than the first.

An insignificant slip (printing error?) on p. 110 might be corrected here: for 'schwed. *mära* und *mäst*' read 'schwed. *mera* und *mest*;' but a detailed discussion of the second edition will have to wait until the appearance of Vol. II.

Tauno F. Mustanoja

Nottingham Mediaeval Studies, edited by Lewis Thorpe, Vol. III. Cambridge, W. Heffer & Sons for the University of Nottingham, 1959. Pp. 108.

Nottingham Mediaeval Studies is a new scholarly publication which should interest medievalists in the field of language and literature as well as of history.

Vol. III contains four studies, two in early French literature and two in history. Frederick A. G. Cowper traces the early history of an Old French manuscript belonging to Lord Middleton and now deposited in Nottingham University Library, where it is numbered Mi. LM 6. The manuscript, which contains several texts, among them a number of fabliaux by Gautier le Leu, was written in France towards the end of the thirteenth century and appears to have belonged to the seigneurial family of Laval (department of Mayenne). Whether it was made especially for Guy IX of Laval and his wife Beatrix, as Professor Cowper believes, remains a matter of conjecture, but there is some vague evidence to support the theory. The manuscript came to England in the fifteenth century, probably as part of the booty when the English troops commanded by Lord Talbot captured Laval in 1428. Later in the fifteenth century it was in the possession of John Bertram of Thorpe Kilton. In an Appendix Professor Cowper prints a list of manuscripts which belonged to the Laval-Derval family. G. E. Trease's article 'The Spicers and Apothecaries of the Royal Household in the Reigns of Henry III, Edward I, and Edward II' is interesting to students of philology mainly on account of the list of drugs printed, with explanations, on pp. 47—52. J. S. Roskell contributes an article on 'The Par-

liamentary Representation of Lincolnshire during the Reigns of Richard II, Henry IV, and Henry V.' Kenneth Varty tries to separate truth from fable in the life-story of Louise Labé, who was born in 1525 and died in 1565 or 1566 and who, as Dr Varty says, 'can still be described as France's greatest lyric poetess.'

T. F. M.

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, 16. Band, Heft 1—2. Berlin, Walter de Gruyter, 128 S.

Die von Friedrich Kluge im Jahre 1900 begründete und bis zum Jahre 1914 herausgegebene Zeitschrift für deutsche Wortforschung ist eines der vielen Opfer des ersten Weltkrieges gewesen. Es war ein empfindsamer Verlust für die Germanistik, die durch dieses Organ für deutsche Wortgeschichte stark gefördert wurde. Der Ausfall dieser Zeitschrift war besonders bedauerlich, weil die Wortforschung inzwischen grosse Fortschritte machte.

Jetzt ist endlich eine lange gehegte Hoffnung in Erfüllung gegangen, indem die Zeitschrift für deutsche Wortgeschichte ihr Erscheinen wieder aufgenommen hat. Sie wird von Werner Betz in Verbindung mit Ralph Farrell, Emil Öhmann, Erich Rothacker, Otto Springer und Wilhelm Wissmann herausgegeben.

Das bis jetzt erschienene erste Doppelheft setzt die alten verpflichtenden Traditionen glücklich fort. Erich Rothacker behandelt das Wort »Historismus», Fritz Tschirch den Bedeutungswandel im Deutsch des 19. Jahrhunderts, Erik Erämetsä die Bedeutung Adam Smiths als Mittler englisch-deutscher Spracheinflüsse, Harri Meier das lateinische *v* und die alten Germanen und Louis L. Hammerich die Modalverba der neugermanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Dänischen. Ferner enthält das Heft den ersten Teil eines Aufsatzes von Cornelia Berning über die Sprache des Nationalsozialismus, und Werner Betz liefert einige Beiträge zum »Wörterbuch des Unmenschen». Ein paar Besprechungen beenden das Heft.

E. Ö.

Ernst Ochs, *Kädmon*. Freiburg, Verlag Rombach, 1959. 72 S.

Einen neuen Beweis für seine Vielseitigkeit gibt der Freiburger Gelehrte Ernst Ochs, auch als Mitarbeiter dieser Zeitschrift bekannt. Seine unermüdliche Arbeit in der Werkstatt des Badischen Wörterbuchs, seine sprachgeographischen Untersuchungen, die für dieses Gebiet grundlegend sind, und seine Beiträge zur Forschung der ahd. Zeit sind den Germanisten bekannt.

Als echter Humanist hat Ochs sich aber nicht auf diese Fragen beschränkt, sondern bereitet uns ab und zu verschiedenartigste Überraschungen. So wissen wir nun, dass auch das epische und dramatische Schaffen ihm nicht fremd ist. Bald sind es Kriegserinnerungen, bald Bearbeitungen alter Erzählungen aus dem Schwarzwald, die aus seiner Feder fliessen. Dass auch dichterisches Neuland dadurch erschlossen wird, beweisen die vier Dichtungen, die unter dem gemeinsamen Titel »*Kädmon*» neulich erschienen sind. Der Band umfasst zwei Libretti: »Kädmon» und »Petronius», dazu zwei kleinere epische Werke: »Seekönig Helgi» und »Chavez».

In »Kädmon» werden die dramatischen Höhepunkte im Leben des angelsächsischen Milton in drei Aufzügen geschildert. Dabei kommt natürlich auch Kädmon selbst oft zu Worte und singt u.a. einen Teil der ihm zugeschriebenen *Paraphrase*.

Die Stoffwahl überrascht eigentlich nicht. In Anglistik ist Ochs wohl bewandert, und das kriegerische Leben der angelsächsischen Helden ist nicht nur für die Altgermanen überhaupt typisch, sondern hat auch Berührungspunkte mit den Erlebnissen des Verfassers in zwei Weltkriegen. Mit diesem Motiv ist aber der religiöse Einschlag eng verbunden. Der heldische Hirt wird ja zum Sänger Gottes erwählt.

Im allgemeinen hat der Leser den Eindruck, dass der Verfasser von seiner Vorlage nicht viel abweichen wollte. Trotzdem oder vielleicht gerade dadurch ist es ihm in der Behandlung des Stoffes gelungen, eine wirkungsvolle Dichtung zu schaffen, die als Kunstwerk nichts zu wünschen übrig lässt. Die Reime sind sehr geschickt, und auch metrisch ist das Werk tadellos.

Über die praktische Verwendbarkeit des Librettos wage ich nichts zu sagen; dazu gehört ein Fachmann. Ob man aber ein Kalb oder anderes Viehzeug auf die Bühne bringen kann? Dass es nicht unmöglich ist, bewies das erfolgreiche Auftreten einer Ziege in dem »Teahouse of August Moon».

Von den drei anderen Dichtungen ist der »Seekönig Helgi» ein Heldenlied, das balladenartig vom Untergang des Dänenkönigs Helgi durch die Sachsenkönigin Alof berichtet, während das ewige Rom zum Schauplatz der heiteren Szenen aus der Zeit des Kaisers Augustus der Oper »Petronius» dient. Ganz anders verhält es sich mit »Chavez». Hier handelt es sich um den verwegenen Versuch eines jungen südamerikanischen Fliegers über die Alpen nach Italien zu fliegen (die Dichtung stammt aus dem Jahr 1912). Das Werk zeigt, wie man die moderne Welt der Technik dichterisch darstellen kann, ohne etwas von der Form einzubüssen, wie es später, namentlich in den 20er Jahren geschah.

Am Ende des Bandes erfahren wir, dass der Verfasser auch zahlreiche andere Dichtungen druckfertig hatte, sie gingen aber im Kriege verloren. Diese Sachlage ist zu bedauern, denn sie hätten wohl noch etwas Neues zum Bild des Dichters Ochs beitragen können.

Zusammenfassend kann man jedenfalls feststellen, dass das alte Sprichwort »Schuster, bleib bei deinem Leisten» nicht immer stimmt. Das ist aus dem bisherigen belletristischen Schaffen des badischen Sprachforschers ersichtlich.

E. Alanne

Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI^{e} Congrès International des sciences onomastiques à Munich du 24 au 28 août 1958; 184 pages, + 2 cartes hors texte.

Recueuil d'études romanes publié à l'occasion du IX^{e} Congrès International de Linguistique romane à Lisbonne du 31 mars au 3 avril 1959. Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine, Bucarest, 1958 et 1959, 344 pages.

Pendant ma visite en Roumanie au printemps 1958 je fus témoin d'une activité prodigieuse que déployaient alors les linguistes roumains. Les deux volumes que je discuterai ici sont la preuve que cette activité continue et que les résultats en sont bien considérables. Je commence dans l'ordre chronologique par les *Contributions* . . . Tout d'abord, le *grand old man* de la roumanistique, Iorgu Iordan, démontre que la relation entre le lexique d'une langue parlée dans une région donnée et la toponomastique de cette dernière n'est pas toujours la

même. Une population clairsemée et instable, quoique dominante, tels les Pétchénègues, n'a pas pu influencer fortement la langue des colons sédentaires ni même celle des pâtres seminomades roumains. Elle a, par contre, laissé maintes traces dans la toponymie du pays, car partout où un seigneur pétchénègue s'arrêtait, il imposait son nom à la localité. — Emil Petrovici étudie les toponymes roumains d'origine slave présentant le groupe »voyelle + nasale» pour slave commun **ǫ*. Dans ces cas, l'unique traitement de cette voyelle nasale slave est roumain *în*, *îm*, et jamais *un*, *um*, comme dans certains emprunts lexicaux. Il s'ensuit que ces toponymes ont été assimilés par les Roumains après le passage de *ǫ* ancien bulgare à *ă* nasal moyen bulgare, mais avant la dénasalisation de cette dernière voyelle en bulgare moderne. — En étudiant les prénoms masculins dans la Vallée de Sebeș, Aurelia Stan constate le fait intéressant que le rapport entre le nombre des nouveaunés et celui des prénoms qu'ils recoivent est, dans la grande majorité des cas, inversement proportionnel. Cela veut dire que les personnes baptisantes manquent plutôt d'imagination et se repètent toujours, chose bien connue d'ailleurs. Déjà Gogol l'a constatée dans »Le manteau» en nous expliquant comment Akakiy Akakiyévitch était arrivé à son nom bizarre. — I. Patruț, traite des noms, employés en roumain, au cours des siècles, pour désigner quatre grandes villes slaves: Moscou, Kiev, Lvov, Cracovie. On s'étonne de la bigarrure des formes et du grand rôle du latin même là où il s'agit de choses slaves. — Marius Sala revoque des choses bien connues sur le rapport entre l'évolution des appellatifs et celle des toponymes. — M.-M. Alexandrescu-Dersca donne une nouvelle étymologie, assez convainquante, pour le nom de la Dobroudja: le nom turc *Burğan*, *Berğan* ou *Borğan*, attribué à cette province par le fameux géographe arabe du XII^{e} siècle, Idrisi. Les conquérants turcs ont pu s'intituler *Dhu Burğan* ou, avec métathèse, *Dhu Bruğan* »seigneurs du B.» Deux siècles plus tard, cette forme aurait été rattachée au nom du seigneur pontique *Dobrotič* (1354—1386) et par conséquent au slave *dobrъ* 'bon', d'où l' explication donnée par un voyageur anglais qui traversait le pays en 1652: »*Dobrugia* signifie 'welfare', c'est-à-dire 'bien-être, bonheur'». — N. A. Constantinescu avance l'hypothèse intéressante que le célèbre réformateur tchèque Jan Hus portait plutôt le nom biblique de Hus, fils de Cham, que celui de »oie» (en vieux tchèque *hus*). — On s'étonne de voir G. Ivanescu

prendre au sérieux les théories de N. I. Marr, qu'il qualifie lui-même d'»absurdes» et en tirer que le nom du Danube (*Danuvius*, *Donau*, slave *Dunaj*, roum. *Dunăre*) remonte aux »parlers japhétites du néolithique» et que la racine géorgienne *den-*, *din-* dont les noms des fleuves *Don* et *Dunaj* seraient des formations, est »certainement identique à la racine indo-européenne *dhen* 'laufen, rennen; rinnen'». — La toponymie pétchénègue-comane de la plaine roumaine fait l'objet de l'étude de I. Conea et I. Donat qui la constatent surtout dans les zones de concentration des toponymes au suffixe *-(l)ui*, tels *Bîrlui*, *Teslui*, *Călmățui*, etc.

Le *Recueuil* . . . nous offre un choix beaucoup plus riche et je devrai me borner ici à ne signaler que les articles les plus intéressants. C'est de nouveau Iorgu Iordan qu'il faut mettre en tête. En analysant le double emploi du sujet et le complément répété, dans toutes les langues romanes, ce grand romaniste rejette l'hypothèse d'une transmission directe de ces phénomènes du latin vulgaire (par ex., *Peregrinum filium in lege sancta christiana collocabi eum* Inscr. dalmate de 382) dans les langues romanes (par ex., *ce monsieur, je ne le connais pas*, esp. *a ese señor no lo conozco*, ital. dial. *la canuscia sta fimmina* »je connais cette femme», roum. *pe domnul acesta nu-l cunosc*). Le roumain présente ici la situation la plus intéressante, car il a généralisé la répétition sous la forme du pronom atone, par ex. *Președintele l-a primit pe ambasadorul* 'le président a reçu l'ambassadeur'. Monsieur Iordan considère tous ces faits comme parallèles syntaxiques, produits indépendants de chaque groupe de langues, sans aucune influence de l'une à l'autre.

Dans son article très instructif sur l'origine de l'accusatif roumain avec *p(r)e* Liviu Onu rejette l'explication de cet accusatif par l'influence slave, proposée par Gr. Nandriș et E. Seidel. Il s'agirait plutôt d'un développement interne roumain, *pre* ayant eu encore au XVI^e^ siècle avec certains verbes (*a arăta* 'montrer', *a căuta* 'regarder', *a striga* 'crier' etc.) une valeur purement locale, désignant la direction dans l'espace. Au fur et à mesure qu'on analysa les constructions prépositionnelles comme des objets directs, la valeur locale disparut: *a căuta pe cineva* ne signifiait plus »regarder sur quelqu'un», mais simplement: »regarder quelqu'un».

A ces deux partisans du développement interne vient se joindre J. Byck en réfutant la théorie du modèle slave pour l'infinitif abrégé du roumain (*a cînta* ~ *cîntare*). Il est vrai que

l'on ne trouve le raccourcissement de l'infinitif, en bulgare et en serbo-croate, que dans la formation du futur (croate *hvaliću* 'je louerai' < **hvaliti hoću*; bulg. *bištə* 'je vais être, je serai' < **biti štə*), mais l'explication de M. Byck me paraît, elle aussi, un peu artificielle: l'infinitif en *-are* aurait paru un substantif au suffixe productif *-are* et un autre infinitif aurait été créé.

B. Cazacu pose un problème intéressant, mais épineux: le daco-roumain, l'aroumain, le mégléno-roumain et l'istro-roumain, sont ils des variétés dialectales d'une seule et même langue romane ou des langues différentes? Il aboutit à la question purement théorique: quelle est la différence qui sépare les langues des dialectes? Naturellement, les opinions varient là-dessus. Tandis que Monsieur Cazacu croit que les idiomes romans parlés au Sud du Danube »n'ont pas réussi à devenir des langues indépendantes capables de répondre aux nécessités intellectuelles de la vie moderne», I. Coteanu, quelques pages plus loin, considère ces idiomes plutôt comme l a n g u e s différentes.

A. Graur découvre le symbolisme phonétique des groupes *rl* et *rt* en roumain: elles servent à rendre expressif un mot qui était banal. Ainsi, on a changé *cobilă* espèce de traineau pour transporter la charrue en *cobîrlă*, *cioban* 'berger, pâtre' en *ciobîrlan*, *hulub* 'pigeon' en *hurlub* et ainsi de suite.

V. Guțu-Romalo constate que le roumain est la seule langue romane qui ait créé un pronom de révérence à la 3me personne: *dumnealui*, *dumneaei*, *dumnealor*. Grâce à l'opposition graduelle de 2e personne: *tu* / *dumneata* / *dumneavoastră*, le pronom personnel *dînsul* est aussi attiré dans la sphère du pronom de révérence: *el* / *dînsul* / *dumnealui*. L'auteur aurait pu ajouter que le russe »petit-bourgeois» prérévolutionnaire connaissait aussi un pronom de révérence à la 3me personne. C'était le pronom personnel masculin du pluriel *oni*, employé en parlant d'une seule personne: *oní segódnya ne kúšayut* correspondait exactement à *dumnealui* (*dînsul*) *astăzi nu mănîncă* »Monsieur ne mange pas aujourd'hui».

Il est curieux de suivre la controverse entre E. Petrovici et Al. Rosetti au sujet des correlations consonantiques de timbre. Selon Monsieur Rosetti roum. *beată* 'ivre (fém.)' et *biată* 'pauvre (fém.)' seraient distingués par l'opposition des semivoyelles *e̯* : *y*. La théorie de M. Petrovici qu'il défend acharnément, impliquerait qu'entre ces deux mots il n'y eût

point de différence au point de vue du vocalisme. Etant étranger, je ne me permets pas de jugement définitif, mais ne s' agirait il pas d'une différence presque imperceptible qui apparaît ou disparaît dans la langue littéraire suivant l'origine, l'éducation ou le dialecte maternel du sujet parlant?

Sorin Stati occupe une place à part parmi les collaborateurs à ce volume. Tandis que presque tous les autres autant qu'ils s'occupent des calques slaves en roumain, tâchent d'en diminuer l'importance, M. Stati y ajoute un calque inconnu jusqu'ici: en vieux slave, chez les noms féminins de tous les types, le gén. sing. = nom. plur.; *ženy* 'les femmes', *dušę* 'les âmes', *kosti* 'les os', *novyję* 'les nouvelles (adj.)' sont, en même temps, des gén. sing. Selon Stati cette particularité du système slave a été calquée en roumain durant les XI^{e}—XII^{e} siècles, de sorte qu'on a, en roumain moderne, nom. sing. *casă* 'maison', *vulpe* 'renard', mais gén. sing. = nom. plur. *case*, *vulpi*, ce qui ne se laisse pas expliquer en partant de la flexion latine.

Je suis encore loin d'avoir épuisé le contenu du volume, mais, l'espace qui m'est accordé étant restreint, je ne signale plus que l'étude sur la structure phonématique des suffixes du roumain et du français par Em. Vasiliu. Cet intéressant essai de typologie est entièrement fondé sur les théories américaines dites »structuralistes» et il nous fournit la preuve que les linguistes roumains accueuillent volontiers des idées nouvelles. Cependant la plupart des collaborateurs suit encore la tradition des néogrammairiens et s'occupe surtout des problèmes étymologiques ou syntaxiques du bon vieux temps tout en apportant des solutions nouvelles et originales. Comme il y a des jeunes parmi eux, il n'y a aucune raison de craindre pour l'avenir de la linguistique roumaine.

V. Kiparsky

LEVELS OF MEANING IN THE *NIBELUNGENLIED*

Sîfrit's Courtship

By the time of their first meeting as it occurs in the *Nibelungenlied*, we have already been told that Sîfrit and Kriemhilt have long been in love with each other (e.g., 48, 4–49, 2; 133, 1–4; 240, 4–241, 4; 132, 2–4). However, neither of them knows that his sentiments are being reciprocated, nor does anyone else in the poem suspect any emotional attachment between them, so that we share with the author the insight into the several meanings of actions and utterances which comes from knowing more about their own affairs than the protagonists do themselves. Further, we may assume that the love affair which is about to take place will be courtly in nature, not only because the general tone of the poem is courtly, but, more specifically, because the social position, training, and behavior of both Sîfrit and Kriemhilt conform on all points to nearly every rule set forth in the *De Amore* of Andreas Capellanus as making possible and fostering courtly love.[1]

The occasion of their first meeting, however, is hardly suited to foster the cause of love, courtly or otherwise. During a *hôhgezît* at Worms intended to celebrate the Burgundian victory over the Saxons and the Danes, Prince Ortwin suggests to King Gunther, "lâzet iuwer swester [i.e., Kriemhilt] für iuwer geste gân" (274, 3).[2] This is a formal and formidable affair. There are above five thousand knights present, and the

[1] *Andreas Capellani Regii Francorum de Amore Libri Tres*, ed. Amadeu Pages (Castelló de la Plana, 1930). See particularly pp. 178—9, rules xi, xviii, xxiv, and xxx.

[2] This and all subsequent quotations from the *Nibelungenlied* are from the edition by Karl Bartsch, rev. Helmut de Boor (Leipzig, 1949).

princess makes her entry chaperoned by her mother and attended by at least one hundred ladies in waiting.

To the masculine onlookers, however, her retinue serves only as a contrasting background against which her loveliness stands out "alsô der morgenrôt / tuot ûz den trüeben wolken" (281, 1—2); and the poet emphasizes this fact by having the multitude of young knights joyously scramble forward in hope of seeing her at close range. But Sîfrit does not share in the general outburst of delight, for the formality of her entrance and the enthusiastic admiration of which she is the unquestionable object on the part of every other man in the hall prove utterly discouraging to him:

> Er dâht' in sînem muote: "wie kunde daz ergân
> daz ich dich minnen solde? daz ist ein tumber wân.
> sol aber ich dich vremeden, sô wære ich sanfter tôt."
> (285, 1—3)

Justified though it may be by the immediate situation, Sîfrit's reaction clearly conforms to Andreas' assertion that "Amorosus semper est timorosus" (rule xx) [1] and bears out C. S. Lewis' observation that the courtly lover "is no light-hearted gallant: his love is represented as a despairing and tragical emotion."[2]

Thus far the poet has set the stage for both a formal reception of the heroes of the war against the Saxons and the Danes, and an affair of courtly love between Sîfrit and Kriemhilt. The purpose of the present essay is to show that each subsequent

[1] Within the context of courtly love, such anxiety is not only conventional but justified, for Andreas (rules xiv and xxxi, and pp. 90 and 135) makes it plain that the rival is a constant threat to the true lover, that noble women are likely to treat their suitors with scathing contempt, and that lovers must beware of love too easily won. Students of mediaeval literature recall the shattering scorn with which Guenevere receives the faithful Lancelot in Chrestien de Troyes' *Chevalier de la Charette* (ed. Wendelin Fœrster, Halle, 1899; 11. 3955—8).

[2] Clive Staple Lewis, *The Allegory of Love* (Oxford, 1948), p. 3.

important action and utterance of Sîfrit and Kriemhilt lends itself to two distinct levels of interpretation: that of the formal reception and that of the affair of courtly love.

Jehan Lemaire de Belges has outlined for us the specific steps which an affair of courtly love must follow: "Les nobles poetes disent que cinq lignes y ha en amours, c'est a dire cinq poincts ou cinq degrez especiaux. C'est a savoir le regard, le parler, l'attouchement, le baiser. Et le dernier, qui est le plus desire et auquel tous les autres tendent, c'est celuy qu'on nomme par honnestete le don de mercy."[1] This is precisely the pattern which the lovers follow in the *Nibelungenlied*.

Le Regard. — Sîfrit's attention, like that of every knight in the hall, has centered upon the princess as soon as she made her entry, and now his own appearance suggests his state of mind: "er wart von den gedanken vil dicke bleich unde rôt" (285,4). A few lines later, Kriemhilt will catch sight of him, and her blushes will answer his:

> Dô si den hôhgemuoten vor ir stênde sach,
> do erzunde sich sîn varwe. (292,1—2)

The next stanza makes it clear that there is an actual exchange of amorous looks:

> mit lieben ougen blicken ein ander sâhen an
> der herre und ouch diu frouwe. (293,3—4)

However, we are not allowed to forget that the occurrence takes place at a public celebration where Kriemhilt has been ordered to make an appearance for the only purpose of honoring officially the heroes of the recent war, so that the poet adds, "daz wart vil tougenlîch getân" (293,4).

This furtive exchange of glances is obviously the *regard*, and the accompanying blushes and blanches are in keeping

[1] Jehan Lemaire de Belges, *Les Illustrations de Gaules et Singularitez de Troye*, ed. Auguste Jean Stetcher (Louvain, 1882), I, 182—3.

with the rules of courtly love. Andreas writes that "Omnis consuevit amans in coamantis aspectu palis pallescere" (rule xv) and accounts for the secretiveness with the warning that "Amor raro consuavit durare vulgatus" (rule xiii).[1]

Le Parler. — King Gunther is the only Burgundian to guess that Sîfrit, the man who has just saved the Burgundian Kingdom from an enemy invasion, loves Kriemhilt (272, 1—3). Yet he makes no effort to take the initiative in furthering his cause. It is Prince Gêrnôt who unwittingly does so when he suggests that Sîfrit, the undisputed hero of the war, be formally distinguished before all present by being allowed to receive Kriemhilt's personal greeting:

> Dô sprach von Burgonden der herre Gêrnôt:
> "der iu sînen dienest sô güetlîchen bôt,
> Gûnther, vil lieber bruoder, dem sult ir tuon alsam
> vor allen disen recken; des râtes ich nimmer mich gescam.
>
> "Ir heizet Sîvrîden zuo mîner swester kumen,
> daz in diu maget grüeze . . . ." (288,1—289,2)

What Gêrnôt has in mind is surely not an intimate conversation, and the princess' greeting sounds accordingly like nothing more confidential than a public acknowledgment of a brave warrior's services to the state: "sît willekomen, her Sîvrit, ein edel riter guot" (292,3). But to us — the initiates, as it were — her words, coming immediately upon her blushes and the secret looks she and Sîfrit have exchanged, mean much more than a formal greeting. They are indeed the beginning of the *parler*.

[1] That this may be considered an accepted cue is illustrated at much greater length in Gottfried von Strassburg's *Tristan und Isôlt* (ed. August Closs, Oxford, 1947: 11. 11919—33). Here, Sîfrit's behavior suggests that he also conforms to this other rule of Andreas: "In repentina coamantis visione cor contremescit amantis" (rule xvi).

Sîfrit's answer is not given. However, we learn that he spends the most part of the next twelve days in Kriemhilt's company (305, 1—3), and we may assume that he does not remain dumb all that time. Considering the sentiments which the lovers entertain toward each other and which they have already expressed without words, we need no uncommon perspicuity to imagine the nature of their conversation.

L'attouchement. — Having greeted the hero of the Saxon War, Kriemhilt takes him by the hand as he respectfully bows to her: "Er neig ir flîzeclîche; bi der hende si in vie" (293,1). Here again, the poet's single statement must be interpreted on two different levels of meaning. On one level, we see Sîfrit and Kriemhilt doing precisely what their official roles require: the knight bows submissively to the sister of his king, and the princess formally rewards his heroism in her brother's service by taking his hand and allowing him to walk beside her in sight of the festive multitude. On the other level, we — because we know more than the participants in the action — can hardly doubt that the lovers' hands hold each other in a somewhat warmer manner than the occasion requires.

In the event that we should prove too uncritical to realize what goes on, the poet gives us a further cue in the form of a question to which there is only one answer:

> Wart iht dâ friwentlîche getwungen wîziu hant
> von herzen lieber minne, daz ist mir niht bekant.
> doch enkan ich gelouben daz ez wurde lân.
> si het im holden willen kunt vil sciere getân.
>
> Bî der sumerzîte und gein des meien tagen
> dorf' er in sîme herzen nimmer mêr getragen
> sô vil der hôhen vreude denn' er dâ gewan,
> dô im diu gie enhende, die er ze trûte wolde hân.
> (294,1—296,4)

There can be no question that we have witnessed the *attouchement.* Sîfrit's formal bow before Kriemhilt, incidentally, nicely illustrates how closely the two levels of meaning are knit, for it is in keeping both with the official part he must play and with the convention of courtly love which requires the lover to act before his beloved exactly as a feudal vassal does before his overlord.[1]

Le Baiser. — By being allowed to walk beside the king's beautiful sister, Sîfrit has been officially honored above all the warriors present, but it is not the formal distinction that the other knights envy him most:

> Do gedâhte manec recke: "hey wær' mir sam gescehen,
> daz ich ir gienge enebene, sam ich in hân gesehen,
> oder bî ze ligene! daz liez' ich âne haz." (296,1—3)

We may easily guess what goes on in their minds four lines later, when Kriemhilt publicly kisses the hero: "ir wart erloubet küssen den wætlîchen man" (297,3).

The use the passive form in the sentence just quoted deserves some attention. The kiss which Sîfrit receives comes as the result of three commands, one of which is given to him, and the two others to Kriemhilt. The first command, that Kriemhilt should come to court, is given by King Gunther himself and expressed in the active voice:

> er'nbôt ez frouwen Uoten und ir tohter wol getân,
> daz si mit ir mageden hin ze hove solde gân. (275,3—4)

The second is likewise expressed in the active voice, but it is transmitted by unidentified relatives of the king, who inform Sîfrit of the great honor he is about to receive:

> Dô giengen 'swirtes mâge dâ man den helt vant.
> si sprâchen zuo dem recken ûzer Niderlant:

[1] Lewis, *op. cit.*, p. 2.

"iu hât der künec erloubet, ir sult ze hove gân,
sîn swester sol iuch grüezen; daz ist zen êren iu getân."
(290,1—4)

The third — for we must look upon the permission granted Kriemhilt as really a command — is expressed in the passive voice, and we are told neither who gives nor who transmits it. Thus, the commands become more impersonal as they bring the lovers closer to each other. The tone of official anonymity in the last one stands out by contrast with the concupiscent thoughts that run through many a young knight's mind only four lines earlier. One should note that, as the love affair progresses and its principals become more intimate, it is only normal that the distance between the two levels of meaning should seem to grow.

To return to the kiss which Kriemhilt gives Sîfrit, it is significant that the King of Denmark, whose sensibility we may assume to be strictly on the official level, refers to it as a "lofty greeting":

Der künec von Tenemarke der sprach sâ zestunt:
"diss vil hôhen gruozes lît maneger ungesunt
(des ich vil wol enpfinde) von Sîvrides hant." (298,1—3)

If he thinks at all of a possible union, it is surely a political rather than a love marriage that he has in mind. His exclamation is in tune with the remark of Gunther's relatives who, as we have seen earlier, added after inviting Sîfrit to meet Kriemhilt, "daz ist zen êren iu getân" (290,4). It is only because the poet allows us to read the passage within a context closed to the King of Denmark — that of the lovers' secret thoughts and actions — that we detect in Kriemhilt's kiss something much warmer than a "lofty greeting". Understood on this level, it is the *baiser*, the next-to-last degree on the ladder of courtly love.

Another aspect of the inverted correlation between the tone

of the official commands and the growing intimacy between the lovers may be pointed out here. Although the third one is completely anonymous, we may assume that all three commands ultimately originate from Gunther himself, even if he follows someone else's prompting. We have noted earlier that, despite his awareness of Sîfrit's love for Kriemhilt, he showed no particular eagerness to further his cause. We now see that, as the love affair progresses, Gunther's relationship to it becomes more official and distant. Recalling for an instant the part which he plays in the first half of the poem, we find that his reluctance to help Sifrit with his wooing sets the tone for his character in general: ready to accept his friend's help, slow to serve him, and eventually willing to have him murdered. All these, one may wish to add, are very much in keeping with the character he assumes in the *Waltharii Poesis*, a poem with which the author of the *Nibelungenlied* was familiar enough to include two references to it in his own work (1756,1—4 and 2344,2—3).

Le Don de Mercy. - Sîfrit does not proceed beyond the *baiser* until he has helped Gunther win the hand of the Icelandic princess Prünhilt, in exchange for which he receives Kriemhilt in marriage. After the princess has privately agreed to the union (612,1— 613,4), she is publicly requested to marry the hero of the Netherlands:

> man hiez si zuo ein ander an dem ringe stân.
> man vrâgte ob si wolde den vil wætlîchen man.
> (614,3—4)

There is no further reason for secrecy, and the betrothed may now embrace openly:

> Dô er di gelobte unt ouch in diu meit,
> güetlîch umbevâhen was dâ vil bereit
> von Sîfrides armen daz minneclîche kint.
> vor helden wart geküsset diu shœne küniginne sint.
> (616,1—4)

Henceforth, we need no longer be in the poet's confidence to understand what goes on, for the two levels of meaning — that of the official business and that of the affair of courtly love — have been consolidated into one, and subsequent utterances and actions may be taken at their face value. Indeed, the account of the *don de mercy* hardly lends itself to a double interpretation:

> Dô der herre Sîfrit bî Kriemhilde lac,
> unt er sô minneclîche der juncvrouwen pflac
> mit sînen edelen minnen, si wart im sô sîn lîp.
> er næme für si eine niht tûsent anderiu wîp. (629,1–4)

As the Scandinavian analogues suggest, the treatment of Sîfrit's love in the legend known to the *Nibelungenlied* poet or to his immediate predecessor must have been anything but courtly. By handling his material so that it may be interpreted on two distinct levels, our poet has succeeded in retelling that episode as it probably came down to him while making Sîfrit's courtship fit precisely the expectations of the courtly audience at the beginning of the thirteenth century.

Berkeley ALAIN RENOIR

A PROPOS DE *NE BU NE BA*

Après M. Reino Hakamies (*Neuphil. Mitteil.*, LVII, 1956, 220–3) et M. J. Monfrin (*Romania*, 78, 98–100), M. J. J. Beylsmit a rassemblé dans son article de nombreux parallèles européens de l'expression française citée dans le titre (*Neuphil. Mitteil.*, LX 1959, 334–47). Pour ce qui est de l'expression hongroise, il se réfère à une notice fournie par Leo Spitzer, mais le périodique cité par ce dernier ne lui étant pas accessible, il a dû s'en tenir là.

Nous pouvons constater qu'en hongrois il existe l'expression analogue de *ne bu ne ba*, p.ex.: *Se bű, se bá!* (Mot à mot: 'ni

bu ni *ba*' = a) 'nous ne savons rien là-dessus'; b) 'cela ne vous regarde pas.' — *Bű-e vagy bá?* (Mot à mot: 'est-ce *bu* ou *ba?*' = 'est-ce une bonne nouvelle ou une mauvaise?') — *Azt se mondta bű vagy bá.* (Il n'a dit ni *bu* ni *ba* = 'il n'en a dit ni du bien ni du mal'; 'il n'a rien dit.') — *Azt se tudja bű-e vagy bá.* (Il ne sait pas si c'est *bu* ou *ba* = 'il est complètement ignorant.') Ces exemples et d'autres se trouvent dans le dictionnaire *A magyar nyelv értelmező szótára* (*Dictionnaire encyclopédique de la langue hongroise*, I, 1959., s.v. *bű*). Beaucoup de matériaux sont rassemblés pour le grand dictionnaire de la langue hongroise (accessibles à l'Institut Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences); pour les formes de la langue populaire cf. Ö. Beke, *Magyar Nyelvőr*, LXXI, 116.

L'expression hongroise, selon le dictionnaire etymologique de Z. Gombocz et J. Melich, est d'origine onomatopéique (*Magyar Etymologiai Szótár II*, 1915, 591); explication analogue déja dans le grand dictionnaire hongrois de G. Czuczor et J. Fogarasi (*A magyar nyelv szótára*, I, 1862, s.v. *bű*).

Il n'est pas sans intérêt de signaler que déjà Simonyi avait constaté la ressemblance du *bű . . . bá* hongrois avec le *bu . . . ba* latin, le *buffa . . . baffa* italien, etc. (*Magyar Nyelvőr*, XLV, 258; sous le pseudonyme *Filológus*).

Budapest A. O. Vértes

THE HERO ON THE BEACH

An Example of Composition by Theme in Anglo-Saxon Poetry

The *theme* in oral poetry has been defined as "a subject-unit, a group of ideas, regularly employed by a singer, not merely in any given poem, but in the poetry as a whole."[1] The author of

[1] Albert Bates Lord, "Homer and Huso II: Narrative Inconsistencies in Homer and Oral Poetry," *Trans. and Proc. Amer. Philol. Assn.*, LXIX (1938), 440.

this definition, Professor Albert B. Lord, concludes on the basis of his extensive field-work with the South-Slavic oral poets that the function of themes in building the larger structure of an oral poem is analogous to the function of metrical formulas in building lines: both themes and formulas are mnemonic units which enable a singer to compose his songs and to recite them without recourse to word-for-word memorization or the ability to set them down in the fixity of written texts.[1] Unlike formulas, however, themes are not restricted by metrical considerations, and are thus somewhat more fluid in form. Regular use or repetition is an essential characteristic of both, but in the case of themes repetition need not be exact. In the *Iliad*, for example, the verse *δούπησεν δὲ πεσών, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ* is a whole-line formula, repeated again and again with no alteration in phrasing or metrical pattern. But the lines quoted below are not formulaic in this technical sense, although of course they do contain formulaic phrases. On the contrary, these lines must be called a theme, since they are part of a recurrent piece of narrative the repetition of which does not require exact verbal identity.

> *Πάτροκλος δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμῳῇσι κέλευσε*
> *Φοίνικι στορέσαι πυκινὸν λέχος ὅττι τάχιστα*
> *αἱ δ' ἐπιπειθόμεναι στόρεσαν λέχος ὡς ἐκέλευσε,*
> *κώεά τε ῥῆγός τε λίνοιό τε λεπτὸν ἄωτον.*

(*Iliad* IX. 658—61.) Thus, when the narrative later calls for the description of how Priam stayed overnight by Achilles' tent, the poet uses the same theme to tell how a bed was prepared for him:

[1] Lord, "Homer's Originality: Oral Dictated Texts," *Trans. and Proc. Amer. Philol. Assn.*, LXXXIV (1953), 127. See also the same author's *The Singer of Tales*, now published as No. 24 of the Harvard Studies in Comparative Literature (Cambridge, Mass., 1960), and Sir Cecil Maurice Bowra, *Heroic Poetry* (London, 1952), *passim*.

. . . Ἀχιλεὺς δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμῳῇσι κέλευσε
δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι καὶ ῥήγεα καλὰ
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἔσασθαι.

(XXIV. 643—46.) The conventional nature of both passages is immediately obvious from the fact that both begin with the same formulaic system (a proper name + *δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμῳῇσι κέλευσε*) and describe the same activity, the making of a bed. Yet Homer, whose use of formulas is exceedingly thrifty,[1] still does not need to repeat the earlier description verbatim. He creates a second description, using the same basic scheme or outline that he used for the first; that is, he uses a traditional theme. This theme, as the examples make clear, does not depend upon a fixed content of specific formulas for its mnemonic usefulness to the singer.

The point just made is one that has been somewhat obscured in recent discussions of the traditional, oral-formulaic character of Anglo-Saxon narrative poetry. In one argument the suggestion is made that similarities of detail in certain frequently-occurring descriptive passages reflect literary borrowing rather than the use of common traditional themes, inasmuch as the incidence of verse-formulas repeated throughout these passages is quite low.[2] But if the characteristics generally observable in oral poetry are also operative in the Anglo-Saxon narrative

[1] See Milman Parry, "Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making, I: Homer and Homeric Style," *Harvard Stud. Class. Philol.*, XLI (1930), 73—147; and "II: The Homeric Language as the Language of Oral Poetry," ibid., XLIII (1932), 1—50. This work is conveniently summarized by Rhys Carpenter, *Folktale, Fiction, and Saga in the Homeric Epics* (Berkeley, 1946), pp. 1—22, and, more accurately, by Francis Peabody Magoun, Jr, "The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry," *Speculum*, XXVIII (1953), 446 ff.

[2] Claes Schaar, "On a New Theory of Old-English Poetic Diction," *Neophilologus*, XL (1956), 304.

poems, this argument invalidates itself. To be sure, oral poets frequently do utilize the same formulas in filling out the lines of a given theme. This is particularly true when the theme is one that is used often, as can be seen in the *Iliad*, where Homer consistently repeats many verse-formulas in his descriptions of heroes arming themselves for battle, of sacrifices, and the like.[1] Yet there are numerous other examples — such as those discussed above — to show that the theme and the formula are distinct entities, and need not always coincide. Two recent articles have pointed out themes in Anglo-Saxon poetry which commonly are expressed in similar arrangements of the same verse-formulas.[2] In the following discussion I shall offer some evidence to indicate that this is not a condition essential to thematic usage in Anglo-Saxon poetry.

The real mnemonic utility of the theme is in the learning of songs by singers in the later stages of their training and in the creation of new songs. Lord tells us that "Once a singer has a command of the common themes of the tradition, he has merely to hear a song which is new to him only once to be able to perform it himself. A Yugoslav singer," he continues, "told me last year that he made no attempt at word-for-word memorization but learned only the 'plan' of the song, which he explained as 'the arrangement of the events.' This plan he then proceeded to fill in with the themes which he already knew."[3] We have in Anglo-Saxon poetry what seems to be an excellent example of the very process which Lord here describes: the

[1] Heroes arming themselves: III. 330 ff., XI. 17 ff., XVI. 131 ff., XIX. 369 ff. Sacrifices: I. 458 ff., XXIV. 621 ff., etc.

[2] Stanley B. Greenfield, "The Formulaic Expression of the Theme of Exile in Anglo-Saxon Poetry," *Speculum*, XXX (1955), 200—206; F. P. Magoun, Jr, "The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry," *Neuphilologische Mitteilungen*, LVI (1955), 81—90.

[3] Lord, "Composition by Theme in Homer and Southslavic Epos," *Trans. and Proc. Amer. Philol. Assn.*, LXXXII (1951), 73—4.

poem *Andreas* preserves with notable fidelity the "arrangement of events" of a story which makes its first recorded appearance in the Greek *Acts of SS. Andrew and Matthew in the City of the Anthropophagi* and later appears translated into Latin and Anglo-Saxon prose.[1] The poem, however, is not simply a versified translation of some one of the prose versions, but is a vigorous re-creation of the foreign story within the traditional native idiom. By comparing the prose versions with relevant parts of *Andreas* we can easily see that the poet's treatment is rather different from the usual manner of literary adaptation. Here, for example, is a brief passage from the Greek, a fragment of the now mostly lost Latin translation, and the corresponding passage from the Anglo-Saxon prose:

Ἀναστὰς δὲ Ἀνδρέας τῷ πρωὶ ἐπορεύετο ἐπὶ τὴν θάλασσαν ἅμα τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ, καὶ κατελθὼν ἐπὶ τὸν αἰγιαλόν, εἶδεν πλοιάριον μικρὸν καὶ ἐπὶ τὸ πλοιάριον τρεῖς ἄνδρας καθεζομένους.	Tunc sanctus Andreas surgens mane abiit ad mare cum discipulis suis et uidit nauiculam in litore et intra naue sedentes tres uiros.	Sé háliga Andreas þá arás on mergen, and hé éode to þǽre sae mid his discipulum, and hé gesǽh scip on þam waroðe and þrý weras on þam sittende.[2]

The two translations reproduce the content and the simple style of the original quite faithfully. There are one or two trifling omissions or compressions, but, in general, the words of the original are translated as closely as idiomatic usage will permit. The poem *Andreas* exhibits no such exacting respect for the phrasing of its model. Nevertheless, it preserves the essential details of the scene and does not alter the arrangement:

[1] See George Philip Krapp, ed. *Andreas and the Fates of the Apostles* (Boston, 1906), pp. xxi—xxix.

[2] Texts cited from Krapp, *Andreas*, p. xxii.

Ȝewát him þá on úhtan mid ǽr-dæȝe
ofer sand-hliðu to sǽs faroðe,
þríste on ȝeþance, and his þegnas mid,
gangan on gréote. Gár-secg hlynede,
béoton brim-stréamas. Se beorn wæs on hyhte
siþþan hé on waroðe wíd-fæðmed scip
módiȝ ȝemette. Þá cóm morgen-torht
béacna beorhtost ofer brimu snéowan,
háliȝ of heolstre. Heofon-candel blác
ofer lagu-flódas. Hé þǽr lid-weardas,
þrymmlíće þrý þegnas ȝemette,
módiȝlíće menn, on mere-báte
sittan síþ-frame, swelće híe ofer sæ cómon.[1]

The Latin translation — assuming that to be the "source" of *Andreas*[2] — tells us that Saint Andrew got up in the morning, went to the sea with his disciples, and saw a little boat on the shore and three men sitting in the boat. *Andreas* adds a number of concrete details to flesh out the description, as well as bringing in references to the rising sun and the completion of a journey. These additions, particularly the latter two, are not merely "poetic elaboration." They are elements of the traditional theme which the poet is using to fill in this part of the plan of the story. The fixed content of this theme consists of the details present in the passage from the *Acts of Andrew and Matthew* quoted above, plus the mention of a gleaming object

[1] Lines 235—47. This and all other quotations from Anglo-Saxon poetry in the present paper are taken, with line-references, from G. P. Krapp and E. V. K. Dobbie, edd., *The Anglo-Saxon Poetic Records*, 6 vols. (New York, 1931—53). Spellings, however, are normalized on the basis of Early West Saxon as recommended by F. P. Magoun, Jr, "A Brief Plea for a Normalization of Old-English Poetical Texts," *Les Langues Modernes*, XLV (1951), 63—9.

[2] See Krapp, *Andreas*, pp. xxiii—xxix.

(the sun) and a reference to a journey. That is, this theme is a stereotyped way of describing (1) a hero on the beach (2) with his retainers (3) in the presence of a flashing light (4) as a journey is completed (or begun). The time of this action is usually dawn; however, the temporal reference is sometimes omitted. Here is another example of the theme, in which the four motifs I have enumerated are all present, but with little or none of the expansion and discursiveness evident in the passage quoted from *Andreas*:

> Ȝewát him þá se hearda mid his hand-scole
> self æfter sande sǽ-wang tredan,
> wíde waroðas; weorold-candel scán,
> siȝel súðan fus. Híe síþ drugon. . . . (*Beowulf* 1963–66.)

This is perhaps the simplest and clearest occurrence of this theme in the poetry which has survived. It shows the content and the structure in what may be regarded as their pure form. We note also that, apart from the opening formula — "Ȝewát him þá . . ." — there is little similarity of phrasing with the example given from *Andreas*.

The four basic motifs which make up this theme are often used quite allusively. In order to employ it as a mnemonic device the poet needs only to preserve the approximate pattern, and may refer to any given motif only by means of associations, or by naming qualities or attributes of objects similar to those of the things named in the "pure form" of the theme. Thus, in the poetic version of *Exodus*, mention of a bright battle-standard fills in the place usually occupied by a reference to the sun:

> Þá wæs hand-rófra here ætgædere,
> fús forþ-weȝas. Fána up ȝerád,
> béama beorhtost; bidon ealle þá-ȝíen
> hwonne síþ-boda sæ-stréamum nǽh
> léoht ofer lindum lyft eodoras bræc. (247–51.)

Or, in another example from *Beowulf*, the gleam of golden boar-images on warriors' helmets can satisfy this motif:

> Ȝewiton him þá fǽran. Flota stille bád,
> siomode on sále síd-fæðmed scip
> on ancre fæst. Eofor-líć scinon
> ofer hléor-beorgum: ȝehroden golde,
> fág and fýr-heard, fær-wearde héold
> gúþ-mód gum-mann. Guman ónetton,
> sigon ætsamne. . . . (301—307b.)

Again, also in *Beowulf*, passing mention of another chieftan may be used to reinforce an oblique reference to the hero who is present in the scene described:

> Þá cóm beorht scacan
> [scíma æfter scædwa]. Scaðan ónetton
> wǽron æðelingas eft to léodum
> fúse to farenne; wolde feorr þanan
> cuma collen-ferhþ ćéoles niosan. (1802a—1806.)

The poet of *Beowulf* reveals remarkable skill in handling this sort of allusive substitution. His is an excellence akin to that of Homer's, which Milman Parry sums up with the remark that "the highest sort of oral verse-making achieves the new by the best and most varied and perhaps the fullest use of the old."[1] In the part of the poem where the hero refutes Unferth's account of the swimming-match with Breca, we have an instance of the extreme flexibility with which the *Beowulf*-poet is able to employ the theme under discussion. Beowulf tells how he swam with Breca for five days, until a storm parted them. Alone on the raging sea, Beowulf was attacked by monsters of the deep, but "served them with my precious sword, as was proper" (560b—561):

[1] Parry, "Studies, II," p. 14.

Næs híe þære fylle ȝeféan hæfdon,
mán-fordǽdlan, þæt híe meć þægon,
symble ymbsǽton sǽ-grunde néah;
ac on merȝenne méćum wunde
be ýþ-láfe uppe lágon,
sweordum aswefede, þæt siþþan ná
ymb brantne ford brim-líðende
láde ne letton. Léoht éastan cóm
beorht béac n Godes. . . . (562—570a.)

Here the poet mentions the bright sun, a journey, and the beach, but not as parts of a single, connected scene. The motif which calls for a reference to a warrior's troop of retainers he fills in with a figurative description of the sea-monsters' sitting around the banquet-table like a Germanic *comitatus* enjoying the beneficence of their lord. Having formed this loose, associative connection between the monsters and a warrior's troop, he then goes on to equate the monsters' lying dead on the shore with the more usual reference to a live troop walking upon the sand with their lord. In similar fashion, instead of mentioning a voyage which has for its terminus the piece of shore-line occupied by the hero and his retainers, the poet refers to voyages of the past which were hindered by the sea-monsters' depredations.

For us, perhaps, this process seems a pointless exercise in cryptography. But the poet of *Beowulf* does not intend to produce a puzzle, and the passage becomes one only through our attempts to determine the manner in which it was composed. The question here is not one of the poet's attempting to camouflage his use of a traditional theme, but of the creative genius which enables him to see the structure of the theme beneath its usual cloak of imagery. This theme is ordinarily used to depict a hero on the beach with his retainers in the presence of a flashing light and at the beginning or end of a journey. All these details generally make up a single, unified

scene. Yet, with a unique insight, the poet of *Beowulf* perceives that the theme may be used in a situation where such a scene is not actually required. He dissolves the usual scene into relatively unconnected references to each of the details of which it is composed. What is left is an outline for any piece of narrative that involves (1) a beach, (2) the *comitatus*-relationship, (3) a bright light, and (4) a voyage. He is still using the same theme, but he has extended its applicability immeasurably.

The regular content of this theme, then, consists not of a number of specific metrical formulas, but of a concatenation of four imagistic details. Limitations of space forbid me to present here every example of the occurrence of the theme in the surviving corpus of poems. But, upon comparing the following passages, the curious reader will find that no single formula is common to all the examples, and that the proportion of formulas which are repeated is relatively insignificant: *Andreas* 235–47; *Beowulf* 301–307a, 518b–521a, 562–570a, 1802–1806, 1888–99, 1963–65; *Elene* 35–46a, 105–109a; *Exodus* 247–51; *Guthlac* 1305–32; *Judith* 186b–204a.

In the perceptive introduction to his edition of *Andreas*, George Philip Krapp has pointed out the similarity between the plot of that poem and the first part of *Beowulf*: "Andrew's mission to the Mermedonians is parallel to that of Beowulf to the Danes; the elaboration of the sea voyage in *Andreas* is evidently due to recollections of Beowulf's journey; Andrew performs his task of cleansing the heathen land of the Mermedonians from the sin of cannibalism, and Beowulf cleanses the great hall Heorot of the man-eating monster Grendel; both heroes, their work being finished, return to the land from which they set out."[1] In the light of subsequent scholarship,[2] I think we can no longer accept Professor Krapp's interpretation of the

[1] Krapp, *Andreas*, p. lv.

[2] See L. J. Peters, "The Relationship of the Old English *Andreas* to *Beowulf*," *Pub. Mod. Lang. Assoc. Amer.*, LXVI, (1951), 851 ff.

similarities as evidence of literary borrowing. We must, however, regard as absolutely correct his view that there is an actual relationship between the two poems. The parallels of incident and detail reflect the use in both poems of a number of the same traditional themes. Indeed, it is not impossible that the poet of *Andreas* chose this story because, in addition to the excitement of Andrew's adventures, it presented a plot that could be readily re-constructed from the themes which he knew. The songs of even the most original oral poet remain, as Milman Parry observes, "the sum of longer and shorter passages which he has heard."[1] Moreover, it is not necessary to suppose that the poet of *Andreas* had any direct knowledge of *Beowulf*. Even though we grant a maximum of similarity in plot, the characteristics of thematic composition allow us to conclude that the likenesses are merely evidence of common oral tradition. Similar episodes can be accounted for as parallel uses of the same theme. Similar *sequences* of episodes can be accounted for as examples of a tendency for themes to be used in a particular order. Thus the theme of the Hero on the Beach frequently precedes a description of (or reference to) a scene of carnage in which the theme of the Beasts of Battle is used.[2] Other such sequences, perhaps involving the use of three or more themes, may exist. If so, and if they can be identified, we shall have some important clues to the peculiarities of narrative structure in Anglo-Saxon poetry. In any event, the evidence considered in this paper suggests that the time has come to investigate seriously the employment of traditional themes by the Anglo-Saxon poets.[3]

Harvard University DAVID K. CROWNE

[1] Parry, "Studies, II," p. 15.

[2] As, e.g., *Andreas* 235 ff., *Elene* 35 ff. and 105 ff., *Exodus* 247 ff., and *Judith* 186b ff.

[3] I am grateful to Professor Alain Renoir of the University of California for assistance in preparing this paper.

A MIDDLE ENGLISH CRUX, *NERE*

With a Note on Initial Consonant Mutation in English

The fifteenth-century Scots poem, *The Lay of Sorrow*,[1] contains the following problematic line: *I clepe, I crye, and ay like I am nere.*

This line is part of a description of love-sorrow in a fairly conventional style, and the word *nere* (which rhymes with *appere —dere — chere — ȝere*) is the difficulty. The rhyme cannot be taken to show the quality of the vowel (whether it represents ME open or close *ē*), and there is no other rhyme on *-ere* in this poem or its companion piece.

If this is ME *nere*, »near(er)», there are two possible interpretations: firstly, it may depend on some misunderstanding of a line from Chaucer such as *Troilus* I. 448: *And ay the ner he was, the more he brende*, though it is hard to believe that a fifteenth-century Scots poet well versed in Chaucer (as this one evidently was) would not understand such a phrase. Secondly, the sense "near(ly)" would be acceptable if the phrase were read as *and aylike I am nere*, where *aylike* would be a spelling of ME *eyelike, ezelich* (perhaps showing blending with the parallel form *aȝelike, awelich*, based on ON *agi*, "awe"), and the whole line would mean "I shout and cry, and I am almost a spectacle of terror"; the best that can be said of this reading is that it is unlikely. It is better to assume that *nere* has some other sense here, and it should be noted that the metre in this poem is regular enough for us to be confident that the writer used a monosyllable here; the following notes are based on an acceptance of the MS form *nere*.

[1] Printed, together with *The Lufaris Complaynt*, by K. G. Wilson, *Speculum* 29 (1954) 708; a set of textual and linguistic notes by the present writer appeared on pp. 204-13 of Volume LXI of this journal.

In his edition of the poem, Professor K. Wilson suggests that *nere* is probably "never, ne'er"; accordingly the phrase should mean "(I am) continually as I am never", hence, "my behaviour is such as it never (normally) is" or "I behave as I have never done before". This interpretation depends on rather strained, not to say obscure, syntax, above all in the present tense of the verb *to be;* this becomes evident when the line is compared with the normal syntax as it appears (to quote a Scots example of a very slightly later date) in Henryson's *Testamend of Cresseid,* lines 327—8: —

> Withdraw thy sentence and be gracious
> As thou was never.

Thus, if *nere* is "never", one would expect the phrase to be "*and ay as I did nere:* as an emendation this would be impossibly drastic, and the sense "never" must be regarded as syntactically improbable. Wilson's further tentative suggestion, equating the word with NED *nere* (OFr. *neir*), "black", is also difficult to justify, though the colour-symbolism in this poem makes it possible: cf. line 37, *wordis quhite* (from Chaucer, *Troilus III.* 1567); 54, *clede in sable;* 59, *your chalkit chere;* perhaps line 10, *Now is he turnit blak* (see the note in my previous article on this poem); and in *The Lufaris Complaynt,* line 22, *black cloudy thochtis.* In this case, the meaning would be "sad, despodent", which gives an unlikely anticlimax in the passage as a whole.

The complete passage, in fact, apparently requires *nere* to be an adjective with some such meaning as "mad", as was conventional in medieval descriptions of love-suffering. No such word is recorded in English, nor does any obvious source occur in any of the languages (Lat., Fr., MDu., MLG, ON) that commonly give loanwords in English. The present note attempts to adduce evidence for the existence of such a word; it must be admitted that the evidence is not at all conclusive, but it is offered here as it touches on a number of points of etymological interest. The *Lay of Sorrow* is comparatively rich

in rare words (as may appear from the notes of Professor Wilson and myself), and I therefore propose to treat *nere* as a *hapax legomenon*, probably a Northern or Scots dialect word, whose use would be strictly circumscribed by its probable identity in sound with ME *ner(e)*, "near(er)", and whose meaning was perhaps something like "mad".[1]

The German *Narr*, "fool", would then suggest itself as a possible parallel, and it provides a convenient starting-point for further investigation because the etymology of *Narr* is itself a matter of dispute, and the theories put forward in that connexion may throw some light on the problem of ME *nere*.

NHG *Narr* develops quite regularly from OHG *narro;* at the late MHG and early NHG stages the word was borrowed into a number of other languages (Du., LG, Dan. *nar;* Sw. *narr;* Finn. *narri*), but this cannot have any bearing on the ME crux. The etymologies proposed for OHG *narro* fall into two groups: one treats it as a Latin loanword, while the other connects it with a number of words in Germanic and other IE languages, all of which may be ascribed to a common IE root.

(a) The theory of Latin origin: this theory was first proposed by Diez,[2] and has since been accepted by some authorities:[3] OHG *narro* is regarded as a borrowing of a rare Latin *nārio* "a mocker" (literally "one who wrinkles up his nose"); Diez cites Romance derivatives that considerably strengthen his case, but this derivation presents obvious morphological difficulties. Attempts to obviate these difficulties (based on the analogy of

[1] Wright, *English Dialect Dictionary*, cites a South-country word *near*, "empty", which presumably cannot be related; the semantic development "empty" to "stupid" is obvious enough (cf. English *inane*, *vacuous*), but the reverse does not seem logically possible.

[2] F. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, p. 646, Fr *narguer*.

[3] Above all in Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* (1957), p. 502, *Narr:* see this for reference to further discussion of the morphological problems.

NHG *Graf*, itself a word of disputed etymology) are not relevant to the present discussion, but it will be useful to recall the normal Germanic development of Latin loanwords of this type by referring to the derivatives of Latin *cāseus:* a Germanic **kāsjus* gives, *inter alia*, OHG *kāsi* (NHG *Käse*) and OE (Anglian) *cēse* (NE *cheese*). Putting aside the problems of OHG *narro*, one can say that if a Latin *nārio* had been borrowed into Common Germanic, it would be expected to give quite regularly a ME *nere*. As an explanation of our crux, however, this can hardly be accepted in view of the complete lack of any supporting evidence.

(b) The theory of IE descent: this theory is more widely held:[1] OHG *narro* is connected with such words as MHG *narren*, *nerren*, *snarren* (all "to snarl, growl") and *snerren* ("to babble"); several related words exist in English, and although the NED cites some of the cognate forms from other Germanic languages, in most cases it states "(probably) of imitative origin", apparently denying the common IE root (see NED *snar*, *snark*, *snarl; snore*, *snork*, *snort; sneer;* and the appendix to this note). The whole IE group to which these words may be ascribed is set out most fully in the comparative dictionaries (footnote 5) under the root (*s*)*ner-*, (*s*)*nur-*, also referred to as (*s*)*ner-* (I). This root is described as onomatopoeic in origin, and it yields words referring to various incoherent human and animal noises, such as the German and English words just mentioned. Two rare ME words are ascribed to this root: *norne*, *nurne* in *Sir Gawain and the Green Knight* (see NED

[1] See Falk and Torp, *Norwegisch-Dänisches Etymologisches Wörterbuch*, I. p. 754, *nar;* Hellquist, *Svensk Etymologisk Ordbok*, I. p. 691, *narr;* Franck, *Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Tal*, p. 451, *nar;* also supported with fuller references by Walde and Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, II. p. 698, and Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* (elfte Lieferung) p. 975; further Norse material is added in Jóhannesson, *Isländisches etymologisches Wörterbuch*, p. 916.

nurn), and *nurð* in the Katherine group[1]. The words derived from this root are mostly ideophones, according to the definition of that term proposed by Mr Smithers[2]. A root of this kind may produce new words at varying periods in the history of a language (i.e. not every derivate from this root in English, for example, need have an OE antecedent), and individual words need not necessarily conform to the accepted rules of sound-changes. It is thus unnecessary to conjecture whether the stem-vowel of *nere*, if it belongs to this group of words, represents OE *ēa*, mutation *ǣ*, lengthening of a short *e*, Anglian *ē* corresponding to West Saxon *ǣ*, and so on, for an ideophone *nere* could be a late ME creation. In support of its ascription to this root, one may cite NE *sneer*, another word of late appearance in written records (but see the NED note on this question), which may be referred to the same root. There is no morphological objection to ascribing ME *nere* to the root (*s*)*ner-* (I), and with regard to meaning it is clear that this root could yield a sense that would suit the present context fairly well, namely "to make incoherent noises", whence an adjective "incoherent, babbling". In this connection one may compare MHG *snerren* "to babble", and, with *-g* extension, NHG *nörgeln*, *nergeln* "to speak indistinctly, to mumble;"[3] coming closer to Scotland,

[1] See G. V. Smithers, "Ten Cruces in ME Texts", *English and Germanic Studies* III (1949—50) 72—3.

[2] See G. V. Smithers, "Some English Ideophones", *Archivum Linguisticum* 6 (1954) 73; Smithers quotes the following definition: "a word that depicts a reaction to sensory impressions and expresses a feeling in a suitable acoustic form", the term *ideophone* is thus more comprehensive than the existing terms *onomatopoeic* and *imitative*. The English development of the IE root (*s*)*ner-* is discussed below in an appendix to this note.

[3] Danish *nor* "baby" could conceivably derive from this sense of the (*s*)*ner-* root, meaning (just like English *baby*) "a creature that makes incoherent sounds"; *nor* is usually ascribed to ON *nøra* "to feed, nurse"; connected with the latter is Norw. *nøre* (see Falk and Torp, *op.cit.* p. 786), "to light a fire", and in a different

there is also the Shetland Norn [1] *nirg, njirg*, "(1) a whimpering, importuning, grumbling and complaining; (2) a discontented person", and *njarg*, "(1) constant harping on the same topic, continual criticising and grumbling at the same thing"; hence the sense "complaining, miserably discontented" might also be possible for *nere*. In any case, *nere* and *sneer* could be regarded as derivatives from (*s*)*ner-* (I) in much the same way as NE *narrow* and *snare* are derived from the IE root (*s*)*ner-* (II).

A further complication arises, however, in that some dictionaries (e.g. Franck and Hellquist, *opera cit.*), while ascribing OHG *narro* to IE (*s*)*ner-* (I), also cite as related forms Sanskrit words meaning "a dance, game" (together with the corresponding verb), and Skt *narma-*, "a joke". These Sanskrit words are usually assigned (e.g. by Walde and Pokorny, *opera cit.*) to another root, (*s*)*ner-* (II), in which the basic sense is "to turn or twist, to twist or pull together". This brings up the question of some kind of blending or confusion of the IE roots (*s*)*ner-* (I) and (II), and in fact there are words in the Germanic languages where the basic senses of these two roots (I: "to make strange sounds"; II: "to make strange movements") are both present. For example, Walde and Pokorny, *op.cit.*, list MHG *snurren* "to rustle, rush, murmur, roar" under (*s*)*ner-* (I) because the sense of sound is apparently more prominent than the sense of movement; but NHG *schnurren*, which is morphologically the same word, is listed under (*s*)*ner-* (II), because its predominant sense now is one of movement, but still of movement implying sound ("to twirl, spin, whirr; to wave a revolving

ablaut-grade ON *aldr-nari*, "fire"; but the possibility that this ON source could yield an ME *nere*, "inflamed, excited", is very remote.

[1] See J. Jakobsen, *An Etymological Dictionary of the Norn Language of Shetland*, p. 608 and 614; Jakobsen compares various ON words beginning *gni-*, *gnir-*, *gnirk-*, thus touching on the problem of the relationship between (*s*)*ner-* and *gner-*/*kner-* in Germanic languages: see the appendix below.

rattle"). NE *sneer* has had during its recorded history both the semantic elements of sound ("to snort") and movement ("to curl the lip in scorn"), and probably both elements are present in NE *snarl*, which implies lip-movement as well as sound.[1] One may then say that a blending or confusion of IE *(s)ner-* (I) and (II), which is attested in Germanic languages, gives words in English that imply both sound and movement, and that this sound-and-sense complex could conceivably yield a ME adjective *nere* with the basic sense "making strange sounds and movements", hence "raving, mad", a meaning that suits the context of this poem better than merely "incoherent" or "complaining". Once again, however, the lack of adequate supporting evidence, above all the absence of the word from other texts, makes it impossible to regard this interpretation of the crux as anything more than merely tentative.

(c) One further line of investigation may be mentioned: since we are dealing with what was probably a Scots dialect word, it is worth considering briefly the evidence afforded by Scottish Gaelic. In fact, a word that at least superficially resembles *nere* is recorded in modern Gaelic: *near* "boorish".[2] There are of course three possibilities: first, that this resemblance is purely fortuitous, and the words are not connected at all; secondly, that Gaelic *near* is a borrowing of Scots *nere*, and thus throws no light upon the etymology of the latter (though it would give useful confirmation of its existence); thirdly, that Scots *nere* is a borrowing of Gaelic *near*, for which a Celtic

[1] OE *snirian, snyrian,* "to hasten", may be ascribed exclusively to *(s)ner-* (II), but another Scots nonce-word, *sneir* (*Poems of Alexander Scott*, ed. A. Scott, p. 18: *Ane New Year Gift*, line 190), used of the rapid movement of a boat through the water, probably shows a blending of *(s)ner-* (I) and (II); whether (or how) Scots *sneir* is connected with OE *snirian* is not otherwise clear.

[2] See E. Dwelly, *Illustrated Gaelic-English Dictionary* (1949), p. 687, quoting Armstrong's *Gaelic Dictionary* (Mid-Perthshire). The *ea* spelling may indicate an open *e:* see Lewis and Pedersen, *Concise Comparative Celtic Grammar*, p. 3, paragraph 5 (5).

etymology must be sought.[1] Gaelic loanwords in literary Middle Scots are exceptionally rare, and refer to specifically Highland phenomena for which there is no Lowland equivalent: e.g. *gluntow* in *The Flyting of Dunbar and Kennedie*, line 99, a poem of great interest for its repeated contrast between Highland and Lowland, Gaelic and English.[2] Dunbar's contempt for the *Iersch*-speaking Highlanders shows why it is improbable that the court circles should adopt into their language Gaelic words for which there was already a commonly used English equivalent.

Clearly evidence is needed on a number of points before any definite conclusion can be reached on the whole question of ME *nere*, which for the time being must be added to the list of unsolved ME cruces.

APPENDIX: THE DEVELOPMENT OF IE *(S)NER* IN ENGLISH

First, it must be emphasized that we are probably not concerned here with words that may be presumed to have had exact morphological equivalents in IE and a conjectured history of continuous usage from IE to ME. We are concerned rather with words that were probably coined in the ME period from an existing stem (which means in practise that they must have been based on a number of specific words in common use), and

[1] I have not been able to see MacBain, *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language;* the etymology of Gaelic *near* is clearly a matter for a Celticist to take up: the non-Celticist will be struck by its resemblance to Gaelic and Irish *near*, "a boar" (Dwelly *op.cit.* p. 687, and P. S. Dineen, *An Irish-English Dictionary*, p. 792), and may conjecture that the adjective *near*, if it is derived from the noun *near*, might rather mean "fierce, wild": presumably the lexicographer's gloss could not have been influenced by a false association between NE *boar* and *boorish?*

[2] See *The Poems of William Dunbar*, ed. W. M. Mackenzie, p. 8, and note on p. 199; NE *slogan* is a Gaelic word that passed through literary Scots (Douglas) into standard English.

this stem derives from the IE root (*s*)*ner-*. The parenthetic (*s*)- refers, of course, to the variable initial preconsonantal *s-* that was a common feature of IE (e.g. in NE *steer* as against Lat *taurus*, or within the English language in *snare* as against *narrow*): one must therefore ask whether it is proper to postulate a stem with such a variable element in ME. I do not know of any evidence that IE *s-* variation (or *s- ablaut*, as it is sometimes called) survived into OE as a living creative linguistic feature, but nevertheles it is noteworthy that it does recur in ME and NE, especially in ideophones (where, as will appear, it is often associated with other kinds of consonant and vowel mutation);[1] the widespread use in English of a variable initial preconsonantal *s-* may have been encouraged by the existence of pairs of words, perhaps from different sources, where the variation of the *s-* indicates some slight difference of meaning: e.g. *melt* and *smelt* (from OE *meltan* and MDu. *smelten* respectively, the different forms being due ultimately to IE *s-* variation), or *pike* and *spike* (see NED *pike*, sb. 1, and *spike*, sb. 2). It may be assumed that in such pairs of words a basic identity of meaning may have been felt, whereas such an identity had long been forgotten in the case of less obviously related derivatives from a common root such as *narrow* and *snare*. In English, *s-* variation is especially common in ideophones: e.g. (examples are given with the date of the first use recorded in the NED) *lash* (1330)-*slash* (1382), *plash* (1513)-*splash* (1722), *mash* (from OE)-*smash* (1700), *nick* (1530)-*snick* (1700), *nip* (1393)-*snip* (1586); see further Wright, *English Dialect Grammar*, p. 242, paragraph 323. An interesting example of a pair of words that apparently came to be treated as a group with a variable initial *s-* is the verbs *quash-squash*, where the *s-* derives through French from Latin *ex-*; the blending was assisted by the French

[1] These phenomena are mentioned in an important work that appread after the completion of the present note: H. Marchand, *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation*, pp. 319 ff., 342.

confusion of the derivatives of Lat. *cassare* "to annul" and *quassare* "to shake, break, crush": NE *quash* owes its sense to the former and its form to the latter, while *squash* is from Lat. *exquassare;* but *quash* was frequently used in the sense of *squash:* NED records *quash* "to annul", first in 1330; *squash* "to crush", etc., first in 1565; and *quash,* "to crush, squash" etc., first in 1609. The same variable *s-* appears in the homonymic noun, *squash/quash* "a pumpkin", etc., of American Indian origin (see NED). A similar confusion may account for the semantic development of *tumble* in ME: the original sense sense was "to dance, to perform acrobatics" (cf. NE *tumbler* "an acrobat"); the sense "to fall down", first recorded in 1330, may have arisen by analogy with *stumble* (first recorded in 1325: the closeness of the dates makes this case less certain); probably both words were felt to be variants of one basic form. A relevant problem is presented by the place-name *Nottingham,* from OE *Snotingaham;* the form without *S-* first appears in the late 11th century (see Ekwall, *Concise Oxford Dictionary of English Place-Names,* p. 329); Ekwall suggests that "The loss of *S-* is due to Norman influence". The French inability to pronounce initial *sn-* (a Latin inheritance: cf. Lat *nix-nivis* against NE *snow*) may well have been a contributory factor, but after all there are plenty of English place-names in *Sn-* that were not affected in this way, and more powerful factors are likely to have been the unpleasant connotations of the first syllable of the older form, and the feeling that the initial preconsonantal *s-* was a variable element. *s*-variation may also lie behind the problematic words *cuff* (1530), "to strike with the first", and *scuffle* (1590) "to struggle confusedly". NED compares the former with NHG *kuffen* "to thrash" (quoting Sievers' suggestion that it may be of Hebraic origin) and Sw. *kuffa* "to push"; of *scuffle* NED states "A frequentative formation on a base perh. of Scandinavian origin" and compares Sw. *skuffa* "to push". Sw. *skuffa,* however, is first recorded only in 1640, and is referred by Hellquist (*op.cit.* p. 959) to MLG *schûven* (cognate with NE *shove*), a derivation

that is not without morphological difficulties. The ultimate relationship of all these words (and Sw *kuffa* is perhaps also to be compared with *kuva*, if not with *knuffa* and *knuva*, all having the basic sense "to push") is not at all clear, but for the purpose of the present discussion it may be pointed out that the similarity in meaning of *cuff* and *scuffle* implies that at some time (probably in the 16th century) these words were associated in the minds of speakers of English; cf. also Spenser's *cuffling* (*Faerie Queene* IV. iv. 29): the context implies the sense *scuffling*, but the edition of 1611 reads *cuffing*. A glance at NED *scuff* vb. and *cuff* sb. 4 will show the complexity of the morphological issues involved here.[1] One may further note here the problematic form of NE *sneeze* as against earlier *neeze* and *fneeze;* it is preferable to regard *sneeze* as a late *s*-variant of *neeze* rather than as arising from a misreading or misprinting of *fneeze* (as NED states). The possibility of a parallel *f*- variation is not to be ruled out: see NED *lash slash — flash* and *slap* (1648) — *flap* (1400); the NED comment on pre-1648 examples of *slap* is especially interesting: "The apparent instances in *Arthur and Merlin* 8084, *Pallad. on Husb.* IV. 763, Palsgr. 563, and Milton, *Colasterion*, are errors for *flap*": this is a large number of "errors", and constitutes an acceptable body of evidence for *s*-/*f*- variation in this word. Something of the kind seems also to have influenced the development of *leer* and *fleer:* the former originally meant "to look sideways, to look askance", but its modern sense "to grin unpleasantly" belongs rather to *fleer*.[2] This may have come about partly under the influence of *sneer* "to smile scornfully"

[1] Cf. also G. V. Smithers, *Archivum Linguisticum* 6 (1954) 100.

[2] NED defines *leer* only as a movement of the eyes ("to look sideways, askance, furtively"), and does not mention the sense of movement of the mouth, which one now generally associates with *leer*. As always, for a sensitively conceived and brilliantly expressed definition one turns to Wyld's *Universal Dictionary of the English Language*, which gives (p. 664) *leer*, "a sly, furtive, smirking grin".

and partly because *leer* and *fleer* were felt to be variant forms of one sound-and-sense complex (perhaps encouraged by the analogy of *neeze — fneeze*).

There is thus evidence that ideophones may form a group in which an initial preconsonatal *s-* is a variable element, just as it was in IE; in some cases this *s-* may be replaced by *k-*/*g-*; for example, *nick — snick* (mentioned above) has the variant form *knick* (1580), while *nip — snip* has the variants *gnip* (1425) and *knip* (1500). Wright, *English Dialect Grammar* p. 243, gives *snock* as a variant of *knock*, and *snaste* as a modern dialect equivalent of ME *gnaste — knaste;* NED cites *gnare* (1325) and *snarl* (1380) as synonyms for *snare* "a noose", which are interesting because although *snare* is in no respect onomatopoeic, it derives from the root (*s*)*ner-* (II) which, as has been shown, was confused with the onomatopoeic root (*s*)*ner-* (I). In addition to the consonant changes mentioned, there may also be various kinds of vowel mutation, often between a high and a low vowel: see NED *knick, knack; click, clack;* and *snip, snap.*[1] In the case of the (*s*)*ner*-derivatives particularly under discussion the *k-* variation is susceptible of an explanation, for the derivatives of IE (*s*)*ner-* (II), in the sense "to pull together" (cf. OE *sneorcan*, "to shrivel"), may at the Common Germanic stage have been infected by various words beginning with *kn-* and meaning "a small hard lump" (the ancestors of such words

[1] Some aspects of this kind of vowel mutation, together with full references to other writings on the subject, are discussed by T. F. Mustanoja, "ME *With an O and an I*" in Vol. 56 (1955) 161 of this journal; this theme was subsequently taken up by J. J. Beylsmit in »Un moyen d'exprimer *ne dire/savoir absolument rien*" in Vol. 60 (1959) 334 of this journal: NE *baby* may be added to the words discussed in the conclusions of Beylsmit's article. A valuable contribution is also to be found in J. Orr ,*Words and Sounds in English and French* (a work that the present writer has found exceptionally illuminating), pp. 16—27. Related phenomena are also discussed by H. Marchand in "Motivation by Linguistic Form", *Studia Neophilologica* 29 (1957) 54.

as NE *knob*, *knot*, and NHG *Knochen*, "bone", *Knopf*, "button", *Knospe*, "bud", and so on), giving a Germanic stem *kner-* which could be confused with *(s)ner-*(II), and subsequently (in HG and LG, but apparently not in English: see below) with *(s)ner-* (I).[2] It may therefore be concluded that the consequence of these blendings was a sound-and-sense complex in which the basic element is *n*-vowel-*r* (to which the conventional *-k*, *-l*, *-t* extensions may be added), and to this may be prefixed a variable consonantal element, *s-*, or *k-/g-*. Words from the NED that may be ascribed to this sound-and-sense complex are given below, grouped according to meaning and form; the list does not include every relevant entry from the NED, derivative forms (such as *snarl* sb. 2 from *snarl* vb. 2, *knurly* adj. from *knurl* sb., or *gnarl* vb. back-formation from *gnarled* adj.) being omitted. The date of the first example is shown in each case, and it is evident that the group has been productive from early ME down to modern times, though the most productive time seems to have been the late ME and early NE periods. In some cases a clear etymology in OE, ON or MLG can be ascribed to a word, but this does not affect the existence of the group as a whole, especially as similar lists could be made out for other Germanic languages. It will be noted that the variable initial consonant often tends to be used ina significant way: the "snore-snort" group (1. b) consists entirely of *s-* forms, while the "twisted lump" group (2. c) consists for the most part of words in *k-*; moreover, the *k-* forms are entirely confined to this sense in English, in marked contrast to the continental Germanic languages, where they are also especially associated

[1] Franck, *op.cit.*, p. 463, *Norsch*, suggests an early association not only of the *n-* and *kn-* forms, but also of certain forms in *m-*: to the last group (which is not included in the present note) belong e.g. NHG *murren*, OE *murnan* (NE *mourn*), *murcian*, *murcnian*, and also, going outside the Germanic languages, Lat *murmurare* (with reduplication), from whence, through French, NE *murmur*.

with sound (e.g. NHG *knarren* "to squeak", *knirren* "to creak" and *knurren* "to growl"; cf. however OE *gnornan* "to lament, grieve", and *gnyran*, "to creak"[1]).

1. Words referring to sounds ("growl — snort — speak" etc.), corresponding to IE (*s*)*ner* (I).

(a) "to growl, snarl": —

narr (1509)	*gnar* (1496)	*snar* (1530)
	gnarl (1593)	*snarl* (1589)

(b) "to snore, snort" (*s*- forms only): —

snore (1400)	*snork* (1531)	*snort* (1386)
snur (1523)	*snark* (1866)	*snurt* (1440)
sneer (1553)		

cf. also *snurl* (1674), "a cold in the head"

(c) other words: —

nurn (*Gawain*) "to speak" *nurth* (1225) "noise"

? cf. also *nark* (1865) "a police informer"

(d) words implying both sound and movement: —

sneer (1680) "to smile scornfully"; *snirt* (1724), *snirtle* (1785) both "to laugh in a suppressed manner".

2. Words implying movement and texture ("to twist — to twist together — twisted together — a lump"), corresponding to IE (*s*)*ner*- (II), infected by *kn*- words as described above.

(a) movement: —

snurl (1719) "to ruffle", *snurl* (1833) "to turn up the nose in disdain"; here may be added the words in 1 (d) above, and also Scott's *sneir* (1562: see footnote 10 above).

(b) "to twist together" (cf. NHG *Narbe* "scar", and OE *sneorcan*, "to shrivel"): —

nirt (*Gawain*) "a scar"; *nirles* (1585) "a rash, efflorescence of the skin".

(c) "a twisted lump" (*k*- forms only): —

[1] Bosworth and Toller, *Anglo-Saxon Dictionary*, compare the noun *gnyrn*, "grief, evil", with the synonymous *gyrn* and *gryn*.

knar (1250) "rugged rock", (1382) "knot in wood": with the former cf. OE *sniring*, "a sharp rock".
knarl (1598) "knot in wood"
knur(r) (1400) "hard excrescence in flesh", (1545) "hard excrescence in a tree"
knurl (1608) "knot, knob, boss"
knurned (1225) "knotted"
gnarled (Shakespeare: for *knurled*?) "knotted, knobbly"
snar (1611) "knot in wood"; *snarl* (1881) "ib."; *snarling* (1688) "a method of producing raised work in metal by means of indirect percussion".

This list excludes *nurr* and *nurl*, which are 19th century spelling variants of *knur(r)* and *knurl*, the *k-* no longer being pronounced by then.

When the words are tabulated in this way, it must be admitted that the place of a possible ME *nere*, "?mad", in the table is by no means obvious; however, the analogy with NE *sneer* and Scott's *sneir* still stands, and both support a sense implying both sound and movement. Finally, coming back to the startingpoint, the superficial resemblance to NHG *Narr*, another problem-word, could still be a relevant factor.

Tübingen P. J. Frankis

THE AUTHENTICITY OF SOME LETTERS ATTRIBUTED TO KEATS

It would be a melancholy fact, just after the publication of Professor Rollins' new edition of Keats's *Letters* (2 vols., Harvard University Press, 1958), if the »six letters by Keats» found in sale catalogues by Dr. Cecil Price (*Neuphilologische Mitteilungen*, LIX [1958], 192–197) were authentic. Rollins included none of the six, although he did print six other letters or parts of letters from sale catalogues.

The fact is that all six of Dr. Price's letters have been dismissed as forgeries manufactured by the notorious »Major George Gordon Byron.» Two of them, to Spencer (September 1817) and to Haydon (20 November 1817), were bought at the 1851 Sotheby and Wilkinson sale by Milnes, who printed them in his *Life and Letters of John Keats*, new edition (1867), pp. 27—28, 49—51, where they may be read in full by the curious. Both are among Milnes' papers now in the Harvard Keats Collection. Another letter, to Spencer (18 July 1818), was purchased at the same sale by Captain Montagu Montagu, who gave it to the Bodleian Library (it is now Bodleian MS. 25442, fols. 53—54). Examining it there, Harry Buxton Forman called it a forgery. A fourth letter, to Woodhouse (8 December 1818), turned up a year after the 1851 sale as item 447 in Puttick and Simpson's sale of 17 March 1852; but it was withdrawn as an »imitation only.» Maurice Buxton Forman saw this one about twenty years ago and pronounced it spurious. The remaining two letters, both to Haydon (20 April 1817 and 29 January 1818), are now unknown. But they have the same doubtful origin as the other four. Sotheby, who received all six from the bookseller William White, considered them »proved» to be forgeries, »the whole having been purchased by Mr. White from a female, who, it turns out, was employed by one George Gordon Byron, as his wife, to dispose of them» (Samuel Leigh Sotheby, *Principia Typographica* [1858], II, 106—107).

Most of these details are given by Theodore G. Ehrsam in *Major Byron: The Incredible Career of a Literary Forger* (1951), pp. 63—64, 80—82, 99—105 — a work almost entirely reliable where Keats is concerned. No doubt new Keats letters will turn up (Rollins, for example, was unable to print part of a journal letter that he knew to be hidden away in a safety deposit box); but none of the six recently named by Dr. Price is likely to qualify.

University of Illinois JACK STILLINGER

BESPRECHUNGEN

B. E. Vidos, *Manuale di linguistica romanza.* Prima edizione italiana completamente aggiornata dall'autore. Traduzione dall'olandese di G. Francescato (Biblioteca dell' "Archivum Romanicum" fondata da Giulio Bertoni, Serie II: Linguistica, vol. 28). Firenze, Leo S. Olschki, editore, 1959. XXI + 440 pages in—8.

Il s'agit d'une mise à jour, cette fois en une langue plus accessible à la majorité des romanistes, du *Handboek tot de Romaanse taalkunde* paru en 1956 de B. E. Vidos, titulaire de philologie romane à l'Université de Nimègue. L'auteur précise dans la Préface que son propos était de fournir "un manuel qui, tout en étant rigoureusement scientifique, fût attrayant dans la mesure du possible, sans perdre de vue la vie et l'homme, et combinant continuellement les deux perspectives diachronique et synchronique, en un mot, un manuel véritablement moderne." Il ajoute que du fait d'appartenir lui-même à un groupe linguistique non indo-européen (c'est-à-dire finno-ougrien), il se trouve bien placé pour juger objectivement des problèmes de linguistique romane.

L'ouvrage comprend deux parties. La 1re (pp. 1—173) trace l'évolution de la linguistique romane en s'arrêtant, comme de juste, sur l'état actuel de notre science, ses ramifications, orientations et méthodes: la géographie linguistique, la méthode "idéalistique", langue et langage, la linguistique structurale (sous-titres du chap. IV, La linguistique romane au XXe siècle, pp. 38—167); Regard rétrospectif et prévisions (chap. V). La 2nde partie, de beaucoup la plus importante (pp. 177—423), est consacrée aux principaux problèmes qui occupent les romanistes d'aujourd'hui: l'origine des langues romanes (la romanisation, la dislocation du latin, le rôle des substrats et des superstrats, etc.), langues et dialectes romans, leur classement, délimitation, caractéristiques. Les deux parties sont tenue strictement distinctes, sans imbrications et sans redites. D'un bout à l'autre, les indications bibliographiques sont abondantes et à jour, souvent raisonnées et critiques. Le livre se termine par un index analytique.

La lecture faite, on croit volontiers à l'auteur quand il affirme que son manuel et "le fruit d'un travail assidu et de méditations approfondies". Mieux encore, c'est une œuvre

personnelle qui bénéficie des goûts et des recherches spéciales de l'auteur portant en particulier sur la lexicologie, en même temps qu'un inventaire soigneux des acquisitions de notre discipline. Enfin, redisons-le, c'est un précieux outil de travail qui nous manquait. Et signalons encore, mérites non négligeables, le style coulant de la traduction ainsi que la belle et très correcte typographie.

Les quelques observations que je vais ajouter, de portée assez inégale d'ailleurs, n'enlèvent rien à la valeur de ce beau manuel.

P. 22: "... una vocale latina volgare (o 'gemeinromanische')". Ceci pourrait faire penser que l'auteur identifie "latin vulgaire" et "roman commun", ce qui n'est pas le cas; cf. p. 25 "latino preromanzo ('Gemeinromanisch')", et tout le chap. II de la 2nde partie, *Il latino*, où sont délimitées ces notions, donnant au latin vulgaire, en dernière analyse, le sens de "lingua parlata da tutti gli strati della popolazione e in tutti i tempi della latinità" (p. 201). Il convient alors d'opposer latin vulgaire à latin littéraire, plutôt qu'à latin classique, qui désigne une période (d'apogée, il est vrai, et servant de modèle) de la langue et littérature latines (p. 214: "il contrasto tra latino classico e latino volgare", p. 275: "opposizione tra latino classico e latino volgare", p. 276: "A partire dal III sec. d. C. ... la potenza di Roma si viene indebolendo e quindi anche il prestigio della lingua letteraria, il distacco tra l a t i n o c l a s s i c o e l a t i n o p a r l a t o diminuisce"). Toujours à propos du latin vulgaire, les grands problèmes du pourquoi et du comment de la différentiation, ainsi que de la date approximative ou relative des principales transformations, sont en général traités avec la circonspection qui est de mise. Toutefois, affirmer que "con la caduta dell'impero l'unità del latino venne definitivamente frantumata ed esso non potè più svolgere la sua funzione di lingua di comunicazione", et que, à partir de 476, "non possiamo più parlare di latino volgare ..., ma semplicemente del romanzo o meglio delle varietà del romanzo" (p. 279), me semble, sous cette forme catégorique, peu justifié. Les faits sont plus complexes. Sans doute, la prononciation du latin parlé en Gaule, en Sardaigne, en Roumanie a-t-elle été fortement différenciée dès le IIIe siècle, comme l'a montré M. G. Straka par ses études sur la chronologie relative des changements phonétiques, auxquelles renvoie M. Vidos. Cependant, des textes d'allure peu littéraire et parsemés de vulgarismes s'accordant singuliè-

rement entre eux et avec le roman commun, prouvent qu'une sorte de koinê latine a néanmoins persisté au moins jusqu'au VII e siècle. Mais cette question demanderait à être discutée à fond. De même, limiter latin tardif ou préroman aux derniers siècles de l'Empire (p. 190) me paraît trop exclusif.

P. 178: ". . . la frase *romanice parabulare* (sic) o *fabulare* . . .": au point de vue de la méthode, mieux vaudrait s'abstenir de reconstituer du "latin vulgaire" — il y a beau temps qu'on a abandonné cette pratique pour "l'indo-européen". Pour le moins, munir le tout d'un astérique.

P. 190: "Le iscrizioni di Pompei, i *graffiti*, che riproducono in modo del tutto spontaneo i sentimenti umani della gente di bassa condizione . . ." fait accroire au lecteur non averti que toutes les inscriptions pompéiennes sont des graffiti.

P. 192: Pour la 1re phrase du 1re discours catilinaire, les manuscrits ne connaissent que la forme *abutere* (et non *abuteris*).

Veikko Väänänen

Ján Šimko, *Word-order in the Winchester Manuscript and in William Caxton's Edition of Thomas Malory's 'Morte Darthur' (1485): a Comparison.* Halle (Saale), VEB Max Niemeyer Verlag, 1957. Pp. xii - 122. DM 10.80.

The monograph under review examines, in the light of word-order, the relationship between the Winchester text of Malory's works and Caxton's *Morte Darthur.* It also deals with the relationship of these texts to the fourteenth-century alliterative poem *Morte Arthure,* the native original of Malory's *Tale of King Arthur and the Emperor Lucius.* The discovery of the Winchester manuscript not only throws an entirely new light on the literary achievement of Malory, but it helps one in assessing the value of Caxton's text as a literary and linguistic document.

Professor Eugène Vinaver, who has studied the two versions of Malory's works, has shown that while the Winchester text is in many respects more complete and more authentic, Caxton's diction is in numerous places closer to Malory's original than that of the Winchester version. The lexical affinities between Caxton's book V and *Morte Arthure,* particularly, are more striking than those between the Winchester copy and *Morte Arthure.*

As was to be expected, the results of Dr Šimko's study of word-order agree with Professor Vinaver's findings. In many passages where Caxton shows striking agreements with *Morte Arthure* the Winchester manuscript has different readings. As pointed out by Dr Šimko, when Malory rewrote the story which he found in *Morte Arthure*, he greatly simplified and modernised the vocabulary and syntax of his alliterative original. Caxton's Book V is a drastic abridgement of Malory's text, but in passages entirely rewritten he makes a much more extensive use of the direct word-order than does the Winchester manuscript.

Dr Šimko's study contains a number of stimulating observations, though, on the whole, it does not add very much to our present knowledge concerning the relations of the two surviving copies of Malory's works or the development of English word-order. For the present reviewer the most valuable part of the book is the good collection of quotations. For the author himself the theoretical value of his study 'lies in its denial of opinions suggesting that the simplification of English inflections must have been preceded by a stabilization of the word-order.'

The present reviewer finds the list of books consulted by the author somewhat puzzling. The majority of the titles are those of general works which, one imagines, have little direct bearing, or none, on the development of English word-order. Hardly any special studies in the history of English or Germanic word-order are included.

Tauno F. Mustanoja

The Critical Quarterly, edited by C. B. Cox and A. E. Dyson, Vol. I, No. 1, Spring 1959. Hull, 1959. Pp. 80. Subscription price 12s or $ 2.50.

A Review of English Literature, edited by A. Norman Jeffares, Vol. I, No. 1, January 1960. London, Longmans, 1960. Pp. 80. Subscription price 15s.

Two noteworthy literary journals intended for professional critics and general readers alike have begun to appear.

The editors of *The Critical Quarterly*, admitting that they have no critical manifesto, 'hope that their magazine will be lively and responsible, intelligent and readable.' Their particular

interest is twentieth-century literature, English, American, and European. In the first issue John F. Dandy, analysing Hardy's *Under the Greenwood Tree*, finds that in this early novel Hardy 'says as much as be will ever be able to say, and maybe in a form more satisfactory than any he later devised.' C. B. Cox discusses the art of Philip Larkin, the author of two novels and a volume of poetry published in 1955. Dylan Thomas's *Under Milk Wood* is analysed by Raymond Williams. Twentieth-century Hamlet-criticism receives the attention of G. K. Hunter; Richard Gerber of Switzerland discusses the contribution of English writers in the field of Utopian fiction, and A. E. Dyson analyses Blake's *The Little Black Boy*. There are poems by Donald Davie, Peter M. Griffith, John Holloway, and Vernon Watkins, reviews, and a symposium on 'Why Teach Literature.'

The editorial policy of *A Review of English Literature* is neatly expressed in Professor Jeffares's opening statement, according to which 'literature is a thing to be enjoyed,' a welcome reminder of an approach to literature which for some time has tended to be eclipsed by other attitudes. In the first issue of this journal James Sutherland calls attention to the literary qualities of Robert South's (1634—1716) sermons. The reference to 'the rustic Inmates of the Hamlet' in one of Robert Burns's letters gives James Kinsley an occasion to trace the tradition of the peasant-brawl in Scottish literature. Edmund Blunden writes about Thomas Hood and Graham Hough about George Moore. Hough emphasizes the moral integrity of Moore's work, partly an inheritance from his early realist training. C. S. Lewis deals with metre. He finds that much metrical controversy is concerned with terminology and recommends a return to conventional classical nomenclature. The habits of the new reading public, J. M. Cohen finds, are bound to affect the quality and form of literary translations into English. Accuracy is appreciated more than before, and while it seems that popular taste favours more complex works than it did some fifty years ago, the growing laziness of the reader and his need to read swiftly create a demand for greater plainness of diction. Cohen discusses a few recent translations of classical epics, particularly those made by E. V. Rieu. John Press reviews some new anthologies of English and American verse, and F. T. Prince contributes an article on the recent revival of interest in Dryden. There is a poem by Roy Fuller.

T. F. M.

Johannes Hedberg, *Engelsk Fonetik*. 2nd revised ed. Stockholm, Svenska Bokförlaget, 1958. XI + 183 pp. Sw. Crs. 15.85.

'Standard Swedish is not accepted in Sweden as Standard English is in England,' says Dr A. H. King in his preface to *Engelsk Fonetik*, which was first published in 1953. The difference in outlook remains, but it is becoming less marked than it used to be. In *Problems and Principles: Studies in the Teaching of English as a Second Language* (London, 1956), D. Abercrombie makes a plea for accepting Scottish and other educated 'accents' on an equal footing with Southern English, and another British professor is even reported to have advocated, in a recent lecture, the uninhibited use of regional dialect. If the London phoneticians appear to give pride of place to southern English speech it is not because they consider it the 'best accent' but because of its being within easy hearing of them. Dr Hedberg does not forgo the Jones tradition, but he records variant pronunciations, regional as well as class, to an extent which is unusual in books of this kind. A whole chapter is devoted to differences between British and American English.

In the new edition part of the text has been rearranged. Thus the chapter on general phonetics, including useful remarks on the Swedish accents (1 and 2) and intonation, comes first; originally it was placed at the end. A novelty is the clear presentation that the author gives of the Kingdon systems of marking English stress and intonation.

Dr Hedberg is not only a skilled phonetician, he is also an excellent pedagogue and gives much practical advice on how to overcome the special difficulties experienced by Swedes in their pronunciation of English. Since his book is likely to run into further editions, a few remarks will not be out of place.[1]

P. 13. In comparing English pronunciation with Swedish Dr Hedberg has Standard Swedish ('rikssvenska') in mind. It would therefore have been natural to mention the (Standard) Swedish retroflex sounds spelt *rd*, *rt*, *rn*, *rl*, *rs* along with the other seventeen consonants that occur in Modern Swedish;

[1] Quotations have as a rule been rendered into English, but the Swedish text is given in a parenthesis when this has been deemed necessary.

they now appear as a kind of afterthought on p. 16. The omission would be easier to understand if the author had been listing the *phonemes* and not the *sounds* ('ljud') of Swedish: the consonants referred to are diaphones of /rd/, /rt/, /rn/ (etc.). To my mind, the book would gain by the introduction of the concept 'phoneme', which is nowhere mentioned. — P. 23. Curves illustrating the two Swedish tones, acute (*ánd-en*) and grave (*ànde-n*), are given without indication of the region or dialect they are meant to represent. Incidentally, the term 'enstavighetsaccent' ('one-syllable accent') is misleading (cf. 'This accent is used . . . chiefly in monosyllabic words.' p. 22) unless it is interpreted diachronically: accent 1 is heard in many duosyllabic words developed from original monosyllables (e.g. *vínter*, cf. Icel. *vetr*); similarly in inflected forms (e.g. *gläset*, def. form of *glas*). A word of one syllable however, when pronounced in isolation, may just as well be said to have a grave accent — or neither. In this connexion I would like to bring into notice an article by A. Vanvik: *Norske Tonelag*, Maal og Minne, 1956, pp. 92—102. — P. 25. Since all Swedish duosyllabic adjectives in *-ig* (e.g. *rolig*, *sömnig*, *ovig*) are normally pronounced with a grave accent, the intonation suggested for the matter-of-fact statement: *Det är roligt att läsa engelska*, strikes me as peculiar. Is it to be inferred that the unstressed segment preceding the adjective has the effect of changing the accent? — P.92. 'If the subject of the clause inserted in narrative discourse ('säge-personen') is a personal pronoun or *one*, the strong form, [sez], must be used (*'ska* man använda').' With inverted order and full stress on the pronoun (*says he*, *said I*), however, both strong and weak forms would be possible. — P. 49. The adjectival ending *-ile* is, according to the author, pronounced [ai] in the South of England and [i] in Scotland. It should be added that this is no hard-and-fast rule. — P. 74. 'The letter "g" is also pronounced ('uttalas också') [dʒ] in front of "e, i, y" — but not always (in recent French loanwords, e.g. *barrage* . . .).' To avoid misunderstanding the initial sound of *get*, *give* should be expressly mentioned, the more so as [g] does not receive separate treatment. — P. 15. Uvular *r* is described as being formed with 'tungspetsen' ('the tip of the tongue') against 'tungryggen' ('the back of the tongue'); 'tungspetsen' is of course a slip for 'tungspenen' ('the uvula'). — P. 88 (2 ll. from bottom). For 'swi'diʃ' read 'swi:'diʃ'. — P. 12 (6 ll. from bottom). There should be a full stop after

'röstspringan'. — The figure given on p. 9 is fathered on Forchhammer; the work concerned might be mentioned in the Bibliography.

Some readers may react against the coexistence in one book of forms like 'upp-och nervända' (p. 33), 'uppochnedvända' (p. 35), 'upp-och-nervända' (p. 162), or 'londondialekten' (p. 43), 'Londondialektens' (p. 66), 'London-dialekten' (pp. 30, 38). But inconsistencies should be judged differently when they occur in the spoken language, and the present book has a special charm in that it reads much as you speak.

Bergen

Bertil Sundby

Bernhard Martin, *Die deutschen Mundarten*. Marburg, N.G. Elwert Verlag, 1959[2]. 187 Seiten mit 21 Karten. DM 12,50.

Dieses 1939 veröffentlichte vorzügliche Handbuch ist jetzt in einer zweiten, neubearbeiteten Auflage erschienen. Es bietet in gedrängter, übersichtlicher Form die wesentlichen Errungenschaften der deutschen Mundartforschung und bildet eine ausgezeichnete erste Einführung in das schwierige Forschungsgebiet; ausführliche, wohl vollständige Literaturverzeichnisse machen es zu einem verlässlichen Nachschlagewerk, das den Weg zu einem gründlichen Einarbeiten in die Einzelfragen anbahnt.

Zuerst klärt der Verf. die Grundbegriffe und gibt einen kurzen geschichtlichen Überblick. Dann geht er zu den besonderen Problemen über und zeigt an Hand konkreter Einzelfälle die Kräfte auf, die die Gestaltung einer Mundart beeinflussen, und führt mit anschaulichen Beispielen vor, wie die Kartenbilder zu interpretieren sind und was alles aus dem Befund in den Dialektaufnahmen herausgelesen werden kann; weiter umreisst er die Bereiche, in denen sich die Mundartforschung mit anderen Wissenschaften berührt. Schliesslich gibt er einen Überblick über die deutschen Mundarten und ihre Einteilung. Besonders wertvoll sind die Abschnitte 22–121, in denen der Verf., die räumliche Ausbreitung vieler wichtiger Spracherscheinungen umgrenzt. Bei der Einteilung folgt er Wrede und zählt den Verlauf der Linien in der Karte 56 des DSA auf;

wertvoll sind in diesem Kapitel vor allem die Verzeichnisse des Schrifttums nebst den Sammelstellen mit unveröffentlichtem Material.

Wer nicht Mundartforscher im engeren Sinne ist, hat jedoch Anlass zu bedauern, dass es der Verf. noch nicht für möglich gehalten hat, jene Übersichten auf Karten darzustellen. Schon auf der Karte 21 vermisse ich viele von den im Text angeführten Linien. Wenn man aber auf einer solchen Grundkarte mit Schraffierungen jeweils die Ausbreitung einiger wichtiger Erscheinungen einzeichnete, wie etwa Diphthongierung, Monophthongierung, Rundung, Entrundung, Apokope, Präteritumschwund usw., so würde die Darstellung sehr an Übersicht gewinnen und es wären die Ergebnisse der Mundartforschung dem Laien viel zugänglicher. Mit 4—5 solchen Karten könnte sich z.B. ein Textphilologe eine vorläufige Orientierung darüber verschaffen, welche Gegenden als Heimat seines Textes in Frage kommen, oder man könnte im Unterricht anschaulich vorführen, welche Gebiete von den einzelnen Erscheinungen betroffen sind, in welchen Richtungen die Strahlungen verlaufen u. dgl., und damit die Studenten zu einem Gesamtbild bringen. Einige solche Karten liessen sich schon auf Grund von Martins Text ausarbeiten, und falls man hie und da keine scharfe Grenze einzeichnen möchte, könnte ja die Schraffierung ohne Randlinie gelassen werden. Es wäre zu wünschen, dass ein Fachmann Karten dieser Art zusammenstellen und einer Neuauflage dieses oder eines anderen geeigneten Werkes einverleiben würde.

Wenn auch Martins Kartenmaterial für das Gesamtbild über den deutschen Sprachraum etwas zu wünschen übrig lässt, bringt es anderseits vorzügliche Illustrationen zu der mundartlichen Kleinarbeit und bietet auch dem nicht Eingeweihten schöne Einblicke in das geheimnisvolle Kräftespiel, das die lebensnahe, natürliche Sprachentwicklung im engeren Raume bestimmt. Und dadurch ist das Buch auch in allgemeinlinguistischer Hinsicht von grossem Interesse.

Kaj B. Lindgren

EINGESANDTE LITERATUR

Helmcke, Hans, Die Funktion des Ich-Erzählers in Herman Melvilles Roman »Moby-Dick» (Mainzer Amerikanistische Beiträge, I). München, Max Hueber Verlag, 1957. Pp. 149. DM 9.80.

Henrici Wilhelmi Ludolfi Grammatica Russica, Oxonii A. D. MDCXCVI, edited by B. O. Unbegaun. Oxford, Clarendon Press, 1959. Pp. xxiii-102. 12s.6d.

Hermodsson, Lars, Dat Boec van den Houte: eine mittelniederländische Dichtung von der Herkunft des Kreuzes Christi (Acta Universitatis Upsaliensis, 1959: 1). Uppsala, Lundequist — Wiesbaden, Harrassowitz, 1959. 164 S. 15 schw. Kr.

Hess, Elisabeth, Die Naturbetrachtung im Prosawerk von D. H. Lawrence (Schweizer Anglistische Arbeiten, 44). Bern Francke Verlag, 1957. Pp. 115. 10 Sw. Frs.

Historical Poems of the XIVth and XVth Centuries, edited with an introduction and notes by Rossell Hope Robbins. New York, Columbia University Press, 1959. Pp. xlvii-440. S 7.50.

Holm, Gösta, Syntaxgeografiska studier över två nordiska verb (Skrifter utgivna av Institutionen för nordiska språk vid Uppsala Universitet, 4). Uppsala, 1958. [Deals with the verbs *fara* »go» and *taka* »take». The book is of interest also to students of English philology. — T. F. M.]

Index des travaux scientifiques publiés dans les périodiques et les recueils édités par l'Académie de la R. P. Roumaine 1948—1954. Bucuresti, Biblioteca Academiei Republicii Populare Romîne, 1957. Pp. 590.

Jørgensen, Peter, Tysk Grammatik, II: numerus og kasus. København, G. E. C. Gads Forlag, 1959. Pp. 197.

Jünger, Ernst, Jahre der Okkupation. Stuttgart, Eernst Klett Verlag, 1958. 310 S. Ln. DM 17.80.

Kahane, Henry & Renée, and Saporta, Sol. Development of Verbal Categories in Child Language (reprinted from the International Journal of American Linguistics, XXIV, No. 4, 1958). Pp. 65.

Kahane, Henry & Renée, and Tietze, Andreas, The Lingua Franca in the Levant: Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin. Urbana, University of Illinois Press, 1958. Pp. xviii-752. $ 15.00.

MITTEILUNGEN

The Fourth International Congress of Phonetic Sciences will be held in Helsinki from 4 to 9 September, 1961. The plenary sessions will deal with (a) acoustic and physiological phonetics, (b) psychological aspects of phonetics, and (c) linguistic phonetics. A detailed programme and information on fees and registration can be obtained from the Secretariat, at the Institute of Phonetics, University of Helsinki, Hallituskatu 11—13, Helsinki, Finland.

Auf dem 2. Internationalen Germanistenkongress in Kopenhagen 21.—27. August 1960 wurde Prof. Dr. Emil Öhmann zum Mitglied des Ausschusses der Internationalen Vereinigung für Germanische Sprach- und Literaturwissenschaft gewählt.

Neue finnische Veröffentlichungen. — Philip Durham and Tauno F. Mustanoja, American Fiction in Finland (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XXIV), Helsinki, 1960; 202 pp. — Erik v. Kraemer, Huit miracles de Gautier de Coinci, édités d'après le manuscrit de Léningrad (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 119), Helsinki, 1960; 210 pp. —Tauno F. Mustanoja, A Middle English Syntax, Part I: Parts of Speech (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XXIII), Helsinki, 1960; 702 pp. — Irma Rantavaara, Virginia Woolf's 'The Waves' (Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, XXVI, 2), Helsinki, 1960; 99 pp. — Holger Thesleff, Yes and No in Plautus and Terence (Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, XXVI, 3), Helsinki, 1960; 83 pp.

Finnische Beiträge zu ausländischen Publikationen. — Nils Erik Enkvist, Sir Walter Scott, Lord Bloomfield, and Bernadotte (Studia Neophilologica, XXXII, 1960, 18-29); id., reviews of J. A. W. Bennett, The Parlement of Foules (Moderna Språk, LIII, 1959, 293-4), A. Ellegård, Darwin and the General Reader (ibid., LIV, 1960, 136-7), and A. Wijk, Regularized English (ibid., LIV, 1960, 307-11). — Reino Hakamies, Les études médiolatines en Finlande (Archivum Latinitatis Medii Aevi, XXVIII, 1958, 221-5). — Tauno F. Mustanoja, 1 King Henry the Sixth, I. iii. 30: 'Piel'd Priest' (Mélanges de Linguistique et de Philologie Fernand Mossé in Memoriam, Paris, 1959, pp. 340-7); id., 'To Have God by the Toe' (English Studies, XLI, 1960, 26-8). — Emil Öhmann, Eine vernachlässigte Quelle zur Bestimmung der Chronologie französischer Wörter und Redensarten (Mélanges de Linguistique et de Philologie Fernand Mossé in

Memoriam, Paris, 1959, S. 348-53); Id., Nhd. 'Aberglaube' — ndd: ndl. 'overgelōf' — dän. 'overtro' — schw. 'övertro' (Indogermanica: Festschrift für Wolfgang Krause, Heidelberg, 1960, S. 166ff.); Id., Die deutsche Wortsippe 'Hast' (Zeitschrift für deutsche Wortforschung, 1960); Id., Besprechung von A. Wrede, Neuer Kölnischer Sprachschatz (Zeitschrift für deutsche Wortforschung, XVI, 1960, 127-8). — Veikko Väänänen, Nécrologie d'Arthur Långfors (Revue de Linguistique Romane, XXIII, 1959, 388).

Ausländische Besprechungen finnischer Veröffentlichungen. — Philip Durham and Tauno F. Mustanoja, American Fiction in Finland (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XXIV), reviewed by B. A. Booth in Nineteenth-Century Fiction, 1960, 188. — Erich Kunze, Jacob Grimm und Finnland (FF Communications, 165), bespr. von Leopold Magon in Deutsches Jahrbuch für Volkskunde, V, 1. 1959, 205-9; von Aurélien Sauvageot in Revue de Littérature Comparée, XXXIII, 1959, 591-3; von Alexander Gillies in The Modern Language Review, LIII, 1958, 308-9. — Tauno F. Mustanoja, Les Neuf Joies de Nostre Dame: a Poem Attributed to Rutebeuf (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 73,4), reviewed by Italo Terni in Marianum, XXI, 1959, 439-40, and by A. Rivera in Ephemerides Mariologicae, 1960, 333-4; Id., The English Syntactical Type 'One the Best Man' and Its Occurrence in Other Germanic Languages (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XX, 5), reviewed by R. W. Zandvoort in English Studies, XLI, 1960, 62; reviewed in Leuvense Bijdragen, Bijblad 49, 1960, 64-5. — Erkki Penttilä, The Old English Verbs of Vision (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XVIII, 1), reviewed by A. A. Prins in Museum, LXIV, 1959, 246-8. — Aimo Sakari, Poésies du troubadour Guillem de Saint-Didier (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XIX), compte rendue par G. Gougenheim dans le Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, LIV, 1959, 125-6, et par Marco Boni dans Romance Philology, XIII, 1960, 457-8. — Erkki Valli, Otto Baldemann, 'Von dem romschen riche eyn clage' (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 111,1), besprochen von J. Carles in Le Moyen Age, LXV, 1959, 630-2.